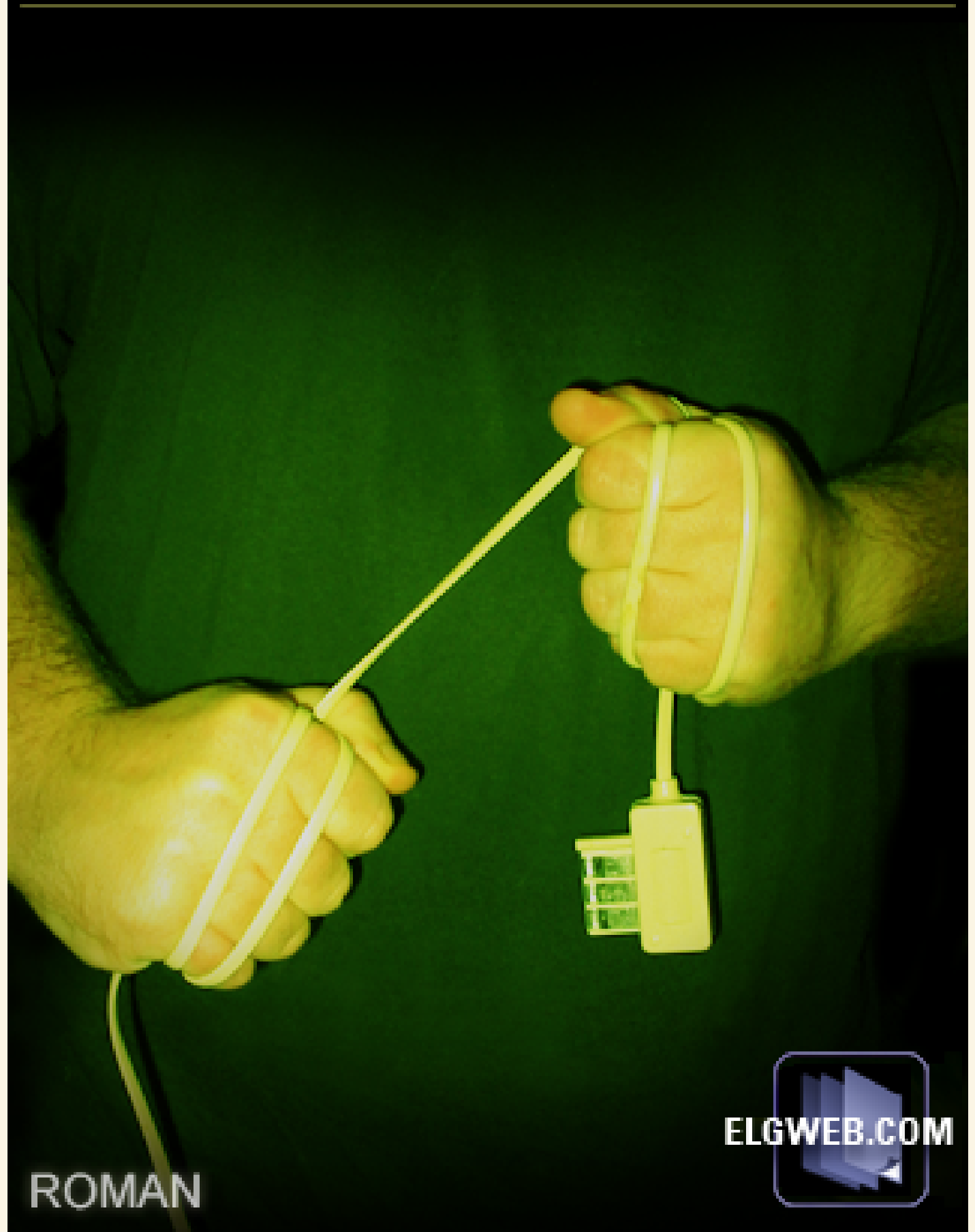


J'AI MANGÉ L'INNOCENCE

Par Erwan Le Goffic



ROMAN

ELGWEB.COM



ERWAN LE GOFFIC

J'ai mangé l'innocence



www.ELGWEB.com

Avertissement

Ce livre contient des scènes à caractère violent ou sexuel. Aussi j'en déconseille fermement la lecture aux personnes mineures.

Signé : Erwan Le Goffic, auteur de l'ouvrage

1.	Sorti du nid.....	1
2.	Premières impressions	8
3.	Pause culinaire	27
4.	Aveux à vif	29
5.	Dimanche pluvieux	35
6.	Être soi	42
7.	Pause culinaire	53
8.	Calvaire	56
9.	Sur la voie du bonheur.....	67
10.	Convalescence.....	82
11.	Pause culinaire.....	91
12.	Refus d'obtempérer.....	93
13.	Au fil des pots.....	101
14.	On récolte ce qu'on sème	107
15.	Pause culinaire.....	110
16.	Toute première fois	112
17.	Des bâtons dans les roues.....	116
18.	Sans façon	121
19.	Frappante étreinte.....	128
20.	Pause culinaire.....	142
21.	Par acquis de conscience	146
22.	Soirée arrosée.....	152
23.	Déception	161
24.	Un été à attendre	165
25.	Pause culinaire.....	178
26.	Plaisir volé.....	183
27.	Seul parmi eux	190
28.	Et si... ..	194
29.	Week-end à la mer.....	200
30.	Intimité à négocier	202
31.	Pause culinaire.....	209
32.	Sur un coin de sable	213
33.	Evolution de la douleur.....	218
34.	Faux semblants.....	224
35.	Pause culinaire.....	227
36.	Sans conséquences.....	234
37.	Confidences	238
38.	Bis repetita	243
39.	Dépendance.....	246
40.	Jusqu'au bout.....	249
41.	Pause culinaire.....	289

1. Sorti du nid

Elle a regardé un peu à gauche...

Un peu sur sa droite...

Puis elle m'a dit :

— Bon, je crois que je vais y aller... Tu as tout ce qu'il te faut ?

J'ai hésité un instant avant de répondre.

— Oui, je pense que ça ira.

Oui, à part l'envie, tout y était.

Au matin, on avait chargé la voiture à craquer, un dernier café et puis il avait fallu partir...

J'en étais malade.

Car j'avais toujours vécu là, j'avais grandi dans cette maison. Alors, partir, quitter le foyer, quitter les parents... Ça me contrariait au point d'en avoir des crampes d'estomac. Aussi au moment des aux revoirs, j'ai eu envie d'aller tout ressortir du coffre, de tout remettre en place, et de rester, de faire que rien ne change et que la vie continue comme avant. Mais à quoi bon rêver à ce genre de choses ? Je ne pouvais rien y faire de toute façon. Alors j'ai fait passer la pilule tant bien que mal en me répétant encore et encore qu'une nouvelle vie m'attendait, là-bas...

Quelques heures plus tard et trois cents kilomètres plus loin je me retrouvais dans cette petite piaule d'étudiant à Nantes... pas encore complètement seul, mais presque, puisque la dernière personne qui m'était encore familière, ma sœur, se préparait à partir...

Je voulais qu'elle reste encore un peu, alors je lui ai proposé :

— Si ça te dit, je déballe la cafetière... Elle doit être dans un des cartons, je peux fouiller et...

— Non non, ça ira ! Si je prends un café à cette heure-là, je ne vais pas dormir de la nuit.

— Ah...

— Mais, je prendrais bien un verre d'eau si tu veux ?

Elle n'a pas eu à me le dire deux fois. J'ai pris un des verres que j'avais déjà déballé, je l'ai rempli sous le robinet, puis le lui ai donné.

— Merci.

Je l'observais, son verre d'eau à la main, le regard gentiment posé sur moi... Je ne voulais pas qu'elle s'en aille... j'appréhendais vraiment de me retrouver seul.

Alors j'ai lancé un sujet, n'importe lequel :

— Après tu repasses chez les parents reprendre Nicolas ?

Avec un léger sourire, elle m'a répondu :

— Oh ! je ne vais pas le laisser trop longtemps là-bas ! ils vont me le pourrir sinon.

— Ah, ils font des grands-parents gâteaux finalement !

— Oui.

Et puis là, sans même avoir pris le temps de réfléchir avant de parler, je me suis entendu dire :

— Rah là là... tu sais, je retournerai bien avec toi, là-bas !

Et qu'est ce que j'attendais comme réponse ? qu'elle me dise avec un grand sourire « Oh ben oui David ! On va retourner chez papa maman. Hein ? tu es parti depuis déjà... pfou ! bien une demi-journée ! tu m'étonnes qu'ils doivent avoir hâte de te revoir depuis tout ce temps ! Et puis pour tes études ? tant pis ! Tu seras bien mieux à te faire dorloter à la maison ! »

Et en effet ça n'a pas été la réponse qu'elle m'a faite.

Son visage s'est assombri, j'ai de suite reconnu son air crispé... : Pas bon pour moi tout ça. Elle a ensuite froncé les sourcils, m'a fait « hein ? », m'a regardé de travers... Là j'ai voulu dire quelque chose avant qu'elle ne pique sa crise, mais je crois que j'ai hésité un peu trop longtemps :

— Hé ! quand même ! C'est pas de ma faute si tu te retrouves ici mon gars ! T'aurais dû te bouger le cul avant !

Eh voilà ! Pour la ennième fois en deux mois, j'allais encore entendre les mêmes reproches, ce sempiternel laïus qui m'avait déjà accompagné tout l'été.

— Nan mais t'imagines quand même qu'il y a un IUT¹ à dix kilomètres de la maison ? T'aurais vraiment pu t'y prendre plus tôt pour tes inscriptions ! Là il faut faire trois cents bornes parce que « monsieur » s'est laissé porter par le courant au moment des inscriptions aux écoles... ! Ben oui ! mais t'as chié mon gars ! alors après faut pas non plus aller te plaindre si ça te dérange d'être loin de papa maman.

Qu'est ce que je pouvais répondre à ça de toute façon ? Bien sûr que j'étais fautif ! Mais franchement, je n'avais pas envie de continuer cette « discussion », je l'avais déjà assez eue et re-eue comme ça. J'ai plutôt essayé de calmer le jeu :

— OK ok ! Bon ça va, j'ai rien dit... désolé... On oublie.

Je l'ai regardé ensuite sans ciller, mon appel au calme allait-il porter ses fruits ? Eh bien, elle s'est un peu décrispée, et après avoir laissé échapper un long soupir, c'est finalement d'un air presque enjoué qu'elle m'a dit :

— Pfff ! T'es pas dégourdi quand même toi !

C'était bien ma sœur ça, à terminer ses réprimandes en vous envoyant un bon gros dernier pic enrobé d'un sourire comme si de rien était. Elle finissait toujours par faire passer ce qu'elle pensait de toute façon.

— Bon, allez, tu as raison (ça valait mieux pour ma tranquillité)... Dis ? il faut peut-être que je te laisse partir, non ?

— Oui, j'ai de la route qui m'attend.

On s'est alors regardé pendant un long moment.

— Bon retour alors, j'ai fini par lui dire.

— Oui, merci.

Une bise rapide, elle a pris son sac, j'ai ouvert la porte.

— Je vais commencer à déballer mes cartons, mentis-je.

— Bon courage alors.

On s'est encore dit une ou deux banalités, puis elle a regagné sa voiture garée un peu plus bas dans la rue. Je suis resté sur le perron pour la regarder partir jusqu'à ce qu'elle démarre puis s'en aille.

¹ IUT : Institut Universitaire de Technologie.

Ensuite je suis rentré, et j'ai refermé la porte.

Ça y est, c'était fini de vivre chez les parents, j'étais seul. Il fallait bien que ça commence un jour, et voilà !

*

Comme prévu, après son départ, je n'ai pas déballé mes cartons, j'ai préféré m'affaler sur le lit... Un vieux lit. On pouvait d'ailleurs dire que je me retrouvais plutôt « dedans » que « dessus » : Le vieux sommier complètement défoncé et le matelas trop mince supportaient mal mes quatre-vingt-dix kilos, mais au moins je m'y retrouvais confortablement lové, et même si je savais que ce n'était pas bon pour le dos, c'était assez agréable... Mais là j'imagine que vous devez vous dire : « Vu le poids qu'il fait, soit il est grand, soit il est gros » : Eh bien je ne suis pas grand, je fais un mètre soixante-dix... Disons que j'aime bien manger et que ça se voit !

J'ai bien dû passer deux heures ainsi lové « dans » mon matelas (j'en ai d'ailleurs profité pour m'offrir un petit plaisir solitaire), et quand je me suis décidé à m'extirper de mon lit, il était déjà plus de dix-huit heures. Je commençais à avoir un peu faim. J'aurais pu me préparer quelque chose sur place, mais je n'avais pas envie de cuisiner : il aurait fallu que je déballe mes cartons, et franchement ça ne me disait rien. Et puis je voulais visiter un peu la ville, alors au moins pour ce soir-là, j'ai décidé d'aller manger quelque chose dehors.

À part une école primaire à une cinquantaine de mètres de chez moi, les rues aux alentours étaient plutôt calmes : C'étaient de petits quartiers résidentiels à l'est de Nantes, avec peu de circulation et pas d'immeubles. J'ai marché pendant quelques instants dans le calme de ces ruelles avant de rejoindre un grand boulevard. Le bruit incessant des voitures m'a alors quelque peu irrité, mais j'ai suivi ce boulevard tout du long : Les panneaux indiquaient qu'il menait au centre-ville, et c'était là où je voulais aller. Comme je ne connaissais absolument pas la ville, j'ai trouvé plus sage de ne pas chercher à improviser un autre itinéraire.

Sur mon chemin, j'ai fini par passer devant un château, la rencontre m'a surpris, mais il était bien là, planté en contrebas de la chaussée. Je me suis alors assis tranquillement sur un petit muret tout devant et me suis allumé une cigarette pour prendre le temps de mieux l'admirer. Outre le plaisir des yeux, je crois bien que ce château me rassurait : Voir un vieil édifice siéger au milieu de ces rues grises à la circulation incessante enlevait un peu de sa froideur à la ville : Venant de la campagne, je n'avais pas l'habitude de tout ça, et je trouvais cet environnement un peu triste... Alors ce château me faisait du bien. D'ailleurs ma cigarette finie, je suis resté encore quelques minutes à le contempler, et puis j'ai repris ma marche vers le centre-ville.

Un peu plus tard, j'ai quitté le grand axe pour plonger dans un dédale de rues piétonnes. Enfin loin de la circulation, j'ai profité du calme... relatif, car il y avait tout de même pas mal de monde. Le long des étroites rues pavées se succédaient bars et restaurants, et devant tant de choix, je ne savais pas où m'arrêter manger. Enfin, après plusieurs allées et venues dans les rues, j'ai fini par me décider pour un... kebab ! Il y avait peut-être mieux, mais il y avait surtout

plus cher, et je ne voulais pas dépenser trop d'argent. Et puis, je n'avais jamais mangé de kebab avant, à vrai dire, je ne savais même pas ce que c'était ! Ça peut vous sembler étrange, mais je suis originaire d'une petite ville de Bretagne, et en 1995 je ne risquais pas de trouver de Kebab là d'où je venais.

Une bonne assiette mouton-frites-salade-tomate-oignon-sauce-blanche plus tard, j'ai repris ma ballade dans les rues du centre-ville. Dans l'heure qui suivit, j'ai pu découvrir le centre de Nantes plus en détail, avec le cours des cinquante otages, la grande tour de Bretagne, la place royale et sa fontaine, la place du commerce et son cinéma... Et puis ? et puis j'ai commencé à me sentir un peu mal à l'aise : Je n'arrêtais pas de voir tous ces jeunes de mon âge déambuler en groupe dans les rues, et je les enviais de pouvoir passer une soirée ensemble, alors que moi je me retrouvais seul, catapulté dans cette ville où je ne connaissais personne. Pourtant même avant Nantes, ça n'avait pas franchement été différent : L'absence d'ami, la solitude me pesait déjà, et depuis belle lurette. Mais cette fois-ci je pouvais espérer que ça change, car si je ne connaissais encore personne à Nantes, la réciproque était toute aussi vraie, personne ne me connaissait ! les compteurs étaient à zéro ! Je n'avais pas de réputation, pas de passé, tout à faire, tout à créer... une nouvelle chance ! une nouvelle vie !

Fort de cette pensée, le sourire un peu retrouvé, j'ai décidé de rentrer à ma chambre d'étudiant, chez moi.

*

Vu de l'extérieur, c'était comme une toute petite maison accolée à celle des propriétaires. La porte d'entrée ainsi que la seule fenêtre du logement donnaient sur la rue. L'intérieur devait faire dans les seize mètres carrés au total, avec une petite pièce en plus pour la douche et les toilettes. Pour une chambre d'étudiant, je m'en tirais plutôt bien ! Les propriétaires m'avaient expliqué que c'était leur ancien garage, ils l'avaient entièrement réaménagé pour le convertir en habitation afin de le louer. Le résultat n'était pas vilain : Le mur de façade avait été rajouté, mais j'avais du mal à croire qu'il se tenait en lieu et place de l'ancienne porte du garage. Au sol, le carrelage blanc était en bon état, et les murs, blancs aussi, ne paraissaient aucunement tachés ou esquintés : Bref, simple, propre et net. Le point négatif, comme je vous l'ai déjà plus ou moins dit, restait le mobilier, et ça se voyait qu'ils ne voulaient pas trop dépenser pour leur locataire : Un lit complètement défoncé, une vieille chaise, une vieille table qui vacillait dangereusement quand on la poussait sur le côté, une commode tout aussi usée et aux tiroirs grinçants... Je pense qu'ils avaient dû récupérer tous ces meubles de leur grenier, ou peut-être d'une décharge, allez savoir.

Voilà à quoi ressemblait mon « chez moi ».

Enfin je pensais être « chez moi » : J'étais revenu de ma ballade depuis quelques minutes, je devais alors être en train de chercher un truc dans mes cartons, quand j'ai entendu du bruit dans l'autre pièce, celle qui servait de douche et WC. J'étais sûr d'avoir entendu des gonds grincer, et je n'ai pas eu l'occasion d'en douter bien longtemps : Quelques secondes plus tard, on frappait à la porte de ma salle de bain !

Et sans délai, la poignée s'est abaissée...
On a poussé la porte...
Une tête s'est glissée par l'entrebâillement...
C'était la femme du proprio.
En me voyant, elle m'a dit :
— Ah vous êtes là ! je pensais bien vous avoir entendu rentrer...
Ils m'entendaient rentrer ? Ils entendaient quand j'ouvrais ou fermais ma porte d'entrée ?

- Oui, je viens d'arriver.
- Vous êtes allé vous promener ?
- Oui oui.
- Oh, et vous êtes allé voir quoi ?
- Je suis allé jusqu'au centre-ville.
- À pied ? Eh bien vous avez beaucoup marché alors !
- Bah... j'aime bien marcher.
- Vous verrez, c'est une jolie ville...
- Oui, je trouve aussi.
- Par contre, au centre, il y a beaucoup d'agitation...
- Ah, vous trouvez ?
- C'est-à-dire qu'il y a beaucoup de jeunes qui y traînent le soir.
- Mais dans ce coin-ci, c'est plutôt calme, non ?
- Oui, ici ce sont de petits quartiers plutôt calmes.
- Hmmm hmmm...
- J'espère que vous l'êtes aussi !
- Heu... pardon ?
- Oui, que... enfin... que vous n'êtes pas trop bruyant, je veux dire.

D'accord, elle avait clairement mis cartes sur table... Je ne vous cache pas que j'avais une énorme envie de lui répondre : « Ah ! mais SI je suis bruyant ! TRÈS BRUYANT ! J'écoute du hard rock à donf toute la nuit, je bois comme un trou, je gueule comme un veau, et je vais ramener des potes et on va saccager tout ton foutu putain de garage entièrement refait ! ».

Mais non, je lui ai simplement dit :

- Oh... je ne connais personne ici, donc... non, je suis plutôt calme.

Alors j'avais bon là ?

— Ah ! Vous me rassurez, parce que l'année dernière on a eu un jeune qui avait tendance à écouter la musique fort, et on a eu beaucoup de difficultés avec lui, vous savez.

Pris entre l'énervement et l'exaspération, je ne savais plus quoi répondre. Je me suis donc contenté de lui retourner un faux sourire approbateur.

Un silence gêné s'est alors installé entre nous deux. Ça devenait pesant et je commençais à me demander ce que j'allais pouvoir dire pour qu'elle s'en aille. Et puis j'ai entendu du bruit un peu plus loin derrière elle. J'ai alors bientôt vu apparaître, l'air penaud, dans l'entrebâillement de la porte, le mari.

Courbé en arrivant, il avait l'air un peu soumis, timide. Mais une fois rentré, il s'est progressivement redressé, scrutant, pareil à sa femme, mes affaires éparpillées dans la pièce.

— Alors, vous êtes bien installé ? il a fait pour commencer.
Ça faisait au moins plaisir que quelqu'un s'inquiète pour moi ici.
— Oh ! eh bien... j'ai encore les cartons à déballer, mais sinon ça va, oui.
Scrutant toujours la pièce du regard, il a rajouté :
— Vous en avez des affaires !
Je n'allais pas non plus venir avec un baluchon sur le dos !
— Oh... un petit peu, c'est vrai.
— Ah... mais...
Quoi ? Qu'est ce qu'il y a ENCORE ?
— Oui ?
— Vous avez un ordinateur !
J'allais en IUT d'informatique, alors quoi d'anormal ? N'ayant rien de poli à lui répondre sur l'instant, j'ai préféré garder le silence.
Donc il a continué :
— Oui, vous savez, le locataire précédent n'avait qu'un poste radio et un rasoir...
(D'ailleurs j'ai cru comprendre qu'il l'utilisait beaucoup son poste radio !)
— Mais pour l'ordinateur, c'est un peu normal, je vais en IUT d'informatique.
— Ah bon ! et vous allez travailler un peu en dehors de l'école alors ?
Quelle occasion en or de faire le gars rangé et studieux. Allez ! sourire commercial, l'air sûr de soi et responsable, et on regarde le monsieur dans les yeux :
— C'est cela.
— Hmm... Hmm...
Je savourais mon plaisir de leur avoir ainsi coupé la chique, mais déjà le couple continuait leur inspection. J'ai vu les yeux du mari marquer l'étonnement, et j'en ai vite compris la raison :
— Vous avez un four micro-onde !
— Heu, oui...
— Eh bien vous êtes bien équipé !
Il m'a dit ça avec un petit rire coincé. Peut-être voulait-il détendre l'atmosphère avant d'enfoncer le clou, car il a continué, cette fois sur un ton plus sérieux :
— Oui vous comprenez... les dépenses de courant...
Ah c'était donc ça qui l'embêtait tant !... J'allais quand même payer (enfin mes parents allaient payer) un loyer tous les mois ! J'en restais abasourdi mais malgré tout je suis resté calme, je ne voulais pas être refoulé tout de suite.
— Mais, un micro-onde réchauffe vite, il ne reste jamais longtemps allumé.
— Et l'ordinateur ?
— Offf, on croit que ça consomme beaucoup, mais en fait c'est très peu gourmand, vous savez.
Rien que le moniteur devait bouffer autant qu'une télé, mais bon... passons sur ce petit mensonge... Si j'avais réussi à les calmer, c'était déjà pas mal.
— Ah bon, eh bien... de toute façon, on ne va pas vous empêcher d'étudier...
(J'espère bien, il ne manquerait plus que ça !)
La femme écoutait son mari depuis tout à l'heure, elle a pris de nouveau la parole, elle avait l'air un peu agacée.

— Il est quand même assez tard, hein Robert ? nous ferions peut-être mieux de laisser ce jeune homme tranquille.

— Oh ! Mais vous ne me dérangez pas, mentis-je.

« Robert » n'a pas cherché à contredire sa femme :

— Sisi, on ne va pas vous déranger plus longtemps... Vous commencez les cours bientôt ?

— Lundi.

— Après-demain donc ! oui, eh bien vous feriez mieux de bien vous reposer.

— C'est vrai.

— Alors, on vous souhaite de vous plaire ici. Vous verrez, Nantes est une jolie ville.

J'ai poliment acquiescé :

— Je n'en doute pas.

Déjà, ils avaient tourné talons et passé le pas de la porte. Le mari s'est retourné, et la poignée à la main, m'a fixé un court instant, m'a souhaité une bonne nuit, puis a refermé la porte. Je les ai ensuite entendu sortir de ma salle de bain/WC.

Tout ce qui intéressait donc mes proprios était d'avoir leur loyer... et un locataire le plus invisible possible. Quelle bande de radins dégénérés ! Aller râler pour l'ordinateur ou le four !... Et puis rien ne m'assurait qu'ils n'allaient pas continuer plus tard sur leur lancée. Alors, très vite, je me suis mis à imaginer les pires problèmes à venir, à me dire qu'ils allaient encore souvent venir à l'improviste avec leur air mesquin et narquois... Oui d'ailleurs c'était sûr qu'ils avaient pris du plaisir à venir me titiller comme ça ce soir, ils aimaient ça, ils allaient sûrement continuer... ce ne serait que le début.

Je suis allé à ma fenêtre me fumer une clope histoire de me calmer un peu... Peine perdue : Une boule d'angoisse s'est formée au fond de ma gorge quand en observant la rue, j'ai réalisé qu'elle m'était complètement étrangère, que je ne la voyais que depuis moins d'un jour, et que j'allais vivre dans ce décor, cette ville, pendant au moins les deux années d'études à venir.

On était le samedi neuf septembre 1995, je n'allais pas revoir mes parents avant la fin du mois (ça aurait coûté trop cher d'aller les voir tous les week-ends)... et ça me semblait bien long. L'image rassurante de ma mère me paraissait si lointaine, l'angoisse me donnait le vertige. J'ai alors fermé précipitamment ma fenêtre, tiré le rideau, enlevé mes chaussures et me suis jeté dans mon lit... J'ai essayé de penser à autre chose, il fallait que je regarde en avant, car de toute façon, les dés étaient jetés, je ne pouvais pas retourner vivre chez les parents.

Les minutes se sont écoulées... Je réfléchissais finalement de plus en plus péniblement, la fatigue accumulée lors de cette longue journée m'emportait sans me demander mon avis... tant mieux.

Ah oui, donc demain je pouvais faire quoi ?

Aller au cinéma ! tiens, pourquoi pas, bonne idée !

Ou alors aussi déballer mes cartons...

2. Premières impressions

Je me sentais bien !

Ça faisait maintenant une semaine et demie que les cours avaient commencé. La pause du midi touchait à sa fin et nous étions en chemin pour retourner en cours après être allé manger au restaurant universitaire.

Et oui : « nous » ! et c'était bien ça qui me donnait le sourire : Ne pas me retrouver seul comme un con, car ça avait été mon quotidien au lycée. De cette époque, je me rappelle que parfois quelqu'un, par charité ou par pitié, venait me faire la discussion dans la cour, mais la grande majorité du temps je demeurais seul. D'ailleurs, je pense que vous devez forcément avoir déjà vu quelqu'un comme moi... si si ! Le gars dans la cour, le dos collé contre le mur, le plus souvent dans un coin, là où il n'y a pas foule, celui qui regarde dans le vide, la clope tenue mollement à la main... Oh, vous avez sûrement dû voir un gars comme ça, même si vous ne vous en souvenez pas forcément. Généralement on ne prête pas beaucoup d'attention aux petits paumés dans la cour d'école, je me trompe ? En tout cas, je m'étais souvent demandé si la cause de cet isolement était due à moi ou aux autres... et il a suffi de trois cents kilomètres pour m'apporter un début de réponse... car je n'étais plus seul : On formait un petit groupe, on était quatre, et même si ça faisait à peine une semaine qu'on se connaissait, on passait déjà notre temps ensemble, alors moi j'étais heureux !

Hé ! Je pourrais quand même vous les présenter ! Commençons par Julien : un gars assez grand... enfin un peu plus d'un mètre quatre-vingt, donc grand par rapport à moi. Cheveux bruns clair, bien coiffé, le corps mince, la posture droite, un petit air sympathique mais pincé quand même... Le monsieur faisait finalement assez b.c.b.g, toujours un peu distant, voire même hautain d'une certaine manière. Il y avait ensuite Guillaume, il faisait plus jeune que Julien, il n'était pas grand, pas gros, il avait les cheveux bruns, mal coiffés, la tronche qui avait encore des restes d'acné... Lui vous voyez, il n'était pas du genre à prendre qui que ce soit de haut, au contraire, et c'est vrai qu'il n'avait pas l'air bien dégourdi. Et puis il y avait Carole... Oui oui, Carole, une fille, en IUT d'informatique, et oui ça arrive ! Il ne devait pas y avoir plus de dix filles pour cent élèves dans la promo... Les pauvres, elles allaient passer leur temps à se faire solliciter.

En ce début d'après-midi, nous avons cours. Nous nous sommes installés comme à l'accoutumée sur le côté droit de l'amphi, à mi-hauteur, en se plaçant à deux par rangée, formant ainsi notre petit carré compact, les deux en contrebas n'ayant qu'à se retourner pour discuter avec les deux au-dessus. Moi j'étais toujours assis à l'étage du dessous avec Carole, Guillaume et Julien se plaçaient derrière nous. Eh oui ! en bien peu de temps on avait déjà pris nos petites habitudes, et ça me rassurait, car à travers tout ça, je retrouvais de nouvelles marques, de nouveaux repères.

En attendant que le prof soit là, nous avons commencé à débattre sur ce qu'on pensait des cours qu'on avait eus jusqu'alors : Moi et Guillaume étions tous deux d'accord pour dire que les cours étaient « chiants » et « tout sauf cool », mais même si Carole nous a alors suggéré d'attendre un peu avant de

porter un jugement aussi sévère, c'est Julien qui a eu le dernier mot : Il nous a rétorqué que c'était comme ça les cours d'un IUT d'informatique, qu'on nous destinait à réaliser les logiciels de compta et de gestion pour les entreprises et les banques, et que ça n'était pas des trucs forcément « marrants »... Quel rabat-joie, mais il n'avait sûrement pas tort.

Et si c'était le cas, les deux ans d'IUT n'allaient pas être bien plaisants.

D'ailleurs en parlant de trucs chiants, voilà le prof qui arrivait : un fossile d'une cinquantaine d'années qui nous enseignait la base de données... Au bout de cinq minutes de son laïus soporifique, j'en avais déjà marre pour l'après-midi : Moi qui trouvais l'informatique pleine de vie, de communication, d'images et de sons, je me retrouvais à écouter cet être gris, parlant de choses ennuyeuses, sur un ton monocorde. Pourtant je cherchais bien, mais je ne trouvais pas l'ardeur, l'envie, la flamme que je pensais découvrir derrière le corps enseignant en arrivant ici. Et le prof continuait sa longue et terne litanie... Alors je regardais sur mon côté, cherchant quelque chose pour me rassurer : Mais Carole semblait concentrée, attentive, elle prenait des notes bien plus que je ne le faisais. Dans l'amphi, même le brouhaha habituel était bien peu présent, il faut dire que le prof avait un truc pour faire régner le calme : Il ne parlait pas fort du tout. Par conséquent, tout le monde baissait d'un ton pour pouvoir l'entendre.

Le cours avait commencé depuis cinq minutes quand, à droite de l'estrade, une porte s'est ouverte doucement. Un gars est entré par l'entrebâillement, on n'aurait pas dit un enseignant, il semblait trop jeune. Il s'est approché calmement vers le prof, et lui a soufflé quelque chose à l'oreille. Celui-ci, après une ou deux secondes de réflexion a finalement acquiescé, et sans rien dire, a pris ses livres et a quitté tranquillement l'amphi en empruntant la porte par laquelle l'autre était venu. D'ailleurs ce dernier nous regardait maintenant, balayant l'amphi du regard, le sourire jusqu'aux oreilles. Finalement, il s'est appuyé des mains sur le bureau, a gonflé les épaules, et d'un air fier et d'une voix forte a beuglé :

« ALORS, COMMENT ÇA VA LES BIZUTS ! ».

Paniqué, j'ai cherché le moindre indice, le moindre signe qui puisse me prouver que c'était une blague... mais non, rien, c'était plutôt l'inverse d'ailleurs car toutes les portes de l'amphi se sont ouvertes d'un coup et ont laissé affluer à l'intérieur un flot de deuxième années. Ils entraient en manifestant leur joie en poussant des cris plus ou moins fort.

Moi, je manifestais ma peur par le silence et l'immobilité.

À droite, du coin de l'œil, j'ai regardé Carole, elle semblait être aussi paumée que moi. Elle se tenait, figée, l'air tendue, le regard braqué vers les portes du bas.

Nous étions une centaine par promo, et d'habitude, l'amphi n'était pas plein, il devait pouvoir contenir un peu plus de cent cinquante élèves, il y avait donc habituellement pas mal de places vides, dont une d'ailleurs à côté de moi... Elle ne l'est pas restée bien longtemps. Un grand benêt de seconde année est venu s'y avachir, lui et son air bête. Naturellement il a fini par se tourner vers moi, et avec un petit sourire moqueur, m'a dit :

— Alors bizut, on est bien calme ?

Je ne savais pas trop quoi lui dire en retour, mais si je ne réagissais pas, il allait sûrement s'emballer. Alors Intimidé, bafouillant même, je me suis forcé à lui répondre :

— Heu... oui un peu... enfin disons... heu... on ne s'y attendait pas...

— Et bien alors attends de voir ce qu'on vous réserve !

Ça n'était pas ce qu'on pouvait appeler de la mise en confiance... Je ne me sentais vraiment pas tranquille, et je ne pouvais pas partir... Les prochaines heures allaient être difficiles.

Le seconde année, en bon prédateur, a bien perçu mon état de détresse. Il y a de suite répondu en me tapant paternellement sur l'épaule, et m'a dit d'une grosse voix, faussement exagérée :

— Allez bizut ! courage ! on ne va pas te manger quand même !

Dans la rangée, les secondes années qui passaient encore dans les rangs pour prendre d'assaut les places assises restantes ont ri en nous voyant.

— Alors tu t'appelles comment ?

— David.

— Eh bien alors, Bizut David, comment te sens-tu ?

J'ai hésité un instant avant d'avouer :

— Heu... un peu effrayé.

— Oh mais on ne va pas vous faire de mal !

Puis s'apercevant de la présence de Carole, il s'est penché sur le côté, et pointant le menton dans sa direction, m'a demandé :

— Mademoiselle est ta copine ?

Elle rougissait, gênée. Je me suis empressé de répondre :

— Heu, non, on se connaît, c'est tout.

Mon trouble mêlé à la gêne de Carole ont eu l'air de l'amuser. Mais à mon grand soulagement, peut-être lassé par ces proies trop faciles, il a finalement conclu par un « décidément, vous êtes bien drôles ! » et en est resté là. Son attention s'en est alors retournée vers l'estrade où se tenait toujours l'étudiant rentré en premier.

Sur le bureau devant lui étaient apparus, disposés en vrac, diverses boîtes et sacs plastiques pleins... pleins de quoi ? Là était la question.

— Je pense qu'il va commencer, a dit à voix basse mon bizuteur.

En effet, une poignée de secondes plus tard, le chef des benêts avait fini de disposer tout son attirail sur le bureau. Il a alors redressé les yeux vers l'amphi, frappa bruyamment deux ou trois fois dans ses mains, cria « silence », puis face aux bruits qui persistaient, conclut en beuglant un puissant « VOS GUEULES » qui calma tout le monde. Tous les regards ont alors convergé vers lui.

Il a pris tout naturellement la parole :

— Alors les secondes années, vous êtes bien installés avec nos p'tis amis bizuts ?

En réponse, un tonnerre de « Ouaaaaiiii » et de sifflement stridents a retenti dans l'amphi. J'avais un peu mal aux oreilles.

— ON VA LES TRAVAILLER AU CORPS NOS BIZUTS ! HEIN ? a-t-il continué.

— OUAIS !!! OUAIS !!! OUAIS !!! ont repris en cœur les secondes années.

- LEUR JOURNÉE VA ETRE LONGUE !
- OUAAAAAAAAIIIISSSSS !
- LES BIZUTS VONT MORFLER !
- OUAIS !!! OUAIS !!! OUAIS !!! OUAIS !!!
- ALORS ? VOUS AVEZ PEUR LES BIZUTS ?

D'un coup le silence, mêlé à quelques gloussements de bizuteurs. Le meneur de groupe laissa un peu de temps passer... maîtrisant son effet... avant de continuer :

— BON ! On va être sympa, on ne veut pas vous forcer, les bizuts. Alors je vais vous le proposer UNE fois et UNE SEULE, et après on en parlera plus ! Donc voilà : S'il y en a qui veulent s'en aller, qu'ils le fassent maintenant !

Mes pensées se sont alors emmêlées : J'avais envie de partir, de fuir... mais... si... si c'était un piège ? Je trépignais à l'idée de m'enfuir, certes, mais je me suis retenu, j'ai plutôt regardé autour de moi, cherchant d'abord à voir si quelqu'un allait décider ou non de s'en aller. Beaucoup avaient dû avoir la même pensée car nous étions tous à nous observer les uns les autres, certains se retournant pour mieux apercevoir la réaction de ceux assis plus haut.

Un murmure d'indécision ronronna dans l'amphi.

Puis, un bruit de chaise, et tous les regards ont convergé : À mi-hauteur, du côté opposé de celui où je me trouvais, un des nôtres s'était levé, l'air très intimidé, n'osant à peine décoller le regard du sol. Il est resté ainsi quelques secondes, sans bouger. Puis lentement, il a quitté sa place, la démarche bien mal assurée. Pas après pas, doucement (honteusement ?), il a gravi les escaliers de l'amphi vers les portes du haut. Tous les regards étaient braqués sur lui, les têtes tournaient toutes en même temps, comme dans un match de tennis. Puis certains (Guillaume inclus d'ailleurs), sûrement rassurés de voir qu'ils le laissaient partir, se sont levés à leur tour. C'est là qu'on a entendu derrière nous le chef des bizuteurs reprendre la parole :

— Hé ? mon gars ? tu pourrais au moins nous dire au revoir avant de partir ?

Le « gars » en question n'était plus qu'à quelques pas de la sortie.

Il s'est arrêté net.

Il faut dire que des secondes années qui n'avaient pas trouvé de place dans l'amphi s'étaient installés contre le mur du fond. Ils ont bougé pour lui barrer le passage vers les portes de sortie. L'élève, maintenant bloqué, a fini par se retourner... J'ai pu alors observer son visage : la bouche mi-ouverte, les sourcils relevés, un mélange de supplication et de peur. Il regardait vaguement devant lui, les bras ballants, résigné.

— Allez, viens me rejoindre devant nos amis pour leur dire au revoir avant de partir !

L'élève, tétanisé, ne bougeait plus. Notre bourreau à tous, droit comme un « i » sur son estrade, le fusillait du regard.

Finalement, pour se moquer, il a repris sur un ton tout mièvre :

— Oh... ben... on a peur ? mais non ! il ne faut pas ! C'est si tu ne viens pas là devant avec moi que tu devras avoir peur...

Puis il a ménagé un petit temps de silence avant de beugler, l'air réjoui.

— CAR DANS CE CAS ON VA TOUS TE BOTTER LE CUL !

Tous les secondes années ont répondu par un « ouais » à l'unisson qu'accompagnèrent les sifflements stridents de certains. La plupart frappaient frénétiquement du plat de la main sur la table, d'autres tapaient aussi des pieds sur le sol. Tous étaient déchaînés, et le brouhaha ainsi produit était terrifiant.

Dans ce vacarme, où je ressentais le sol vibrer sous les coups de pieds des étudiants enragés, mon attention restait focalisée sur le première année qui avait tenté de sortir. Celui-ci était toujours debout en haut de l'amphi, il transpirait la peur... Mais il a quand même fini par bouger. Il a doucement esquissé un pied en avant, s'est arrêté un instant, hésitant, puis a fait un premier pas. Alors lentement, la trouille au ventre, il a commencé à descendre. À chaque marche, le brouhaha devenait plus fort, on ne s'entendait plus penser. Arrivé à mi-chemin, l'élève, qui n'allait déjà pas bien vite, a encore marqué un temps d'arrêt. Le brouhaha s'est alors mué en un encouragement de plus en plus synchronisé. La foule envoyait à l'unisson des « allez ! » aussi doux qu'un coup de pelle sur la tête. L'élève a alors repris doucement, ou plutôt péniblement, sa marche. Une fois parvenu tout en bas, l'aboiement de la foule s'est transformé en un « hurra ! » tonitruant. Pendant tout ce temps, la totalité des élèves de première année que je reconnaissais faisait preuve d'un calme absolu.

Le chef de cette foule en délire a patiemment attendu que le silence revienne... Puis il a repris d'une voix forte et théâtrale :

— Donc tu veux partir ? c'est bien ça ?

Il a attendu que l'élève réponde, mais celui-ci n'a pas réagi. Il a alors eu l'air vraiment furieux, et c'est avec un vrai regard de tueur qu'il lui a crié :

— BIZUT !

L'élève a relevé la tête, je le voyais de dos depuis ma place, mais j'imagine qu'il ne devait pas avoir l'air bien fier.

— BIZUT ! a-t-il répété aussi fort. JE VOUS AI POSÉ UNE QUESTION !

— « Oui » a fini par répondre l'élève. Si faiblement que de là où j'étais je ne l'ai qu'à peine entendu.

— ALORS BIZUT ! ON VEUT PARTIR ?

— oui.

— PARDON BIZUT ? JE N'AI RIEN ENTENDU !

— OUI !

— OUI, QUOI ?

— OUI ! JE VEUX PARTIR !

Les deux maintenant criaient chacun à leur tour. On se serait cru dans un film militaire américain.

— ALORS BIZUT, TOURNEZ-VOUS VERS VOS COLLÈGUES, ET RÉPÉTEZ-LE !

L'élève s'est tourné, son visage était tout rouge.

— OUI, JE VEUX PARTIR !

— REDITES-LE !

— JE VEUX PARTIR !

— ACCORDÉ ! BIZUT !

L'élève, sûrement aussi surpris que nous, s'est retourné vers le chef, l'air de ne pas comprendre.

Celui-ci a alors continué :

— OUI BIZUT ! TU PEUX PARTIR !...

Et puis après un petit silence :

— MAIS PAS TES VETEMENTS !

Le bizut a essayé de bafouiller quelque chose... Le chef, tout sourire, s'est alors posté devant lui, a rapproché son visage près du sien, et a hurlé :

— ALORS BIZUT ! OBÉISSEZ ! DESHABILLEZ VOUS, ET SORTEZ !

Le silence régnait dans l'amphi.

L'élève a tout d'abord hésité quelques instants, mais l'autre ne bronchait pas, il se tenait droit, immobile, devant lui. Alors, sûrement anéanti, intimidé, il a fini par se soumettre.

Il a d'abord enlevé son tee-shirt. Torse nu, il a relevé les yeux vers son tortionnaire, espérant peut-être que cela suffirait. L'autre lui a fait signe du menton de continuer... Il a maladroitement déboutonné son jean, puis après une longue hésitation, a commencé à l'abaisser. Quand son caleçon est apparu à tout le monde, tous les secondes années se sont mis à le siffler. Nous, nous restions muets, tétanisés. Il a ensuite failli tomber, quand, le pantalon rabattu jusqu'aux chevilles, il a voulu enlever ses chaussures.

Enfin parvenu en caleçon et chaussettes, il s'est arrêté là, et est resté debout, sans bouger, face à l'autre, offrant son dos à l'amphi.

— Il te reste encore un joli caleçon bizut ! a dit son bourreau sur un ton moqueur.

L'élève, sûrement prit de panique, s'est enfui vers une des portes du bas, mais des secondes années, adossés tout près contre le mur, sont venus lui barrer le passage.

— NON ! BIZUT ! PAS AVEC TON CALEÇON !

Un moment d'hésitation pendant lequel il est resté immobile, puis finalement sans se retourner, il a collé ses mains sur ses hanches et d'un geste rapide a abaissé le vêtement. Il a alors filé de suite vers la sortie qui se trouvait à quelques enjambées de lui. Les secondes années qui bloquaient le passage ont tout juste eu le temps de s'écarter avant qu'il ne fonce sur la porte et ne disparaisse.

Le battant s'est refermé en couinant.

— EH ! ON A ÉTÉ SYMPA, IL EST PARTI AVEC SES CHAUSSETTES !

Tous les secondes années ont ri à gorges déployées.

Nous pas trop.

Dans ma tête, la panique : Maintenant qu'il était parti, ils allaient chercher d'autres victimes et je ne pouvais pas m'empêcher de m'imaginer à la place du pauvre gars qu'ils venaient de mettre à mal : Ils me demanderaient aussi de sortir et de me déshabiller, je devrais obéir, et ils se moqueraient de moi et de mon gros bide... Oui, ils allaient sûrement m'appeler maintenant, d'ailleurs ça devait se voir que je n'en menais pas large, ils allaient le remarquer et me désigner, c'était sûr que...

— ALORS LES BIZUTS ! ON A PEUR ?

Leur chef s'était avancé sur l'estrade, assis sur le devant du bureau, il balayait l'amphi du regard. Il semblait réjoui et amusé. Evidemment, à voir les tronches que nous devions faire...

Bien entendu, personne n'a répondu à sa question.

— Bon, vous savez les bizuts, on n'est pas si méchant que ça... On lui rendra ses fringues demain.

Toujours le rire des secondes années, et notre silence gêné.

— D'ailleurs s'il y en a d'autres qui veulent partir, ils le peuvent toujours.

Notre mutisme perdurait.

— Mais alors vous voulez rester ? C'est bien ça ? Eh bien vous ne savez vraiment pas ce qui vous attend. Je pense qu'à la fin de la journée, finir à poil n'aurait été rien comparé à ce que vous allez subir.

Là je pense qu'on faisait tous dans notre froc.

C'est alors qu'on a entendu frapper contre une des portes du bas.

Le silence. Tout le monde s'interrogeait. Le chef des secondes années a quitté le devant du bureau pour se diriger vers la porte. Une fois devant, il a marqué un arrêt et s'est retourné pour nous voir. C'était bizarre, il souriait comme un idiot. Alors d'un geste de la main, il a poussé le battant : Derrière se tenait l'élève qu'il venait « d'autoriser » à sortir.

Et il était habillé.

On était tous surpris, on s'est regardé entre nous, personne n'avait l'air de comprendre ce qui se passait. Un bourdonnement de voix s'est élevé dans l'amphi, chacun demandant à son voisin s'il y comprenait quelque chose. Moi-même je me suis retourné vers Guillaume et Julien pour le leur demander, mais ils étaient aussi paumés que moi. Carole m'a alors fait remarquer que les secondes années, contrairement à nous, affichaient un air enjoué et satisfait... Ça voulait donc dire que...

Je n'ai pas eu le temps de finir d'y penser. Leur chef, planté devant nous sur l'estrade avec l'autre élève, a clamé, un large sourire aux lèvres :

— ALORS VOUS AVEZ EU PEUR HEIN ?

Sans réponse de notre part, il a continué :

— Vous voyez ce gars à ma droite, celui qu'on a fait sortir à poil ? Il s'appelle Stéphane, et il était dans notre promo l'année dernière !

Dans l'amphi, le bourdonnement s'est mué en grondement. Les gens autour de moi s'étonnaient tout seuls ou échangeaient avec leurs voisins leurs impressions. Moi je savourais mon plaisir et n'avais pas plus envie de parler que ça. Le stress qui m'avait submergé faisait place à un soulagement des plus agréable, alors j'appréciais l'instant, tout simplement. Carole a quand même fini par se pencher vers moi, elle m'a soufflé à l'oreille :

— Ben dis donc, là j'ai eu peur.

— Moi aussi, j'ai fini par lui répondre.

Puis sur l'estrade, l'élève qui était sorti à poil, enfin Stéphane, a pris la parole :

— Pour que ça marche bien, je n'ai dit à personne que j'étais redoublant. Ça a bien fonctionné hein ! Eh puis, moi qui avais envie de vous montrer mon cul en signe de bienvenue, mon vœu a été exhaussé !

Tout le monde s'est mis à rire, et cette fois-ci, pas seulement les secondes années, mais tout l'amphi. Nous riions tous.

Le « chef » des bizuts, toujours assis sur le bord de son bureau, attendait patiemment que le brouhaha diminue. Le volume ambiant de la foule retombé, il a repris la parole d'une voix puissante :

— J'espère que vous avez bien apprécié notre entrée en matière ! Vu d'ici c'était très drôle !... Ah oui ! j'oubliais : Je vais quand même me présenter ! Je m'appelle Frank.

Auquel un cœur de voix... non... plutôt un fatras de voix désynchronisées a répondu « bonjour Frank ! » un peu partout dans l'amphi. Personnellement je n'ai pas salué ce « Frank », rien de spécial ne m'aurait retenu de répondre aussi, mais j'avais l'esprit ailleurs, j'étais concentré sur quelque chose de bien précis : « Qu'est ce qu'il pouvait y avoir dans ces sacs derrière lui ? » : Un matériel quelconque pour un jeu ? des trucs à bouffer ? des trucs dégueus ? des jouets pour enfants histoire de nous faire jouer avec pour nous humilier ? des biberons remplis d'huile ? Dans mon esprit, petit à petit le temps tournait à l'orage, je voyais de plus en plus sur l'écran de mon cinéma intérieur se dessiner des scènes de moins en moins rassurantes, de plus en plus humiliantes, et je co...

— Donc, comme vous l'avez déjà compris, je serai votre chef bizut. Enfin je vous rassure, je ne suis pas tout seul dans cette affaire, pour préparer et imaginer tout ça, on s'y est mis à plusieurs quand même !

Laissant passer un petit rire de la foule, « Frank » a repris de plus belle :

— Bon, c'est pas le tout, mais avançons un peu !

Il a toussé un petit coup pour s'éclaircir la gorge, puis redressant la tête, a continué son petit discours d'introduction :

— Alors, une journée comme celle-ci, c'est pour s'amuser, d'accord, mais aussi pour se rencontrer mutuellement... Et comme je me suis déjà présenté, eh bien... c'est à votre tour !

L'auditoire a répondu par une rumeur peu retenue. Frank a repris les rênes sans trop attendre :

— Donc ! ce que je vous propose, c'est que chaque élève de première année vienne chacun à son tour à ma place pour se présenter aux autres.

Le brouhaha a repris. Une main s'est alors levée dans l'amphi, Frank a désigné la personne d'un coup du menton, l'accompagnant d'un « oui, vas-y » pour l'inviter à parler. D'une voix forte et enjouée, l'autre a dit :

— Pourquoi pas les secondes années aussi ?

Frank a répliqué sur un ton soudain très sec et autoritaire :

— Vous vous appelez comment bizut ?

Ça a coupé net aux petits rires qui montaient dans la salle.

L'élève, après un long moment d'hésitation, a répondu, tout timide :

— Heu... Pascal.

— Pascal comment, bizut ?

— Pascal Dejeans.

— Pascal Dejeans, qui ?

L'élève n'a pas eu l'air de comprendre. Après un temps qu'il a jugé suffisant, Frank a repris d'une voix forte et autoritaire :

— On dit « MONSIEUR », bizut !

L'élève a trahi un sursaut de surprise et puis s'est empressé de répondre :

— Pascal Dejeans Monsieur !

Autant vous dire que le doute s'installait dans les esprits quant à la bonhomie du chef bizuteur. L'ambiance venait de retomber très vite, et un grand silence, de plus en plus pesant, s'est installé dans tout l'amphi. « Monsieur » Frank ne disait plus rien, il se contentait de nous fixer d'un air grave. Ça accentuait le trouble ambiant.

Il fit ainsi durer son plaisir pendant un long moment avant de recouvrer un sourire aussi soudain que moqueur et de se mettre à rire.

— Ben dites donc, c'est pas difficile de vous faire flipper, hein !

Laissant passer un soupir de soulagement dans son auditoire, il s'est ensuite tourné vers Pascal, et d'une voix toute amicale lui a enfin expliqué, en retour à sa question :

— Eh bien monsieur Pascal, nous nous sommes déjà présentés l'année dernière quand nous étions en première année, alors, pour nous, c'est fait !

Puis il a fait mine de réfléchir avant de continuer :

— Allez ! Ben tiens Pascal ! tu vas être le premier ! Viens par ici mon gars !

L'élève a eu l'air un peu surpris. Les secondes années, quant à eux, l'ont regardé avec un petit sourire aux lèvres. Une fois qu'il fut parvenu en bas, Frank s'est retourné vers le bureau et a sorti de l'un de ses nombreux sacs plastique une boîte tupperware avec des trucs dedans (dur de voir plus précisément depuis ma place dans l'amphi), il l'a ouverte, et l'a tendue à l'élève.

— Allez Pascal, tire un papier.

(c'était donc des bouts de papier qu'il y avait à l'intérieur)

Pascal a obéi, et tout penaud, a regardé son papier. Il a semblé tout d'abord surpris, et puis très confus ensuite.

— Alors lis le à l'auditoire.

Il a baissé une nouvelle fois la tête vers le papier, il le tenait maintenant des deux mains. Finalement après un instant d'hésitation, d'une voix mal assurée, il a annoncé :

— En chantant.

— Alors tu vas nous chanter quoi Pascal ?

Il semblait perdu, alors Frank a fini par lui expliquer :

— Tu n'as pas à avoir les paroles de la chanson en tête, le but est de te présenter, n'oublie pas ! Donne-nous ton nom, prénom, âge... d'où tu viens, ce que tu aimes... sur un air de chanson !

L'élève, enfin Pascal, s'est alors replié sur lui-même, le visage fermé, la tête baissée. Tous les regards étaient pointés sur lui, tout le monde se demandait ce qu'il allait bien pouvoir faire. Et puis, d'un coup il a redressé la tête, et a commencé sa chanson :

« Bonjour je m'apeeeeeelleuu PascaaAAaaaal Dejeans.

Et jeee-eeeeuuuu-eeeeuu viiii-iiiiis à-aaaa Nantes !

... »

Au moins celle-là on ne s'y attendait pas : Le gars était en train de se présenter sur l'air de la marseillaise ! Se prenant même au jeu, il s'est mis à nous donner le nom de ses parents, le nom de son chat, à nous raconter ce qu'il aimait dans l'informatique... Au bout de deux bonnes minutes d'improvisations, Frank l'a interrompu pour lui dire de s'arrêter : « Hé, mais tu veux m'empêcher d'en appeler d'autres ? ». Pascal est reparti à sa place sous les applaudissements.

Ensuite Frank a désigné l'élève le plus en bas à droite de l'amphi, il est venu faire son show à son tour sur l'estrade, puis ça a été à celui d'à côté de venir, et ainsi de suite. Chacun tirait un papier, et il y a eu vraiment de tout : Se présenter en sautant à cloche pied, le dos à l'amphi, allongé sur le bureau, en imitant un prof (certains s'en sont très bien sortis d'ailleurs), le pantalon baissé, ou encore torse nu... Et ce truc-là, quand c'est arrivé la première fois à quelqu'un, j'ai de suite flippé : Et si je tombais sur le même papier quand viendrait mon tour ? Vous savez quand on est gros, on a pas vraiment envie de se montrer torse nu devant les gens, on craint la moquerie... La question m'a obsédé, vraiment, et je n'ai été finalement tiré de mes pensées que lorsque tout l'amphi s'est mis à siffler à l'unisson : Surpris, j'ai alors regardé autour de moi, et en écoutant Frank, j'ai vite compris pourquoi ils sifflaient : C'était au tour d'une des rares demoiselles de passer à la présentation, et si beaucoup espéraient qu'elle tire un papier « torse nu », ils pouvaient espérer longtemps : Frank venait en effet de nous expliquer qu'ils avaient prévu une boîte « spéciale filles »... sans ce genre de papiers. Et quand Frank a annoncé ça, tout le monde a réagit de suite par les sifflets. C'est alors que la fille qui attendait sur l'estrade pour tirer son papier n'a pas attendu plus longtemps : D'un mouvement rapide, elle a attrapé des deux mains le bas de son pull, et a remonté le tout jusqu'à l'enlever complètement ! C'était ahurissant ! La fille de son propre chef se retrouvait en soutien-gorge devant presque deux cents élèves d'une écrasante majorité masculine... ça c'était de la présentation ! C'est clair, après une démonstration comme celle-là, elle n'allait pas manquer de sollicitations. La fille, qui décidément ne manquait pas d'assurance, est restée comme ça sans rien dire sur l'estrade pendant près d'une bonne minute, la clameur de la foule ne faiblissait pas. Puis elle s'est rhabillée et est allée reprendre sa place sous un déluge d'applaudissements mêlé aux beuglements des élèves surexcités.

Une heure s'est écoulée dans cette ambiance bon enfant. Mais à peine une trentaine d'élèves étaient passés, et comme nous étions une centaine en première année, je vous laisse faire le calcul : ça allait durer une éternité. Le sieur Frank avait dû s'en apercevoir, car à la fin de la représentation d'un élève (qui s'était présenté en sautant à cloche pied : bon, c'était marrant la première fois, mais là ça le devenait moins...), il n'a pas appelé de suivant :

— Hé ! Les bizuts, j'ai bien peur que tout le monde ne puisse pas passer ! ...

Il a laissé tranquillement passer le « WwwwOoooh » d'indignation de la foule.

— ... Ou alors on va y être jusqu'à ce soir !

Une seconde pause pour attendre que l'attention revienne.

— Bon ! Je vois qu'il y en a qui voudraient venir se présenter ! Alors je vous propose un truc : que ceux qui veulent passer lèvent la main.

Trois ou quatre élèves ont levé la main de suite, et d'autres ont suivi assez rapidement. Au final, il devait y avoir une vingtaine d'élèves la main levée, affichant une mine réjouie. Frank les considérait tour à tour, puis regardait ensuite un peu devant lui le temps de monter quelques marches : Il s'était en effet décidé à passer dans les rangs. Il montait par l'escalier de gauche, lentement, observant de temps à autre les mains levées.

— Eh bien, c'est cool ! Je vois qu'il y a des motivés !

Il était maintenant parvenu tout en haut.

— C'est marrant, j'avais envie de faire une petite ballade dans l'amphi, passer dans les rangs comme font les profs pendant les DS¹ ! Ah, ils ont quand même le bon rôle ceux-là, à nous surveiller pendant qu'on galère sur nos feuilles...

Il commençait à descendre par la droite. Moi, je faisais face au tableau, mais j'entendais sa voix derrière moi.

— Enfin bref ! Je cause, je cause... mais allez... Qui vais-je donc désigner... Hmm... hmm... ben tiens... toi !

Intrigué j'ai regardé un peu devant moi pour voir qui allait se lever... personne. Je me suis alors tourné sur le côté pour voir ceux assis plus haut : personne non plus. Par contre j'ai vite remarqué que tous les regards étaient pointés sur moi, c'était sans équivoque, tout le monde me regardait, affichant des sourires plus ou moins marqués. Pétrifié, j'ai quand même osé jeter un regard vers Frank : Il me fixait, un sourire satisfait sur les lèvres, le doigt encore pointé vers moi.

— Allez ! Ne me regarde pas avec un air aussi ahuri !

Dans l'amphi, ça ricanait un peu. Je n'avais pourtant pas levé la main, alors pourquoi m'avait-il désigné ?

— Ben oui, t'as pas levé la main ! Mais bon, allez ! on est là pour se marrer, non ? Eh puis, faut pas avoir peur comme ça !

Je suis resté à le regarder, silencieux, circonspect, je me sentais vraiment mal à l'aise.

— Alors, comment t'appelles-tu ?

Oh purée ! Il allait falloir que je réponde ! Je me concentrais pour éviter de trembler, j'avais envie de partir, de fuir, je cherchais un moyen de me défilier, la panique me gagnait... Et puis sans que je ne l'aie vraiment décidé consciemment, j'ai répondu :

— David monsieur.

— David comment bizut ?

— David Rousseau.

— Hein ?

— David Rousseau monsieur.

— Eh bien bizut David (ça commençait à m'énerver ce « bizut machin », « bizut truc »). Allez à l'estrade nous en dire un peu plus sur vous.

Je ne voyais vraiment aucune autre alternative que celle de lui obéir, alors j'ai bien dû me résoudre à me lever. Je n'ai pas trop osé regarder autour de moi, mais je savais que tout le monde me fixait. Je suis passé derrière le seconde

¹ DS : devoir surveillé

année qui avait pris place tout à l'heure à côté de Carole et moi, puis j'ai commencé à descendre les marches, aussi motivé qu'un condamné à mort allant à l'échafaud.

— Hé ! vous savez, le David... Je crois bien qu'il a une copine !

Je me suis retourné, surpris, indigné, horrifié. J'avais reconnu la voix, c'était la seconde année assis près de nous qui venait de gueuler dans tout l'amphi cette connerie. Et puis j'ai regardé Carole, elle semblait étonnée, mais affichait un visage sûrement bien plus calme que le mien. Je me sentais vraiment mal, de petits rires moqueurs fusaient d'un peu partout, c'était insupportable.

— Oui ! la demoiselle à mes côtés ! a-t-il continué de beugler.

J'avais envie de le frapper. J'ai ainsi glissé de la détresse vers la colère, car déjà que ça me tombait dessus, encore une fois, mais alors que j'emporte Carole avec moi dans ma chute, là non ! Et puis... et puis, merde ! Ce n'était pas ma copine ! c'était quoi ce jeu puéril qu'il nous faisait ce connard ? Il voulait nous mettre dans l'embarras, nous humilier pour amuser la galerie ? En plus l'autre con de Frank allait sûrement l'appuyer puisqu'il était aussi débile que lui !...

Et puis merde tiens :

— NON, c'est pas ma copine ! c'est clair ?

Je bouillais intérieurement, mais je n'ai pas hurlé, juste haussé un peu le ton. Pourtant je sentais que j'étais prêt à sortir de mes gonds.

Frank a d'abord eu l'air d'être étonné, voire outré... Il surjouait, c'était évident. D'ailleurs il a vite repris son sale petit sourire amusé, et j'ai de suite su ce qu'il allait me dire, je m'étais déjà assez fait emmerder par ce genre de cons écervelés pour avoir remarqué qu'ils disaient à peu près tous la même chose dans ces cas-là : Ça donnait toujours un truc genre « mais faut pas s'énerver comme ça ».

— Eh mon p'ti David, ben, faut pas prendre la mouche comme ça ! reste cool ! Tiens ! et puis là il devrait enchaîner par un « c'est pour s'amuser ».

— C'est juste pour rigoler !

Raaah ! ce que j'en avais marre de cette excuse à la mords moi le nœud : Alors on emmerde un gars, mais c'est juste pour rigoler ? Mais ça amuse QUI au final ? sûrement pas le gars qui est pris pour cible.

— « Mouais », j'ai seulement dit en retour... limitant mes mots pour éviter d'exploser.

— Allez... fait pas la tête.

— Purée, je ne fais pas la tête ! Mais Carole ce n'est pas ma copine, on ne se connaît que depuis une semaine et demie ! Alors maint...

— BEN VOILA ! Vous ne vous connaissez pas assez ! Présentez-vous donc tous les deux ! Peut-être vous vous connaîtrez un peu mieux comme ça.

Sans réaction de notre part, il a repris :

— Bizut Carole ! enfin... accompagnez bizut David !

Carole a bafouillé quelques mots, inaudibles, puis elle s'est levée de sa place. J'ai alors descendu le reste des marches sans attendre davantage : Je ne voulais pas leur donner le plaisir de nous voir descendre côte à côte, tous les deux. Ça leur aurait encore donné du grain à moudre à ces dégénérés.

Une fois arrivé sur l'estrade, je me suis retourné. Carole descendait les dernières marches, elle s'est placée à quelques pas de moi. Je ne savais vraiment pas quoi faire : Est-ce que je devais dire quelque chose ? ou bien c'était elle qui allait commencer ? Je n'ai pas eu le temps de faire de choix, Frank, qui à son tour descendait l'escalier, l'a fait pour moi :

— Alors je vais vous donner votre façon de vous présenter : Puisque vous êtes deux, ça serait intéressant d'avoir un petit dialogue sympa ! Et ce qu'on va faire, c'est que je vais vous souffler les questions et vous les poserez à l'autre, ok ?

Non pas « ok » ! pas « ok » du tout ! Je n'avais pas envie de jouer à ce jeu débile ! Mais qu'est ce que je pouvais faire de toute façon ? Me révolter n'aurait fait que de les exciter davantage.

Alors je l'ai fermée. Carole aussi n'a rien dit. Mais même si elle semblait un peu tendue, je ne la sentais pas en colère comme moi.

Frank est passé derrière mon dos et m'a soufflé « Comment t'appelles-tu ? ».

Je n'ai rien dit, alors il l'a répété.

Résigné, dans un soupir de lassitude, j'ai fini par dire : « Comment t'appelles-tu ? ».

Carole a répondu : « Carole Duparc »

Frank a trottiné vers Carole en faisant un peu l'idiot, puis il lui a soufflé dans l'oreille.

Elle a répété : « Et toi ».

J'ai répondu donc (oh que c'était drôle) : « David Rousseau ».

Il est ensuite revenu vers moi, m'a soufflé dans l'oreille, et j'ai répété... etcetera... etcetera. Nous avons ainsi épluché d'où nous venons, notre date de naissance, pourquoi nous faisons de l'informatique (question à laquelle j'ai répondu trouver ça assez excitant et intéressant : cela a fait bien rire tous les secondes années). Ensuite sont venues les questions gênantes.

— Tu me trouves sympa ?

— Oui, m'a-t-elle répondu. Et toi ? a-t-elle répété des dires de son souffleur décérébré.

Frank est revenu vers moi, avec un petit sourire narquois sur les lèvres, je savais qu'il allait me demander de dire un truc gênant.

Comme je n'avais rien répondu, il m'a tout d'abord fait lui dire :

— Oui... assez.

Et il a enchaîné en me soufflant un « et tu voudrais sortir avec moi ? ».

Passé la surprise, je me suis retourné vers Frank, furieux, décidé à ne pas me laisser faire.

— NON ! je lui ai simplement dit.

— Alleeezzzz ! tu peux le lui dire quand même...

— Non.

Tordant le cou en direction de Carole, il a dit alors d'une voix très forte, histoire que tout le monde entende bien :

— Eh bien Carole ! il ne doit pas te trouver si sympa que ça ! Il ne veut pas te demander de sortir avec lui !

Dans l'amphi, tous ont ricané, Carole semblait vraiment gênée. Moi j'étais furieux... De toute façon, je n'allais pas lui sortir ça à Carole, ce n'était pas... possible !

— Il est quand même timide David hein ?

Comme je ne réagissais pas, il a continué de plus belle :

— Allez bizut David, vous avez une belle demoiselle devant vous, alors ne faites pas votre timide, profitez de l'occasion que nous vous offrons si généreusement pour inviter votre belle !

— PUTAIN VOUS ME FAITES TOUS CHIER ! j'ai gueulé, plus désespéré qu'autre chose.

Sentant peut-être que je commençais à être « limite », Frank a finalement lâché sa prise :

— Bon ok... Allez, d'accord ! on arrête là. De toute façon, vous avez bien participé ! vous pouvez retourner à votre place !

Désorienté par ce brusque revirement de situation, j'ai regardé Carole, lui faisant mine de ne pas comprendre, elle a haussé les épaules en retour.

— Hé c'est bon hein... vous pouvez y aller !

Sans nous le faire dire encore une fois, nous sommes retournés nous asseoir. Moi je suivais Carole, les jambes encore un peu tremblantes après tant d'émotions.

— Allez, on les applaudit !

Et le brouhaha s'est mué en un vacarme d'applaudissement. Je n'osais plus regarder autour de moi, j'ai regagné ma place aussi vite que possible, en me faisant tout petit.

— Hmm... ben tien ! Tout à l'heure je t'ai vu lever la main toi. Allez viens !

À ces mots, j'ai relevé la tête pour voir, il y avait bien quelqu'un qui venait de se lever : Enfin l'attention des autres n'était plus sur moi, enfin ce supplice se terminait. Je ne me rappelle pas ensuite ce qu'a dit ou fait le gars qu'avait appelé Frank, pas plus que les autres qui sont venus après d'ailleurs. Je n'écoutais pas, trop pris dans mes pensées, trop occupé à ressasser ma peur, ma peur des autres, la peur que j'avais eue en pensant devoir – peut-être – tomber le tee-shirt devant tout le monde, la peur de Frank, la peur de ce qu'il m'avait fait demander à Carole, la peur de ne pas avoir su comment réagir, la peur des autres qui riaient...

La peur... ? Non : La honte. Voilà ce qu'il y avait, j'avais honte de tout ça, j'avais honte de moi.

Et puis Frank a tapé fort plusieurs fois dans ses mains pour retrouver l'attention de son auditoire, au moins ça a eu le mérite de m'extirper du borborygme de mes pensées.

— Bon allez ! C'est pas le tout, mais si maintenant je vous parlais un peu de la suite ! Hein ?

Aucune contestation n'est survenue dans l'amphi, Frank a donc poursuivi :

— Vous avez dû remarquer les sacs et les boîtes derrière moi sur le bureau ? Vous vous demandez sûrement ce qu'il y a dedans, hein ?

Ben oui on se le demandait ! enfin moi je me le demandais depuis son arrivée. Qui plus est, il avait pour l'instant juste utilisé deux de ces boîtes, les deux qui

contenaient les bouts de papiers avec les trucs à faire pour se présenter... Mais sur le bureau, il y en avait beaucoup d'autres, vraiment beaucoup d'autres, et tout autant de sacs plastiques : Cela me semblait clair : le « meilleur » restait à venir.

— Alors... dedans il y a...

(Le sieur Frank était quand même un vrai showman)

— Il y a ...

(Allez accouche mon gars !)

— Des... SACS POUBELLES !

Là je dois dire que je ne m'y attendais pas, ni moi ni les autres d'ailleurs. Frank était tout sourire, fier de son effet, et pour prouver à tout le monde ses dires, il s'est retourné, a plongé la main dans un des sacs plastiques de supermarché, et en a retiré un rouleau de sacs poubelle qu'il a brandi fièrement en se retournant vers nous. Comme pour qu'on puisse mieux se rendre compte, il a arraché un sac du rouleau, l'a ouvert en tirant sur les bords, a passé sa main dedans et a secoué le bras.

— Ben vous voyez ! vous pouvez me croire, quand je vous dis un truc, c'est que c'est vrai !

Et là je pense que tout le monde se demandait ce qu'on allait devoir faire avec ça : De la course en sac ? des ballons ? quoi donc ?

— Alors, si vous vous demandez ce qu'on va vous faire faire avec ça (ah ?)... Eh bien, laissez-moi plutôt vous montrer les autres choses qui sont derrière moi.

Il s'est à nouveau retourné, a plongé une main dans les sacs de supermarchés, puis nous a refait face pour nous présenter ce qu'il venait d'y piocher.

— Alors pour ceux qui n'arriveraient pas à voir, il s'agit de bonbons et de capotes !

Ça n'était pas rassurant, pas du tout rassurant. Je n'osais plus m'interroger sur ce qu'il allait nous demander de faire avec ça.

— Alors les bonbons, ce n'est pas pour que vous les mangiez, et les capotes pas pour vous en servir !

Ainsi qu'il l'espérait sûrement, un petit rire général a traversé tout l'auditoire.

— Eh eh ! non mes petits excités ! ce n'est pas pour vous ! C'est... pour les gens à qui vous allez les vendre !

Là tout le monde a compris, alors tout le monde s'est mis à parler à son voisin. Le brouhaha s'est prolongé un instant... Le silence à peu près revenu, Frank a poursuivi ses explications :

— Bon ! et les sacs-poubelles alors ? Eh bien, c'est pour vous habiller avec ! histoire de vous faire tout beaux pour sortir dans la rue !

(Oh mon dieu...)

— Ce qui va se passer, c'est que chacun à votre tour vous allez venir ici. On vous habillera et on vous donnera de quoi vendre, et ensuite vous pourrez sortir.

Il a marqué une pause de circonstance pour rétablir un peu le calme... le monsieur avait quand même un certain talent d'orateur.

— Et ensuite, quand vous aurez tout vendu, on se retrouvera devant l'IUT avec votre butin. Après on ira tous ensemble, première et seconde années, dans les bars du coin et on boira des coups en dépensant l'argent gagné !

En même temps je dois avouer que c'était un bon moyen de mêler bizutage et convivialité : La vente apportait le côté bizutage, mais ça permettait de récolter de l'argent pour aller faire la fête après tous ensemble... Oui, c'était bien pensé, sauf que...

Sauf que...

Que...

Sauf que franchement, l'idée d'aller vendre des bonbons et des capotes dans la rue, habillé avec des sacs poubelle, ça ne me réjouissait pas vraiment.

Pas du tout même.

Et c'était reparti ! Dans ma tête, je m'imaginai tous les « looks » les plus horribles possible, affublé de ses maudits sacs. Dans la rue, chaque passant qui me croiserait me regarderait de travers, tous allaient se moquer de moi, tous allaient rire, alors par-dessus le marché je n'allais rien vendre, et...

— Ce qu'on va faire, c'est qu'on va y aller par ordre dans l'amphi, ok ? On part de la rangée du bas, de ma droite à ma gauche.

Désignant le gars le plus en bas à sa droite :

— Donc... eh bien, c'est toi le premier, allez viens !

D'autres secondes années étaient venus rejoindre Frank. Quand l'élève est arrivé sur l'estrade, ces derniers se sont empressés de « l'habiller » : Ils lui ont tout d'abord enfilé un sac sur chaque pied, en les refermant au niveau du genou avec le cordon en plastique du sac. Ils faisaient ça promptement, mais sans brutalité, l'élève de toute façon, content ou résigné, se laissait faire. Puis un des secondes années a sorti un autre sac, a rapidement fait des ouvertures avec un petit canif, s'est approché de sa victime, lui a demandé de lever les bras et l'a affublé de son nouveau pull sans manche super tendance.

Frank, pendant ce temps avait préparé une grosse poignée de bonbons et de capotes. Il lui l'a déversée dans les mains tout en s'adressant à l'amphi :

— Alors ce que je vous propose, c'est qu'une fois votre vente finie, on se rejoigne devant l'IUT, à l'entrée rue Maréchal Joffre. Pour éviter les retardataires on se donne un horaire, disons dans une heure et demie au maximum ?!... Ça nous fait à cinq heures et demie.

Il a répété, d'une voix plus forte, afin de se faire entendre dans le brouhaha ambiant :

— Donc on dit qu'on se retrouve au MAXIMUM à DIX SEPT HEURES TRENTE devant l'ENTRÉE rue MARÉCHAL JOFFRE... COMPRIS ?

Il n'y eut pour toute réponse qu'une vague rumeur affirmative dans l'amphi.

Frank a fait signe de laisser leur première victime s'en aller, celui-ci a quitté l'estrade et s'est dirigé vers une des portes latérales. L'amas d'étudiants qui barrait la porte s'est écarté pour le laisser sortir.

Il était marrant avec ses gros pieds en sac-poubelle et son joli pull. Affublé de ces sacs gris, il me faisait un peu penser à l'homme en fer blanc du magicien d'Oz... en plus ridicule.

Et bientôt, j'allais avoir la même allure.

Après ce premier élève, un second a suivi, puis un troisième : finalement, ils nous habillaient à la chaîne et ça allait vite... bientôt mon tour allait venir.

— Pas très engageant, hein ? m'a confié Carole à demi-mot.

— Moui, pas trop en effet, j'ai pas spécialement envie d'aller faire le quécou dans la rue habillé comme ça.

— En même temps ce sera sympa d'aller faire la fête ensemble après.

— Oui... peut-être.

Je ne pouvais pas penser à la fête qui allait venir, je flippais bien trop ! Je me voyais déjà dans la rue habillé en homme-poubelle à vendre mes capotes, et l'idée ne me réjouissait guère. Je craignais aussi avant tout ça de devoir descendre à l'estrade : Frank n'allait sûrement pas manquer de me balancer une bonne remarque assassine, surtout après m'être emporté comme je l'avais fait...

— Allez bizut David, ça va être à ton tour !

Le grand benêt de seconde année à côté de moi m'avait réveillé. Ça allait être mon tour ? Et c'est avec effroi que j'ai pu m'apercevoir qu'il avait raison. En jetant un coup d'œil à ma gauche, j'ai vu que la rangée s'était vidée, et que le dernier élève avant moi était déjà parti, ils étaient en train de s'occuper de lui sur l'estrade.

Plutôt stressé que lassé, j'ai poussé un soupir. Et puis j'ai jeté un coup d'œil à Carole :

— Bon... quand faut y aller...

— Ben oui, allez, et après ce sera à mon tour !

Elle me souriait, toute détendue, finalement j'avais l'air d'être le seul mal à l'aise maintenant.

En descendant l'escalier, je craignais que Frank soit sur le qui vive, un sale sourire aux lèvres, attendant que j'arrive à sa hauteur pour me lancer une remarque acerbe... Mais rien. Une fois sur l'estrade, deux secondes années se sont occupés de moi, j'ai obtempéré sans discuter, levant les pieds quand on me l'a demandé, levant les bras pour qu'on m'enfile mon pull-over top-tendance. Ensuite, Frank m'a passé une grosse poignée de bonbon-capotes en me souhaitant une bonne vente... et voilà ! : Pas de moquerie, rien d'autre ! Alors tout comme ceux m'ayant précédés, en fourrant les bonbons et les capotes dans mes poches de jean, j'ai pris la sortie de l'amphi.

Je me suis arrêté quelques pas après la porte, ne sachant trop où aller, hésitant sur quoi faire. Je pouvais voir l'élève qui était passé avant moi avancer dans le long couloir qui menait vers la sortie principale de l'école. Il allait bien falloir que je sorte aussi à mon tour.

— Alors tu fais quoi ?

Surpris de l'entendre, je me suis retourné. C'était Carole, elle aussi était maintenant affublée de ces sacs-poubelles.

— Heu... J'sais pas trop.

— Ben tu ne sors pas ?

— Oui, c'est sûr, mais je...

— On peut y aller ensemble ? Ce sera plus sympa ?

— Humm... pffff pourquoi pas... (trouver une excuse, trouver une excuse putain !), mais... heu... tu sais... on peut aussi se rejoindre à cinq heures et demie avec les autres.

— Ah bon ?

— Oui, je heu... me sens pas super à l'aise, alors tout seul, ça sera mieux... plus facile pour moi.

— Ah...

— Alors... on se rejoint après la vente, ok ?

— Ben écoute... si tu veux...

— Oui !... Allez, je vais aux toilettes d'abord, et après je file ! Salut !

Je n'ai eu le temps de ne faire qu'un pas ou deux vers les toilettes.

— Tu es sûr que ça va ?

— Oui oui ! ça va ! mentis-je. Mais je préfère être un peu seul là...

Et sans lui laisser le temps de réagir, je suis reparti d'un pas pressé pour atteindre l'angle du mur. Juste avant de disparaître de sa vue, je lui ai quand même dit :

— Allez, on se rejoint tout à l'heure !

— D'accord... à tout à l'heure, a-t-elle répété, d'une voix faiblarde, un peu dépitée.

J'ai passé l'angle du mur, et quelques pas plus tard, j'entrais dans les toilettes.

Il y avait un seul élève aux urinoirs. Naturellement il me tournait le dos, et tant mieux puisque je n'avais absolument pas envie qu'il me parle ou me pose la moindre question. Sans attendre j'ai filé dans un des toilettes, et j'ai fermé la porte à clé.

Debout dans le box, les yeux clos et le dos appuyé contre la paroi, j'ai tout d'abord apprécié cet instant de calme : Enfin seul.

Et non je ne voulais pas aller dehors avec Carole vendre ces trucs, parce que de quoi on allait parler pendant tout ce temps, hein ? C'est clair qu'elle allait forcément remettre sur le tapis ce que Frank m'avait demandé de lui dire un peu avant : Quand il était question de lui demander si elle voulait « sortir avec moi ». D'ailleurs, j'avais réalisé après coup qu'elle était vraiment intimidée à ce moment-là, et à bien y réfléchir elle me collait trop depuis la rentrée pour qu'il n'y ait rien là-dessous... et c'était bien gênant, car dans ce cas-là, il allait falloir tôt ou tard que je fasse quelque chose. Alors non, aller faire la vente, seul avec elle, non ça je ne le voulais pas... Oh ! mais il allait quand même falloir que je vende ces putains de machins ! Habillé en sac poubelle qui plus est !... Comment y couper ? Prendre de l'argent au distributeur ? Ce serait des billets, pas des pièces, ils se rendraient sûrement compte du truc. Aller ensuite dans les commerces faire la monnaie ? Mais habillé comme ça ? Et si j'enlevais les sacs ? Mais des secondes années me verraient sûrement sans ? Et puis tout ça pour quoi au fait ? Pour aller boire des coups avec eux ? avec ce « Frank » et ses potes ?

Déjà j'avais peur d'être ridicule, mais je me rendais aussi compte que je n'avais aucune envie d'aller faire la fête après. Alors j'ai décidé de me défiler, tout simplement. Tant pis pour Carole, elle ferait la fête sans moi. De toute façon,

elle était bien trop gentille avec moi pour que ce soit innocent. Donc finalement ça valait mieux ainsi.

Pendant tout ce temps, j'ai pu entendre le gars à l'urinoir sortir des toilettes, d'autres rentrer, puis s'en aller à leur tour... Moi, je restais appuyé contre la paroi du box : j'ai dû rester comme ça un bon quart d'heure. Ensuite j'ai attendu qu'il n'y ait plus personne dans les toilettes pendant quelques minutes d'affilée, et seulement après je me suis risqué à sortir. J'ai gardé mon accoutrement de plastique, ça me semblait bien plus prudent : après tout j'aurai pu croiser un élève dans les couloirs, et sans les sacs, j'aurais sûrement eu à m'expliquer. J'ai emprunté le petit couloir qui faisait un crochet vers quelques salles de cours au fond du bâtiment. Je suis ainsi arrivé à une porte de sortie sur le côté de l'IUT, elle donnait sur une petite rue perpendiculaire à celle de l'entrée principale.

Enfin arrivé à la sortie, j'ai regardé prudemment dehors afin de vérifier qu'il n'y ait personne dans la rue. Alors toujours affublé de mes sacs, j'ai galopé le long du mur du bâtiment pour m'arrêter au premier recoin venu et enlever ces sales trucs. Soulagé de ne plus avoir à supporter ce déguisement, je suis ensuite parti par d'autres petites rues, toujours avec la peur vissée à l'estomac de tomber sur d'autres élèves. Après quelques minutes de marche, j'ai jeté les sacs, roulés en boule, dans une poubelle. Par contre, j'ai gardé les capotes et les bonbons. D'ailleurs j'en ai pris un et l'ai mangé (le bonbon, hein !), puis j'ai continué ma route pour rentrer chez moi.

Soulagé de ne pas m'être fait prendre, je me sentais malgré tout bien mal : Même si j'avais échappé à la vente dans les rues, Carole allait m'attendre après, et puis David et Guillaume, qu'allaient-ils en dire ? Et les autres, allaient-ils s'en apercevoir ? Est-ce que j'allais être un des seuls à m'être défilé, ou allait-il y en avoir d'autres ?

Moi qui avais l'impression qu'ici à Nantes j'allais pouvoir tout reprendre à zéro, je me rendais bien compte qu'avec tout ça je marquais des points contre mon camp. Et même si je n'arrêtais pas de me dire qu'ils étaient tous des cons, je ne pouvais empêcher une petite voix dans ma tête de me souffler que ça venait peut-être aussi un peu de moi.

3. Pause culinaire

En rentrant je suis passé au supermarché près de chez moi pour faire quelques petites courses : Comme je n'avais pas de réfrigérateur, il fallait que j'y aille souvent.

Je voulais me préparer un petit plat sympa pour le soir, la journée avait été sacrément mouvementée avec cette histoire de bizutage et j'avais bien envie de me faire un peu plaisir pour compenser. Ça allait bientôt faire deux semaines que j'étais arrivé à Nantes, et pour l'instant, niveau culinaire, c'était plutôt « ouvrir boîte, vider dans assiette, mettre assiette dans micro-onde, chauffer, manger ». Mais là je n'avais pas envie d'un cassoulet, de saucisses aux lentilles, ou de choucroute garnie... je voulais quelque chose d'un peu mieux, alors j'ai eu l'idée de me risquer à une petite recette : Ma mère avait une fois eu en cadeau des fiches cuisine avec un magazine féminin auquel elle s'était abonnée. Vu qu'elles traînaient sur un coin du buffet depuis presque un an et qu'elle n'en faisait rien, je lui avais demandé, avant de partir pour Nantes, si je pouvais les prendre. « Oh ! ben oui si tu veux. Ça me débarrassera ! » m'avait-elle répondu.

Par contre, petit détail, je n'avais pas de four. J'entends par là un four thermique. Mais sinon j'avais un micro-onde, une poêle, une casserole ainsi qu'une petite plaque électrique (que j'avais bien pris soin de garder rangée dans un placard pour éviter que mes proprios ne me fassent encore une remarque sur mes possibles dépenses d'électricité). Avec tout ça je pouvais tout de même cuisiner quelques trucs, et dans mes fiches j'avais trouvé des recettes qui ne me semblaient pas trop compliquées et qui ne nécessitaient pas de four. Comme par exemple, celle des petites galettes de pommes de terre au jambon.

Je vous en donne les proportions pour quatre à cinq personnes, car même seul, je fais le plus souvent de la quantité quand je cuisine. De cette manière, ça me fait plusieurs repas.

Alors pour nos galettes de pomme de terre au jambon, il nous faut :

- 700 grammes de pommes de terre.
- 2 œufs entiers.
- 50 grammes de farine.
- 200 grammes de jambon.
- 50 grammes de chapelure.
- Du basilic, du sel, du poivre.
- Un demi-litre d'eau.
- De l'huile d'olive.

Tout d'abord épluchez les pommes de terre, et plongez-les dans un récipient rempli d'eau de suite après, sinon elles noircissent au contact de l'air. Une par une, sortez-les de l'eau, et découpez-les en rondelles, mettez-les ensuite dans un plat qui peut aller au micro-ondes. Versez de l'eau sur les rondelles de manière à tout juste les immerger. Moi j'ajoute déjà un peu de sel à ce moment-là histoire qu'il s'incorpore bien pendant la cuisson. Ensuite, recouvrez, et mettez

le tout au micro-ondes pendant quinze minutes (par contre réglez le four en position réchauffage : ne le mettez pas à pleine puissance).

Ecrasez ensuite les pommes de terre avec une fourchette, ou si vous en avez un, à l'aide d'un presse-purée.

Découpez le jambon en petits morceaux, et versez le sur vos pommes de terre réduites en purée, salez et poivrez à votre convenance, ajoutez-y le basilic, ainsi que vos œufs (enfin, cassez les avant quand même !). Ajoutez au mélange la chapelure et la farine, et mélangez le tout : Vous devriez alors obtenir une purée épaisse, facile à mouler, et ça tombe bien, puisqu'il faut en faire de petites galettes.

Enfin, mettez de l'huile d'olive dans votre poêle, et faites frire vos galettes sur les deux faces.

Et voilà ! Il ne vous reste plus qu'à les déguster ! Soit toutes seules, soit accompagnées d'une salade.

Personnellement, la salade, je n'en raffole pas, alors ce soir-là, je les ai mangées sans rien d'autre... enfin si, avec une bonne bière ! Et seul dans ma petite chambre d'étudiant, tout en mangeant, j'ai regardé la télé (un 36 cm que m'avaient achetés mes parents avant que je ne parte), mais je ne suivais pas trop ce qu'il y avait sur le petit écran : J'étais plutôt occupé à ruminer ma journée et à stresser en pensant au lendemain. Finalement j'ai fini par éteindre la télé et je suis allé me coucher : Au moins en dormant j'allais arrêter de penser à tout ça.

Il n'était pas plus tard que vingt et une heures trente, mais je me suis quand même assez vite endormi. Au moins, même si la journée avait été moyenne, la nuit a été meilleure.

4. Aveux à vif

— T'as tout pigé toi ?

— Oh... à peu près je pense.

Nous sortions du T.P de compta : à l'IUT, nous avions des cours, mais aussi des « travaux pratiques » (les fameux « T.P ») afin de nous exercer sur les points vus en cours. Ces T.P se passaient en plus petits groupes, constitués d'un quart de la promo.

— J'y comprends pas grand-chose à la compta, il doit y avoir une certaine logique derrière tout ça, mais là... J'sais pas trop, ça passe pas...

Carole m'a d'abord semblé amusée par mon aveu, mais comme je ne disais rien de plus, attendant une réponse, un mot de réconfort de sa part, son sourire s'en est finalement allé, et apparemment un peu soucieuse, elle a fini par me demander :

— Si tu veux, je pourrais t'aider, si ça te dit ?

— hmmm... je ne sais pas trop... heu...

J'étais un peu désarçonné, je m'attendais d'avantage à un « c'est pas grave », qu'à un « je peux t'aider ».

Pourtant j'aurais bien voulu accepter sa proposition, mais il m'était évident que Carole avait des vues sur moi, et à mon avis ce qu'elle me proposait là tenait plus de la tentative d'approche que d'une réelle envie de m'aider à comprendre la comptabilité.

— C'est comme tu veux... Mais moi c'est une matière que j'aime bien, alors, ça ne me dérange pas de t'expliquer tu sais.

— Oui je vois... ça doit être un peu comme pour moi avec les maths.

Et là, de suite, elle m'a répondu :

— Alors on pourrait s'entre aider !

Qu'est ce que je ne venais pas de dire là avec les maths !

Elle me lançait plein de petits regards tout gentils, ça me gênait pas mal...

Alors comment me suis-je tiré de tout ça ? Et bien j'ai dit :

— Oui, pourquoi pas.

Et avec un petit sourire en plus ! De toute manière, réfléchir plus longtemps n'aurait pas changé grand-chose. Qu'est ce que j'aurais pu lui répondre d'autre de toute façon ?

Sinon à part ça, quoi de neuf me diriez-vous ? Comment ça s'est passé depuis ces galettes de pommes de terre au jambon de la veille ? Eh bien pour l'instant pas grand-chose : Pourtant au matin j'étais arrivé à l'école la peur au ventre : J'imaginai que tout le monde allait se moquer de moi... et je ne manquais pas d'exemples pour alimenter mon imagination, au contraire... C'est-à-dire que durant mon enfance, surtout en primaire, j'avais pu accumuler à mes dépens beaucoup d'expérience sur le sujet. Alors ce matin-là, sur le chemin de l'IUT, les scénarios défilaient à la chaîne dans ma tête, et à chaque fois, la vision que j'en avais était pire que la précédente. Je ne faisais que m'embourber toujours un peu plus dans un sentiment de panique qui devenait de plus en plus oppressant. Alors j'ai fini par me décider de m'arrêter en chemin le temps qu'il

fallait afin d'arriver juste au moment du tout début des cours, comme ça au moins je ne risquais pas d'être emmerdé en arrivant. J'ai attendu le temps nécessaire, adossé contre un mur, la clope au bec : Quand je suis arrivé dans la cour du bâtiment, ils étaient déjà tous rentrés, et quand je suis arrivé dans l'amphi, le professeur commençait tout juste son cours. J'ai pris ma place près de Carole en lui lançant un petit salut à voix basse. Elle m'a répondu d'un petit sourire amical.

Au moins, comme je l'espérais, ça m'a épargné un interrogatoire en règle avant le début des cours.

Par contre je n'y ai pas échappé une fois le cours fini : Mais j'ai pu me rendre compte que je m'étais fait tout un cinéma pour rien ! Julien m'a juste dit : « Ben on t'a pas vu hier soir ! », Carole a renchéri d'un « c'est dommage parce qu'on s'est bien amusé », et Guillaume a conclu par un « carrément bien marré ouais, et bien bu aussi »... et rien d'autre ! J'ai tout simplement répondu que j'étais fatigué et que j'avais préféré rentrer chez moi, et voilà, l'affaire était réglée : Bien sûr ils m'ont ensuite longuement parlé de la sortie dans les bars (qui au demeurant m'a paru bien sympa, je regrettais presque de l'avoir manquée), mais en tout cas ils n'ont rien ajouté d'autre sur mon absence de la veille.

Et là je sortais du cours de compta, c'était la fin d'après-midi, la journée était finie, et j'étais bien soulagé de constater que ce qui s'était passé la veille n'avait finalement pas eu plus d'incidences que ça.

Carole et moi, nous descendions les escaliers menant au rez-de-chaussée, on s'apprêtait à rentrer chacun chez nous... Oui, enfin, je le croyais à ce moment-là.

— Dis David, heu...

(oui quoi ? pourquoi elle hésitait comme ça tout d'un coup ?)

— ... C'est la fin de journée et...

(hmmm hmmm. Et ?)

— ... je me disais que...

(on pourrait rentrer chacun chez soi et s'en tenir là, hein ?)

— ... on pourrait aller se boire un verre ?

Aïe ! bon... quoi dire...

Bref moment de réflexion paniquée...

Demander à Guillaume et Julien de venir aussi ? Yes ! bonne idée !

— Seuls ?

— Oh, ben oui, pourquoi pas, non ?

Merde, elle ne voulait pas. En plus j'étais con, Julien et Guillaume étaient dans un autre groupe de TP que nous deux, et je ne savais même pas où ils pouvaient être à ce moment-là, bref : De toute façon j'étais coincé.

Alors avec un sourire tout crispé j'ai dit :

— D'accord !

Cinq minutes plus tard nous étions assis dans le bar attendant à l'IUT.

*

J'ai reposé ma bière déjà à moitié vide, et j'ai sorti mon paquet de cigarettes. Le montrant en évidence à Carole, je lui ai demandé l'autorisation d'un « je peux ? » tout mièvre.

— Oh ben tu sais, ici ça fume quand même pas mal. Alors une clope de plus ou de moins...

— Merci, j'ai tout simplement répondu, déjà pressé d'allumer ma précieuse cancérette.

Les yeux à demi clos, me prélassant déjà du plaisir à portée de fumée, j'ai approché le briquet de la cigarette que je tenais fermement entre mes lèvres... J'ai fermé les yeux, inspiré longuement, écouté le bruit du papier se consumant sous la flamme, relâché mon doigt du briquet, inhalé à nouveau la fumée, puis j'ai rouvert mollement les yeux. Délassé.

C'est là que j'ai aperçu Frank entrer dans le bar.

— Un jour si tu as un cancer, faudra pas aller te plaindre.

J'ai vaguement répondu un truc à Carole.

Il ne m'avait finalement fallu qu'une après-midi pour apprendre à le craindre, car j'ai de suite paniqué en le voyant.

J'aurais d'ailleurs eu mieux fait de réfléchir un peu avant d'aller dans ce bar avec Carole, ce bar tout accolé à l'IUT, dont la clientèle n'était quasiment constituée que par les élèves de l'école. En allant là, il y avait un risque non négligeable de tomber sur lui.

Il ne m'a aperçu qu'après être rentré dans le bar. J'ai pu en effet noter une légère expression de surprise au moment où il m'a vu... C'était juste avant qu'il ne change de direction et vienne finalement s'asseoir avec deux de ses potes à la table à côté de la nôtre. J'ai continué malgré tout comme si de rien était :

— Bah ! C'est mon petit plaisir la clope, au moins j'ai ça de garanti d'agréable dans ma journée.

— Oui, mais bon... c'est le genre de plaisir qui peut te coûter cher.

Je n'avais pas spécialement envie de lui répondre quelque chose : Souvent les gens me faisaient la leçon sur la cigarette, et à force j'en avais assez de débattre là-dessus. De toute façon, je n'avais pas envie d'arrêter.

— Salut, a dit Frank.

Toujours tourné vers Carole, je les observais du coin de l'œil : ses deux potes ne regardaient pas dans notre direction, mais lui me fixait, avec un petit sourire amusé. Ils étaient maintenant assis à la table à côté de la nôtre.

— Salut, lui a répondu Carole, sans avoir l'air de partager mon trouble.

Moi, je ne desserrais pas les dents.

Frank, pas plus dérangé que ça par mon silence, a continué avec Carole :

— Alors, c'était cool la soirée d'hier, non ?

— Oui carrément (elle a semblé d'un coup comprendre ma gêne), d'un ton plus penaud, elle a continué : heu... oui, c'était bien.

Se tournant alors triomphalement vers moi, Frank m'a jeté un « mais au fait, toi tu étais où ? on ne t'a pas vu hier ? »

C'était terrible, il s'était donc rendu compte que je m'étais fait la malle la veille. J'ai eu beau essayer de rester stoïque, je ne pense pas y être bien parvenu, et Frank jubilait.

— Heu, non, je n'étais pas là, j'ai fini par avouer.

J'avais cette impression qu'il n'y avait plus que lui et moi dans le bar, je ne prêtais plus attention au brouhaha environnant, je me sentais d'un coup bien seul, piégé dans ma carcasse. La tempête faisait rage sous mon crâne, et je m'épuisais à trouver une échappatoire, mais comme de toute façon il n'y avait rien à faire, la panique a très rapidement laissé place à l'abattement.

— Mais pourquoi donc on ne t'a pas vu ?

— Parce que je suis rentré chez moi, j'ai fini par dire, résigné.

— Comment t'appelles-tu déjà ?

— David, j'ai répondu, un peu surpris qu'il me demande mon nom au lieu de continuer à m'enfoncer.

— David COMMENT, bizut ?

Les mots claquèrent à mes oreilles. Surpris, j'ai tourné la tête vers lui, il avait l'air de vraiment bien s'amuser. Je comprenais ce qu'il voulait. Il voulait que je réponde « David, Monsieur », et qu'on continue le même petit jeu que la veille.

C'était hors de question.

J'ai donc continué à le fixer, sans broncher, sans rien dire.

— Ben t'es muet aujourd'hui, bizut David ?

Les deux autres me regardaient aussi maintenant, ils affichaient comme lui un sale petit sourire à la con. Ça me dégoûtait tant de me retrouver coincé devant ces crétins que je commençais à en avoir mal au ventre. J'aurais pu leur gueuler dessus, mais à quoi bon ? Je n'allais faire que les encourager, ils n'attendaient que ça de toute façon. Non, la frustration montait trop, mes lèvres se mettaient à trembler, il fallait que je fasse quelque chose avant que je ne craque.

Je me suis alors retourné vers Carole, en essayant quand même de garder un air froid et impassible.

— On y va ? (ma voix ne vibrait pas, non ça allait)

— Heu... d'accord, m'a-t-elle répondu, confuse.

J'ai fini ma bière d'un trait et sans un regard pour les trois imbéciles à côté, je me suis levé et j'ai pris le chemin de la sortie.

— Allez bizut ! n'le prend pas si mal que ça ! Bah t'en va pas !

Je ne me suis pas retourné.

Arrivé sur le trottoir, une fois sorti du bar et hors de vue, j'ai regardé Carole. Elle avait l'air visiblement très embarrassée pour moi.

— Bah, ils sont cons, ne fait pas attention à eux.

— Mouais...

— Allez... hum... écoute, il y a d'autres bars à l'autre bout de la rue, on y sera plus tranquille... Allez, viens !

Perdu dans mes tourments, j'ai accepté cette main qu'elle me tendait.

Cette main tendue n'est pas restée au figuré bien longtemps. Quelques minutes après, assis l'un en face de l'autre dans un autre bar, j'ai soudain été arraché à ma torpeur, quand doucement, elle a saisi ma main qui reposait innocemment sur la table, à côté de ma bière. D'un sursaut à peine réfréné, j'ai relevé la tête, et hébété, j'ai plongé mon regard dans le sien. Son visage, ce sourire qu'elle me tendait n'affichait que gentillesse et bienveillance. J'étais

pourtant embarrassé car ses sentiments me sont alors parus évidents, mais cette main tendue, et ce visage si rassurant me faisait tant de bien ! Je sentais une onde de douceur me traverser, m'imprégner. Le calme, le réconfort repoussait mon désarroi. Et je suis resté ainsi pendant une troublante poignée de secondes sans dire un mot, tout simplement submergé par cette douceur qui m'avait si subitement blotti dans ses bras.

— C'est un con ce Frank, n'y pense plus, m'a-t-elle dit enfin.

Ça a été comme si elle avait ouvert un robinet en moi, d'un coup d'un seul, je me suis entendu tout lui déballer :

— Non Carole, nan, je n'arriverai pas à ne pas y penser... (elle me serra un peu plus la main, mon cœur se serra aussi). J'ai déjà trop connu ce genre de situation tu sais... À l'école, en primaire, les enfants sont encore petits, mais déjà cruels, à croire que c'est gravé dans nos gènes ça : la cruauté... Parce que je peux te dire que quand t'es petit, il ne vaut mieux pas être différent (je la sentais toute ouïe à ce que je lui disais). Et moi tu vois, moi j'étais gros... alors pas de bol ! Très tôt j'ai été emmerdé dans la cour, les mots... les plaisanteries... et comme à force je finissais par me rebeller, ça a été les bastons dans la cour, mes parents qui venaient voir les profs pour que ça s'arrête... Mais tu parles ! (ma voix vibrait dangereusement) ça a continué jusqu'au collège ! avec les surnoms à la con ! les bastons et tout le reste ! Au final, j'ai eu un peu plus la paix au lycée en restant tout le temps seul, dans mon coin, mais même en faisant ça certains ont dû me voir comme la brebis faible du troupeau et sont venus me « taquiner » aussi. (j'ai regardé Carole, puis j'ai conclu :) Et là tu vois, là, à Nantes, je suis loin de chez moi, je ne connais personne et personne ne me connaît, alors j'espérais démarrer à zéro, avoir des amis, et arrêter d'être la tête de turc, et voilà... voilà que ça recommence !

Elle semblait sincèrement émue, la bouche entrouverte, les yeux tombants, elle n'a seulement trouvé qu'un « Mon pauvre » en réponse à tout mon laïus.

Puis le silence a repris sa place. Elle restait les yeux fixés sur moi, son visage me présentant toute l'empathie qu'elle pouvait exprimer. Puis serrant ma main encore un peu plus, elle a fait tomber définitivement le couperet sur cet intense moment d'apaisement et de réconfort.

— Mais moi je t'aime bien tu sais.

Je ne savais pas quoi lui répondre, j'aurais pu lui demander de me préciser ce qu'elle entendait par « aimer bien », mais je n'étais pas idiot non plus, j'avais bien compris le message.

Non, là il fallait que je me lance. Pas le choix.

— Heu... Carole, il faut que je te dise... hum... c'est pas évident à dire comme ça.

— Mais vas-y, n'aie pas peur, dis-moi ce qu'il y a ? (sur son visage une inquiétude marquée avait pris la place de l'air compatissant de tout à l'heure)

— Ben...

— Oui ?

— Heu...

— ...

— Voilà...

- ...
- Heu, je ne suis pas comme tu l'imagines...
- Hein ? C'est-à-dire.
- Ben, je suis homo, voilà ce qu'il y a.

5. Dimanche pluvieux

Au doux ronronnement de la pluie s'écrasant sur le toit se mêlaient les petits claquements des gouttes sur la fenêtre, tel un batteur de jazz s'excitant au loin sur sa caisse claire.

L'ennui forcé d'un dimanche, mais aussi le calme, et je ne m'en plaignais pas trop. Ainsi je restais sagement immobile, enfoncé dans mon lit tout défoncé, couché sur ma couette, les mains calées sous la nuque, avec pour seule et unique occupation de regarder fixement le plafond en me laissant bercer par le doux son de la pluie qui tombait sur Nantes depuis la fin de matinée.

Je me laissais ainsi flotter tranquillement sur le flot de mes pensées, repassant en revue toute la semaine écoulée, le mercredi avec le bizutage, et puis la journée du jeudi, qui s'était finalement conclue par l'aveu à Carole...

Et qu'est ce qui s'est passé après que « je le lui ai dit » ? Eh bien la réaction de Carole, même si elle a sûrement cherché à la contenir, la trahissait quand même : Son sourire plein d'attention, de réconfort et de compassion, s'est vite évaporé. Sûrement très troublée, elle est restée sans rien dire un moment, puis elle a fini par se laisser à prononcer un « ah bon ? », et à voir sa tête à ce moment-là, ça ne faisait pas de doute qu'elle était vraiment déçue.

C'est quand même con non ? Vu ma corpulence, j'aurais pu craindre de toujours peiner pour me trouver une compagne (enfin si j'avais été hétéro). Et franchement, même si je n'étais pas intéressé, j'étais malgré tout content de pouvoir plaire à une fille, en plus elle était plutôt bien !

Enfin... pour en revenir à ce qui nous intéresse, à son « ah bon ? » s'en est suivi un silence assez pesant. Visiblement dans sa tête, les idées se bousculaient. Moi, je restais impassible, soulagé de l'avoir dit et j'attendais calmement qu'elle réagisse. S'apercevant au bout du compte qu'elle tenait toujours ma main dans la sienne, elle a fini par desserrer son étreinte, et comme pour faire diversion, m'a questionné dans le même temps d'un « Mais... t'es sérieux ? » pendant que sa main rejoignait son bord de la table. Me sentant alors un peu idiot avec ma main là, seule, à mi-chemin entre nous deux, j'ai ramené mon bras à couvert contre moi avant de lui répondre un « oui » se voulant le plus sincère possible.

Durant quelques secondes, le silence a récupéré sa prise sur notre discussion, me procurant un peu de repos avant que Carole ne commence son interrogatoire :

- Mais... ça fait longtemps que tu le sais ?
- Quoi ?... ma... sexualité ?
- Heu... oui, c'est ça.
- Je m'en suis rendu compte au lycée. En seconde j'ai eu des doutes, et j'en ai été sûr arrivé en première.
- Ah bon ? Mais avant ?
- Au collège, tu veux dire ?
- Oui... Tu avais déjà eu... heu... une petite amie ?

Pas besoin d'être psychologue pour comprendre qu'elle cherchait à savoir si elle avait « malgré tout » une chance avec moi. De toute façon, je n'ai juste eu qu'à dire la vérité pour enfoncer le clou :

— Non ! Enfin, disons... pas... physiquement.

— Hein ?

— Ben... une amourette, platonique, étant gamin, et puis une copine ensuite au collège... mais avec qui j'étais juste ami-ami. Guère plus.

— Pas plus ? vraiment ?

— Vraiment ! Pour te répondre clairement je n'ai jamais eu d'attirance physique pour la gente féminine.

Même après ça, elle a continué, avec une curiosité que je trouvais d'ailleurs de plus en plus malsaine.

— Mais alors tu n'as jamais...

— Avec une fille ?

— Oui !

— Non, jamais.

— Mais alors comment tu sais...

— Ben physiquement le corps féminin ne m'attire pas !

— Et... les mecs ?

— Oui, bien plus.

— Mais tu as...

— Non plus.

— Ah bon !

Là ça commençait à m'énerver.

— Carole... Je vois où tu veux en venir, mais je t'assure, je sais sur quoi je fantasme le soir dans mon lit, et ce n'est pas un corps féminin...

Comme elle ne disait rien, j'ai continué :

— ... Et au lycée, il y avait un élève de ma classe qui... qui me plaisait vraiment beaucoup...

— Et vous vous voyez toujours ?

— Non, il ne sait pas... Je ne lui ai rien dit. Tu sais, c'est pas simple à gérer comme truc.

— Oui, je comprends... enfin je crois.

(Oui, c'est ça « crois »)

Je crois d'ailleurs que ça lui a suffi car elle ne m'a plus demandé quoi que ce soit sur le sujet. Après une petite pose pour boire une gorgée de son coca, elle a enchaîné mollement sur les cours de la journée, mais l'envie n'y était plus vraiment, et la discussion s'est tarie assez vite. Elle a finalement mis fin à tout ça en prétextant avoir du travail à faire, et en quelques secondes, nous nous sommes retrouvés sur le trottoir. On s'est dit à demain, elle me paraissait quand même assez chamboulée.

Le lendemain, son comportement envers moi avait changé, c'était évident. Elle s'efforçait de ne pas montrer de changement en façade, mais certaines choses ne m'échappaient pas : Elle fuyait mon regard, c'était sûr, et j'avais vraiment l'impression qu'elle évitait de me parler, qu'elle ne me répondait que quand elle en était obligée. D'ailleurs le midi, ça m'avait presque énervé, je me

rendais bien compte qu'elle parlait bien d'avantage avec Julien et Guillaume qu'avec moi...

Et tout ça ne me disait rien qui vaille : À l'IUT, nous travaillons tous en groupe, par deux, en binômes, qu'on forme en début d'année et qui ne changent pas jusqu'à la fin. La semaine précédente, il nous avait été demandé de former les groupes, et là nous avons décidé de nous mettre ensemble tous les deux (quelle connerie je n'avais pas fait là en acceptant!)... et même si c'était vrai qu'on disposait d'un délai pour demander à changer de binôme, elle n'allait rien entreprendre de son côté, j'en étais sûr. Il allait déjà falloir que d'autres binômes se séparent pour qu'on puisse nous caser, et puis comment allait-elle justifier la demande ? : « Eh bien j'essayais de le draguer, mais vu qu'il est pédé, il ne m'intéresse plus. Alors rester en binôme avec lui... »

À cette pensée, je serrais les poings.

On allait rester ensemble alors ? en binôme toute l'année ? Galère...

...

On frappa à la porte !

Non pas à celle de l'entrée, mais à celle du fond de la pièce, celle qui menait à ma petite salle de bain, elle-même disposant d'une porte vers le jardinet... des proprios. Sans même avoir eu le temps de dire d'entrer, la porte s'est ouverte, et Robert, le mari de sa radine de femme, a pointé son nez par l'entrebâillement...

Je commençais à maudire mes proprios.

Qu'est ce qu'il venait faire ici un dimanche après midi ! Je me suis redressé pour m'asseoir sur le lit, il a semblé surpris de me voir.

— Ah vous êtes là ?

Il m'a dit ça sur un ton tout mielleux, il semblait confus, se faisait tout petit, mais ça ne m'apaisait pas pour autant, c'était quand même chez moi, il n'avait pas à entrer comme ça ! Pour sûr j'étais remonté.

— Oui, heu... c'est dimanche... je me reposais... Pourquoi ? Qu'est ce qu'il y a ?

— C'est-à-dire que...

— Oui ?

— ... c'est le week-end...

J'essayais de comprendre ce qu'il voulait me dire par là, lorsqu'un tonnerre de sons aigus est venu me déchirer les tympans : Un petit chien, un Yorkshire, venait de se faufiler entre les jambes de Robert et me fixait avec un petit air supérieur. Il n'arrêtait pas d'aboyer et s'est mis à avancer par à-coups dans ma direction...

Il voulait quoi le ballon de foot à quatre pattes ? Que je m'en aille ? terrifié par son impressionnante carrure ? Que je craigne ses redoutables crocs ?

— Il s'appelle Trébor, c'est le chien de la maison. Il aboie souvent comme ça quand il ne connaît pas, mais il est gentil, ne vous inquiétez pas.

Trébor, quel drôle de nom pour un chien.

Et il continuait de gueuler ! Quand je me suis rappelé que deux minutes avant j'étais allongé, tranquille, au calme sur mon lit, ses aboiements me sont alors devenus encore plus insupportables. Ne pouvant pas lui témoigner clairement mon antipathie à cause de son maître tout à côté, je suis resté impassible sur

mon lit, assis en tailleur, défiant du regard l'espèce de chose stupide qu'on disait être de race canine...

... et ça c'était surtout vache pour la race canine.

« Trébor » a continué de se rapprocher. Une fois tout près de mon lit, il s'est levé sur ses pattes arrière et a posé ses pattes avant sur le bord du matelas... je commençais à me sentir oppressé.

Et puis le bruit irritant de son aboiement.

Ce bruit insupportable.

Ses yeux qui me fixaient sans faillir.

Mes yeux plongés dans les siens.

Mes dents serrées.

Mes poings serrés.

L'envie de shooter un bon coup dedans.

— Ouh là ! Il est énervé le cabot ! Excusez-le, il doit avoir peur de vous.

Intervint Robert, l'air pas trop rassuré en venant ramasser son chien.

Quand il l'a saisi par les flancs, la bête s'est un peu cabrée, se contorsionnant pour lancer un regard inquiet vers celui qui osait sans prévenir l'écartier de sa proie. S'apercevant que c'était son maître, il s'est calmé, et a essayé de lui envoyer un petit coup de langue, qui n'a balayé que du vide... Robert emportait d'ailleurs déjà l'abomination dans la pièce d'à côté. Je l'ai entendu ouvrir la porte menant chez eux, y déposer le chien en lui disant « allez rentre », puis refermer la porte pour revenir ensuite dans ma pièce... sans la pantoufle quadrupède.

— Alors, a-t-il repris, on parlait des week-ends...

J'avais oublié. C'est vrai qu'il n'était pas à priori venu pour me présenter son chien.

— Heu, oui ?

— Eh bien... c'est-à-dire... C'est le week-end...

Oui ! Et ? Qu'est ce que ça peut faire ? pensais-je.

Comme je ne répondais rien, il a enfin lâché le morceau :

— Et... vous restez ici le week-end ?

— Pardon ? j'ai répondu aussitôt, choqué par ce que je croyais comprendre.

— Oui, vous ne rentrez pas chez vos parents ?

Quoi répondre à ça ? C'était la meilleure ! Déjà que je vivais au milieu de leurs meubles de récup, que selon eux je ne devrais pas avoir d'appareil électrique à part peut-être un rasoir... et maintenant je devais aussi ne pas être là le week-end ? Mais ils s'imaginaient quoi à la fin la cheftaine radine et son soumis de mari ?

J'ai répondu sèchement :

— Non, mes parents vivent loin.

— Ah... parce que l'ancien locataire... il rentrait le week-end.

— Oui, peut-être, mais non ce n'est pas possible pour moi.

(et puis l'ancien locataire, il ne faisait pas un boucan de tous les diables si je me souvenais bien ?)

Je bouillais intérieurement, et ça devait se voir car le pauvre ne disait plus rien. Il restait juste là l'air tout penaud à me regarder. Pour débloquer la situation, j'ai fini par lui redire tout ça plus calmement :

— Mes parents habitent à trois cents kilomètres d'ici, ça ferait trop de frais de train.

— Oh... Je comprends... (puis il réfléchit encore un peu). Mais c'est-à-dire que... nous pensions faire le ménage dans la pièce le week-end, et...

C'était la meilleure ! Malgré tout c'était vrai que je n'avais rien nettoyé depuis mon arrivée, il fallait peut-être que je m'y mette un peu.

— Oh mais vous savez, je peux le faire moi-même, ne vous en faites pas.

— Ah oui ? c'est sûr...

Et il est resté là debout sans bouger, plongé dans ses pensées. Sûrement occupé à trouver ce qu'il allait bien pouvoir répondre à sa chère femme : Vu à quel point il semblait embarrassé, il y avait fort à parier que c'était elle qui l'avait envoyé me voir. Il me faisait sourire, le pauvre Robert, tout hésitant, tout confus... dans sa salopette bleue.

— Vous bricolez non ?

(après tout, au moins ça permettait de changer de sujet)

— Oui, là j'étais en train de poser du lambris dans le couloir de la maison.

— Ah bon... Ah mais c'est vous qui avez réaménagé ce garage alors ?

— Heu, oui en partie, j'ai juste fait installer les canalisations pour la douche et le toilette et fait monter le mur de façade, là où il y avait avant la porte du garage. Mais pour tout le reste, je l'ai fait moi-même.

— Eh bien, vous avez bien travaillé ! C'est même vous qui avez posé le carrelage alors ?

— Heu... oui...

— Hé ben, dites donc... Enfin, ne vous en faites pas pour le ménage, je peux m'en occuper.

— Heu... vous êtes sûr ?

— Oui !... C'est vrai que je n'ai pas fait grand-chose depuis mon arrivée, mais juré, demain j'achète un balai et des produits et je m'y mets.

— Ah, mais ne vous embêtez pas à en acheter, on peut vous en prêter !

— Oh mais je ne voudrais pas vous déranger...

— Non, non ! il n'y a pas de soucis ! venez avec moi, je vais vous montrer.

Comme je n'ai pas réagi de suite, il m'a fait geste de le suivre. Alors j'ai bien dû m'extirper du creux de mon matelas pour aller le rejoindre.

On est passé par la porte qui donnait depuis ma salle de bain sur leur arrière-cour. J'étais assez curieux de voir ce qu'il y avait derrière cette porte, je n'avais en effet jamais eu l'occasion de voir... : Alors ce n'était pas une cour qu'il y avait derrière, mais plutôt un passage, assez large. Un mur en béton barrait la vue et le sol était pavé de dalles. Le tout était quand même égayé par quelques fleurs et petits buissons plantés en bordure. La pluie tombait toujours, mais tout du long et sur environ deux mètres de large, une toiture en plastique couvrait une bonne partie de l'allée. Robert s'est dirigé vers un petit cagibi en bois blanc à sa gauche, en a ouvert la porte et m'a invité à me rapprocher : Dedans il y avait des échelles, un escabeau ainsi qu'une ribambelle d'outils de bricolage... et puis le nécessaire pour le ménage : balai, seau, détergent, serpillière.

— Vous pouvez vous servir ici, vous voyez, il y a tout ce qu'il faut.

— C'est gentil de votre part.

Même si je ne le pensais pas : Je voyais en effet leur proposition plutôt comme une enième intrusion dans mes libertés qu'autre chose.

— Oh, ce n'est rien ! Enfin vous voyez, si vous voulez vous y mettre, il n'y a pas de souci.

J'avais peur de comprendre la demande sous-entendue :

— Heu... maintenant ?

— Oui !... si vous le voulez.

J'avais bien compris.

— Bonjour !

Je me suis retourné vers le son de la voix : sa femme était là.

— Bonjour, j'ai répondu machinalement.

— Tout va bien pour vous ? a-t-elle demandé en avançant vers nous.

— Heu... oui.

— Vous vous sentez bien ici alors ?

— Oui oui...

— Tant mieux alors...

Elle s'est tue un instant, et quant elle a repris, elle avait changé de victime :

— Robert ? Tu faisais quoi ?

— Heu... Je lui montrais où il pouvait trouver le nécessaire pour le ménage.

— Ah bon ? (elle a tourné son regard plein de méfiance vers moi) Vous voulez vous occuper du ménage vous-même ?

— Oui... Je ne devrais pas ?

— C'est-à-dire que, pour votre prédécesseur, c'était nous qui faisons le ménage le week-end...

— Oui je sais, votre mari me l'a dit.

— Ah bon Robert ? tu lui as expliqué alors ?

— Oui... heu... justement... c'est pour ça que je l'ai amené ici.

Se tournant vers moi encore une fois, la femme a repris :

— Mais... vous ne rentrez jamais voir votre famille ?

— Si... je le ferai de temps en temps, mais pas souvent... j'habite loin.

— Ah bon ! Je comprends alors... Vous voyez, j'avais demandé à Robert d'aller voir s'il pouvait faire le ménage.

(comment aurais-je pu douter que l'idée venait d'elle ?)

Celui-ci réagissant à son nom comme le gentil toutou qu'il était. Il s'est tout de suite justifié.

— Mais il préfère faire le ménage lui-même, je lui montrais donc où se trouvait le nécessaire.

— Ah ? ... oui pourquoi pas, a-t-elle finalement concédé l'air un peu contrariée.

J'ai quand même eu un dernier réflexe pour essayer d'éviter la corvée :

— Mais comment je pourrai faire pour venir ici les prendre et les remettre ?

Mais rien à faire :

— Oh la porte de derrière ? Elle n'est pas fermée, vous pourrez venir ici prendre les affaires de ménage quand vous le voudrez.

C'est vrai que je n'avais jamais essayé d'ouvrir cette fichue porte.

— Ah... j'ai répondu doucement, dépité.

— Tenez ! je vous passe le balai, la serpillière et le détergent, venez les remettre quand vous aurez fini.

Abasourdi, je n'ai pas cherché à discuter. Je me suis saisi de ce que Robert me tendait et je leur ai même dit un joli « merci » avant de repartir. Arrivé dans ma salle de bain, je me suis retourné : Ils étaient encore près de leur cagibi, et ils me regardaient toujours.

J'ai refermé la porte, calmement.

J'ai mis dans un coin leurs foutues affaires de ménage et je suis allé m'asseoir sur le bord du lit. J'avais besoin de me calmer un peu, je commençais à ne plus pouvoir les supporter, et de savoir maintenant que cette fichue porte entre eux et moi était toujours ouverte... ça me donnait mal au ventre.

Et puis comme de toute façon il fallait que je le fasse, résigné, j'ai fini par me lever, j'ai saisi le balai, et j'ai commencé à faire leur foutu ménage.

C'est là qu'en y repensant, j'ai compris une chose :

Leur Yorkshire au nom peu habituel : Trébor. Et bien je venais de trouver pourquoi un nom pareil :

Trébor, c'était l'anagramme de Robert.

6. Être soi

J'ai aspiré avec frénésie sur ma clope. Je marchais comme un taureau à la charge, alors je serrais fermement ma cigarette entre mes doigts pour qu'elle ne bouge pas. Je l'ai retiré d'un geste vif, et puis j'ai aspiré encore un peu d'air pour que la fumée rentre bien...

Mais ça ne me calmait pas.

J'étais toujours pris dans le filet serré du stress, et allumer une énième cigarette n'y avait rien changé. J'ai quand même pompé dessus encore une fois, j'ai senti la fumée acre envahir ma bouche puis ma gorge. Mais l'angoisse restait là, me serrant au ventre.

Je continuais malgré tout d'avancer d'un pas faussement décidé vers la destination qui m'affolait tant.

Il fallait que j'y aille de toute façon : J'étais à Nantes depuis trois semaines maintenant, je vivais sans les parents sur le dos... il fallait que j'en profite à la fin ! On était le samedi soir, j'avais passé l'après midi à ruminer sans cesse des « J'y vais ? J'y vais pas ? », et à vingt et une heures, comme de toute façon je m'étais bien trop torturé les méninges pour finalement ne rien faire, j'ai pris mon blouson et suis sorti de chez moi.

La clope ne me calmant pas des masses, j'ai essayé de penser à autre chose pour me changer les idées. Pas de bol, j'ai commencé à penser à l'école, et ce n'était pas le genre de chose qui allait vraiment me faire sentir mieux : Déjà au niveau des cours, les profs commençaient à passer en vitesse de croisière, et ça promettait d'être chiant : J'en venais à regretter d'avoir pu aimer l'informatique, eux en tout cas avaient l'air d'avoir la technique pour vous en faire passer le goût. Sinon Carole continuait à faire la gentille, finalement j'arrivais presque à oublier qu'elle faisait semblant... Mais non, mon réel problème, c'était Frank : Chaque jour je venais à le croiser dans les couloirs, et à chaque fois fatalement, il me lançait au passage une petite phrase assassine... Je savais par expérience que ce n'était qu'un début : De petites moqueries tout d'abord, puis les autres autour de lui vont trouver ça marrant et s'y mettre aussi. La violence des propos augmentera, peut-être ensuite accompagnés d'actes : de blagues « pour rigoler », comme de me planquer mes affaires par exemple... Il allait falloir que je réponde, que je lui rentre dedans au plus vite, sinon toute la machine allait se mettre en branle, c'était évident... Je connaissais bien la chose pour l'avoir déjà subie.

Ça y est, si l'adresse dans l'annuaire était correcte, alors j'entrais dans la bonne rue, j'étais tout près maintenant. Les muscles raidis par la tension, j'avançais dans cette rue piétonne pas très large, assez bien éclairée quand même, mais dans laquelle il n'y avait pas grand monde. Ça me gênait car j'aurais préféré me fondre dans la foule plutôt que d'évoluer « à découvert » comme ça. Et puis enfin j'ai aperçu l'enseigne à quelques mètres devant moi : « Au plaisir de l'autre » s'affichait en lettres rouges et rondes sur fond bleu. Devant le bar, trois ou quatre tables attendaient patiemment leurs hôtes, mais il n'y avait personne pour l'instant. La devanture de l'établissement était faite de vitres fumées, si bien qu'on ne voyait pas à l'intérieur, et sur la porte, collé près de la poignée, un

autocollant arc-en-ciel annonçait la couleur. En le voyant, je me suis dit : « Ça y est mon p'ti David, prends ton courage à deux mains, tu vas entrer dans un bar gay ! ».

Et puis j'ai continué d'avancer et je suis passé devant.

Ça a été un soulagement immédiat, toute ma tension s'est évacuée d'un coup, mon corps s'est décrispé, je me suis senti soudain comme dans du coton. La sensation était très agréable... ça m'a encouragé à ne pas revenir en arrière.

Oui ? Quoi ? Vous dites ? Je me suis défilé ?

C'est sûr... je suis d'accord. Mais je tiens à dire que ce n'était quand même pas évident. Dans la tête, il se passe plein de choses dans ces moments-là : On a peur par exemple que quelqu'un qui vous connaisse vous voie entrer dans le bar. Imaginez : vous mettez la main sur la poignée, et là vous entendez dans votre dos : « Hé, salut David ! »... Et puis il y a aussi la peur qui vient de ce qu'il y a de l'autre côté de la porte : de ce milieu inconnu, de ce qui pourrait vous y arriver une fois à l'intérieur. On ne peut s'empêcher de se faire des films : Même si l'excitation est grande, la peur l'est aussi.

Soulagé, j'ai continué mon chemin comme si de rien était. J'en profitais pour regarder autour de moi, j'observais, je comparais : Il y avait d'autres bars, mais sans le fameux drapeau affiché, sans les vitres fumées... sans bien grand monde dedans non plus d'ailleurs. J'ai regardé ma montre, il était à peine vingt et une heure trente : Sûrement que les gens étaient encore dans les restaurants, et que les bars se rempliraient plus tard.

Je suis arrivé au bout de la rue, et j'ai pu me réjouir d'un joli spectacle devant moi : La rue pavée débouchait sur le château des Ducs de Bretagne, le château que j'avais découvert lors de ma première ballade le jour de mon arrivée à Nantes. De nuit des projecteurs l'éclairaient et mettaient l'édifice en valeur, j'appréciais vraiment... Alors pour mieux en profiter, j'ai sorti une cigarette de mon paquet (un fumeur trouve toujours une bonne excuse pour s'en griller une, ça peut aller du besoin de combattre le stress... à celui d'amplifier le plaisir), et sans détourner les yeux du château, je me suis posé sur un petit muret à côté de moi pour prendre le temps de mieux le contempler.

Un temps indéterminé est passé avant que je ne me décide à m'en aller. Je me suis alors redressé, calme, détendu, plus serein... et avec fermement dans l'idée cette fois-ci d'entrer dans ce bar : Après tout, ce n'était qu'un bar, et on allait pas m'y manger ! De toute façon, il allait bien falloir que je saute le pas un jour, non ? Alors j'ai refoulé ma peur, j'ai arrêté de tergiverser et je suis retourné d'un pas décidé jusque là-bas.

Il y avait maintenant deux gars dehors assis à discuter autour d'une des tables, chacun devant sa bière. Dès que j'ai braqué à gauche vers l'entrée du bar, j'ai pu voir leur regard obliquer discrètement sur moi, rester une ou deux secondes, puis m'abandonner à mon sort. Je ne les observais que du coin de l'œil, mon attention toute absorbée par cette porte devant moi, ce passage, cette frontière que je m'apprêtais à franchir, cette confirmation par le geste de ce que j'étais vraiment...

J'avais maintenant la main posée sur la poignée.

J'ai encore hésité l'espace d'une seconde, et puis j'ai ouvert cette porte avec son autocollant arc-en-ciel dessus.

La pièce n'était vraiment pas large, mais allait en profondeur. Le bar s'étalait sur toute cette longueur et laissait pour les clients un passage plutôt restreint. Les murs étaient peints dans un ton crème, avec beaucoup d'affiches collées un peu partout : Des photocopiées bleues, blanches ou jaunes sur lesquelles étaient imprimées les annonces des associations et soirées à venir. Il y avait aussi, en haut des murs, des photos encadrées, d'hommes, souvent torse nu, voire plus, dans des positions sculpturales, certaines en couleurs, d'autres en noir et blanc ou sépia. Au bar, une dizaine de personnes tout au plus étaient agglutinées. Assis sur leur tabouret, ils m'ont tous plus ou moins regardé quand je suis entré. Ça ne m'a pas mis à l'aise.

La musique était assez forte, pas trop non plus, mais assez en tout cas pour qu'on ne puisse pas l'ignorer. Shéryl Crow piaillait « All I wanna do, is have some fun... », et moi j'avancais vers le bar, j'essayais de paraître naturel, mais je pense que je ne devais pas avoir l'air d'être à la fête. Il y avait un tabouret de libre devant moi, je m'en suis saisi d'un geste maladroit et me suis hissé dessus comme j'ai pu.

Les regards m'avaient plus ou moins discrètement suivi, mais déjà certains commençaient à abandonner leur prise, ayant sûrement terminé de m'étudier sous toutes les coutures.

« I got the feelin', I'm not the only one... », continuait-elle de chanter... Pour ma part, contrairement à ce quelle disait, j'avais plutôt cette impression d'être cet « only one » : seul sur mon tabouret, intimidé par les regards des autres, je n'en menais pas large...

« Qu'est ce que je te sers ? »

La voix m'a fait sursauter, plongé dans mes pensées, je ne l'avais pas vu s'approcher de moi.

— Je t'ai fait peur ?

— Non, non... heu... j'étais ailleurs...

Le barman se tenait penché vers moi : Un gars d'une vingtaine d'années, cheveux bruns clair, coupés courts, habillé d'un tee-shirt plutôt serré sur son corps svelte... D'ailleurs, n'étais-je pas le plus gros dans ce bar ? J'ai balayé d'un coup rapide du coin des yeux les gars accoudés au comptoir... oui c'était clair, j'étais le seul à ne pas avoir la ligne, certains étaient un peu plus charnus que d'autres, mais aucun n'avait l'air replet. D'un coup mon esprit s'est emballé : Et s'ils m'avaient regardé comme ça parce que j'étais gros ? Différent d'eux ? Non, sûrement qu'ils m'attendaient tout nouvel arrivant qu'ils ne...

— Alors je te sers quoi ?

J'étais encore parti dans mes pensées...

— Heu... je sais pas... Une bière ?

— Pression ?

— Hmm... moui, très bien.

Le barman s'est redressé prestement, et tout aussi rapidement s'est saisi d'un verre et l'a enfoncé à l'envers sur un petit truc en inox. Ça a envoyé un jet d'eau sous pression dedans, puis il a mis le verre ainsi lavé en oblique sous le robinet

à bière devant lui. Il a abaissé le levier, et a redressé le verre au fur et à mesure que celui-ci se remplissait. Ensuite il est revenu vers moi et m'a posé la boisson sous mon nez.

— Voilà, ça fera dix francs.

— Ok.

Je me suis penché sur le côté pour tirer le portefeuille de ma poche de pantalon, j'ai fouillé à l'intérieur pour finalement dégotter une pièce de dix que j'ai posé sur le comptoir.

— Merci, m'a-t-il simplement répondu.

Puis il est resté là à me jauger, immobile, attendant sûrement que je dise quelque chose. Mais comme je restais muet, ne sachant pas quoi dire, c'est lui qui a fini par me demander :

— C'est la première fois que tu viens ici ?

— Heu... oui.

— Eh ben, bienvenue !

— Merci.

Comme il ne bougeait pas, j'ai poursuivi :

— Je suis arrivé sur Nantes, il y a à peu près un mois.

— Je vois... tu es étudiant alors ?

— Oui oui, c'est ça.

— En quoi donc ?

— En informatique.

— Ah ! l'informatique ! ... Moi, je n'y connais pas grand-chose là-dedans...

Et puis il s'est retourné, il a aperçu un des clients qui lui faisait signe pour un autre verre. Il m'a alors regardé une dernière fois pour me dire :

— Bon, eh bien bonne soirée alors.

— Merci.

Et il est reparti servir...

... me laissant à nouveau seul sur mon tabouret.

C'est bête mais, que faire dans ces cas-là ? Je n'étais pas trop habitué à me retrouver tout seul assis à un bar. J'avais peur d'avoir l'air idiot si je restais à ne rien faire. Il fallait que je trouve quelque chose pour m'occuper : Je me suis allumé une cigarette.

Bon voilà, maintenant je tirais dessus entre deux gorgées de bière... et après ? j'allais faire quoi ? Alors j'ai regardé un peu autour de moi : Les clients du bar ne me regardaient plus, plus de regards en coin comme tout à l'heure, au moins c'était déjà ça. J'ai aperçu alors derrière les clients, à l'autre bout du bar, une ouverture dans le mur que je n'avais pas vu en arrivant : Je m'en suis rendu compte car quelqu'un venait d'arriver par là. Je me demandais bien ce que c'était : Sûrement les toilettes ? Peut-être... Ou peut-être une autre pièce, mais quoi alors ? J'allai prendre l'initiative d'aller voir quand je me suis ravisé : J'étais avec ma clope au bec et ma bière encore bien pleine. J'ai décidé au moins de finir ma cigarette avant d'aller vagabonder là-bas.

Sinon, Chéryl Crow avait depuis longtemps laissé la place. C'était maintenant Jamiroquai qui nous répétait que nous étions trop jeunes pour mourir.

« 'Caus we're too young to die ! »...

« So many people, aaaaLLLLlllll aaaRRouuunnndd the world ! »... et moi tout seul à fumer ma clope sur mon tabouret comme un paumé.

— Salut !

La voix sur mon côté m'a fait sursauter. Je me suis retourné : C'était un gars qui venait sûrement d'entrer dans le bar car je ne l'avais pas vu avant.

— Heu... bonsoir, j'ai répondu d'une voix faussement grave.

Il m'a désigné le tabouret juste à côté du mien.

— Je peux m'asseoir ici ?

Il faut dire qu'il n'y avait plus trop de places ailleurs autour du bar.

— Oui, allez-y.

Le gars s'est posé tranquillement, et comme je m'y attendais, il ne m'a pas prêté grande attention : Tout d'abord se massant le visage de ses deux mains en soupirant, puis relevant la tête, il commanda sa bière et attendit silencieusement. C'était clair, ce n'était pas moi qui l'intéressais.

J'avais bientôt fini ma cigarette, et je me préparais à aller voir la pièce mystère quand mon emprunteur de tabouret m'a donné signe de vie.

— Tu vas bien ?

Réprimant un sursaut de surprise, j'ai fini par tourner la tête dans sa direction.

— Oui, et vous... heu, et toi ?

— Ouais... fatigué un peu de la semaine !

— Ah... ben, c'est bien légitime... Tu... travaillais aujourd'hui ?

— Heu, non, seulement du lundi au vendredi, et toi ?

— Non plus... Je suis étudiant.

— Ah bon ! Et en quoi ?

— En Informatique.

— Oula ! l'informatique ! J'ai eu l'occasion une fois d'utiliser un ordinateur, et ça ne s'est pas avéré être l'expérience la plus enrichissante de ma vie !

— C'est pas évident au début, c'est sûr, acquiesçai-je dans son sens. Mais une fois passé des débuts difficiles, on peut faire plein de choses avec.

— Mouais, faut-il encore en avoir envie.

Ce n'était pas la peine d'insister, j'ai préféré changer de sujet :

— Et toi, heu...

— Stéphane.

— Et moi David. Tu fais quoi comme métier ?

— Je surveille des tuyaux.

— Ah bon ? j'ai fait, réellement étonné.

— Oui des tuyaux, des pipelines de gaz, des gazoducs quoi.

— Beaucoup ?

— Ben je suis responsable de toute une section du pipeline, j'en ai trois cents kilomètres sous ma responsabilité.

— Wow ! ça fait pas mal !

Le gars devait avoir dans les vingt-cinq/trente ans, pas plus. Ni gros, ni maigre, cheveux en bataille, mal rasé... Il dépareillait un peu par rapport aux autres qui n'avaient pas un poil qui dépasse.

— Oui, pas mal.... Mais bon, je ne surveille pas toute la longueur tous les jours. À vrai dire d'ailleurs ce n'est pas ça que je dois faire...

— Ah bon ? répondis-je en forçant un peu trop l'étonnement.

Il faut dire que le gars semblait bien emporté par son sujet, alors moi ça me laissait le temps de réaliser ce qui m'arrivait : J'étais en train de parler à un gars dans un bar gay... certes... mais... ça allait être quoi la suite ?

Nerveusement j'ai saisi ma bière et j'en ai bu une grande goulée.

— Oui, le pipeline étant enterré, je ne peux pas « surveiller » réellement l'état du tuyau. Ça, justement c'est géré par informatique, et ce n'est pas moi qui m'en occupe.

— Ah...

— Ce que je surveille ce sont les besoins de travaux dans le secteur : Il arrive souvent qu'il y ait des trucs à faire dans les alentours du pipeline. Là, donc, on étudie les plans pour bien vérifier que les travaux ne vont pas toucher la conduite. Ensuite, vient la partie la plus réjouissante...

— Hmm... tu attends que les travaux soient finis ? Tentais-je en réponse.

— J'attends ? Oui, en quelque sorte : Je dois « surveiller » les travaux. Les gars travaillent, et moi je reste là à les regarder afin de m'assurer qu'aucun dommage ne soit fait au pipeline.

— Ben dis...

— Oui, ça fait marrant d'être payé à regarder les autres bosser.

— Mais bon en même temps tu ne fais pas que ça toute la journée, non ?

— Non, mais quand ça arrive, ça m'étonne toujours.

— Hé hé...

Je n'avais plus grand-chose à lui répondre, et un silence un peu embarrassant s'est installé entre nous deux. Les secondes, muettes, défilaient, et je commençais à désespérer de trouver un sujet à lancer... Finalement il a saisi son demi de bière, l'a levé et l'a fini d'un trait : Il s'est ensuite tourné vers moi.

— Ça te dirait d'aller un peu... en bas... avec moi ?

Sa proposition m'a fait prendre conscience de deux choses : La première, c'est qu'il y avait donc une autre pièce en bas, et la seconde, c'est qu'au petit sourire en coin qu'il avait, on allait pas y aller pour jouer aux cartes.

Bien sûr il ne savait pas que je n'avais pas d'expérience... Le lui dire ? Non ! J'aurai eu l'air de quoi... Et puis à quoi bon ? N'étais-je pas venu dans ce bar pour rencontrer quelqu'un, après tout ?

J'ai donc empoigné ma bière, but vigoureusement ce qu'il en restait, puis tout en posant le verre vide, je lui ai répondu un « oui, pourquoi pas » que j'ai essayé de rendre le plus dégagé possible.

Parce qu'à l'intérieur de moi-même, c'était déjà pas mal la bérézina.

Un léger sourire aux lèvres, il s'est levé de son siège sans me quitter des yeux. « Tu me suis ? » m'a-t-il alors dit tout en pointant du pouce l'ouverture que j'avais remarquée un peu avant.

Pour toute réponse, j'ai seulement opiné de la tête : Je me sentais trop nerveux pour parler, j'avais l'impression que si je l'ouvrais, j'allais avoir la voix d'un enfant de onze ans à tel point j'avais la gorge serrée par la frousse. Je me suis levé maladroitement de mon tabouret, j'ai voulu prendre ma bière avec moi, j'ai saisi le verre et je me suis rendu compte qu'il était vide. Alors sans rien pour me rassurer dans les mains, je l'ai suivi à l'autre bout du bar. Je ne regardais

personne, juste lui, juste son dos, le dos de celui avec qui dans quelques instants j'allais...

J'aurais vraiment voulu qu'il revienne et qu'on discute de ses interminables pipelines pendant encore quelques heures.

Mais il arrivait au niveau de l'ouverture, et sans un regard dans ma direction s'est engouffré dans la pièce.

L'idée m'a traversé l'esprit de détalier, de faire demi-tour et de sortir de là sans demander mon reste. Mais soit par bravoure, soit parce qu'inconsciemment je voulais le suivre, j'ai continué. Et après quelques pas, je suis entré à mon tour par l'embrasement.

Devant moi une volée de marches, éclairée seulement par quelques veilleuses incrustées dans la voûte en pierre au dessus. Ça n'éclairait pas grand-chose et autant le haut de l'escalier bénéficiait de la lumière du bar, autant le bas semblait sombre. J'ai descendu les premières marches, l'épaisse moquette rouge qui les recouvrait les rendaient moelleuses sous les pas. J'agrippais quand même fermement la main-courante en fer, ce n'était pas le moment de tomber, et au moins la concentration que je mettais dans l'acte donnait à mon esprit paniqué quelques secondes de répit.

Arrivé en bas des marches, je n'y voyais plus grand-chose, le lieu était très sombre, et mes yeux n'étaient pas encore habitués à l'obscurité.

— Tu étais déjà venu ici ? m'a-t-il demandé sur un ton plus feutré.

J'ai reconnu sa voix, mais je devinais difficilement sa silhouette devant moi.

— Heu, non, j'ai répondu, mal assuré.

— Ben tu vas voir, c'est bien sympa ici, et puis il y a une backroom juste en bas.

« Une quoi ? » j'ai eu envie de répondre, mais je me suis retenu de lui demander, craignant de passer pour trop candide.

— Ici, tu vois, ils ont mis quelques tables et canapés, c'est plutôt sympa. Et puis en bas, il y a toute une pièce où c'est pas mal l'orgie la plupart du temps.

Ah ! Il y avait donc une pièce encore plus bas. Et en effet mes yeux s'accoutumant à l'obscurité, j'ai pu voir quelques mètres devant moi une rambarde, j'ai donc supposé que la pièce « aux orgies » se trouvait là, en contrebas.

— Tiens, viens, je vais te montrer.

Et il s'est avancé jusqu'à la barrière.

— Pas grand monde pour l'instant, commenta-t-il.

Je me suis rapproché d'un pas mal assuré, et j'ai posé mes mains sur la balustrade avant de me pencher un peu par-dessus pour mieux voir. J'ai pu ainsi deviner, camouflés dans l'obscurité encore plus profonde en dessous, deux corps enlacés, tandis qu'à l'autre bout, il me semblait y discerner un groupe de trois, mais je n'étais pas sûr, ne les distinguant qu'à peine. Et puis j'entendais de longs soupirs langoureux, des bruits de succion divers et variés, entrecoupés de gémissements évocateurs. Il y avait aussi l'odeur que j'ai finie par remarquer : une vague odeur d'eau de javel à laquelle se mêlait quelque peu celle de la transpiration, ainsi que d'autres odeurs plutôt suspectes que je n'arrivai pas à identifier.

J'ai réprimé un frisson quand il m'a caressé la main.

Je n'ai pas osé bouger, de toute façon, je n'y serais pas arrivé, j'étais pétrifié. Mes yeux finissant de s'accoutumer à l'obscurité, je discernais maintenant sur ma gauche l'escalier en colimaçon qui descendait dans le baisodrome. Mais qu'est ce qu'on allait faire ? y descendre et faire notre affaire ? Là en bas ? Au milieu des autres ? Dans cette obscurité envahissante ? Ça allait être ça, ma « première fois » ?

Il fallait que je trouve une échappatoire.

— On... pourrait s'asseoir sur les canapés ? je me suis surpris à proposer.

— Heu... oui... pourquoi pas, il m'a répondu, visiblement un peu contrarié.

Sans attendre, je me suis retourné vers les canapés : Aucun n'était occupé pour l'instant. Il y avait trois petites tables, chacune faiblement éclairées en leur centre par un petit spot accroché au plafond. Réfrénant l'envie de m'y précipiter, je me suis efforcé d'y aller d'un pas calme, pour m'y asseoir ensuite tout aussi calmement. Ils étaient bien moelleux, leur contact m'a quelque peu réconforté. Puis il s'est assis à côté de moi, à ma droite. Je n'osais pas le regarder.

— Dis, t'as l'air bien nerveux ?

C'était comme dans mes cauchemars d'enfance quand tout à coup, je me rendais compte que j'étais tout nu, avec ce terrible mélange de panique et de désœuvrement qui vous prend subitement à la gorge. Alors malgré tous mes efforts, ça se voyait tant que ça que j'étais stressé ? C'était si apparent ? La tête me tournait, ma main s'est alors précipitée compulsivement vers ma poche pour y piocher un peu de réconfort et en sortir avec mon paquet de cigarettes.

— Heu, oui un peu... heu... chais pas... tu vois c'est la première fois que je viens ici alors...

J'essayais ainsi maladroitement de me justifier. Il ne me répondait pas.

J'ai porté une cigarette à ma bouche, saisis mon briquet dans ma poche, l'allumai nerveusement, et l'approchai de la cigarette que je maintenais fermement entre mes lèvres.

« PFFFFffffff » : il venait de souffler sur mon briquet qui s'éteignit à quelques centimètres de son but.

Totalement paniqué, je l'ai rallumé encore une fois.

« PFFFFffffff » : À nouveau, il s'était penché pour éteindre la flamme. Son visage était près du mien, il avait l'air amusé.

— Tu pourras fumer tout à l'heure, s'est-il justifié d'une voix douce.

Mon cœur battait à tout rompre, je me sentais comme dans du coton. Et puis son bras gauche s'est enroulé autour de ma nuque, pendant que de la main droite, il me retirait doucement la cigarette de la bouche. Il l'a posé tranquillement dans le cendrier sur la table, avant que son visage revienne vers le mien et...

... s'approche...

... s'approche encore...

... Comme dans un cauchemar, je ne pouvais plus bouger...

Ses lèvres ont touché les miennes.

J'avais l'impression que mon cœur voulait s'échapper de ma poitrine, et la tête me tournait sauvagement. Ses lèvres collées sur les miennes, j'ouvrais et refermais maladroitement la bouche sans savoir quoi faire d'autre. J'ai été

réellement surpris, et réprimai un soubresaut quand j'ai senti sa langue venir me badigeonner les lèvres avant de plonger sans prévenir dans ma bouche. J'ai d'abord été pris d'un profond dégoût, j'aurais voulu le repousser, faire sortir cet intrus de ma bouche. Mais je me suis fait violence, et j'ai tenté d'oublier cette « intrusion » pour essayer malgré tout d'apprécier l'instant. Je me suis même risqué à fourrer à mon tour ma langue dans sa bouche. Je respirais avec le nez, et lui aussi sûrement, car nous ne décollions pas les lèvres l'un de l'autre. Et cette intrusion qui me semblait gluante et humide l'instant d'avant, devenait progressivement envoûtante, plaisante... excitante ! Nos langues se mêlaient l'une à l'autre. Gémissant de plaisir, il me caressait le dos, j'en faisais de même. Nous nous enlacions follement, et même si je me sentais encore vibrant de nervosité, je commençais aussi à me laisser aller.

Doucement ses mains voyagèrent sur mon dos, ses caresses me faisaient du bien, me décontractaient, me réconfortaient. Mais sa main droite finit par descendre sur ma cuisse, et lentement, se glissa jusque mon entre-jambe. Passé l'effet de surprise, j'ai pu apprécier la sensation de cette main étrangère, de ses doigts, se promenant, caressant, serrant mon sexe à travers le jean.

Toujours bouche contre bouche, un peu dans les nuages, je me laissais faire, ému, ravi, grisé par ces nouvelles sensations. Je suis revenu sur terre quand il arrêta de me masser et replia son bras en arrière pour me saisir ma main, mollement affairée à lui caresser le dos, et que sans autre forme de procès, il la guida jusqu'à son entrejambe.

Je n'avais jamais touché un homme avant. Alors avoir la main au chaud, là, au creux de ses jambes, je croyais bien que l'adrénaline allait venir à bout de moi, je commençais même à éprouver un sérieux tournis. Je sentais très nettement son sexe en érection à travers la toile de son pantalon, ça faisait vraiment bizarre. Acceptant sans trop lutter ce qu'il attendait de moi, je le massai à mon tour, faisant glisser ma main de haut en bas, encore tout abasourdit par ce que je faisais, par ce que je touchais.

Sûrement une envie de « bien faire », de ne pas paraître trop inexpérimenté, je me décidai à prendre quelques initiatives : J'entrepris alors d'ouvrir la braguette de son pantalon. Toujours ventousé à lui par les lèvres, le geste fut quelque peu délicat à exécuter. Mais ensuite j'ai pu glisser ma main par l'ouverture et caresser à nouveau son sexe, cette fois-ci bien plus au contact de la chose puisqu'il n'y avait plus que le tissu de son caleçon entre lui et moi... C'était tout chaud sous la main.

Je l'ai massé ainsi pendant une ou deux minutes, et puis le monsieur, sûrement mû par l'excitation, a fini par m'indiquer qu'il en voulait d'avantage : Se décollant de mes lèvres, il déboutonna sa ceinture, dégagea son attirail de son caleçon, et s'avachit dans le canapé. Alors son sexe en érection en évidence devant moi, il attendait...

Devant la chose, je me suis senti un peu bête. Intimidé, j'ai quand même fini par la saisir, c'était la toute première fois que ma main rencontrait la peau d'une autre verge que la mienne. J'ai dégluti, silencieusement, l'émotion m'étranglait. Alors de bas en haut, de haut en bas, doucement, puis un peu plus fermement, avec une appréhension mêlée de curiosité, je le masturbais. Il gémissait... Même

si ses yeux restaient ouverts : Il me regardait en effet comme pour me demander encore quelque chose.

Et il a fini par me le faire comprendre plus clairement : Se penchant un peu vers moi, il a posé une main sur mon épaule, et appuyant un peu, puis plus fermement, il m'a fait plier l'échine.

— Ouais allez, suce ma queue...

Il avait pris pour me dire ça une voix tellement grave et sirupeuse que j'ai eu une subite envie de rire. J'aurais voulu lui dire qu'on n'était pas dans un film, qu'il sur-jouait, que ça en devenait ridicule. L'endroit m'a soudain paru vraiment glauque. J'aurais eu envie de rire, de faire du bruit, d'allumer les lumières pour égayer tout ça...

... sans réelle envie, j'ai posé ma bouche sur son gland à découvert.

Tout allait trop vite, je n'avais pas envie de ça, je me sentais mal, je me sentais même... triste, triste que ça se passe ainsi. Mais déjà passé la surprise du contact de son gland humide et gluant sur mes lèvres, j'ai bien dû monter et descendre la tête autour de son maudit piquet. Qui plus est, je devais ouvrir bien grand la bouche car il était épais, et je n'aimais pas trop, j'avais un peu de mal à respirer par le nez. Lui, il était content, ça j'en étais convaincu, je l'entendais assez gémir et me lancer des « ouais » exagérément enfiévrés.

Puis il a posé ses deux mains sur ma tête. Suivant tout d'abord le mouvement, il s'est petit à petit mis à appuyer de plus en plus. Il a fini par y aller fermement, me forçant à le sucer de plus en plus vigoureusement.

— Ouais, mon p'ti porc, vas-y, suce-moi la bite comme ça !

Il m'a dit ça toujours avec cette voix caverneuse que je trouvais maintenant plus énervante qu'amusante... Et puis « Mon p'ti porc » : N'était-il pas en train de se moquer de mon poids ? Alors ça allait être ça aussi ma vie dans ce milieu ? À être jugé de cette manière parce que je suis gros ?

— T'aime ça mon gros cochon, hein ? T'aime ça !

Non je n'aimais pas, et je l'aimais encore moins... C'est ce que j'aurais voulu lui répondre à ce con. Mais j'avais la bouche pleine, et ses mains ne me donnaient le choix que de monter et descendre la tête... Dans cette position, mon envie de rébellion s'en trouvait étouffée.

En plus je commençais à avoir mal à la mâchoire.

« Combien de temps ça allait durer » devenait ma seule préoccupation. Au loin, j'entendais la musique du bar à l'étage. Le bar où il y avait du bruit, de la lumière... de la vie. Ici tout était sombre, d'odeur suspecte... tellement glauque finalement. Pourquoi les mecs voulaient-ils se planquer dans des endroits aussi sordides pour baiser ?

J'entendais au loin Sting chanter « walking on the moon ».

Et j'avais vraiment mal à la mâchoire maintenant.

Il continuait de gémir et de me lancer des « ouais, continue » puants d'excitation.

— Hein t'aime ça, gros porc, hein t'aime ça, hein !

Le « gros porc » de trop, celui qui m'a fait relever la tête. J'ai dû forcer pour contrer la pression de ses mains afin qu'il finisse par lâcher.

— Ben qu'est ce qu'il y a ? M'a-t-il demandé d'un air stupide.

J'étais fâché, en colère, je lui en voulais, j'aurais voulu lui dire que ce n'était qu'un connard... Et puis à quoi bon ? Ce que j'avais envie, c'était de partir d'ici, de m'en aller. Alors pourquoi perdre mon temps à lui reprocher des choses.

— Ben, heu, écoute...

— Oui ?

— Je ne me sens pas bien, je... je... je préfère m'en aller là tu vois.

— Heu, ah...

Et il restait là, avachi sur le canapé, son sexe trempé de ma salive toujours dressé.

Nerveux au point d'en trembler, j'ai ramassé mon paquet de cigarettes sur la table et je suis parti. Je n'ai vraiment commencé à me sentir soulagé qu'en montant les marches et en retrouvant la lumière du bar. Sans trop regarder autour de moi je me suis dirigé d'un pas calme mais ferme vers la sortie. En ouvrant la porte, j'ai cru entendre quelqu'un derrière moi dire « au revoir », sûrement le barman, mais je ne me suis pas retourné. Dehors toutes les tables étaient maintenant occupées.

J'ai repris sans hésiter le chemin menant chez moi, j'avais hâte de me retrouver au calme, protégé entre mes quatre murs. Soudain saisi d'une furieuse envie de cigarette, j'en ai pris une en me souvenant avoir laissé dans le cendrier celle qu'il m'avait enlevé des mains avant de m'embrasser. J'ai eu peur d'avoir aussi oublié mon briquet là-bas, mais j'ai été soulagé de le retrouver dans une poche de mon jean : j'avais dû l'y glisser au tout début.

La clope aidant, j'ai réfléchi à tout ce qui venait de se passer. J'ai eu d'abord honte d'être parti comme ça, et puis cette honte a fini par se transformer en colère contre moi-même : Je m'étais encore défilé, en fait de « gros porc », j'étais surtout le « gros lâche ». Oubliant ainsi le stress que j'avais éprouvé dans le sous-sol, je me suis laissé envahir par une colère contre ce petit gros qui se faisait tabasser dans la cour quand il était en primaire, contre ce plein de soupe qui n'avait rien trouvé de mieux pour se défendre que de s'isoler au lycée, contre ce gros porc qui avait eu peur pendant sa première expérience sexuelle !

Et puis soudain une question dans mon esprit m'a fait sourire : « Le gars, il s'appelait comment déjà ? »

Je ne m'en rappelais plus, je ne me souvenais pas du prénom de celui qui m'avait embrassé, de celui que j'avais sucé pour la première fois. Je ne me souvenais plus de son nom.

Ça avait un côté glauque, mais ça m'a un peu décomplexé : Après tout, pourquoi avoir honte alors que je ne me rappelais déjà plus de son nom ? lui-même allait sûrement m'oublier tout aussi rapidement de toute façon.

Allez vite, une grande bouffée de cigarette pour faire passer tout ça.

7. Pause culinaire

Une fois rentré chez moi, je ne me sentais vraiment pas bien, j'ai donc préféré aller directement me coucher.

Le dimanche matin, la nuit ayant aidé, je me suis réveillé un peu mieux... et j'avais même bien faim ! Alors j'ai eu envie de me préparer un bon petit plat pour me reconforter un peu.

Au-delà de ce que ce qui m'était arrivé dans ce bar, c'était surtout la vision que je venais d'avoir du milieu homo que je n'arrivais pas à digérer : Finalement le milieu n'était pas, ou du moins ne semblait pas être cet eldorado, cette oasis de convivialité que je me laissais parfois à espérer. Non, là, pour ce que j'en avais vu, ce n'était pas ça... Peut-être que dans d'autres bars ou dans les associations se pouvait être différent, mais je n'en savais rien. Pourtant loin de ma famille, seul dans cette ville que je ne connaissais pas, je comptais sur le milieu pour rencontrer des gens compréhensifs, accueillants, chaleureux, voire même me faire des amis. Mais en ce dimanche matin, l'idée que je pouvais me faire du milieu tenait plutôt du self-service du sexe pour loup solitaire que d'une antenne d'SOS amitié.

Et ça me rendait malade.

N'ayant pas de frigo, j'ai dû sortir acheter ce dont j'avais besoin en produit frais. Après un réveil brumeux, et un habillage somnolent, j'ai ouvert paresseusement la porte. Une fois dehors j'ai pu apprécier le calme qu'il y régnait. Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais qu'est ce que tout est doux, tranquille, paisible, le dimanche matin ! Les fêtards dorment et récupèrent, les enfants sont devant la télé, les adultes font la grasse matinée, préparent le repas du midi ou profitent de leur temps libre. À midi la circulation s'accroît à cause de ceux qui se rendent aux repas de famille ou qui vont se promener pour l'après-midi. Mais le matin, tout est calme, rien ne bouge vraiment. Et même dans la superette qui restait ouverte le dimanche matin il n'y avait que peu de monde. Je suis ensuite rentré chez moi en me sentant déjà mieux, comme quoi mon petit plaisir culinaire du dimanche m'avait déjà fait du bien avant même d'avoir commencé à le préparer.

Justement, parlons-en de la mangeaille ! Alors comme vous le savez, je suis un Breton, et un Breton, ça mange ?...

Ça mange quoi un Breton ? Hein ?

Des hamburgers ?

Non !

Des lasagnes ?

Non !

Il mange... :

Des crêpes !

Alors allons-y pour de bonnes crêpes !

Donc il vous faut :

- 500 grammes de farine.
- 50 grammes de sucre.
- 6 œufs.
- Deux cuillères à soupe d'huile.
- 1 litre de lait.

Dans un saladier, versez toute la farine et tout le sucre, touillez pour que la répartition soit homogène. Cassez vos six œufs, vous pouvez y mettre blancs et jaunes, n'hésitez pas. Pour ma part je rajoute ensuite deux cuillères à soupe d'huile d'arachide, il y en a qui mettent du beurre fondu... là c'est vous qui voyez, moi je m'en tiens à mon huile. Enfin, mélangez le tout : touillez, touillez, et touillez ! Au final le mélange doit s'homogénéiser, et au bout de deux/trois minutes vous devriez obtenir une sorte de pâte relativement consistante. Puis, versez, lentement, votre lait (froid) tout en continuant de remuer. Y allez-y très progressivement pour cette étape, car sinon vous allez faire des grumeaux. Vous devriez obtenir un mélange blanc crème, assez liquide. Laissez alors reposer une demi-heure. Après ce temps, elle risque d'avoir perdu en fluidité, dans ce cas rajoutez-y un peu de lait.

Maintenant vous pouvez passer à la cuisson : beurrez une poêle, versez un peu de pâte, laissez cuire sur un côté trente secondes à une minute et débrouillez-vous pour la retourner ensuite (je vous conseille d'utiliser une spatule pour le faire). Une fois l'autre côté cuit, ça y est, vous avez votre crêpe !

Après quoi faire de vos crêpes ? Eh bien vous pouvez les manger comme ça, ou les garnir d'un accompagnement sucré ou salé. Pour ma part c'était le dimanche midi, et j'optais pour du gruyère râpé que je saupoudrais sur la crêpe chaude, faisant ainsi fondre un peu le fromage. Après je déposais la tranche de jambon, pour ensuite plier la crêpe en cornet, et... miam !

Avec les proportions que je vous ai fournies, vous devriez pouvoir faire aux environs de vingt à vingt-cinq crêpes selon l'épaisseur de chacune. Pour mon cas, j'allais pouvoir au moins en manger deux ou trois jours avant d'épuiser mon stock !

À noter aussi qu'avec cette pâte, vous n'êtes pas obligé de faire des crêpes ! Je m'explique : Mettez votre pâte à crêpe dans un plat pour le four, ajoutez-y des pruneaux, et après cuisson vous aurez un far aux pruneaux ! Pour ma part, n'ayant pas de four thermique, je m'en suis tenu à mes crêpes.

Après tout ça, je me suis fait aussi un petit dessert : De la semoule aux raisins, c'est vite fait et toujours délicieux !

Pour cela il vous faut :

- 30 grammes de la semoule fine, 100 % blé dur.
- ½ litre de lait.
- 50 grammes de sucre.
- 30 grammes de raisins.

Dans votre casserole, versez le lait, le sucre, et les raisins, puis faites chauffer le tout jusqu'à ce que le lait commence à monter. C'est mieux de mettre les

raisins dès le début, comme ça ils vont se gonfler pendant la cuisson en s'imprégnant du lait. Ensuite à feu doux (ou baissez la puissance de la plaque électrique si comme moi vous n'avez que ça sous la main), versez progressivement la semoule en touillant sans arrêter. Faites attention à saupoudrer en pluie fine, allez-y doucement, le mélange doit rester assez fluide. Si tel n'est pas le cas, rajoutez un peu de lait. Versez ensuite le tout dans un ramequin ou un tupperware, laissez refroidir... et voilà !

Je me suis bien régalé ce midi-là à manger mes crêpes en regardant la télé. Dans ma pièce, ça sentait bon les odeurs de cuisine, j'étais pénard dans mon petit chez moi... Un petit moment de calme et de plaisir qu'il faut savoir apprécier... car le bonheur est comme tout, éphémère.

8. Calvaire

Ça a donc commencé avec ce satané bizutage. Je me demande vraiment s'il m'aurait fait subir tout ça si je ne m'étais pas défilé ce jour là, même si je pense qu'il se serait de toute façon intéressé tôt ou tard à mon cas : Ça avait toujours été comme ça pendant mon enfance, c'est donc que je devais avoir un truc, la gueule de l'emploi, quelque chose qui attire les « moqueries » des autres... D'ailleurs j'aimerais bien savoir ce que c'était à la fin.

Ça me fait penser aux poulets... Vous vous dites que ça n'a rien à voir ? mais si : Dans le poulailler, il y a parfois une poule qui commence à se faire attaquer. On la distingue bien vite car elle commence à avoir le derrière de déplumé. Dans un tel cas, vous avez intérêt à l'isoler quelque part, car sinon quelques jours plus tard vous la retrouverez morte, abattue sous les picorages des autres, tout le poulailler finissant par lui asséner coups de becs sur coups de becs. Et on peut se demander ce qui fait que cette poule n'était pas acceptée, par l'un d'abord, puis par tous les autres après. Sûrement juste une différence, au départ... peut-être...

... et puis l'habitude ensuite.

Après le lendemain du bizutage, quand Frank est tombé sur nous deux dans le bar, je le savais déjà : Son regard, son expression, cette espièglerie débile et vomitive que je percevais sur son visage... : Des signes annonciateurs, aussi sûr qu'un derrière déplumé de poule.

D'ailleurs ça n'a pas traîné ensuite, mon problème étant que rien ni personne ne pouvait me sortir du poulailler.

Sortir d'un cours et passer dans les couloirs est vite devenu... risqué : À chaque fois que je croisais ce salaud de Frank, c'était des phrases bien piquantes, du « Oh bizut ! alors on se défile toujours ?! », au « Eh bizut ! Ben pars pas comme ça ! », auquel suivait un « Oh ? Tu nous lâches ?... Ah mais non ! Tu es lâche ! ». Au début j'ai fait semblant de ne rien entendre et je passais mon chemin. Alors il me l'a dit plus fort, et ainsi de suite. C'est vite arrivé au point qu'il me gueulait littéralement ses invectives dans le couloir. Tout le monde se retournait et me regardait, tout le monde me voyait m'en prendre plein la tronche. Alors un jour il a bien fallu que je réponde :

— Ta gueule...

— Oh, mais il parle le bizut ?

— Rah... Ta gueule !

— Hein ? J'ai pas bien entendu ? ta gueule ? OH MAIS IL EST VULGAIRE EN PLUS LE BIZUT !

— Bon, tu commences à m'énerver là ! tu veux quoi ?... qu'on se tape dessus ?... c'est ça que tu veux ?

— OH LE BIZUT SE REBELLE ! ATTENTION ! AYEZ PEUR !

Je n'ai même pas répondu. Résigné devant tant de connerie, j'ai préféré reprendre mon chemin vers ma salle de cours, ignorant Frank qui couinait dans mon dos de ne pas partir comme ça. En regardant autour de moi, j'ai pu voir que

certains élèves, même s'ils ne levaient pas le petit doigt pour moi, avaient l'air de compatir, et que d'autres... d'autres souriaient un peu.

Dès le lendemain, j'ai subi les conséquences de ma petite rébellion.

— SALUT BIZUT ! bah allez ! boude pas comme ça ! TU VOIS J'AI PENSÉ A TOI TOUTE LA SOIRÉE D'HIER ! et... j'ai fini par trouver !

Il se marrait en parlant, enfin en gueulant. Aucun doute que j'allais en prendre encore pour mon grade.

— OUI ! Je t'ai trouvé un nom ! : L'HOMME INVISIBLE ! Tu ne trouves pas que ça te va comme un gant ça, non ? HEIN ? L'HOMME INVISIBLE !

Le pire quand j'ai entendu ça, c'est qu'en regardant autour de moi, j'ai pu voir que la plupart des gens rigolaient.

— Connard, je n'ai trouvé qu'à répondre.

— Homme invisible, m'a-t-il dit une dernière fois avant de tourner les talons et de s'en aller, victorieux.

Le lendemain j'étais dans le couloir avec Carole : j'avais tendance à être un peu plus distant avec elle depuis qu'elle me forçait sa sympathie. J'en étais même arrivé à l'éviter en dehors des cours, à me débrouiller pour ne pas prendre le même chemin qu'elle dans les couloirs, à la fuir en quelque sorte. Mais je commençais à me sentir vraiment mal avec toute cette histoire, et je voulais simplement trouver un peu de réconfort, me sentir moins seul, et même si elle n'affichait peut-être qu'une sympathie de façade, ça me faisait du bien. Alors à la sortie des T.P je ne cherchais plus à aller là où elle n'allait pas, au contraire j'alimentais la discussion et lui emboîtait le pas pour qu'on reste ensemble... Il n'a suffi que d'une journée de ce régime pour que Frank s'en mêle.

Je l'ai vu arriver à l'autre bout du couloir. J'ai failli rebrousser chemin, mais à quoi bon ? et puis ça aurait été lui donner raison. Je redoublais d'attention pour ne pas laisser poindre mon trouble au travers de la discussion que j'avais avec Carole à ce moment-là, et nous avons continué d'avancer comme si de rien n'était.

Au fur et à mesure que nous nous approchions, il avait l'air de plus en plus satisfait. Tant et si bien qu'arrivé l'un devant l'autre, il affichait un sourire des plus large.

— Alors l'homme invisible ? On est avec son amoureuse ?

Je soupirai : qu'est ce que j'allais pouvoir répondre à ça ? Ne rien dire ? Non. J'excluais de courber l'échine, déjà parce que Carole était à mes côtés et que je ne voulais pas avoir la honte auprès d'elle, mais aussi parce que j'en avais plus qu'assez, et que ça ne pouvait qu'empirer si je ne me défendais pas.

— Et ça te dérange ? T'es jaloux ?

— Oh il est pas content l'homme invisible !

— Et comment je pourrai l'être : chaque jour il faut que je supporte de voir ta sale gueule.

— Oh il est vulgaire l'homme invisible !

— « Oh il est vulgaire ! », mais tu n'as pas trouvé mieux que ça à dire ? Franchement tu ne pourrais pas faire quelque chose d'autre pour te rendre

intéressant ? Il faut vraiment que tu te foutes de la gueule d'un autre pour te sentir bien dans ta p...

— BIZUT DAVID, JE VOUS DEMANDE DE VOUS ARRETER !

Ça m'a vraiment surpris qu'il me hurle comme ça dessus. Et puis son visage était devenu soudain crispé, furieux, agressif. Je me suis demandé sur l'instant s'il jouait la comédie ou s'il était vraiment énervé.

— Ok, ok, bon ben on se cal...

— TAISEZ-VOUS !

— Mais ça va p...

— JE VOUS DIS DE VOUS TAIRE !

Vu sa réaction, ce qui me réjouissait, c'était qu'assurement, je l'avais touché. Mais par contre, s'il s'évertuait à tuer toute rébellion de ma part de cette manière...

— Et tu te crois fin, Frank ?

C'était Carole qui avait parlé, cela m'a surpris, elle n'avait pas ouvert la bouche jusqu'alors. J'ai tourné les yeux vers elle : elle avait l'air vraiment furieuse.

Frank semblait d'un coup bien mal à l'aise. Carole en a profité pour enfoncer le clou.

— Mais tu en retires quoi de te foutre des gens comme ça ? Tu as besoin de ça pour te sentir supérieur ?

— Bah, c'est pour rigoler, a-t-il répondu en essayant de prendre un air dégagé.

— Rigoler ? Rigoler !... Ah bon ? Parce que là moi je ne rigole pas ! Et tu crois que David il s'amuse aussi, lui ?

— De toute façon, ce n'est pas à toi que je m'adressais.

— Tu ne sais pas quoi répondre, hein ?

D'un coup il retrouva le sourire.

— Si je sais ! Que l'homme invisible a besoin de sa copine pour le défendre... Pauv' p'tit choux !

Sans nous laisser le temps de répondre il nous dépassa et continua son chemin, victorieux.

Je vous passe les jours suivants, à chaque fois que je le croisais dans un couloir, il me lançait d'une voix bien forte des « Salut, l'homme invisible », et des « alors qu'est ce que va faire l'homme invisible aujourd'hui ? ». Pour ma part j'avais changé ma manière de réagir à tout ça : Vu que lui répondre n'amenait qu'à l'énervé, qu'à l'exciter encore davantage, je préférais à nouveau complètement l'ignorer et passer mon chemin... sûrement qu'avec le temps, il allait se lasser.

Les midis, je continuais de déjeuner avec Guillaume, Julien et Carole. Par contre, le groupe me semblait moins soudé qu'au début... Peut-être parce que Carole s'accrochait maintenant à Julien et que moi et Guillaume on faisait tapisserie ? Les mains dans les poches de ma veste, c'était ce que je me disais, et aux côtés de Guillaume, marchant derrière les deux autres, je les regardais,

elle et Julien, qui semblaient s'entendre de mieux en mieux... bah... grand bien leur fasse !

Finalement je trouvais qu'il se détachait deux « rôles » dans ce petit groupe : Ceux qui se sentaient vraiment bien ensemble, et ceux qui étaient là parce qu'ils n'avaient pas d'autres potes avec qui aller... comme moi et Guillaume.

D'un léger coup de coude contre mon bras, Guillaume m'arracha à mes pensées : j'ai ouvert les yeux et les posai sur lui. D'un petit hochement de tête, il me désigna du menton quelque chose plus en avant, il accompagna son geste d'une question à voix basse :

— C'est pas lui, le gars qui te fait chier ?

J'ai regardé devant moi d'un œil las.

— Oui c'est ça.

On rentrait du restaurant universitaire, et il fallait qu'on croise ce Frank à la con... en plus il n'était pas seul, ça promettait ! J'aurais voulu pouvoir m'écarter du chemin pour ne pas le croiser, mais comment allaient réagir les autres ? Si c'était pour m'enfoncer davantage dans l'abîme de ma honte, je pense que j'étais assez servi de ce côté-là.

Je suis donc resté impassible et avançai, piégé malgré moi au sein de la meute. Frank arriva à hauteur de Carole, son visage s'illumina d'un sourire sympathique qui lui était peu commun.

— Salut Carole, comment va ?

Son air aimable et enjoué m'étonna franchement. Lui et ses deux comparses s'étaient maintenant arrêtés devant nous. Carole ne répondait pas, nous sommes ainsi restés sans ciller, les uns face aux autres, attendant de voir qu'elle allait être la suite.

Et Frank affichait un sourire radieux.

D'un ton poli, mais au travers duquel on devinait aussi un peu sa gêne, Carole finit par répondre un « bonjour » à demi mot.

— Vous rentrez du R.U¹ ?

— Heu... oui.

— Pas trop dégouiné la bouffe ?

— ... ça se mange...

— Ouais ça se mange, mais de là à dire que ça s'apprécie... non ?

Carole ne répondit pas cette fois-ci, restant muette et impassible devant un Frank détendu, tout sourire, qui n'avait visiblement pas l'air de comprendre que sa présence nous dérangeait. Pourtant au vu de nos têtes, il devait bien s'en rendre compte ? En tout cas cela ne l'a pas empêché de conserver son foutu sourire et d'embrayer sur un autre sujet :

— C'est marrant, on vous voit souvent ensemble, vous vous entendez bien je suppose ?

— Oui, répondit-elle sèchement.

Frank en réaction fit mine d'avoir eu peur

— Bon... eh bien on va peut-être y aller alors... Ah ! je vais dire avant bonjour aux messieurs, quand même !

¹ R.U : Restaurant Universitaire

Le sourire de nouveau aux lèvres, il tendit la main vers Julien, qui après une assez longue hésitation, lui tendit la sienne en retour.

— Salut, moi c'est Frank (et se tournant vers ses deux compères), et voici Stéphane, et Romain.

Ses deux acolytes levèrent timidement la main en signe de salut, visiblement un peu circonspects eux aussi.

— Et toi tu es ? reprit-il, tendant un visage captivé vers Julien.

— Julien.

— Et toi ? souriant maintenant à Guillaume.

— Guillaume.

— Bon... eh bien vous retournez en cours, non ? Je ne vais pas vous retenir plus longtemps. Nous on va au R.U, on est en retard, mais on devrait arriver avant que ça ferme.

Et comme personne ne répondait, il conclut :

— Bonne après-midi alors !

Sur ce, il reprit son chemin, suivi des deux autres.

Carole, Julien et Guillaume se sont alors regardés pendant un instant, ne saisissant visiblement pas ce qui s'était passé. Moi je faisais la tronche, alors Carole a fini par me demander :

— Ça va ? Tu as compris quelque chose toi ?

— Mais, vous n'avez pas remarqué qu'il ne m'a pas dit bonjour à moi ?

— C'est vrai ça... mais tu penses que...

— Oh... sûrement encore avec ses trucs d'homme invisible à la con je suppose !

Et je n'ai pas eu bien longtemps à attendre avant d'en avoir confirmation.

Le jeudi après-midi, nous n'avions pas cours, et plutôt que de rentrer chez nous après avoir mangé, nous avons pris l'habitude d'aller passer un peu de temps dans un bar du coin. Nous n'allions jamais dans celui appartenant à l'IUT, car pour y avoir déjà rencontré Frank une fois, je préférais maintenant l'éviter. J'avais donc un peu insisté pour aller boire ailleurs, et au final nous avons choisi comme pied-à-terre hebdomadaire celui où j'avais fait ma grande annonce à Carole.

Ce jeudi-là, en milieu d'après-midi, Carole a proposé d'aller se faire un petit ciné, et tout le monde a été d'accord. Moi j'étais bien content, c'était une bonne après-midi, bien tranquille, alors si en plus on allait se faire une toile en prime, j'étais comblé !

Au cinéma, nous n'avons pas eu à nous battre pour choisir le film : « La cité des enfants perdus » a fait très vite l'unanimité, chacun de nous ne rechignant pas à aller le voir, soit par envie, soit par curiosité.

Quand nous sommes sortis de la séance, le soleil de fin septembre commençait à se coucher, inondant la place d'une chaude lumière orangée. L'ambiance était au beau fixe, la température de l'air encore douce, nous nous sommes donc posés tranquillement à la table d'une terrasse.

Un quart d'heure plus tard, je l'ai vu de ma place sortir du ciné, accompagné par deux de ses copains.

Il m'a vu aussi, et à mon grand désespoir, il est venu tranquillement à notre rencontre.

— Salut vous trois ! nous a-t-il dit d'entrée d'un air dégagé.

Julien et Guillaume avaient l'air de ne pas comprendre, Carole par contre, a de suite paru agacée. Face à notre mutisme commun, il a continué tout seul la conversation.

— Purée ! on vient d'aller voir "Seven", c'était vachement bien ! Vous devriez aller voir !

Puis Carole explosa :

— Trois ! pourquoi trois ?

Frank a fait celui qui ne comprenait pas.

— Trois ? Trois quoi ?

D'une voix glacée, sans décrocher son regard de son verre de Coca, elle reprit :

— « Salut vous trois ! » Pourquoi trois ? T'as les yeux mal vissés ?

L'air innocent, mais duquel bavait la moquerie puérile de cet abruti, il a répondu :

— Ben vous êtes trois non ?

— Non.

— Ah bon ? Je ne compte que trois pourtant.

— Alors tu ne sais pas compter.

Et moi je commençais à bouillir. Je cherchais les mots, la phrase assassine qui me permettrait de sortir de ma passivité, de me hisser dans le conflit, mais aucune phrase assez percutante ne me venait. En plus à chaque fois que je lui avais répondu les autres fois, cela s'était retourné contre moi. Alors je m'abstenais... j'avais peur. Il gagnait.

— Eh bien... Il y a toi, Guillaume et Julien... c'est bien ça vos noms ?

— Et David, il compte pour du beurre ?

Il se tenait légèrement penché en avant, faisant mine de chercher autour de nous, en affichant un sale air enjoué mêlé de moquerie.

— David ?... L'homme invisible tu veux dire ? Ah non, je ne le vois pas. Il est où ?

À ces mots, ses potes derrière lui se sont mis à glousser. J'en étais écœuré, mais je l'étais aussi de moi qui n'arrivais même plus à me défendre. Ça devenait insupportable de rester comme ça à ne rien faire et de ne rien trouver à redire à ce grand con.

S'il me dégoûtait, je me dégoûtais tout autant à ce moment-là.

Alors sans réfléchir plus longtemps, au bord des larmes, je me suis levé de ma chaise, prêt à partir, prêt à fuir.

— Non, reste là, David.

Carole venait de m'intimer de rester. Elle me regardait d'un air féroce, et pour un peu, j'aurais pu croire que c'était à moi qu'elle en voulait.

— Tu ne vas pas t'en aller, ce n'est qu'un con, tu ne vas pas...

Elle s'est arrêtée en plein milieu de sa phrase, Frank venait de s'asseoir à la chaise que je venais de quitter. Les deux autres qui l'accompagnaient étouffaient

de moins en moins leurs rires, sûrement très amusés par le spectacle que Frank leur offrait.

— Ben oui vous êtes trois ! reprit-il en contenant maladroitement une envie de rire. Tu vois bien, je suis assis là, et il y a vous trois autour de cette table. Si à ma place il y avait l'homme invisible, vu le volume qu'il fait, je n'aurais pas eu assez de place pour m'asseoir avec lui sur cette chaise !

C'en était trop, là je ne tenais plus... j'avais de plus en plus de mal à retenir mes larmes, et je trouvais ça tellement niais, tellement honteux d'aller pleurer... Alors j'en avais encore plus envie.

— T'es vraiment un connard, n'ai-je trouvé qu'à lui dire. Voulant surtout éviter de faire une trop longue phrase, sinon j'allais finir ma tirade en larmes.

Et je suis parti sans me retourner.

Derrière moi j'ai entendu les chaises couiner sur le sol en pierre, la voix de Carole qui disait : « mais t'es vraiment qu'un abruti », puis encore des chaises grinçant sur le sol. Une vingtaine de secondes plus tard, tous les trois m'avaient rejoint, ils avaient donc eux aussi quitté la table... Frank avait gagné.

« Ça va David ? » m'ont-ils demandé tous les trois à tour de rôle. Mais je n'ai pu leur répondre que par de faibles « oui » étouffés. Je marchais la tête basse, la vue voilée par les larmes. Ils essayaient de me reconforter comme ils pouvaient, mais le mal était fait, je m'étais incliné, je n'avais rien dit, je m'étais laissé faire, comme au lycée, comme au collège, comme au primaire... comme toujours.

Le lendemain soir, j'ai pris le train pour rentrer chez mes parents le temps d'un week-end. C'était la première fois que je revenais les voir depuis que j'étais parti à Nantes, et même si ça m'a vraiment fait chaud au cœur de les retrouver, je ne leur ai rien dit de ce qui m'arrivait, j'en avais trop honte. Pendant les deux jours, j'ai même presque réussi à oublier tout ça. Mais deux jours, ça passe vite... très vite. Le dimanche soir, je me retrouvais à nouveau à la gare de Nantes, la ville n'avait pas explosé entre temps, et j'allais bien devoir retourner à l'IUT le lendemain.

Pendant les jours qui ont suivi, mon bourreau n'a pas brillé par son originalité. Quand je venais à le croiser dans les couloirs, il me rentrait dedans, carrément, et feignant la surprise s'esclaffait bien fort : « Oups ! Excuse, je ne t'avais pas vu ». Puis simulant un moment d'intense réflexion, il finissait par conclure d'un : « ah, mais c'est normal ! : L'HOMME INVISIBLE ! ».

Après, il s'en allait en riant.

Au bout de deux semaines de ce régime, l'habitude, la lassitude ont rendu la chose presque banale et sans importance pour moi. À tel point que je commençais même à me sentir mieux... C'était trop beau pour durer. Je n'ai plus eu longtemps à attendre pour qu'il trouve un nouveau moyen de torture.

À la fin d'un cours, bien assommant, de base de données, j'allais m'enfumer les poumons dehors pendant les quelques minutes de répit qu'on nous accordait entre deux séances d'ennui. Je m'étais isolé dans un coin de la cour pour être plus tranquille, pour pouvoir apprécier mon petit shoot de nicotine sans troubler

mon plaisir en devant parler à quelqu'un. Alors je n'ai pas été très content quand après quelques premières bouffées, j'ai vu Guillaume s'approcher. Il devait se rendre compte qu'il perturbait ma petite détente au vu de l'hésitation qu'il affichait dans sa démarche... ou alors quelque chose d'autre le dérangeait ?

— Ça va ? J'ai demandé sans attendre afin de l'inviter à me parler, puisque de toute façon il n'attendait que ça.

— Heu... oui... oui... ça va, m'a-t-il dit en retour, visiblement embarrassé.

— Laisse moi deviner, tu t'es mis à fumer et tu en veux une, c'est ça ?

Il a réagi à ma petite plaisanterie en esquissant un sourire.

— Non non, je ne me suis pas mis à fumer, j'te rassure.

— Alors qu'est ce qu'il y a ? Tu n'as pas l'air bien. Il y a un truc ? je me trompe ?

— Oui... heum...

— Alors... ?

Patiemment, je lui ai laissé tout le temps nécessaire pour qu'il s'affranchisse de ses hésitations... Plus j'attendais, plus je crevais d'envie de savoir ce qu'il avait à me dire... Il a quand même fini par se décoincer :

— Ben écoute, j'ai entendu dire que...

Il s'est alors penché vers moi, j'en ai fait de même, et à voix basse, il m'a avoué :

— Il paraît que... que... que tu es gay ?

En premier lieu j'ai cru que j'avais mal compris ce qu'il venait de me dire, mais pourtant le doute n'était pas possible : J'avais bien entendu, et ce que j'avais entendu, c'était Guillaume qui me demandait si j'étais gay. Celui-là même qui faisait partie de notre petit groupe.

Or dans ce groupe, il n'y avait que Carole qui le savait... Même dans tout l'IUT il n'y avait qu'elle qui était au courant. Donc...

Donc elle l'avait répété.

La panique s'est ainsi vite retrouvée balayée par la colère. Je la voyais déjà en train de raconter à qui veut l'entendre que ce « plein de saint doux » de David était gay en prime. La fureur s'immisçait maintenant dans tout mon esprit, je sentais l'envie de la saisir par les épaules, elle et son sourire de première de la classe, et de la secouer dans tous les sens, de la secouer de toutes mes forces, jusqu'à ce qu'elle vomisse, jusqu'à ce que son nez saigne, jusqu'à ce que je sente qu'elle ne puisse plus tenir debout. Et là, de la projeter de toute ma force, de toute ma hargne, contre le mur, et d'entendre son crâne s'écraser contre la maçonnerie, cette petite pisseuse qui ne savait pas tenir sa langue.

À qui d'autre avait-elle pu le dire ? hein ? à qui d'autre ? Peut-être à toute l'école, peut-être que maintenant toute l'école savait que j'étais pédé ? Même que peut-être Frank aussi le savait ?

La fureur me dévorait, sans même prendre la peine de répondre à Guillaume, j'ai tiré une dernière grande bouffée sur ma cigarette, je l'ai jetée au loin, et je suis parti d'un pas décidé vers la salle de cours. Derrière moi j'ai entendu Guillaume me demander d'une voix paniquée :

— Eh, mais où est ce que tu vas ?

Je lui ai répondu comme j'ai pu, dans la foulée, tournant la tête vers lui tout en continuant d'avancer :

— Ça va, t'en fais pas... à toute.

Mes pas craquèrent sur les graviers, tapèrent sur le béton de l'entrée, claquèrent sur le carrelage du long couloir menant à l'amphi. J'avancais d'un pas décidé, le regard droit, le visage fermé. Même si le cours n'avait pas encore commencé, elle devait déjà être assise à sa place. J'allais la trouver là-bas, lui dire de me suivre, et une fois dehors, j'allais lui demander des explications.

Oui, ça ! elle allait s'expliquer.

C'est alors que je l'ai vue, émergeant de l'angle d'un couloir plus loin. J'ai pressé le pas pour la rejoindre avant qu'elle n'arrive en cours.

Elle paraissait tellement calme, tellement détendue ! Quelle salope ! Etre aussi tranquille alors qu'elle m'avait fait ça ! Je l'ai rattrapée alors qu'elle montait les premières marches, et quand elle s'est retournée après que je lui ai posé la main sur l'épaule, j'ai pu voir son joli sourire de cafteuse se décomposer en un instant.

— David ? Ben... tu en fais une tête !

Ma main toujours sur son épaule, j'ai accentué mon étreinte sans même vraiment le vouloir. En m'en rendant compte, j'ai préféré lâcher prise et ramener vite fait ma main loin d'elle.

— Viens avec moi, j'aimerais te parler.

Le ton que j'ai employé n'appelait pas à quelconque contestation.

— Heu... oui bien sûr.

Et elle n'a pas cherché une seconde à discuter. Elle m'a suivi sans broncher, visiblement inquiète.

Je l'ai amenée jusque dans un petit couloir pas trop loin, là où je savais qu'il n'y avait pas grand monde qui passait. Par contre, il n'y avait pas non plus de fenêtre et l'éclairage électrique était plutôt faiblard à cet endroit... L'ambiance était assez lugubre.

« très bien » j'ai pensé.

Je me suis retourné pour lui faire face. Carole affichait un désarroi tel que j'ai dû malgré tout faire un effort pour rester froid et impassible.

— Bon, je crois que tu me dois bien une explication Carole.

Elle a paru véritablement surprise : Le front plissé, elle m'a regardé un peu de travers, la bouche entrouverte (ça c'était clair qu'elle oubliait de la fermer !), on aurait vraiment dit qu'elle ne comprenait pas...

Elle aurait dû essayer l'art dramatique plutôt que l'informatique.

— Ne fait pas l'étonnée comme ça ! Guillaume vient de me parler.

Son front se plissa un peu plus... si ça continuait, elle allait se coller des rides avant l'âge.

— Guillaume ? Hein ? oui ? eh ben... non... je ne vois pas.

Ça commençait à me lasser qu'elle feigne ainsi de ne pas comprendre.

— Carole, enfin, arrête ! ... Il m'a dit.

— Non, je t'assure, je vois pas ! ... Mais... qu'est-ce qu'... que.... Où est-ce que tu veux en venir ? Je ne comprends pas !

Elle paraissait si étonnée, je comprenais de moins en moins qu'elle réagisse ainsi.

— Non ? tu ne vois pas ? Sure ?... Par exemple par rapport à ce que je t'aurais dit un soir dans un bar ?

Elle sembla réfléchir intensément pendant une courte poignée de secondes. Puis elle finit par dire :

— Par rapport à tes... préférences ?
(quel joli euphémisme !)

— Oui !

— Mais... mais, quoi ? Je ne vois pas... nan... vraiment...

— Allez...

— Quoi ? Tu insinues que... Que je l'aurais répété ? hein ? À Guillaume, par exemple ? c'est bien ça ? c'est ça que tu penses ?

— Ben... oui !

— Mais... mais je ne l'ai dit à personne, je t'assure !

Je ne savais plus trop quoi dire... je doutais de moins en moins de sa sincérité.

— Tu n'irais pas me mentir là-dessus, hein ? Demandai-je encore, espérant de toute ma force qu'elle me dise qu'elle me faisait marcher...

— Mais non, je ne te mens pas !

... Car là maintenant se posait une question fort préoccupante : Qui avait pu le dire dans ce cas ?

— Mais pourquoi tu me demandes cela ? reprit-elle.

Aller lui expliquer le truc, oui, mais... mais... Comment ? Comment Guillaume avait-il su alors ? Non, non je n'avais pas le temps de lui expliquer, il fallait que je retourne voir Guillaume.

Déjà sur le point de déguerpir, je lui posai rapidement (et doucement) les mains sur les épaules.

— Ecoute, je... heu... je t'expliquerai plus tard.... Là je voudrais voir un truc.... À toute.

Et je la laissai, elle et son air circonspect, seule dans ce recoin sombre et sans fenêtre.

De nouveau dans le couloir principal, j'ai aperçu Guillaume qui se rendait à la salle de cour. Je l'ai rejoint d'un pas (très) pressé.

Arrivé devant lui, j'ai pilé net, me rendant compte après coup que je lui bloquais ainsi le passage.

— Guillaume, heu... on pourrait retourner dans la cour ? Juste deux secondes. J'aurais un truc à te demander là.

Il a accepté sans poser de question. Nous avons donc remonté le flot des élèves rentrant vers la salle de cours, puis une fois dehors, je l'ai conduit dans un coin isolé et je lui ai enfin posé LA question.

— Guillaume, mais... qui ? QUI t'as dit ça ?

Il n'avait pas l'air bien rassuré.

— Ben... heu... Frank.

— Quoi ? Frank ?

— Ben oui... hier dans un couloir, il m'a dit (et imitant mal la voix de Frank :)
« Mais... tu ne savais pas que l'homme invisible était gay ».

— Hein ?!

J'en restais pétrifié. L'idée que Frank raconte ça à qui veut l'entendre... je sentais mon petit univers s'effriter. Tout le monde allait savoir alors ? Il n'y avait rien que je ne puisse faire ? J'y ai réfléchi quelques secondes, mais forcément rien ne me venait à l'esprit.

Et puis une question étrange est venue percer le flot embrouillé de mes pensées : Pourquoi Guillaume était venu me voir tout à l'heure pour m'en parler ? Étais-ce que...

— Mais, Guillaume, pourquoi tu es venu me demander ça tout à l'heure ?

Allait-il me répondre « mais parce que moi aussi je le suis ? »... Ça m'aurait un peu gêné, mais en même temps je l'espérais : j'aurais eu au moins enfin quelqu'un à qui parler.

— Ben, parce que ça m'inquiétait, tu vois... qu'il répande cette rumeur sur toi comme ça, à tout va.

— Ouais...

— Alors je voulais être sûr...

— Que ce n'était pas vrai.

— Oui c'est ça.

— Un peu plus, Guillaume, et j'aurais cru que c'était une proposition.

Il est devenu tout rouge.

— Beuh, non !

(dommage, vraiment dommage)

Un petit moment, le temps qu'il se reprenne, et il a continué :

— Mais tu vois, au début de l'année tu étais souvent avec Carole non ? Alors ce qu'avait dit Frank.... Ben je trouvais ça bizarre.

— Oui je comprends.

— Tu vois, il ne me semblait pas que....

— Meeeuuh non !

Et nous avons rigolé tous les deux d'un air complice. Je me cachais derrière ce rire, derrière cette négation, ce « non » qui était si faux, ce petit rire rassurant qui n'était que façade.

Qu'est ce que je pouvais faire d'autre de toute façon ? Et puis, je me suis dit qu'il devait bien y avoir un paquet de gens qui devaient faire comme moi, qui répondaient « mais non » avec ce petit sourire rassurant... Qui se cachaient derrière, qui passaient leur vie en cachant la vérité aux autres.

Alors Frank faisait courir ce bruit sur moi... Mais le savait-il vraiment, au fait ? Car comment aurait-il su après tout ? Et puis en un mois et demi, il avait tout le temps changé de méthode pour mieux me bouffer la vie, alors n'étais-ce pas juste une nouvelle façon qu'il avait trouvé pour me tourmenter ? sans pour autant qu'il sache vraiment quelque chose ?

J'avais beau y réfléchir, je n'en savais rien...

Je me sentais complètement perdu.

9. Sur la voie du bonheur

J'avais peur à chaque fois que je sortais d'une salle de cour pour aller dans une autre.

Toute la fin de semaine durant, j'ai redouté de croiser le chemin de Frank, et si par malheur je l'apercevais au bout d'un couloir, je déguerpissais sans attendre : J'avais trop peur qu'il ne se contente plus de sa « blague » sur l'homme invisible. L'idée qu'il beugle dans le couloir « oh salut le gros pédé » m'épouvantait. Je me faisais peut-être un film... ou pas, en définitive, je n'en savais rien, et c'était bien ça le pire, son travail de sape fonctionnait à merveille : je ne savais plus du tout quoi penser, ou quoi craindre maintenant. Et puis surtout, comment pouvait-il savoir pour moi ? Si ça n'était pas Carole qui avait révélé la chose (d'ailleurs je m'étais excusé auprès d'elle pour l'avoir ainsi « brutalisée »), comment l'avait-il su ? M'avait-il vu le soir où j'étais allé dans ce bar gay ?

En attendant de savoir, je n'osais plus provoquer quoi que ce soit... Mais je n'ai pas eu trop long à attendre pour que ce soit lui qui s'en charge : Le week-end avait dû l'inspirer car ce fut le lundi qu'il agit de nouveau.

C'était le dernier T.P de la journée, un T.P dit de « système », où nous apprenions la chose passionnante qu'est l'utilisation des shells UNIX : En gros comment manipuler un ordinateur en utilisant seulement des lignes de texte tapées au clavier sous un système d'exploitation certes robuste, mais qui nous était servi dans une version très austère, à croire que tout dans cette école était fait pour nous convaincre que l'informatique n'était qu'ennui et labeur. J'étais assis devant l'ordinateur, aux côtés de Carole, tous les deux face à notre écran, tout comme les onze autres binômes. Au total nous étions vingt-quatre dans une des trois salles d'ordinateurs que comptait le département informatique de l'IUT.

— Alors vous avez bien compris ? Pour ce script c-shell, vous devrez lister dans tous les fichiers d'un répertoire donné toutes les occurrences d'une chaîne donnée.

Le prof a marqué une pause, attendant de voir s'il y avait des réactions, mais il venait avant ça de nous prémâcher tout le travail en faisant au préalable un long récapitulatif de ce que nous avons vu en cours. Notre silence, confirmant que nous étions prêts, l'a fait conclure :

— Bon... il nous reste un peu moins d'une demi-heure avant la fin du T.P, ça vous laisse amplement le temps de le faire, allez-y, je suis là pour vous aider si vous avez des soucis.

Voyant sûrement que je ne réagissais pas, Carole m'a glissé à l'oreille.

— Tu le fais, ou je le fais ?

Eh oui, en T.P comme nous étions deux par ordinateur, nous alternions celui qui « faisait » et celui qui « observait ». La dernière fois c'était elle qui avait « fait », ce devait donc malheureusement être à mon tour maintenant.

— Bon... c'est pour moi cette fois-ci, j'ai dit en faisant mine de paraître enjoué.

— Allez, courage ! m'a-t-elle murmuré avec un sourire.

Je me suis penché sur le clavier, commençant à me demander comment j'allais m'y prendre pour faire ce qu'avait demandé le prof. J'ai commencé

comme ça, sans trop savoir où j'allais, à taper quelques trucs, sans grande conviction.

Et puis d'un coup, sans prévenir, mon écran de travail a disparu pour laisser la place à une photo : celle d'un homme nu, musclé, posé langoureusement sur un lit blanc, les parties habillément dissimulées derrière une serviette nonchalamment posée sur son bas-ventre.

Je suis resté pétrifié devant l'écran, mes yeux parcouraient les formes huilées de l'éphèbe sans arriver à comprendre quoi que ce soit. J'ai vaguement entendu Carole demander « mais qu'est ce que c'est que ça ? ».

Puis l'image a fait place à une autre. Un autre homme, cette fois debout, dos à la caméra, nu, les deux mains appuyées face au mur, similaire à quelqu'un qui va se faire fouiller par un policier... à part que là, il n'y avait visiblement aucun vêtement à fouiller

— « Eh bien ça n'a pas l'air d'être ce que j'avais demandé »

La voix du prof juste derrière moi m'a fait sursauter et je me suis retourné d'un coup. Il se tenait debout derrière nous, affichant un sourire amusé, les yeux rivés sur notre écran.

Les élèves, interpellés par l'intervention du prof, jetèrent un œil vers nous... déjà les premiers rires étouffés ont fusé.

Je me suis retourné vers l'écran, une autre photo, toujours du même style, avait pris la place de la précédente.

— Allez, arrêtez-moi ça, continua le prof, et remettez-vous au travail.

Mais à part en redémarrant la machine, comment je pouvais l'arrêter ? Je n'avais rien fait pour déclencher un truc pareil... ça c'était lancé tout seul... les photos d'hommes nus...

C'était Frank, pour sûr.

Mais comment s'était-il débrouillé pour faire ça ?

Et puis comment avait-il su que j'étais à cet ordinateur-là ?

Quelqu'un dans la salle était complice ?

Ou alors non, il s'était débrouillé avec mon accès au réseau de l'école ?

Ou pas ?

Et ce sera quoi la prochaine « blague » ?

Où cela va s'arrêter à la fin ?

Mais il fallait de toute façon qu'il sache sur quel ordinateur j'étais ?

Alors il y avait bien un complice dans la salle ?

— Allez, remettez-vous au travail, reprit le prof en refrénant un petit rire.

Toutes ces questions s'emmêlaient dans ma tête. Je me suis levé d'un coup, me retournant vers le prof.

— Mais je n'ai rien fait pour ça ! je vous assure !

Les rires continuaient de plus belle, je n'entendais plus qu'eux.

Je regardais partout autour de moi, à la recherche d'un signe, d'un indice sur quelqu'un. Il devait forcément y avoir un complice dans la pièce !

Leurs sales têtes, toutes tournées vers moi, leurs yeux pétillants, leurs bouches qui riaient, qui riaient de moi ! Tout le monde se foutait de ma gueule !

— C'est qui ? Qui a fait ça ? j'ai demandé alors en haussant le ton, parcourant toute la salle du regard à la recherche d'une réaction, mais tout ce que j'ai obtenu, c'est davantage de rires de leur part.

Le prof a posé une main sur mon épaule.

— Calmez-vous, et reprenez le T.P... d'accord ?

Il m'a fixé d'un regard qui se voulait conciliant, la tête penchée légèrement en avant, les yeux quelques peu remontés...

Mais qu'est ce qu'il y avait à concilier ? je n'avais rien fait ! C'était eux ! pas moi !

— Mais je n'ai rien fait ! j'ai quasiment crié.

— Monsieur Rousseau, vous feriez peut-être mieux de sortir prendre l'air. Vous reviendrez quand ça ira mieux.

Mais prendre l'air pourquoi ? Je n'ai rien fait !

— MAIS BORDEL ! JE N'AI RIEN FAIT !

— Vous feriez mieux de sortir.

Et cette fois-ci il me le dit sans plus aucun rire ou gentillesse. J'ai eu comme un déclic, ça m'a sorti du tourbillon furieux de mes pensées et je me suis rendu compte à nouveau de tous ces regards braqués sur moi. Les rires s'étaient presque tous tus. Je trouvais soudain l'ambiance si pesante que sans même chercher à dire quoique ce soit pour me défendre, j'ai empoigné mon blouson et je suis sorti.

Au moment de partir, j'ai pu voir que l'écran diffusait toujours les images.

La rage et la tristesse m'étouffaient littéralement. Je filais dans les couloirs de l'école, les yeux pleins de larmes, frustré d'avoir été sorti du cours, meurtri par la moquerie des autres, accablé en me disant que Frank était derrière tout ça... tout était gris dans ma tête, tout était sans espoir.

Vraiment, cette impression que rien ne pourra aller mieux, jamais, à s'en donner le vertige et la nausée.

Alors sans réfléchir, comme téléguidé vers le lieu, je suis sorti de l'école et j'ai marché d'un pas rapide jusqu'au bar où nous allions d'habitude. Avec du recul, je me suis demandé pourquoi je suis allé me fourrer là-bas alors que j'aurais pu aller m'isoler chez moi. Mais non, je suis allé me réfugier dans le bar où je savais que j'aurais pu retrouver Carole et les autres, sûrement que j'espérais qu'ils viendraient après les cours, sûrement que je ressentais intimement le besoin de parler.

En tout cas dès que je suis arrivé dans le bar, j'ai de suite ressenti l'envie de boire, j'ai commandé une pinte de bière afin de me noyer dedans au plus vite.

Quand Carole est arrivée, trois quarts d'heure après, le cendrier était à moitié rempli, et j'en étais déjà à ma troisième pinte.

Plongé dans mon verre et dans mes pensées, je ne l'ai pas vu venir. Elle s'est posée sur la banquette devant moi.

— Ça va ? m'a-t-elle demandé alors, les yeux bas, les sourcils levés...

J'avais l'impression que tout le monde n'avait qu'un but : Celui de se foutre de ma gueule, de se servir de moi comme d'un vide connerie, et ça me collait depuis la petite enfance, ça m'avait poursuivi tout ce temps.

Alors Carole... qu'est ce qu'elle pouvait pour moi ?

— Boah ! ... me suis-je contenté de répondre.

Elle n'a rien dit pendant un moment. Je sentais son embarras, mais je ne savais pas quoi lui dire de toute façon.

L'alcool me montait de plus en plus à la tête.

— C'est dégueulasse ce qu'il t'a fait, a-t-elle fini par lâcher.

Ben ouais c'était dégueulasse de me ridiculiser devant tout le monde ! c'était dégueulasse de s'en prendre à moi comme ça, c'était dégueulasse... Mais de toute façon je n'étais même pas capable de me défendre.

— Ouais... sûr..., ai-je soufflé dans un soupir.

J'ai empoigné ma pinte et j'en ai bu d'un trait le bon tiers qui en restait.

— Ça te dérange si je fume ?

D'habitude quand j'étais avec eux je ne fumais pas, mais là...

— Heu... oui vas-y, ne te gêne pas.

Je me suis allumé une enième « délicieuse et réconfortante » cigarette... ça faisait longtemps qu'elles ne me calmaient plus.

— Ça te dirait de boire quelque chose ? J'ai fini par lui demander, apitoyé de la voir gênée comme ça... et sans verre qui plus est.

— Heu... un coca ?

Je me suis levé et suis allé au bar commander ma quatrième pinte et son coca... au moins pendant ce temps, je n'avais pas à lui parler... Je trouvais gentil qu'elle soit venue, mais qu'est ce qu'on pouvait se dire ? De toute façon, il n'y avait pas de solution à mon problème.

*

— Mais qu'est ce que j'peux y faire ? Je lui ai répondu, le front plissé, l'air d'un chien battu.

Elle semblait gênée. Craignant sûrement de me dire qu'elle n'en savait rien non plus. Elle n'a d'ailleurs rien répondu à ma question.

Ma cinquième pinte était quasi vide, et franchement je commençais un peu à me foutre de ce quelle pouvait me répondre... je savais trop bien qu'elle ne pouvait rien y faire, rien changer à ma situation. Je trouvais super sympa qu'elle soit venue pour me réconforter, mais la réalité, c'est qu'elle ne pouvait rien d'autre pour moi.

— 'Tout' façon, qu'est c' qu' t' peux faire pour moi ?

La phrase était sortie comme en écho à mes pensées. « l'effet de l'alcool » pensais-je immédiatement : ça vous coupe toute inhibition.

— Mais qu'est ce que tu veux que je fasse moi ? répondit-elle l'air un peu furieuse. Je ne vais pas aller le voir et lui casser la gueule ?

— Beuh...

— Je sais pas quoi te dire moi ! Mais ce gars, visiblement, il prend plaisir à te dominer, à t'en faire baver. Tant qu'il se sentira supérieur, il continuera ! Après...

aller lui casser la gueule ?... c'est peut-être un peu extrême comme solution. Mais au moins essaye de briser par un moyen ou un autre cette domination qu'il a sur toi... sinon il continuera.

Finalement elle avait bien une solution. En serrant mon verre de la main, la tête baissée, les yeux fermés, j'ai ressassé ce qu'elle venait de me dire, et je suis resté comme ça, immobile pendant un moment, partagé entre réfléchir à ce qu'elle venait de me dire... et profiter de la délicieuse sensation de roulis qui berçait mon corps.

— Ouais ! faut que j'lui parl' à c'con ! m'entendis-je finalement souffler, les dents serrées.

Et puis je me suis dit qu'il serait peut-être au bar attendant à l'IUT. J'ai été pris de suite d'une envie irrésistible d'aller y voir.

— Ecoute Carole, j'parie qu'il est sur'ment au bar tout collé à l'IUT, alors j'y vais. Faut qu'j'lui parl'.

Elle n'avait pas l'air bien rassurée.

— Heu... David, tu... tu es sûr que tu es dans ton meilleur état pour...

— Ouais ! Bien sûr ! Chuis p'tet un peu bourré, et alors ! C'est pas grav', au contraire ! comme ça j'lui parlerai plus facil'ment... Tu vois l'alcool c'désinibe, alors ça tomb' bien quoi.

— Je t'accompagne alors ! a-t-elle voulu m'imposer, employant un ton décidé, le visage fermé, le regard rivé sur moi... Mais je voulais y aller seul, et rien de ce qu'elle aurait fait n'aurait pu me décider autrement.

— Nan, j'y vais seul. C'est MON problem', comme tu l'as dit t't'à l'heur'.

Elle est restée silencieuse, j'en ai profité pour vider le reste de ma pinte d'un trait. J'ai reposé le verre d'un coup sec sur la table. Le bruit que ça a produit m'a fait l'effet du coup de feu du départ pour un cent mètre... une course... ma course ! L'alcool me rendait fort, je me sentais fort !

Je me suis levé brusquement, les deux mains sur la table, comme l'homme politique en appui sur son pupitre.

— Allez, j'y vais.

Carole n'a rien répondu.

Arrivé sur la rue, j'ai plongé ma tête dans mon blouson pour m'abriter du vent le temps de m'allumer une cigarette. Je me redressai ensuite, inspirai profondément, puis écartai l'objet d'un geste rapide de la main. Attendant un peu avant d'expirer la fumée, j'appréciai l'instant : La tête me tournait, l'alcool et le tabac me berçaient, et j'allais voir Frank, j'allais pour ne plus être son divertissement à mes dépens, j'allais pour en finir avec tout ça.

Et je me sentais bien, je me sentais fort.

J'ai marché d'un pas décidé jusqu'au bar, je me suis dit que Frank pourrait ne pas être là-bas, mais j'ai refoulé mes craintes rapidement : de toute façon, une minute environ et j'allais être fixé.

Arrivé devant la porte, j'ai jeté par terre le mégot de ma cigarette et je suis entré.

Je l'ai aperçu au fond du bar, assis tranquillement sur une banquette, autour d'une table, avec trois autres de ses copains.

Rien que de le voir, j'ai senti en moi monter un regain de colère : Lui, assis là, tout heureux avec ses potes ! À ma grande surprise, plutôt que de m'impressionner, ça me donnait encore plus envie de lui rentrer dans le lard. Très sûrement que l'alcool devait participer à mon excès d'assurance, mais j'étais vraiment énervé de le voir aussi paisible alors qu'il venait de semer la zizanie tout autour de moi.

Je me suis avancé d'un pas ferme vers lui, bien décidé à en découdre.

Il m'a aperçu juste avant que j'arrive devant leur table, il m'a jaugé d'un regard en biais, l'air moqueur.

— Oh mais, c'est l'homme invisible !

Inflexible, sans broncher, j'ai fait les derniers pas jusqu'à eux, je me suis planté devant lui, et d'une voix sèche qui n'appelait pas de déni, j'ai mis les pieds dans le plat :

— Faut que j'te parle.

Sur son visage, j'ai pu lire tour à tour la surprise, puis la réflexion... Mais au final il a fini par reprendre son sale air moqueur et amusé.

— Tu veux qu'on se voie c'est ça ?

— Oui, j'ai répondu de but en blanc.

— Ben non, c'est pas possible, t'es l'homme invisible, je ne pourrais pas te voir !

Lui, ainsi que les trois autres se sont mis à pouffer à tout va.

Moi j'explosais. Posant les mains sur la table, je me suis penché vers lui :

— Ecout', j'en ai mar', t'entends ? Ç't'amuse de m'faire chier comme ça tout l'temps ? Moi pas ! j'en peux plus ! Alors... alors soit t'arrêtes maint'nant ! Soit c'est simple : toi et moi, on sort d'ici, et on s'met sur la gueul'. Comme ça au moins, ça règl'ra le problèm'... car moi, j'en ai RAS L'CUL ! VU ?

Un grand silence suivit.

Frank, qui me regardait toujours, avait perdu son sale petit sourire, je sentais bien que j'avais fait mouche. Quant à moi je ne cillais pas, le sourire à l'envers, le visage renfrogné, le front plissé et les sourcils froncés, je devais ressembler à un bulldog mais je tenais la pause, le regard vissé dans le sien.

À ce petit jeu, c'est lui qui a craqué en premier : Il a fini par détourner le regard du mien, tapa le bord de la table du bout des doigts, puis, l'air agacé, revint sur moi :

— Bon tu veux qu'on discute, c'est bien ça ?

— Ouais !

Il se leva en soupirant.

— On va discuter dehors alors, ok ?

— Ok, répondis-je sèchement.

Je l'ai suivi jusqu'à la sortie du bar.

Il était bientôt sept heures du soir, et en cette mi-octobre il faisait presque nuit. Le ciel, bleu marine, s'accordait agréablement avec l'éclairage jaune orangé des lampadaires. Dommage que le bruit des voitures, dont le passage était assez fourni dans la rue du Maréchal Joffre, me taquinait les oreilles. Ça me gâchait un

peu mon plaisir, surtout que j'appréciai de retrouver la douce fraîcheur de l'air du dehors, et que le doux tangage de l'alcool continuait de me bercer.

— Bon alors qu'est ce que tu veux au juste ?

« Qu'est ce que je veux au juste ? » j'ai pensé en écho dans ma tête, mais il y avait du foutage de gueule là ! Il le faisait exprès ? Mais, je savais que m'énerver n'allait n'amener à rien, alors je me suis efforcé de répondre calmement :

— Ben, l'homm' invisibl', les moqu'ries dans les couloirs...les faux bruits que t'as fait courir... les photos qu'se sont affichées en plein T.P t'à l'heure.

— Ah les photos... (il sourit). Ça a marché alors ?

— Ouais, répondis-je, crispé, les poings serrés dans mes poches.

Il sourit encore, ce qui ne ménagea pas mes nerfs. Puis comme il ne disait rien, j'ai fini par exploser :

— Ecoute Frank, moi j'en ai marre ! donc, s'chuis venu te voir, et c'est pour qu'on trouv'... heu... chais pas moi... un accord... qu'lqu'chose ! Qu't'arrêtes de m'emmerder comme ça ! c'est tout !

(dur de rester si calme dans ces moments-là, surtout avec l'alcool, ça n'aidait pas. Mes phalanges me faisaient mal à force de garder les poings si serrés, mais au moins, ça me permettait d'évacuer un peu la rage).

— Pourtant moi je trouve ça marrant.

(ne pas lui envoyer mon poing dans la gueule, ne pas lui envoyer mon poing dans SA SALE GUEULE !)

— Moi, non. Vraiment pas.

— Bah ! mais c'était pour riiiiire !

— Pour rire p't'et pour toi ! mais quand t'es de l'aut' côté d'bâton... c'moins drôl' ! Vraiment moins ! Tu p'eux pas comp'rend' ça à la fin ?

Il ne répondait rien, alors j'ai enfoncé le clou :

— Bon d'tout' façon... pour moi la chos' est clair' : Amusant pour toi ou pas, moi j'en peux plus qu'ça dure. Donc, soit on s'accord' gentiment pour met' fin à ça, soit j'te mets sur la gueul' sur l'champ !... et on ver'ra bien qui ira par terre en pr'mier... mais sach' que chuis énervé !

Frank, les paupières baissées, paraissait réfléchir.

— Tu as l'air décidé, finit-il par lâcher.

— Oui.

Puis son visage s'est refermé à nouveau, avant qu'il ne reprenne :

— Ecoute...

— Oui ? (qu'allait-il me sortir cette fois-ci... il avait intérêt à être sérieux, sinon j'allais finir par lui envoyer mon poing sur la tronche).

— Bon, ben tu sais... tout ça finalement... j'ai l'impression que ça a démarré avec le bizutage... non ?

J'ai fait mine de réfléchir un peu pour la circonstance... J'étais quand même bien content qu'il s'en rende compte par lui-même.

— Oui, ça m'sembl' être ça, en ef'fet.

— Je me souviens que comme tu t'étais... disons défilé, pour la vente dans la rue... Dès le lendemain, j'ai commencé à te taquiner... c'est bien ça ?

« Taquiner » ! le mot était faible ! mais oui, c'était bien ça, et puis il semblait parler sérieusement, alors j'étais curieux de savoir ce qu'il allait me dire ensuite.

— Oui, j'ai fini par répondre pour qu'il continue.

— Eh bien... je me disais : Tu vois, pourquoi je ne te passerai pas des capotes à vendre, là, maintenant. Tu le fais, et on est quitte.

Houlà ! c'était un piège ? Une énième ruse de sa part, ou était-il vraiment sincère...

— C'est un traqu'nard, c'est ça ?

— Non ! non ! Je suis sincère là ! C'est pas une blague ! je t'assure. Je te propose de faire ce pour quoi j'avais commencé à te prendre en grippe. Comme ça on fait les choses bien pour enterrer définitivement la hache de guerre... C'est pas plus compliqué que ça.

— Ben...heu...

— Bah allez si tu veux ne va pas vendre ces capotes et on enterre la hache de guerre aussi... Ouais... t'embête pas avec ça ! Allez, on se serre la main.

Et abasourdi, je me suis retrouvé devant sa main tendue vers moi. J'ai mis un petit temps avant de réaliser la chose et de la lui serrer.

Nous sommes restés un moment à échanger cette poignée de main en nous regardant, immobiles. Lui, affichait un air franchement sérieux, et moi, comme je n'en revenais toujours pas, je restais la bouche entrouverte. Je devais avoir l'air un peu bête.

— Bah allez, s'tu veu, j'peux aller en vendre des capot', j'ai fini par lui dire.

— Bah, nan mais t'embêtes pas, moi j'ai lancé cette idée juste comme ça, c'est tout.

— Nan nan, mais si j'insist' !

— T'es sûr ?

— Maaaiiis oui !

— Allez, bon... ben... pourquoi pas !

— Mais alors sans être habillé avec d'sac poubelle !

— D'accord ! Ça me va !

Puis Frank a paru réfléchir quelques secondes... au bout desquelles il s'est mis à m'expliquer comment nous allions procéder :

— Bon, je crois bien qu'il y a une pharmacie pas loin d'ici, je vais t'en acheter un bon paquet. Ensuite je te lâche dans la rue... sans sac-poubelle donc (il a eu un petit sourire amusé)... et tu vends le tout. Ensuite tu me rejoins au bar où j'étais tout à l'heure, et avec l'argent récolté, on va pouvoir se prendre quelques chopines ! Ça te va comme plan ?

Je n'ai pas réfléchi longtemps avant de lui répondre :

— Ok, affair' con'clue !

Quelques instants plus tard, Frank ressortait de la pharmacie.

— Bon, alors je t'en ai pris deux boîtes de dix.

— Ok, dis-je en saisissant les deux boîtes qu'il me tendait.

— Ben, tu vois, essaie de les vendre, heu... je sais pas... disons que tu pourrais en tirer dix francs au maximum par préso, au final ça pourrait faire un bon pactole à dépenser !

— D'Cent balles, purée, on va pouvoir s'mettre derrière la cravate !

— Carrément ! Et puis c'est équitable, moi j'ai mis soixante francs pour les acheter, et toi tu apportes ta contribution en les vendant, donc ça roule.

J'ai fourré les boîtes dans les grandes poches de mon blouson.

— Bon... ben j'pense avoir tout c'qui faut là.

— Oui ? alors bonne vente ! Moi, je retourne au bar t'attendre... Et puis fais attention à toi, hein. T'as l'air quand même pas mal éméché... Bon ça va, tu marches bien et tout et tout ! mais c'est clair que t'as un bon coup dans le nez...

Je croyais rêver : C'était bien Frank, là, en face de moi ? C'était bien mon tortionnaire ? C'était bien lui qui témoignait de l'inquiétude pour moi là ? je ne rêvais pas ? Alors je me suis senti bien, d'un coup je lui pardonnais tout... d'un coup j'oubliais.

— Oui, je ferais att'tion, je grimperai pas dans les voitur' d'vieux m'sieur qui m'proposent des bonbons !

— Héhé !... mais bon David, tu n'aurais pas dû te mettre dans des états pareils ! Sans déconner, tu m'as vraiment fait peur tout à l'heure.

David ?! Il venait de m'appeler David ? Pas l'homme invisible ?

— Ouais, mais bon... j'voyais plus com'ment m'en sortir... t'comprends je... je...

Frank m'interrompit en levant la main.

— Oui, et ne t'en fais pas, on va en parler... mais peut-être plutôt tout à l'heure dans le bar, d'accord ? Là on enterre la hache de guerre avec la vente des présos, et ensuite on aura tout le reste de la soirée pour parler ? Ça te va ?

— Ça me va !

— Alors, bonne vente !

— Ouais, merci ! à tout' !

Sur ce, nous nous sommes à nouveau serré la main (j'en étais encore tout étonné) avant qu'il ne reparte vers son bar, me laissant ainsi tout seul avec mes capotes dans les poches et mon air bête. Je suis resté un petit moment planté sur le trottoir comme un réverbère, encore tout abasourdi par le changement de comportement de Frank. Je regardais les gens passer, pressés, faisant souvent la tronche, et moi, moi finalement je me sentais heureux, j'appréciais l'instant, apaisé, me sentant enfin libéré de ce joug que je subissais depuis la rentrée.

Mais bon, il fallait que je les vende ces « présos » avant de crier victoire ! L'idée m'est venue de retirer deux cents francs au distributeur, mais je n'aurais pas eu la somme en petite monnaie... bien que j'aurais pu aller ensuite en faire dans les magasins... et puis... et puis... Je n'allais quand même pas me défilier encore une fois ! Cette fois-ci non !

Au bout d'un quart d'heure, je n'en avais vendu que deux sur les vingt : Il était dix neuf heures trente, les gens rentraient chez eux, et ils voyaient plutôt d'un mauvais œil qu'un gars leur vende un préservatif au passage. Au mieux ils passaient sans rien dire, comme si je n'existais pas (parfois ils émettaient un petit grognement quand même), et au pire ils me jetaient à la figure un « pourquoi ? mais ça va pas la tête ? » des plus désagréables. Seul deux demoiselles toutes enjouées, qui m'avaient dit aller à une soirée chez des amis, m'en avaient pris un chacun.

Deux, en un quart d'heure, il allait me falloir... encore un peu plus de deux heures à ce train-là ! Et encore ! si je rencontrais à nouveau de charmants jeunes gens qui m'achèteraient ce que j'avais à vendre, mais pour ça il allait falloir affronter encore combien de regards réprobateurs, de grognements et de reproches ? Ça commençait déjà à sérieusement me fatiguer et je ne me sentais pas le courage de continuer sur cette lancée.

Aussi j'ai décidé d'aller à un endroit où je savais pouvoir vendre ma marchandise. L'alcool aidant, j'y suis allé sans crainte. Armé du prétexte de la vente des préservatifs, j'en oubliais même la désillusion de la première et dernière fois en date où j'y étais allé.

Un peu moins de dix minutes plus tard j'arrivais au pied de l'enseigne jaune et bleue du bar : « Au plaisir de l'autre ».

Je craignais que le bar ne soit fermé le lundi, mais ce n'était pas le cas. Autour des quelques tables éparpillées dehors à l'entrée, il y avait deux jeunes gens assis l'un en face de l'autre, une bière pour l'un, un coca pour l'autre.

Sans tergiverser plus longtemps, je suis entré dans le bar. Mon attention s'est portée de suite sur le barman, c'était le même que la dernière fois (d'ailleurs toujours habillé d'un tee-shirt trop serré). Sans vraiment prêter attention aux autres clients autour du bar, j'ai pris place sur un des tabourets de libre.

— Salut ! ça roule ? il m'a lancé en m'apercevant.

Il m'avait reconnu, tant mieux pour moi, au moins je n'allais pas avoir de mal à entamer la discussion... même si j'allais devoir faire un effort pour ne pas paraître trop saoul.

— Oui, ça va bien.

Finalement ma petite balade dans l'air un peu rafraîchit de la mi-octobre m'avait fait dessaouler un peu.

— Alors, je te sers quoi ?

— Heu... ben... une bière.

Le barman s'affaira quelques secondes à son comptoir avant de me poser devant moi un sous boc en carton et la bière qui allait dessus.

— En plus jusqu'à huit heures, c'est happy hour, donc t'as droit à une deuxième gratuite si tu veux.

J'ai regardé ma montre, en effet, il était huit heures moins dix.

— Ah ben c'est cool, j'ai répondu avec sourire.

Voyant qu'il allait s'affairer vers d'autres clients, j'ai retenu son attention d'un petit geste de la main.

— Au fait...

— Oui ?

— Voilà... c'est un peu compliqué à expliquer... Mais bon... à mon école, ils font un bizutage...

— Ah ? Si tard dans l'année ?

— Oui, bah, c'est un peu compliqué mais heu... Là j'ai eu des trucs à faire pour le coup.

— On vous fait courir en slip dans la rue ?

— Non, non, pas là... Là il faut que je vende des trucs.

Le barman a conservé son air enjoué, mais a froncé un peu des sourcils.

— Ah bon ?

— Oui... ben là je dois vendre une vingtaine de préservatifs.

— Oh ! (il sembla se détendre à nouveau), et tu as pensé à venir ici alors ?

— Ben... oui.

— C'est vrai qu'il y en a ici qui pourraient en avoir besoin !

— Héhé... j'ai pensé que le lieu s'y prêtait.

— Et tu les vends combien ?

— Alors on est un peu libre pour le prix, mais je crois bien me souvenir qu'ils souhaitaient qu'on les vende autour de dix francs.

— Dix francs pour un ?

— Oui.

— Wow ! Pas donné non plus !

— C'est vrai, mais c'est pour se payer des coups. Vu qu'on fait la fête après...

— Ah je vois ! Vous allez êtres beaux à voir demain !

— Bah ! on profite tant qu'on peut !

Puis un petit silence s'insinua entre nous deux, visiblement il réfléchissait à quelque chose.

— Si ça te dit, je peux même te donner un coup de main ?

— Ah bon ? j'ai répondu, surpris, ne voyant pas où il voulait en venir.

— Oui tiens, regarde !

Sur ce, le barman saisit une petite cordelette qui pendouillait et tira trois petits coups secs dessus, faisant à chaque fois sonner la cloche accrochée à l'autre bout.

Nombre de visages un peu hébétés d'entendre la cloche de fermeture à cette heure-là se sont tournés vers lui.

— NON NON ! ON NE FERME PAS ! C'ÉTAIT JUSTE POUR VOUS SIGNALER QUE LE JEUNE HOMME ICI (il me désigna d'un geste de la main) VEND DES PRÉSERVATIFS... C'EST POUR UN BIZUTAGE, DONC SI VOUS VOULEZ LUI EN ACHETER, IL EST ICI À VOUS ATTENDRE !

Maintenant tous les clients avaient les yeux braqués sur moi, je devais avoir piqué un phare pas possible, car alcool ou pas, j'étais tout de même sacrément intimidé. Histoire de ne pas paraître trop stupide, je me suis redressé sur mon siège et j'ai parcouru des yeux tous les clients afin qu'ils me voient bien.

Puis, trop embarrassé par tous ces regards pointés sur moi... moi le balourd parmi tous ces « beaux mecs » (quoique pas tous non plus), j'ai repiqué une tête dans ma bière histoire de me rassurer un peu.

*

Une demi-heure après il ne m'en restait plus que deux ! Au tout début les clients n'ont pas trop osé me demander, et puis un premier s'est levé... face à l'annonce du prix, il m'a dit « bah ! si c'est pour la bonne cause ! » et m'a donné une pièce de dix francs. Ensuite, au fil des trois demis de bière que j'ai pu boire dans la demi-heure, j'ai vendu le reste.

C'est alors que le barman s'est penché vers moi :

— Alors ? Il t'en reste combien à vendre ?

— Plus qu'deux !

— Bah, je t'en prends une ! ça me servira bien !

Après avoir fait l'échange avec le barman, me retrouvant avec ma bière vide et plus qu'un préservatif en poche, vu que l'heure tournait quand même, j'ai décidé de retourner voir Frank.

— Allez, je m'garde la dernière pour moi !

— Héhé, eh bien bonne bourre ! m'a-t-il répondu en guise de salut.

J'ai failli tomber en descendant du tabouret : Mes trois bières avaient remis en marche la machine à vague et ça tanguait à nouveau pas mal dans ma tête, je recommençais à avoir un peu de mal pour marcher droit.

Je suis sorti du bar en prenant appui sur la poignée de la porte pour masquer mon manque d'équilibre.

Dehors il y avait trois ou quatre gars autour de leur verre. En me voyant partir, l'un d'eux m'a interpellé : « Salut ».

Je lui ai répondu par la pareille.

— Il paraît que tu vends des capotes ?

— Heu... ouais, c'est pour le bizutage à mon école.

— Il t'en reste ?

— Une !

— Ben allez, si ça te dit je te la prends !

(après tout, pourquoi pas ! Comme ça j'allais vendre tout mon stock, et en plus toutes au prix fort !)

— P'quoi pas !

Une fois la vente effectuée, je les ai salués avec le sourire et j'ai pris le chemin pour retourner au bar de l'IUT, là où était resté Frank. Je me sentais vraiment détendu, déjà j'avais un bon coup dans le nez, mais aussi dans dix minutes, on allait avoir bouclé nos comptes Frank et moi. Et puis je me sentais joyeux aussi parce que j'étais retourné dans ce bar, et que cette fois-ci j'avais trouvé l'ambiance bien plus sympathique : La mauvaise expérience de ma première venue, qui pour le coup ne m'avait pas trop donné envie d'aller fréquenter plus en avant les établissements gays, s'en retrouvait ainsi bien atténuée, voire évaporée.

— T'aurais pas une clope ?

J'étais plongé dans mes pensées et la question m'a fait revenir sur terre.

Un gars se tenait devant moi : Pas plus de vingt ans, une demi-tête de plus que moi, emmitouflé dans un blouson un peu épais pour la saison.

— Heu... ouais, j'dois avoir ça, j'ai balbutié, encore un peu pris dans mes rêveries.

J'ai retiré le paquet de ma poche et en extirpai une cigarette que je lui tendis. Il la saisit de suite, la porta à sa bouche et se l'alluma avec son briquet à lui, puis il rejeta la tête en arrière en humant sa première bouffée... Dans le genre pas causant... d'ailleurs plutôt que de me remercier, il inspira longuement une seconde bouffée, l'air soucieux.

J'allais reprendre ma marche, quand finalement il s'est décidé à me parler.

— Dis, tu sortiras pas d'un bar là non ?

Décidément, le mot « merci » ne devait pas trop faire partie de son vocabulaire... et puis pourquoi cette question, d'ailleurs ?

— Heu... ben pourquoi ?

Là encore il a mis quelques secondes à me répondre, il semblait quand même quelque peu tendu.

— Ben, je sais pas, tu connaîtrais pas un bar sympa... ? hein ?

— Pourquoi tu cherches un bar ? C'est pas c'qui manque...

— Ouais, mais là tu ne sortais pas d'un bar spécial ?

— Spécial ?

— Ouais, un bar sympa... gay quoi... Tu comprends ?... J'ai un peu de mal à en parler.

Finalement il me semblait plutôt paumé qu'agressif.

— Ah ! oui... pas toujours évident. Je comprends... Il y en a un à deux rues d'ici... « au plaisir de l'autre » que sa s'appelle.

— Mais là t'en reviens non ?

— Heu... mais pourquoi cette question ? j'comprends pas...

— Mais si on t'a vu !

« On » ? : J'ai regardé alors autour de moi, il y avait à ma droite un autre gars à deux-trois mètres qui me regardait l'air méchant. Paniqué, j'ai regardé rapidement derrière moi, il y avait aussi quelqu'un d'autre... Et à ma gauche il y avait le mur... J'ai senti alors mon cœur se mettre à battre très fort.

J'ai balbutié quelque chose sans arriver à prononcer quoi que ce soit, c'est alors finalement lui qui a repris :

— On t'as vu sortir de ce bar ! Hein les gars ?

Les autres ont opiné du chef en maugréant un « ouais » étouffé.

Terrifié, je constatais alors, cette fois-ci complètement sorti de mes rêveries, qu'il n'y avait personne à part nous dans cette petite rue mal éclairée.

— Alors t'es pédé hein ?

— Heu...je...

— Arrête ! Tu sucés des bites, j'en suis sûr !

Il s'est approché vers moi.

— SALE SUCEUR DE BITES ! il m'a crié au visage en même temps qu'il me poussait en arrière.

— ET TU TE FAIS DÉFONCER LE CUL AUSSI ? et il m'a fait repartir encore d'un bon mètre en arrière en me poussant encore une fois.

J'étais tétanisé, je n'arrivais pas à répondre.

Il m'a alors saisi par le revers de la veste et m'a projeté contre le mur. Mon épaule a cogné douloureusement. Je n'ai eu à peine le temps d'avoir mal que mon agresseur était déjà sur moi et me poussait de nouveau pour me plaquer contre le mur.

— SALE PÉDÉ ! il m'a hurlé à deux centimètres du visage.

Ses deux comparses se trouvaient maintenant derrière lui, les mains dans les poches, me regardant fixement, sans expression.

— AU SECOUR, j'ai fini par hurler en désespoir de cause, À L'AIDE ! beuglai-je encore...

... avant de m'arrêter net, le souffle coupé par un coup de poing qu'il m'envoya sûrement de toutes ses forces dans le bide.

— Sale grosse tapette, me souffla-t-il alors d'une voix rauque au visage. On va te démonter la gueule !

« Sale grosse tapette »... : « gros » d'accord, je suis gros, comme je vous l'ai dit. Mais bon, « grosse »... « tapette », que des termes au féminin, qui traînent derrière eux toute la lourdeur du stéréotype. Car voyez-vous, je ne suis pas du tout efféminé : Je porte un bouc plutôt fourni, je ne suis pas maniéré, et je n'ai certes pas une voix de baryton, mais je ne m'exprime pas d'une manière marquée... Non, non, il faut quand même que je vous dise : À la télé, on vous montre un certain type de gay, quasi tous plus ou moins efféminés. Et dans la « vraie vie », certain le sont, certes, mais d'autres pas du tout. Alors parfois, cette culture du stéréotype, ça peut éner...

« OUCH », encore un coup dans le bide... déjà que j'avais toujours très mal à cause du coup précédent... Je me suis plié en deux sous le choc.

Donc, oui le stéréotype, ça peut énerver... C'est comme de dire que tous les gays s'enculent... bon, ben je peux vous assurer qu'il y en a qui n'aiment pas ça, alors vous voy...

Oh, non ! mon nez ! Ce connard venait de m'envoyer un coup de genoux dans la tête alors que j'étais courbé en deux... La douleur était aussi insoutenable que soudaine et je me suis tenu le nez à deux mains... Je n'ai pas tardé à sentir le sang couler...

... enfin, pour résumer, et de manière générale : méfiez-vous des clichés. Pour celui qui me concerne j'ai tendance à croire que ça évite à beaucoup de gens l'inconfort d'affronter certaines idées. Car si on arrête de se dire que c'est forcément marqué sur la tête de chaque gay, alors les gens seraient confrontés à une réalité qu'ils préfèrent sûrement ignorer : Ils comprendraient en effet que leur collègue de travail pourrait être homo, que le chauffeur routier qu'ils croisent sur l'autoroute pourrait l'être aussi... que le prof de leur enfant pourrait l'être... que leur mari pourrait l'être...

Bien trop flippant.

Maintenant mon agresseur se déchaînait. Il m'avait envoyé un coup de genoux dans les parties, et je me suis courbé à nouveau sous la douleur. Il m'a rattrapé ensuite par les épaules pour m'envoyer un autre coup de genoux en pleine tête, avant de finalement me relâcher pour me laisser retomber, en chien de fusil, sur le sol. La douleur affluait de toutes parts, c'était horrible... même si ils n'en avaient pas encore fini... loin de là : Je l'ai vu du coin des yeux s'écarter de moi, me présentant aux deux autres d'une révérence de la main. Les deux s'approchèrent, un sourire narquois sur les lèvres... Moi je gisais, prisonnier de mon sarcophage de douleur. Accompagné d'un petit rire satisfait, un premier

m'envoya un bon coup de pied dans le ventre, j'avais l'impression qu'on me broyait les boyaux à vif. L'autre m'envoya aussi un coup de pied au même endroit, puis s'en suivit une très longue série de coups à l'abdomen qui ne firent qu'augmenter la douleur... avant de progressivement la faire descendre, de faire tout descendre même : Je commençais à perdre connaissance. Des coups de pieds portés cette fois au thorax m'ont fait d'un coup ressurgir à la réalité, une douleur fulgurante me tenaillant les côtes. Je n'ai pu réprimer un cri de douleur... auquel répondit une chaussure qui vint se fracasser sur mon menton, projetant d'ailleurs ma tête en arrière. Celle-ci cogna violemment contre le sol, m'envoyant enfin loin de la conscience, loin de ce qu'ils me faisaient subir.

10. Convalescence

J'admirais le plafond parfaitement blanc au-dessus de ma tête. Je m'oubliais alors moi-même, dans cette contemplation de rien...

À croire que je regardais mon reflet...

Le bruit d'un rideau qu'on tire d'un coup sec, des pas sur un lino : je baissai les yeux pour voir.

— Alors Monsieur Rousseau, vous vous sentez comment ?

La voix de l'infirmière était trop aiguë, professionnellement joyeuse, tellement à contre courant du flot noir de mes pensées.

À peine essayai-je de répondre qu'une douleur vint me surprendre au coin des mâchoires... Celle-ci était supportable, mais sur le coup de la surprise je m'interrompis le temps de me ressaisir un peu.

— On... fait... aller... prononçai-je péniblement, gêné aussi par des joues qui me semblaient trop grosses et rigides.

— Je crois bien qu'on va pouvoir vous laisser rentrer ! balança-t-elle avec toujours cette saleté de bonne humeur de façade. Vos affaires sont toutes là, sous le lit, il faudra passer au guichet en partant, pour l'ordonnance et vos coordonnées.

Puis elle s'est arrêtée de jacasser, elle attendait sûrement que je réponde quelque chose. Alors j'ai fini par lui renvoyer un « hmm hmm » d'approbation pour qu'elle finisse et s'en aille.

— Bon !... Eh ben je vous laisse avec le docteur alors... Au revoir !

C'est ça ! Au revoir !

Le médecin qui était resté en retrait s'avança alors vers moi en même temps qu'elle s'en allait. Plongé dans la lecture de ce que je devinais être mon dossier, il ne daigna lever la tête vers moi qu'au bout d'un long moment.

— Monsieur Rousseau ...

Il s'arrêta un instant, le temps de me jauger du regard, l'air concentré, jugeant sûrement de l'ampleur des dégâts... dans le genre sympa c'est clair que les médecins, contrairement aux infirmières, ne se forçaient pas.

— ... bon je vais regarder tout ça plus en détail avant de vous laisser partir.

J'étais quand même un peu intimidé par le monsieur, surtout qu'après m'avoir regardé le visage sous toutes les coutures, il m'a demandé de pousser les draps afin de pouvoir observer les autres contusions... Quand même un peu gênant, vu qu'ils m'avaient déshabillé.

Au moment où j'ai abaissé la couverture ça m'a fait bizarre, comme si j'observais quelqu'un d'autre, comme si mon cerveau me disait « mais non, tu n'étais pas comme ça, c'est pas toi ! » : Disons que j'avais pris de la couleur, mon ventre tout doux tout rond se retrouvait entaché par sept ou huit grosses marques grisâtres, encore peu prononcées. J'avais aussi d'autres ecchymoses au niveau du torse, sur le côté...

Minutieusement, en même temps que moi finalement, le docteur observait mes blessures. Sur chaque ecchymose, il appuyait un peu, me demandant si ça faisait mal ou pas.

Finalement il se redressa, et me fixa, l'air embêté.

— Eh ben, je ne sais pas qui vous a fait ça, mais on ne vous a pas raté.

Cette démonstration d'attention de sa part m'a surpris, alors j'ai fait un effort pour lui répondre.

— Oui, ça on ne m'a pas raté.

— Vous savez... monsieur Rousseau. Ici nous avons des personnes avec qui vous pourrez parler si vous le désirez.

Aller, il voulait m'amener au psy... Alors c'était bizarre, ça m'aurait peut-être aidé, mais penser que j'allais passer entre les mains d'un psy me démoralisait plutôt qu'autre chose : Je n'étais quand même pas dans une telle détresse au point de devoir m'en remettre aux soins d'un psychologue ?

— Heu... non... je ne préfère pas.

— Vous êtes sûr ? Insista le médecin, me fixant dans les yeux d'un air inquiet.

— Oui... Sûr.

— Bien ! bon... (il semblait contrarié, mais je n'allais pas aller voir un psy !)

Alors je vous explique comment ça se passe : Vous avez des contusions un peu partout... On vous a fait des radios, tout est a priori en place. Néanmoins il y a quand même le nez et deux côtes cassées... J'aimerais que vous repassiez ici dans une semaine pour faire des radios... pour qu'on s'assure que tout ça se ressoude correctement.

— Heu... d'accord.

Comme s'il cherchait toujours à me convaincre de revenir, il continua :

— Et derrière toutes vos contusions, a priori il n'y a pas de problème, mais bon... certaines ont fait des hématomes assez importants, donc il serait important de les garder à l'oeil...

— OK, d'accord, je reviendrai.

— Bien !... Dans une semaine alors ?

— D'accord.

— Disons mardi matin ?

— Ok, je viendrai.

— Vous vous présenterez dans une semaine à la réception, là où l'on va vous donner l'ordonnance tout à l'heure. Au pire si je ne suis pas disponible à ce moment-là, ce sera un autre médecin qui vous examinera.

— D'accord.

— Bon eh bien monsieur Rousseau, je vous souhaite bon rétablissement... (il hésita un instant). Vous êtes sûr que... que vous ne voulez pas en parler ?

— Sûr, lui répondis-je avec un sourire décidé, mais forcé.

— Très bien... Je vous laisse donc l'ordonnance à l'accueil, récupérez là en partant.

Puis il s'en alla, refermant le rideau derrière lui.

Je suis encore resté quelques secondes allongé, craignant quelque peu de quitter ce doux cocon... Après tout les ennuis commencent du moment où l'on sort du lit.

Quand mes pieds ont touché le lino, j'avais déjà mal partout. J'ai attendu un peu que ça se calme, puis je me suis penché, en grimaçant de douleur (mes côtes surtout), pour attraper le sac plastique qui dépassait de sous mon lit.

Dedans il y avait bien mes affaires. Je me suis habillé lentement, pas vraiment pressé de partir. Encore un instant d'hésitation, et puis j'ai tiré le rideau : Dans le couloir une légère agitation régnait, les allées et venues du personnel médical principalement. Avant d'aller au guichet, j'ai fait un crochet par les toilettes : J'avais envie de pisser... mais aussi de me voir dans une glace.

Pas beau, pas beau à voir : J'avais une attelle sur le nez, fixée avec un petit sparadrap... Bon, ça, je n'avais pas eu besoin d'un miroir pour m'en rendre compte. Mais on aurait dit aussi que j'avais une balle de golf coincée dans ma joue droite, ça avait commencé à noircir d'ailleurs. Ma lèvre inférieure s'était ouverte sous les coups et j'avais maintenant un gros trait foncé qui la barrait en son milieu, ça tirait dessus et faisait mal dès que j'essayais de sourire un peu. Sous les yeux, près du nez, j'avais de belles traces noires qui étaient apparues, sûrement des ecchymoses dues au nez cassé, en attendant ça me faisait de belles cernes ! J'en plaisante, mais pourtant je n'en menais pas large... Je réalisais que ce visage ravagé en face de moi était le mien, et ça me rendait malade à en avoir mal au bide. Je voyais mon corps à moi esquinté, démoli, avili. La tristesse, la frustration me faisaient suffoquer.

Je suis ressorti des toilettes passablement déprimé, et j'ai traîné des pieds jusqu'à l'accueil. On m'y donna une ordonnance : principalement de la pommade pour les ecchymoses et des anti-douleurs. On me fournit aussi un mot du médecin demandant une dizaine de jours de repos, on me conseilla de l'envoyer à mon école. On m'a aussi dit qu'une partie des frais n'était pas prise en charge et qu'on m'enverrait la facture à mon adresse...

Merci ! Trop gentil de devoir payer parce qu'on s'est fait taper dessus...

Dans le service, l'air était chaud et imbibé de cette odeur caractéristique des hôpitaux : ce cocktail olfactif plutôt désagréable, mais dont on arrive pourtant pas vraiment à en déterminer la nature. Alors l'air du dehors m'a surpris par sa fraîcheur. J'ai levé les yeux : le temps était gris, finalement comme ça l'était dans ma tête. J'ai regardé ma montre, il était quinze heures : Pendant la nuit, on me l'avait enlevée pour la mettre avec le reste dans le sac, j'avais alors perdu un peu la notion du temps dans ce box aux murs blancs et sans fenêtres.

J'ai longé un petit square pour arriver de suite à la Place du Commerce, au centre de Nantes. Il y avait là pas mal de monde et le comportement des gens à mon égard m'est très vite devenu insupportable : Un regard en coin d'abord, pour ensuite me fixer carrément de face afin de ne rien manquer des détails de ma tête de boxeur... Et leur expression : mélange de surprise, de compassion et de répulsion. Je me suis engouffré rapidement dans un bar-tabac présent sur la place pour acheter un paquet de cigarettes. Le buraliste a aussi fait une sacrée tête en me voyant. J'en avais marre. Dissuadé sous les coups des regards des autres, j'ai décidé de ne pas passer comme prévu à l'IUT déposer le mot du médecin, je n'avais qu'à l'envoyer par la poste. Je suis rentré chez moi en empruntant les petites rues et en rasant les murs.

Tout au long du trajet de retour j'ai marché la tête baissée. Non pas par honte, mais plutôt pour cacher mon visage aux rares passants que je croisais dans les

petites rues que j'empruntais pour rentrer : je voulais qu'on me laisse tranquille, et j'avais assez vu comme ça cet air effaré que mon état provoquait sur les gens. Mais au bout d'un moment, j'ai pressé le pas : Je commençais à avoir peur. Mon agression avait eu lieu dans une petite rue calme, du même genre de celles par lesquelles je passais pour échapper à la foule...

D'ailleurs en parlant de mes souvenirs de l'agression, je ne vous ai pas trop dit ce qui m'était arrivé après avoir perdu connaissance. Eh bien les heures qui suivirent furent pour moi qu'une série de flashes de conscience momentanés. Le premier est l'image d'un homme, la trentaine, accroupit devant moi, qui répète inlassablement « ça va monsieur ? ça va ? ». Ma tête tourne follement, un sifflement entêtant tinte sans discontinuer dans mes oreilles, et je vois très flou. L'inconscience est revenue sur moi sans même que je n'aie eu le temps de lui répondre. Ensuite ça passe directement à l'ambulance, où je me retrouve allongé sur une civière, un médecin ambulancier claque des doigts devant mes yeux en me disant « MONSIEUR ! VOUS M'ENTENDEZ ? ». Je balbutie, finis par répondre que oui, il me demande alors mon nom, je le lui donne avec difficulté, avant de replonger. Ensuite je suis à l'hôpital, toujours complètement dans le gaz, on finissait de me déshabiller, trois ou quatre personnes s'affairent avec frénésie autour de moi. J'attendais avec un peu d'impatience de retourner dans les pommes et d'oublier tout ça, mais ça ne venait pas. Mon vœu a quand même fini par être exhaussé quand on m'annonça finalement qu'on allait me faire une piqûre pour anesthésier mon nez, et qu'on allait aussi me donner des gouttes sous la langue pour me faire dormir un peu... On m'a dit plus tard que c'était pour que l'ORL puisse me remettre mon nez en place sans que je ne saute au plafond. Pendant les heures qui suivirent, à cause de l'anesthésie locale, quand j'émergeais parfois un peu, j'avais la sensation désagréable d'avoir une pomme de terre à la place du nez. Puis quand j'ai été de nouveau pleinement réveillé, quelqu'un est venu et m'a expliqué pour mes contusions, mon nez, mes côtes cassées : « Pour les côtes, pas besoin de bandage, ça ne servirait pas à grand-chose. Vous aurez juste des antalgiques pour soulager la douleur, et évitez les gens qui vous font rire pendant trois à quatre semaines ». Il m'avait dit aussi que j'allais avoir un souffle plus court, et en effet je suis arrivé à mon petit logement d'étudiant quelque peu essoufflé par le trajet du retour de l'hôpital... quel pied, j'étais vraiment cabossé de partout... Dommage que je n'aie pas eu de tendances masochistes, au moins j'aurais pu apprécier.

Enfin seul !

J'ai refermé la porte derrière moi, et la main toujours sur la poignée, je me suis finalement laissé aller à un long soupir.

De là, je n'ai pas bougé pendant un instant, ressassant ce qui venait de m'arriver : Le terrible TP à l'IUT avec les photos sur l'écran, beaucoup de bières, Frank, le bar gay, l'agression... l'hôpital. Je me suis revu sortir d'ici la veille au matin, jamais à ce moment-là je n'aurais imaginé que tout allait dérapé comme ça... Tout était différent maintenant.

Me sentant soudain las, j'ai voulu m'allonger, alors j'ai pris, en traînant des pieds, la direction de mon lit.

Je n'y suis pas resté longtemps : Enfoncé dedans plus qu'allongé dessus à cause de ce sommier complètement défoncé, je me sentais étouffer, oppressé... Je me suis levé pour aller me prendre un verre d'eau.

Devant le lavabo, j'ai dû à nouveau affronter le miroir : Bien entendu, rien n'avait disparu depuis, je faisais toujours peur à voir... Et passée la douleur de me voir autant cabossé, c'est la peur qui est venue prendre la place : Soudain je me suis rendu compte que je devrai forcément ressortir de chez moi, que je devrai montrer mon visage aux autres, que j'allais devoir subir leur regard, leur jugement... J'en avais la nausée. Agrippé au lavabo, j'essayais de recouvrer mon calme... mais tout a continué à se bousculer dans ma tête : Car dehors ? Demain ? La semaine prochaine ? L'avenir me faisait soudain horriblement peur, sortir me faisait peur, vivre me faisait peur... Et si je recroisais dans la rue les gars qui m'avaient tabassé ? Et si... ? et si... ? et si...

Je perdais pieds, je tremblais, je suffoquais, ma vue commençait à se troubler, et dans le maelstrom furieux de mes pensées, s'est ajouté Frank, car la veille au soir, il avait dû rester au bar à m'attendre ?... en vain ! Et maintenant ! Hein maintenant ! Il allait peut-être redevenir comme avant ? Comme je n'étais jamais revenu, il allait se dire que je m'étais défilé ! Et tout allait reprendre !

C'en était trop, j'ai tressauté, poussé un gémissement, et les larmes sont venues. Penser devenait une torture que je ne pouvais plus arrêter. Je revisualisais ces deux derniers mois en me disant que tout allait recommencer. Les images me torturaient, j'ai tressauté encore, une douleur m'a lancée sur le côté... mes côtes cassées. Et là, comme une ronde infernale, tout s'est amplifié : mes pleurs, les soubresauts, la douleur dans mes côtes, mes pensées, mes pleurs... J'ai alors lâché le lavabo pour retourner m'écrouler à plat ventre sur mon lit, et là sans pouvoir retenir mes sanglots plus longtemps, je me suis résigné à pleurer franchement.

Je geignais, la tête dans l'oreiller. J'avais mal au corps, mal au cœur, à l'extérieur, à l'intérieur, partout. Je ne pouvais plus m'arrêter de chialer, et les larmes, au lieu de m'apaiser, me blessaient dans mon amour propre, me faisant pleurer encore davantage...

Et puis j'ai entendu le bruit d'une poignée. Surpris, j'ai juste eu le temps de me retourner pour voir la femme de Robert entrer, l'air inquiète, chez moi.

— J'ai entendu des pleurs, vous allez b... Oh mon dieu !

Elle avait joint les mains sur sa bouche, et me fixait, les yeux écarquillés : Au moins si j'avais encore eu des doutes sur la visibilité des dégâts, j'étais maintenant rassuré.

Elle est restée plantée là, ahurie, sans rien dire. J'étais véritablement effaré qu'elle soit rentrée comme ça chez moi. Car j'étais quand même chez moi non ? En plus de tout ce que je venais de subir je ne pouvais pas avoir d'intimité ?... J'ai alors senti les larmes pousser pour revenir : Je les ai refoulées en me laissant envahir par la frustration, par l'écœurement... par la colère. Tout en me levant du lit, du dos de la main, j'ai séché discrètement les dernières souches d'humidité sous mes yeux, et, debout face à elle, sans la moindre once de sympathie dans la voix, je lui ai demandé :

— Qu'est ce que vous faites là ?

Au lieu de répondre à ma question, elle a continué sur sa lancée :

— Mais que vous est-il arrivé ?

— Ce sont mes affaires.

— Ah non ! Qu'est ce que vont dire vos parents maintenant ?

Mais de quoi se mêlait-elle ? J'ai préféré changer de sujet et remettre une couche sur sa venue inopinée :

— Je n'ai pas le droit d'être tranquille ici alors ?

— Je... heu... mais comment vous vous êtes faits cela ?

Visiblement elle n'était pas très décidée à justifier de son intrusion ici... J'avais réellement envie de lui faire du mal, de la frapper : Elle m'avait tout de même surpris en train de pleurer, et je me sentais humilié... Terriblement humilié.

— Pas vos oignons, j'ai fini par répondre entre mes dents.

— Oh mais si ! ce sont mes oignons ! elle m'a répliqué en haussant le ton. Que vont dire vos parents ?

Mes parents, mes parents... Décidément, elle n'avait que ça en tête.

— Ça, ça ne vous regarde pas.

— Ah... et si après ils me font des histoires, hein ?

Quoi répondre à ça ? Rien ! Franchement, j'étais majeur, depuis une année seulement, certes, mais majeur quand même.

Plutôt que d'aller lui répondre une horreur, j'ai préféré laisser passer mon tour... Alors elle a continué :

— Ah, vous allez appeler vos parents, j'y tiens !

— Encore une fois, ce sont mes affaires, et je suis majeur.

— Mais vous avez vu dans quel état vous êtes ? Non, je vais aller les appeler et vous vous expliquerez avec eux. Je ne veux pas avoir d'histoires moi.

— Non, je les appellerai moi-même plus tard.

— Sisi, je les appelle !

Et là-dessus, elle a pris la direction de la sortie. J'ai eu envie de l'arrêter sur le champ, mais j'ai retenu mon geste in extremis. Je me contrôlais tout juste.

J'ai quand même bégayé quelques bribes de mots, mais elle partait déjà.

De suite alors, j'ai eu envie de sortir, de fuir tout ça, de prendre mon blouson et de partir, mais à quoi bon ? pour aller où ? et avec ma tronche en plus... Alors j'ai voulu aller chez eux pour leur gueuler dessus et leur dire clairement ce que je pensais. La pression montait, je tournais et virais, j'allais y aller, j'allais entrer dans leur foutue baraque en claquant les portes et en beuglant leurs quatre...

C'est alors qu'elle est revenue, l'air glaciale.

— Je les ai appelés, vous pouvez leur parler, ils sont à l'autre bout du fil.

Ça m'a calmé d'un coup.

Je ne lui ai même pas répondu, l'idée de devoir parler à mes parents m'épouvantait déjà assez, alors j'avais d'autres soucis que de répondre à cette mégère. Je l'ai donc suivie docilement, parfaitement résigné. Je passai dans la cour, puis entrai pour la première fois dans leur couloir, dans la salle à manger... Je me fichais de leur maison, je n'avais d'intérêt que pour le téléphone : Et il m'attendait, là, impassible, décroché et posé sur la commode.

Sans dire un mot, j'ai saisi le combiné.

— Allo ? j'ai commencé d'une petite voix mal assurée.

— David ?

J'ai réfréné une nouvelle salve d'émotions en entendant sa voix, la voix de ma mère, tellement synonyme de calme, de protection pour moi. Ça contrastait tant avec ce qui m'arrivait... J'encaissais mal.

— Oui.

— C'est toi ?

La proprio n'avait pas dû se priver de lui dire dans quel état j'étais car la voix de ma mère était vibrante d'émotion.

— Oui, c'est moi.

— Mais... mais qu'est ce qu'elle vient de me dire ? Que t'est-il arrivé ?

— Ben... j'ai passé la nuit aux urgences.

— Aux urgences ?... C'est grave alors ?

Je la sentais de plus en plus paniquée.

— J'en suis sorti. Ça va quand même.

— Mais elle m'a dit que tu étais défiguré !

Je lançais un regard oblique et furieux à la proprio qui se tenait, sale verrue, à deux trois mètres de moi.

— Non, je ne suis pas « défiguré ».

— Mais elle m'a dit que...

— J'ai des bleus et des bosses un peu partout, et j'ai une attelle sur le nez pour le tenir en place... Oui, ma tête me fait peur aussi, mais les médecins m'ont dit qu'il n'y aurait plus rien dans quelques semaines.

— Mais comment... qui est ce qui t'as fais ça ?

— Si je le savais.

— Mais c'est arrivé comment ?

Au moins vous voyez, l'avantage quand on est homo et qu'on ment à ses parents pour éviter de les mettre au courant, c'est qu'on devient forcément assez vite dégourdi dans l'art de transformer la réalité juste ce qu'il faut pour leur cacher la vérité.

— Je rentrais chez moi, il devait être vers vingt et une heure trente. Je rentrais de chez un pote chez qui j'étais allé jouer un peu sur son ordi... Enfin voilà, rien de bien méchant ! C'est juste que j'ai pris une rue un peu trop déserte, que je devais avoir la gueule de l'emploi... Je suis mal tombé.

— Mal tombé ? Ah ça... mais tu ne les as pas vus venir ?

— Maman... Si j'avais pu... ils étaient trois.

— Trois ? Oh mon dieu !

Je laissai patiemment courir un blanc, comprenant que ma mère avait besoin d'un peu de temps pour digérer ce que je venais de lui dire. Elle finit par reprendre :

— Mais là tu ne vas pas à l'IUT alors ?

— Non, j'ai un peu plus d'une semaine d'arrêt.

— Alors rentre à la maison !

La proposition tombait là, abrupte, et je ne l'avais pas vraiment anticipée. C'était clair que l'idée de retourner chez ma mère, là, sans attendre, m'aurait soulagé d'une manière incroyable. Finalement j'en avais franchement besoin, viscéralement envie. Mais ça me semblait trop beau, impossible.

— Oui... mais... j'ai rendez-vous dans une semaine à l'hôpital.
— Eh bien tu iras à l'hôpital ici ! Tu ne vas pas rester à Nantes dans cet état-là quand même !
La voix de ma mère, son insistance à me revoir, le tracas qu'elle se faisait pour moi... Tout cela contrastait tellement avec ma vie ici... J'avais les yeux humides, j'ai répondu d'une voix vibrante :
— Oh maman, tu crois ?
— Mais oui ! Appelle-les, ils te diront que tu peux !
— D'accord.
— Et puis tu me dis avant d'arriver. Je te ferais un bon repas, tu dois bien avoir besoin d'un peu de réconfort.
— D'accord maman, j'ai répondu en pleurnichant presque. Je partirai demain alors... là c'est un peu trop tard pour un train ce soir.
— Allez, ça va aller mieux...
— Moui...
— Allez, tu m'appelles demain, une fois que tu sais quand tu arrives.
— D'accord, articulais-je en reniflant.
— À demain alors.
— À demain maman.
Je raccrochai alors le combiné d'un geste lent, d'une main tremblante. Je relevai la tête, séchant mes yeux du bout des doigts.
Elle était là, à côté de moi, me regardant avec un air pincé.
— Vous partez demain alors ?
— Oui.
— Vous voulez appeler l'hôpital d'ici ?
Je l'avais assez vue comme ça. Tout ce que je désirais, c'était qu'elle me foute la paix.
— Non, j'appellerai d'une cabine.
— Vous êtes sûr ?
— Oui.
— Comme vous voulez.
Puis le silence prit toute la place. Peut-être attendait-elle que je dise quelque chose. Peut-être voulait-elle que je la remercie d'avoir appelé mes parents ? Mais c'était bien davantage du dégoût que de la reconnaissance que j'avais pour elle : Elle avait violé mon intimité, brisé mon libre-arbitre.
— Je vais retourner chez m... dans mon logement.
— Bon... je vous raccompagne.
— Je connais le chemin, merci.

J'ai passé une partie de la soirée à chialer, silencieusement, affalé sur mon lit, me plongeant la tête dans l'oreiller quand les sanglots devenaient trop forts. Le lendemain, à la première heure, je suis allé à la pharmacie pour y prendre mes médicaments et j'ai posté le mot d'absence du médecin pour l'IUT. Ensuite, d'une cabine téléphonique, j'ai appelé l'hôpital où ils m'ont dit de passer dans ce cas prendre un courrier avant de partir. J'ai enfourné en vrac quelques affaires dans mon sac, et aussi vite que j'ai pu, je suis arrivé à l'hôpital. On m'y a

donné une lettre fermée à remettre au médecin que je verrai là-bas. J'ai filé ensuite illico à la gare, un train partait vingt minutes plus tard. J'ai appelé comme convenu ma mère pour la prévenir de mon arrivée.

Et à onze heures et demie je m'enfuyais enfin de Nantes...

...Essayant d'oublier que je devrai y retourner une dizaine de jours plus tard.

11. Pause culinaire

Les bras pendants, chacun tiré vers le sol par un sac de courses, je regardais ma mère peiner à ouvrir la porte.

— Ton père arrive à l'ouvrir sans problème, je me demande bien comment il fait !

Ne trouvant rien de bien intelligent à répondre, je passais mon tour.

— Ah, ça y est ! quand même ! dit-elle tout en saisissant la poignée d'un geste pressé. Tu pourras rentrer les courses s'il te plait ? là il faut que j'y aille... j'ai trop envie !

À peine finissait-elle sa phrase qu'elle était déjà rentrée dans les toilettes.

J'entrais alors à mon tour dans la maison, et déposais mes sacs sur la table de la cuisine avant d'aller chercher ceux qui restaient dans le coffre de la voiture.

Nous rentrions de l'hôpital, où j'étais allé passer la visite de contrôle qu'on m'avait demandé de faire au bout d'une semaine : A priori tout allait bien, pas de problème. Les bosses avaient dégonflé, et les bleus avaient viré du noir au bleu. Je gardais pourtant la peau flétrie par endroits et même si les ecchymoses commençaient à s'atténuer quelque peu, ça restait malgré tout très visible, surtout quand vous en avez en plein milieu de la figure. Sinon pour finir, les os allaient bien : On m'avait allongé sur un grand plateau, avec au-dessus de moi l'appareil à radios, une grosse boîte pendue depuis le plafond qui m'a pris le thorax et le crâne en photo : Tout ressoudait bien, et la nouvelle m'a fait d'autant plus plaisir qu'ils m'ont dit qu'il ne serait pas nécessaire de refaire un autre examen.

Je commençais à ranger les affaires dans les placards quand ma mère est arrivée dans la cuisine.

— On s'en occupe ensemble alors ?

Je lui avais indiqué que je m'étais mis à cuisiner un petit peu à Nantes, alors elle m'avait dit que je pourrais l'aider si je le voulais. J'ai trouvé l'idée sympathique et j'ai accepté avec plaisir.

Je me sentais mieux depuis mon arrivée, bien que ma mère ait été très chamboulée en me voyant. Elle a accusé le coup et j'ai bien cru qu'elle allait fondre larmes dans la gare, mais elle s'est retenue, tout juste. J'ai vu mon père le soir, à sa rentrée du travail, comme à son habitude il est resté plutôt stoïque, j'ai même eu l'impression que ça le mettait en rogne de me voir comme ça. Quant à ma sœur, elle n'habitait plus chez mes parents depuis quelques années, mais elle est venue passer le dimanche à la maison... et elle m'énerve parfois : Elle est quand même allée me reprocher de me promener trop tard le soir... Mais bien sûr ! à vingt heures pétantes il faudrait que je sois bouclé chez moi à double tour... ben voyons, c'était de ma faute ce qui m'était arrivé, je n'avais pas qu'à être aussi imprudent... ben tiens !

Bon c'est pas tout ça, ce n'est pas que je m'ennuie à vous raconter ma vie, mais j'ai une blanquette de veau à faire, et avec ma môman en prime !

Alors pour notre blanquette de veau, disons pour quatre personnes, il vous faut :

- 1 kilogramme d'épaule de veau désossée.
- 80 grammes de beurre.
- Un pot de crème fraîche.
- 4 carottes.
- 4 œufs.
- 2 oignons.
- 2 clous de girofle.
- Des champignons.
- Un citron.
- Thym, laurier, persil.
- De la farine.
- Du poivre et du sel.

Tout d'abord il vous faut gratter les carottes avec un couteau pour enlever leur peau, puis les nettoyer à l'eau et les couper en morceaux

Ensuite, place aux larmes ! car on pèle les oignons et on les coupe en quartiers, et pour se venger on en pique deux avec des clous de girofle.

On prend ensuite la casserole pour y faire fondre une noix de beurre, puis on y fait rissoler les morceaux de blanquette de veau.

Enfin on ajoute les carottes, les champignons, les oignons, et le trio thym, laurier, persil.

On mouille d'eau froide jusqu'à recouvrir le tout, un peu de sel et de poivre, on met le couvercle et on laisse chauffer doucement pendant une heure.

Maintenant, la sauce !

Pour ce faire on met le reste du beurre dans une casserole, et dès qu'il commence à frire, on y verse deux cuillères à soupe de farine, puis on le fouette jusqu'à ce qu'il mousse légèrement. On y ajoute ensuite cinquante centilitres du bouillon provenant de la cuisson de la viande, et on laisse cuire tout doucement quelques minutes.

Pendant ce temps, on mélange quatre jaunes d'œufs dans un bol avec quatre cuillères à soupe de crème fraîche et le jus d'un demi-citron. On verse ensuite le tout dans la sauce en fouettant vigoureusement.

Et voilà ! Il ne nous reste plus qu'à égoutter les morceaux de veaux, les carottes, les oignons... et à verser le tout dans la sauce.

Ensuite c'est fini ! Enfin, il faut aussi faire cuire du riz pour aller avec, mais là-dessus je ne pense pas devoir vous indiquer la marche à suivre.

J'étais bien content de cuisiner avec ma mère, je me suis affairé à la préparation de la viande pendant qu'elle s'occupait de la sauce et du riz. On a cuisiné en parlant, en rigolant : vraiment un bon moment. À midi, elle, mon père et moi nous sommes régalez... Bref... tout allait bien ! Et finalement on a pas grand-chose à dire quand tout va bien.

Il est clair que j'aurai plus à vous dire sur les semaines qui ont suivi.

12. Refus d'obtempérer

On a beau ne pas en avoir envie, on a beau le redouter, on a beau freiner des quatre fers, on a beau s'échiner à tout mettre en œuvre pour le chasser, rien n'y fait : le lundi finit toujours par revenir.

Qui plus est pour moi ce lundi était synonyme de retour à l'IUT, et après presque deux semaines loin de ces murs, je craignais de devoir faire face aux questions, aux remarques, aux regards des autres, surtout que mon visage gardait encore de belles traces de ce qui m'était arrivé.

Je marchais ainsi la clope au bec en cette matinée plutôt froide de début novembre. Il était huit heures moins le quart : j'étais dans les temps pour arriver à l'heure en cours même si je n'avais pas pris le même chemin que d'habitude pour m'y rendre : J'avais de plus en plus tendance à préférer emprunter les rues où il y avait davantage de passage : Même si c'était moins agréable, je m'y sentais moins oppressé, plus en sécurité. Alors pour aller en cours, ça me rallongeait un peu le chemin, mais ça n'était pas grave car je n'avais absolument pas envie de retourner à l'école : Tout en marchant, je n'arrêtais pas de me faire le film de mon retour là-bas, d'imaginer la tête des gens en me voyant, d'imaginer leurs questions, leurs réactions... Et puis Frank, qu'est ce qu'il allait me dire Frank ? Qu'allait-il me faire ?

À cette idée, je me suis senti pris de vertiges, je me suis alors adossé contre le mur pour reprendre un peu mes esprits. Mais la peur était là, bien installée. Je ne pouvais m'empêcher de me répéter que je me jetais dans la gueule du loup, que Frank allait m'en faire voir des vertes et des pas mûres pour n'être jamais revenu au bar, que j'allais être le centre de toutes les attentions avec ma tête de boxeur, que par-dessus le marché j'allais être largué en cours vu tout ce que j'avais manqué...

J'en avais une barre de douleur qui me vrillait l'estomac. Je suffoquais en ressassant tout ça dans ma tête, mais il fallait bien que j'y aille non ? Il fallait bien que je retourne à l'école, je ne pouvais pas me défilier ?

C'est là que j'ai commencé à entrevoir la chose : Après tout, je pouvais peut-être sécher les cours quelque temps ? À l'IUT ils avaient dû recevoir le mot du médecin que j'avais posté, je pouvais très bien dire que je me sentais toujours mal et justifier ainsi de quelques jours d'absence en plus, non ?

Mais il fallait que j'y retourne un jour quand même ! je ne pouvais pas complètement arrêter d'y aller ! Non c'était stupide de vouloir sécher, j'ai alors repris mon courage à deux mains et j'ai fait quelques pas vers l'école. Mais l'appréhension est revenue aussi sec : Alors je me suis arrêté, j'ai fermé les yeux un instant, j'ai inspiré un grand coup, et puis j'ai repris ma marche, essayant de penser à autre chose.

Mais quand je suis arrivé au dernier coin de rue et que j'ai vu l'entrée de l'IUT, ma panique a été telle que j'ai fait demi-tour illico, une voix me hurlait d'y aller quand même, mais j'ai refusé d'y obéir plus longtemps, je ne voulais pas y aller, j'avais trop peur, un point, c'est tout... tant pis pour les conséquences. De toute

façon, on était début novembre et les partiels étaient mi-janvier, j'avais le temps de me refaire avant qu'ils n'arrivent.

Je suis retourné directement chez moi pour m'y enfermer toute la journée. J'y ai passé mon temps à lire, à écouter la radio, à regarder la télé, à jouer sur mon ordinateur... Je faisais toutefois attention à garder le son très faible : Je ne voulais pas que mes proprios, qui devaient croire que j'étais en cours, m'entendent et ne se ramènent chez moi sans crier gare... une fois m'avait suffi.

Le soir je me suis couché tôt, sans vraiment le vouloir en fait : Tranquillement allongé sur le lit, à regarder la télé, je me suis endormi sans m'en rendre compte. Je me suis réveillé au milieu de la nuit, la télé toujours allumée. Je l'ai éteinte et me suis rendormi aussitôt.

J'étais debout dès l'aube, et pour huit heures je me retrouvais devant l'entrée... du supermarché ! Je n'ai pas tergiversé ce matin-là pour me demander si j'allais en cours ou pas, je n'ai pas hésité un instant à sécher une autre journée. Une fois mes victuailles achetées, je suis rentré chez moi en évitant toujours de prendre les petites ruelles. J'ai ensuite refermé avec soulagement ma porte, j'allais pouvoir passer une bonne petite journée, bien au chaud chez moi, avec ma télé, mes bouquins, mon ordinateur et mes sacs remplis de charcuteries, de carottes râpées, de taboulé, de salade piémontaise, de gâteaux, de soda et de canettes de bière.

Ma tranquillité fut complète jusqu'à 17h10, heure à laquelle on frappa à ma porte.

J'étais occupé à manger des tranches de saucisson, allongé sur mon lit, en regardant la télé. J'ai arrêté alors mon geste, suspendant ma respiration, ne bougeant plus, tout ouï au moindre son venant de l'extérieur : Est-ce que j'avais rêvé ? venait-on vraiment de frapper à ma porte ? Non, pas possible, j'avais dû mal entendre... qui viendrait me voir de toute façon ? Mais si tel était le cas ? Si c'était quelqu'un venu de l'école ?

J'ai pensé alors continuer à faire le mort, espérant que mon visiteur s'en irait, mais j'avais la télé allumée, et même à bas volume pour ne pas que mes proprios ne me repèrent, on devait malgré tout l'entendre un peu depuis l'autre côté de la porte d'entrée.

On frappa une seconde fois, cette fois-ci, je n'avais pas rêvé, j'en étais sûr, on avait frappé... Je me suis redressé, et assis sur mon lit, encore quelque peu sonné, j'ai braillé un maladroit « heu, oui je vous ouvre ! », pour ensuite m'affairer dans un rangement éclair : Il y avait plein d'emballages plastique de nourriture, éparpillés çà et là, à moitié ou complètement vides. À une vitesse incroyable, j'ai tout fourré dans un placard pas trop rempli, puis m'assurant que plus rien ne traînait sur le sol, j'ai choppé les derniers cadavres de canette de bière qui traînaient sur ma table de nuit pour les fourrer avec le reste. Le placard, du coup bien plein, rechigna à se fermer, j'ai dû pousser un peu pour arriver à le boucler.

Enfin je me suis retourné vers la porte, me demandant bien qui ce pouvait être.

J'ai pris mon courage à deux mains, avançai jusqu'à la porte... abaissai la poignée...

C'était Carole.

— Heu... Carole ?

Elle avait un air sacrément pincé, j'imagine qu'elle n'était pas venue pour me caresser dans le sens du poil.

— Salut...

Elle s'est sûrement rendu compte à ce moment-là de mes vagues traces d'ecchymoses maintenant jaunâtres et de ma peau toujours un peu flétrie. Et elle ne réprima pas son étonnement :

— Eh ! tu en as une tête ?

— Et encore, on ne voit presque plus rien.

— Ah bon ? c'était pire avant ? c'est-à-dire ?

— Ben... bien pire... dans le genre boxeur après un gros match.

— Hein ? tu t'es battu ?

À ma grande surprise, j'ai compris qu'elle ne savait pas ce qui m'était arrivé.

— Non, pas trop, je ne me suis pas battu, ce sont plutôt les autres qui m'ont battu, moi je n'ai rien pu faire.

Je poussais un soupir tendu en repensant à la scène.

— Ah...

Elle semblait sincèrement désolée, peut être s'y mêlait-il aussi une certaine gêne, car à son expression de tout à l'heure, il était évident qu'elle n'était pas venue me souhaiter bon rétablissement.

— Mais à l'IUT, on vous a dit quoi ?

— Ben pas grand-chose... que tu serais absent quelques jours pour « cause médicale ». Ils n'ont pas été plus précis.

Pourtant le mot du médecin était bien explicite sur la raison de mon absence, sans doute avaient-ils préféré ne pas le dire aux élèves pour je ne sais qu'elle raison bienveillante.

— Ah bon ? Ah... c'est bizarre, ne trouvai-je qu'à répondre.

— Mais comment ça t'es arrivé ?

— Ben je me promenais, tard et dans une petite rue, et ils m'ont sauté dessus à trois.

— À trois ?... oh la la...

Elle semblait vraiment attristée. Au moins ça me rassurait sur la manière dont mes collègues pouvaient prendre ce qui m'était arrivé. Si tout le monde réagissait comme elle, je n'avais pas lieu de m'inquiéter pour revenir en cours.

— Eh bien rentre Carole !

(je n'allais pas la laisser dehors quand même...)

— Heu...

Elle parut bizarrement gênée, puis finalement se relâcha un peu.

— Ben, tu sais, je suis juste passé comme ça, vite fait.

— Ah bon ? D'accord... tu... tu es passée prendre de mes nouvelles en somme ?

— Oui... un peu.

Un peu ? donc il y avait autre chose ! En tout cas tant mieux que j'aie tenu à lui donner de mes nouvelles puisqu'elle était quand même venue « un peu » pour cette raison... et puis comme ça me faisait du bien de parler, j'en ai remis une couche :

— Eh bien... tu vois, je suis en franchement meilleur état que le premier jour, mais même s'il reste encore des traces, je pense que bientôt on y verra plus rien... Sinon, bon, il faut encore que j'évite de rire à cause des côtes cassées...

— Ah... tu as eu aussi des côtes cassées ?

— Oui... ben tu sais, le visage, c'est ce qu'on voit le plus, mais ailleurs ça n'est pas mieux, voire pire.

À cette idée, je repensais aux innombrables bleus sur mon ventre, mes épaules, mes cuisses... non vraiment ils ne m'avaient pas ratés ces salauds.

— Mon dieu, se conta-t-elle de répondre.

Après un petit silence, préférant changer de sujet, j'enchaînai :

— Au fait, tu n'étais jamais venue, ici, non ?

— Non, jamais.

— Ben tu as eu mon adresse comment ? Vu que je n'ai pas le téléphone je ne suis pas dans l'annuaire.

— Je suis allé demander au secrétariat de l'IUT.

Décidément elle avait vraiment eu envie de venir me voir.

— Hmm hmm... et tu t'inquiétais pour moi alors ?

Je n'ai pu réprimer un petit sourire amusé en lui demandant cela : Si elle était venue me voir, c'était surtout qu'elle s'inquiétait pour elle avant tout, c'était évident.

— heu... oui (la pauvre, je l'obligeais à dire ce qu'elle ne voulais pas), mais tu sais...

Elle baissa la tête, gênée...

— Oui... vas-y, l'encourageai-je.

— Eh bien... depuis que tu n'es pas là, je me retrouve toute seule...

— Hmm... Pour les T.P ? les travaux en binôme ?

— Oui c'est ça ! me répondit-elle sur le champ, visiblement soulagée, recouvrant alors un sourire timide.

C'était donc pour ça qu'elle était venue ! Ce n'était pas pour me refiler ses notes de cours pour que je puisse rattraper ceux que j'avais manqués, ni vraiment pour voir comment j'allais... Mais parce que madame se retrouvait toute seule pour ses T.P !

— Ah...

— Ben oui...

— Tu sais Carole, heu... je... n'allais pas trop bien... alors...

— Je comprends...

Mais oui ! mademoiselle « je-viens-te-tirer-par-le-froc-pour-que-tu-reviennes-en-cours », tu comprends peut-être, mais tu t'en fous ! Voilà ce qu'il y a ! Ce qui compte pour toi d'abord, c'est ta petite personne et tes T.P à la con. Tu n'en a pas grand-chose à faire de moi.

— Écoute Carole...

— Oui ?

— Je peux revenir demain alors.
— Oh ! Sûr ?
— Bah... (faut bien, hein ? sinon tu vas revenir tous les jours chez moi pour me faire suer ! j'en suis certain !)
— Ben c'est super, alors à dem...
— Oui mais (à mon tour de demander des choses), est-ce que tu pourrais me rendre un petit service ?
— Heu... dis toujours...
— Est-ce que tu pourrais me passer tes notes de cours, si possible, histoire que je les recopie... vu que j'ai manqué des jours.
— Oh mais oui, pas de problème ! Je te les passe tout de suite si tu veux ? je les ai avec moi et je ne comptais pas y toucher ce soir de toute façon.
— Allez, pourquoi pas !
Du sac qu'elle tenait sur son épaule, elle sortit un classeur qu'elle me tendit.
— Dedans il y a tous les cours que j'ai pris depuis le début de l'année... Tu reconnaîtras ceux que tu as manqués.
— Ok, merci. Je te le rends demain.
(Enfin « merci »... Je pensais à la base qu'elle venait justement pour me prêter ses prises de notes de cours... ça aurait été la moindre des choses qu'elle me le propose d'elle-même... non ?)
— Bon, allez, je suis pressée... faut que j'y aille.
Mon œil que t'es pressée ! Tu manques juste d'imagination pour trouver une excuse potable pour ne pas rester, voilà ce qu'il y a.
— Je comprends. Je ne te retiens pas plus longtemps Carole, à demain alors !
— À demain.
Pendant quelques secondes, je l'ai regardé partir, pour ensuite refermer doucement la porte derrière moi, bien soulagé de me retrouver seul à nouveau.

*

Le lendemain matin, j'étais à huit heures moins cinq à l'entrée de l'IUT, avec les cours que j'avais manqué déjà photocopiés dans mon sac : Oui je n'allais pas me coltiner la recopie des cours à la main quand même ! La veille, j'ai profité que le supermarché soit encore ouvert après le départ de Carole pour y aller : à l'entrée du magasin, ils avaient des distributeurs de bonbons, un photomaton... et une photocopieuse, j'aurais eu tort de m'en priver.

Chose marrante, moi qui pensais que tout le monde allait se jeter sur moi en arrivant, me demander ce qui m'était arrivé, s'enquérir de mon état de santé... eh bien rien de tout cela ! Quand je suis entré dans la cour intérieure du bâtiment, chacun est resté à discuter, agglutinés en petits groupes, personne n'est venu à ma rencontre. Alors j'ai cherché du regard « mon » petit groupe, mais pas de Carole de Julien ou de Guillaume en vue.

Et je me suis senti subitement bien seul.

Je me suis adossé contre un mur, et j'ai allumé une cigarette pour m'anesthésier un peu... et avoir l'air moins con, seul, dans la cour.

Une fois ma clope aspirée en un temps toujours trop court, j'ai pris la direction de l'amphi, et en y entrant, j'ai constaté, avec un certain soulagement, que mes trois comparses s'y trouvaient déjà.

— Salut !

Les trois se sont retournés aussitôt, et ont affiché un grand sourire en me voyant, ça faisait du bien. J'étais tout de même un peu étonné par leur disposition : Normalement ma place était aux côtés de Carole, Julien et Guillaume étant juste à la table au-dessus. Mais là, Julien avait pris ma place... J'ai trouvé néanmoins plus opportun de ne pas relever la chose. Et puis si lui et Carole voulaient se mettre côte à côte, bien libre à eux finalement.

— Ah ben, c'est cool, tu es venu, je m'inquiétais un peu... Tu as mon classeur au fait ?

J'ai à peine eu le temps de le lui remettre que le prof était déjà arrivé, la discussion ne dura donc pas beaucoup plus longtemps. Je me suis assis à côté de Guillaume, celui-ci me demanda ce qui m'était arrivé... Je n'ai juste eu l'occasion que de formuler une ou deux phrases à voix basse avant que Julien ne se retourne, l'index levé devant la bouche pour nous sermonner d'un « chut » réprobateur.

« Bienvenu chez les coincés » j'ai pensé avant de prendre mon crayon et d'écouter « monsieur le professeur ».

La journée s'écoula tant bien que mal, et je vous épargne les étonnements forcés ou non de Guillaume et de Julien quand je leur annonçais que je m'étais fait tabasser dans la rue. J'ai dû aussi raconter mon histoire à certains, qui en me croisant, n'ont pu s'empêcher de s'étonner de ma tête cabossée et de me demander ce qui m'était arrivé. Alors à chacun je déballais mon récit... D'ailleurs, je suppose que vous connaissez déjà ce sentiment : celui d'être un peu un magnétophone vivant. Par exemple si vous vous absentez du boulot pendant quelques jours, vous pouvez être sûr qu'à votre retour, beaucoup vous demanderont ce que vous avez fait. Et là vous raconterez autant de fois qu'on vous le demandera la même histoire, inlassablement, patiemment, en faisant semblant d'y prendre un peu plaisir, car finalement on se dit qu'au moins les gens s'intéressent un peu à vous. En tout cas c'était un peu mon cas, et après mon coup de blues du matin en arrivant, je n'allais pas cracher dans la soupe.

Pendant la pause du midi, après être rentré du restau universitaire, j'ai aperçu Frank à l'autre bout d'un couloir : J'ai alors fait en sorte de changer de direction le plus naturellement possible... et après avoir tourné au coin, j'ai filé aux toilettes qui étaient tout proches et je me suis enfermé dans une cabine pendant quelques minutes, là au moins il n'allait pas me retrouver. Ça m'a permis au passage de me calmer, de faire passer le coup de stress que je venais d'avoir en le voyant : En revenant à l'IUT, ce que je redoutais le plus était assurément de le revoir. Ce gars-là m'avait rendu la vie impossible pendant près de deux mois, et je lui avais pétié dans les mains le jour où il avait accepté qu'on se réconcilie. Alors vous croyez quoi vous ? que je devrais aller le voir comme un grand et tout

lui expliquer ? Non, personnellement je préférerais raser les murs... j'en avais déjà assez pris comme ça...

Alors arrivé en fin d'après-midi, en sortant de la salle de T.P, j'ai eu du mal à réprimer un sursaut quand je l'ai vu, Frank, qui m'attendait à la porte. Dès qu'il m'a aperçu, il s'est marré comme un fou et il a beuglé « ALORS L'HOMME INVISIBLE, ON ESSAIE DE SE CACHER ? ON SE DEFILE ? »... Et puis j'ai essayé de me calmer un peu... Non, ce n'était pas comme dans ma tête : il ne riait pas, il ne criait pas, il ne bougeait pas. Il était juste là, immobile, attendant sûrement que j'arrive à sa hauteur. De toute façon pour sortir de la salle je devais passer par là, pas le choix. J'ai donc fait les derniers pas me séparant de la sortie...

— Salut.

Même si je me préparais à l'entendre, le son de sa voix m'a fait un peu frémir. Je me sentais comme un enfant qui a fait une grosse bêtise, et qui craint de croiser ses parents car il sait qu'il va se faire sérieusement engueuler.

— Heu... salut, répondis-je timidement.

On s'est retrouvé l'un en face de l'autre, lui avec sa tête de plus que moi, et beaucoup de bide en moins. Il y avait sûrement un certain côté Laurel et Hardi à nous voir ensemble.

Il a tendu une main vers moi. Étonné j'ai répondu à son geste par la pareille, et on s'est serré la main, j'en restais tout abasourdi.

— J'ai entendu ce qui t'es arrivé.

(Alors il savait !)

— Ah...

— C'est pour ça que tu n'es pas revenu ce soir-là ?

— Heu... oui, c'est sur le chemin de retour que c'est arrivé.

— Ben dis... J'ai appris ça cette aprèm en demandant à un gars de ta promo... Je suis désolé tu sais, je ne pensais pas que ça allait se passer comme ça.

J'étais vraiment étonné, alors il n'allait pas m'emmerder comme avant ? Finalement je l'avais peut-être pris pour plus con et cruel qu'il n'était

— Moui... heu... dur de prévoir que ce genre de truc arrive.

— T'as encore des traces sur le visage...

— Oui, même si ça s'est franchement estompé depuis.

— Purée, je suis gêné tu sais, j'ai été vraiment con...

C'est marrant, là il s'excusait, il courbait le dos, il me tendait l'échine... Ça n'était pas du tout ce que je m'étais imaginé, et en aucune manière je ne voulais en profiter.

— Bah... comment aurais-tu pu savoir !

— Oui, mais bon ce que je t'ai demandé était con.

— Comme un bizutage ! j'ai répondu en rigolant un peu.

— Ouais... ben j'ai pas l'air fin maintenant.

— Moi ça m'ira si je n'ai plus à le refaire !

— Oh ça non !

On s'est marré tous les deux et puis on s'est regardé, réjoui, pendant un instant.

— Ça te dirait d'aller boire un coup ?

La proposition m'a surpris, mais je ne me voyais pas de toute façon refuser, et discuter devant une bonne bière, ça me tentait bien.

— Allez ! pourquoi pas !

C'est ainsi que quelques minutes plus tard nous étions assis tous les deux en face de nos bières au bar attendant à l'IUT. J'étais heureux d'être avec quelqu'un, surtout que pendant la journée je m'étais senti un peu seul, un peu loin des autres : Eux tous, préoccupés par leurs cours et leur T.P ne m'avaient tendu qu'une oreille furtive. La plupart des élèves qui étaient venus s'informer de mon état n'étaient d'ailleurs pas restés bien longtemps à parler avec moi : Sûrement qu'ils cherchaient juste à avoir confirmation de l'info piquante du jour qui se répétait dans les couloirs, car une fois que je leur avais répondu, ils préféraient s'en retourner à leur train-train que de rester discuter avec moi, prétextant qu'ils avaient cours, ou plus vaguement qu'ils « devaient y aller ».

Frank, lui, m'a patiemment écouté vider mon sac. J'ai dû passer presque deux heures à tout lui déballer, à ce gars dont la pensée même me terrifiait encore au matin. Je lui ai aussi, par conséquent, avoué mes penchants sexuels, chose qui a provoqué une sacrée gêne de son côté : Le coup des mecs à poils sur l'écran de mon ordinateur en plein T.P, le bruit qu'il faisait courir... tout ça il le faisait « pour rire » (je lui ai d'ailleurs fait remarquer que ce n'était carrément pas drôle) : Il n'avait pas du tout pensé que je puisse vraiment l'être... encore un qui croyait que l'homosexualité se voyait forcément comme le nez au milieu de la figure... En tout cas, au final, il a pris ça bien, me signalant que lui ne l'était pas, mais que ça ne lui posait pas de problème. Je le croyais sincère, tout simplement parce qu'il est resté et que nous avons continué à passer la soirée ensemble à parler et à boire... Enfin je dis la soirée, une bonne partie de la nuit même, puisque nous sommes sortis du bar qu'à sa fermeture, à neuf heures du soir, et après avoir englouti un bon kebab, nous sommes allés nous réfugier dans un pub pas trop loin de là. Nous avons passé notre temps à discuter de tout et de rien, à plaisanter, à parler de la vie à Nantes, à dire du mal des profs de l'école. Nous sommes sortis de là vers les trois heures du matin, enfin je crois qu'il était trois heures... : À vrai dire, mes souvenirs en sont très flous et dissolus : Aussi bien lui que moi étions complètement faits !

Je me suis ainsi réveillé le lendemain à midi dans mon lit, et j'ai eu un frisson en regardant l'heure : j'avais raté tous les cours de la matinée... Pas super sérieux tout ça... et j'avais sacrément mal à la tête par-dessus le marché. L'après-midi allait être dure, et Carole allait sûrement me remonter les bretelles... L'idée m'a fait peur pendant un instant, et puis je me suis dit qu'après tout, finalement, je n'allais pas me traumatiser pour avoir raté une matinée... non ?

13. Au fil des pots

J'ai continué d'aller aux T.P, mais quant à être présent aux cours... c'était autre chose, je le faisais de moins en moins, et, conséquence logique, Carole me faisait maintenant carrément la tronche. La politesse restait toutefois de mise chez elle, mais une politesse glacée, elle me répondait sur un ton toujours assez sec et distant qui ne me laissait pas de doute sur ce qu'elle pensait de moi... ce qui ne m'empêchait pas de lui demander son classeur de notes de temps en temps pour aller faire des photocopies à la machine de la bibliothèque. Sinon, en amphi, le changement de place dans notre petit groupe me semblait être devenu définitif, Carole se trouvant maintenant aux côtés de Julien... ça allait finir au lit cette histoire ! En attendant c'était plutôt studieux... et ennuyeux, je suppose que Guillaume restait collé avec eux afin de ne pas se retrouver seul... Alors, franchement, qu'ils s'amuse en étudiant avec tant de foi et d'application à leur tâche, mais moi j'aspirais à un entourage un peu moins « coincé ».

Ainsi s'étaient-ils habitués à mon absence, et Frank à ma présence.

Et là je ne séchais jamais ! Presque tous les soirs, après les cours, nous nous retrouvions au bar de l'IUT. Souvent nous y passions la soirée avec deux ou trois de ses potes, et malgré mes appréhensions je n'ai pas eu trop de soucis pour m'intégrer à son groupe. Ainsi la sortie du soir est elle rapidement devenue mon réconfort quasi quotidien, dommage d'ailleurs que je me retrouvais seul le week-end : Je ne pouvais pas non plus être tout le temps collé aux basques de Frank, et vu qu'il ne me proposait pas qu'on se voie le week-end, je n'avais pas préféré insister.

En tout cas dès la première soirée, celle de mon retour à l'IUT où je suis rentré au radar à trois heures du matin, j'avais, même ivre, l'angoisse de l'agression qui me rendait le trajet de retour plus qu'angoissant. Et par la suite, à chaque fois que nous nous quittions le soir (parfois en milieu de soirée... parfois en milieu de nuit) et que je devais rentrer chez moi, seul, je me sentais mal, la peur revenant au galop. Qui plus est avec l'alcool qui amplifiait tout, ça devenait franchement oppressant.

C'est sûrement ce qui un jour m'a fait jeter un œil plus attentif à la vitrine d'un bureau de tabac.

C'est dingue tout ce qu'on peut trouver dans les vitrines des tabacs : beaux stylos, briquets, zippos, montres, portefeuilles... et parfois aussi des couteaux. C'est cela qui attira mon attention en allant renouveler mon stock de cancerrettes. Il y en avait de présentés, plus ou moins dépliés, posés sur la plaque de verre de la vitrine. Certains étaient équipés d'un tire-bouchon, surtout les plus petits, qui d'ailleurs affichaient des couleurs variées, allant du bleu électrique au rouge du couteau suisse. Mais je m'intéressais davantage aux couteaux de plus grande taille : Là se confrontaient la ligne fine et élancée des laguioles, les couteaux à l'abeille, contre la ligne épaisse, massive, des opinels. J'ai été séduit tout de suite par ces derniers, avec la grosse bague retenant la lame, le manche tout en rondeurs, la forme un peu arc-boutée du couteau une fois déplié, tout cela lui conférant ce côté robuste et rustique.

Une poignée de secondes plus tard, je me retrouvais devant la buraliste.

— Ça vous fera dix-huit francs, me dit-elle en me tendant le paquet de cigarettes.

— Avec ça je vous prendrai aussi un opinel, dis-je d'une petite voix, un peu nerveux tout de même à l'idée d'acheter un couteau.

— Oui... lequel... ?

— Hmm... je ne sais pas trop... un de ceux exposés en vitrine, dans ceux qui sont assez gros.

— D'accord... venez avec moi.

Elle a contourné sa caisse pour se diriger vers la vitrine, puis s'est accroupie devant pour ouvrir avec son trousseau un gros tiroir placé dessous. Elle en sortit une boîte en carton blanc qu'elle retourna vers moi tout en se redressant.

— Alors lequel c'est, dites moi ?

La boîte en carton était ouverte sur le devant. Dedans, dépliés et plantés dans une mousse jaune pâle se trouvait toute une gamme d'opinels allant des plus petit aux plus grands.

— Heu...

J'hésitais... Déjà, les tous petits ne m'intéressaient pas : mon but était quand même de me sentir un peu plus en sécurité, d'avoir moins peur dans la rue. Mais les plus gros étaient... trop gros : Je ne m'imaginai pas avec ça dans la poche de mon pantalon, ça aurait été trop... visible, trop encombrant. Ainsi je tablai au milieu, et indiquai du bout du doigt celui qui me semblait être le plus adéquat.

— Celui-ci.

Elle a tordu un peu le cou pour identifier mon choix, se saisit du couteau, y jeta un rapide coup d'œil, puis me dit en souriant.

— Ce sera un numéro huit alors !

J'acquiesçai, l'air content de la chose, même si je venais d'apprendre sur l'instant qu'on pouvait les désigner par un numéro.

Elle retourna derrière sa caisse.

— Ce sera tout ?

— Oui.

— Alors, avec ceci ça vous fera cinquante-quatre francs.

J'ai eu peur à l'idée de ne pas avoir la somme sur moi : je n'avais prévu que d'acheter des cigarettes et n'avais pas vérifié au préalable si j'avais assez d'argent. J'ai regardé avec anxiété au fond de mon portefeuille et j'y ai déniché un précieux billet de cinquante.

Une fois sorti du magasin j'ai examiné un peu mon couteau. Replié au creux de ma main, je l'ai regardé attentivement, et en effet un numéro huit était gravé sur la bague. Après m'être encore attardé un peu sur ses contours, je l'ai finalement glissé dans ma poche de jean, celle de gauche, là où j'y mettais mes clés, et j'ai bien vérifié : La forme du couteau se retrouvait un peu noyée parmi celle du trousseau et on ne le remarquait pas. Parfait : ainsi je pouvais me balader tranquille, sans que ça se voie, avec ma... protection toujours près de moi.

Et j'ai eu très vite envie de m'en servir ! Nan, je plaisante ! Même si par exemple à cette période-là j'avais quelques soucis avec Carole, je ne lui aurais jamais fait ça. Néanmoins, elle a quand même fini par m'envoyer poliment promener lorsqu'à la sortie d'un T.P je lui ai demandé si elle pouvait me prêter son classeur de notes de cours. Ce n'était pas la première fois, ça devenait une habitude même : Je le lui empruntais en début de pause, j'allais faire les photocopies, et je le lui rendais avant la reprise des cours.

— Heu... ce n'est pas la première fois que tu me l'empruntes David.

— Ben... oui.

— Et... écoute... Il faudrait peut-être que tu penses à ne plus sécher les cours... plutôt que de copier mes notes.

— Mais... je ne suis pas le seul à faire ça ! De toute façon, les profs ne font que paraphraser leurs policops.

— Peut-être, mais en attendant, si tu veux des notes de cours, tu n'as qu'à y aller pour en avoir.

— Mais...

— Désolé. Moi, je ne te passe plus les miennes.

Vous voyez ? quand je vous disais qu'elle était de plus en plus froide et distante avec moi... Ah ça je ne l'intéressais plus maintenant : Homo et glandeur par-dessus le marché, j'accumulais les points négatifs ! Et encore moins de chance pour madame, car après le premier mois où les profs toléraient encore les changements, les binômes étaient ensuite fixés pour l'année. Alors la petite Carole ne pouvait plus se débarrasser de moi comme ça, à moins peut-être de faire de l'esclandre devant le directeur de la section informatique... quoique... De toute façon, elle n'en ferait rien : trop fière.

Bref, cette fille me tapait peut-être sur les nerfs, mais en attendant je me retrouvais privé de notes de cours, et il ne fallait pas espérer qu'elle finisse par céder... Alors l'idée d'aller de nouveau en cours m'a traversé rapidement l'esprit, c'est vrai, mais quand vous avez commencé à goûter à l'absentéisme, vous ne décrochez pas si facilement que ça : Non, je trouvais cent fois mieux de rester flemmarder chez moi jusqu'à tard le matin plutôt que d'aller me faire suer pour essayer d'entendre le prof débiter son cours soporifique dans le brouhaha de l'amphi.

Mon problème était qu'à part Carole, je ne connaissais pas vraiment d'autres élèves de ma promo. Quant à Julien et Guillaume, le premier était encore plus coincé que Carole (il ne m'aurait donc pas prêté ses cours), et le second, bien plus sympathique, aurait sûrement accepté, mais je doutais sérieusement que ses prises de notes soient d'une rigueur et d'une pertinence à toute épreuve : Les dernières fois où j'étais allé en cours, j'étais assis à côté de lui, j'avais donc pu l'observer... et on aurait plutôt dit qu'il se trouvait à un cours de dessin que d'informatique.

Sans trouver de solution, ce problème continua à me préoccuper pendant le reste de la journée. Ça n'a été que le soir venu, une fois au bar avec Frank et deux autres de ses potes de seconde année, qu'en leur parlant de mon souci, la solution est tombée du ciel :

— Ben, tu n'as qu'à prendre les miens !

Je regardais Frank un peu hébété, je n'avais pas pensé à ça, non.
— Heu... pourquoi pas, j'ai dit sur un ton qui restait prudent.
— Pourquoi, tu penses que mes notes craignent ?
— Je sais pas... non... mais... heu...
— Bah ! Autant cette année, je glande pas mal, autant l'année dernière j'avais été à peu près studieux.
— Ah...
— Et puis en plus les cours d'une année sur l'autre ne changent pas tant que ça !

De là, il m'énuméra les choses qu'il avait vu l'année précédente : pas d'erreur, ça n'avait pas bougé.

— Ben alors tu vois ?

Je retrouvais le sourire : j'allais avoir sous la main les cours de toute l'année ! Par contre il a fallu que j'attende la semaine suivante pour qu'il me les passe car il les avait entreposés chez ses parents, chez qui il ne rentrait que le week-end. Le lundi, il m'apporta dans son sac deux gros classeurs débordant de feuilles. Il me les passa en me disant de les garder jusqu'à la fin de l'année : Pas nécessaire de les photocopier vu qu'il n'en avait de toute façon pas besoin.

Ainsi j'ai pu continuer à sécher les matinées de cours, restant bien au chaud sous la couette à dormir pour récupérer des soirées, ou plus généralement des nuits, passées à picoler dans les bars. Et mon problème avec ces soirées, ce n'était pas l'absentéisme en cours, non. C'était qu'elles ne duraient jamais assez longtemps : Chaque soir où je me retrouvais avec Frank et ses potes, assis devant notre bière, occupés à cracher sur les profs ou à refaire le monde, et bien là je me sentais bien, j'oubliais à peu près tous mes soucis, et me laissais tranquillement bercer par l'ivresse. Le problème, c'était que la soirée devait toujours s'arrêter, qu'on devait rentrer, qu'on devait fermer la parenthèse jusqu'à la prochaine fois (donc le plus souvent au lendemain soir).

« Qu'on devait »... « qu'on devait » !

Nous n'étions même pas sortis du bar que la réalité reprenait ses droits. La vie en dehors ne me paraissait plus qu'être une suite monotone d'obligations. Chaque réveil était pour moi le début d'un nouveau chemin de croix qui allait durer jusqu'au soir. Même si je séchais les cours et ne venais plus qu'aux T.P, ça me minait quand même d'y aller, et puis ce que j'y apprenais me barrait. Parallèlement, ce constat m'ouvrait les yeux sur ce qui m'attendait plus tard : Je commençais à réaliser que la plupart de gens passaient leurs journées à faire un boulot qui leur déplaisait, ou tout du moins dont ils s'étaient lassés depuis longtemps. Pour exemple, je n'avais qu'à regarder mes profs : Au vu de leur tonicité en cours, ça laissait imaginer à quel point leur sujet les passionnait. Et ça allait être ça ma vie d'adulte ? eh bien elle ne m'apparaissait pas vraiment comme une partie de plaisir.

Alors autant freiner des quatre fers, passer son temps dans les bars, boire, fêter, oublier... faire durer le plaisir au présent puisque l'avenir ne me semblait pas mieux, voire pire.

Le mois de novembre s'écoula ainsi, entre beuveries, présence à l'IUT fortement allégée, ras-le-bol et je-m'en-foutisme.

J'ai été tranquille jusqu'au début de décembre, le temps que la Carole se décide à nouveau à me pourrir la vie.

C'était à la sortie du dernier T.P de la journée.

— David, je pourrais te parler ?

— Heu... oui.

Elle m'a fait signe de la suivre, et nous nous sommes mis à l'écart dans un coin de couloir.

— Bon, j'ai pu voir que tu ne venais toujours pas en cours...

Ce n'était pas la peine de mentir là-dessus, je pense que mon absence systématique a tous les cours devait être... visible.

— Oui, en effet.

— Bon ça à la limite c'est toi qui vois... tu fais ce que tu veux là-dessus... mais je te signale quand même qu'on est binôme.

— Oui...

(Et ?)

— Et je me coltine quasiment tout le boulot.

Ok... Bon, que je vous explique : on travaille à tous les T.P en binômes, et tout le travail donné est de la responsabilité des deux membres du binôme : C'est-à-dire qu'un travail est rendu pour deux personnes, après on s'organise comme on veut pour le faire... Je suppose qu'ils font ça pour nous initier au travail en équipe.

— Heu...

Je ne savais pas vraiment quoi répondre, mais elle ne m'en laissa pas le temps.

— Ecoute David, j'en ai marre. Donc soit tu bosses en T.P, soit...

— Soit quoi ?

— Soit je demande à changer de binôme.

Ah la salle petite garce ! Elle se tenait devant moi avec son air coincé, faisant sa petite crise d'autoritarisme... Et elle avait l'air fière comme ça, vu de l'extérieur, mais au fond, j'étais sûr qu'elle avait mariné longtemps avant de venir me parler, c'était évident pour moi qu'elle se rongait les sangs face à cette situation : Elle avait peur de ne pas passer en seconde année, peur que moi, le boulet, ne la fasse couler avec moi, peur d'échouer dans son monde si parfait...

Et puis quoi, elle pouvait avoir peur après tout, quand on a dix-neuf ans et toute la vie, donc tous ses problèmes, devant soi, on a de quoi se faire du mouron.

Son souci était que je penchais du mauvais côté et qu'elle ne voulait pas sombrer avec moi, mais moi depuis ma nuit à l'hôpital, je ne voyais pas, je ne voyais plus l'intérêt de tout ça : de travailler, d'espérer en l'avenir, de croire en ma condition sociale. L'informatique même me semblait insensée : ses algorithmes, ses maths, son formalisme... Tout cela me semblait si irrationnellement propre, rangé... comparé au fait que dehors on pouvait se faire tabasser comme un rien.

Mais elle, elle ne pensait qu'à sa petite situation... J'avais envie de la gifler, de lui donner une bonne claque, de lui foutre une bonne baffe pour tout ce qu'elle représentait.

Par contre, je ne devais pas oublier que si elle demandait à changer de binôme, ça allait faire du bruit, et salement se retourner contre moi.

— D'accord Carole, on va s'arranger.

Je lui ai dit ça, et je l'ai invité à la cafète. Là-bas nous avons, T.P par T.P, partagé la charge de travail, en prenant scrupuleusement note de ceux dont chacun serait responsable. Et puis je lui ai dit que j'allais faire de mon mieux pour que mon travail là-dessus soit bon : Il faut dire que si je me prenais un carton en T.P, elle avait la même note, donc... si j'en faisais la moitié, elle voulait que je file droit, pour éviter que ça ne la coule, et bien que cela m'irritait, je pouvais comprendre. Je lui ai même proposé de lui montrer mes travaux avant de les rendre aux profs : Elle a accepté... il n'y avait plus de confiance entre elle et moi, mais ça n'avait rien d'étonnant. Ensuite elle est repartie chez elle, visiblement apaisée.

Alors, vous devez vous dire que pour assurer en T.P j'ai dû me mettre à bosser sérieusement ? Que nenni ! Il faut être malin pour être fainéant ! C'est un exercice intellectuel la fainéantise, car il faut souvent se creuser la tête pour arriver à en faire le moins possible. Non, sur ce coup-là, j'ai demandé à Frank s'il avait ses T.P de l'année précédente : Il m'a passé le lendemain une disquette sur laquelle ils y figuraient tous. Bien entendu, et il me l'a fait remarquer, les profs reconnaîtraient ses T.P si je les rendais tels quels. Alors j'ai mis beaucoup d'application à maquiller chaque programme avant de les rendre.

C'est ainsi que les vacances de Noël arrivèrent, et j'étais bien content, voire soulagé de retourner chez mes parents : Pouvoir quitter ne serait-ce qu'un temps Carole et son flicage, l'informatique barbante, ma chambre d'étudiant sans intimité, cette ville trop grande, ces ruelles trop sombres...

Dans le train qui partait de Nantes, je laissais toute cette grisaille derrière moi.

14. On récolte ce qu'on sème

— Bon, c'est parti, à partir de maintenant, vous avez... deux heures.

Tous les élèves, tels de sages moutons bien dressés, se sont penchés pour brouter leur copie posée devant eux... Personnellement, je n'avais pas vraiment hâte de me lancer, disons que j'avais un « mauvais feeling » au vu l'intensité des révisions que j'avais faites pour préparer mes partiels.

Au cas où vous ne connaissiez pas ce qu'est un partiel, je vous explique : Dans les études universitaires, après le bac, tous vos examens sont en même temps, et ce en trois « salves » durant l'année scolaire. Ainsi trois fois dans l'année, pendant quelques jours d'affilée, vous aurez à passer des tests dans toutes les matières.

Nous étions mi-janvier, au tout début du premier partiel, et clairement, je n'avais pas assez révisé.

C'est étonnant ce que l'on peut se sentir mal dans ces cas-là : Nous étions dans l'amphi, séparés le plus possible les uns des autres pour éviter la triche, et malgré la centaine de personnes autour de moi, je m'étais rarement senti aussi seul : Les examens ont le chic pour vous mettre face à vous-même. Si vous avez bien bûché, dans ce cas, vous foncez et sortez vainqueur de votre bataille contre la feuille, mais si vous n'êtes pas prêt, vous allez avoir tout le temps nécessaire pour y réfléchir, méditer, culpabiliser... même si la panique finira bien par s'installer au fur et à mesure que le temps restant diminuera.

Pourtant pendant les vacances de Noël, j'avais révisé... un peu... vraiment qu'un peu. J'ai plutôt profité des fêtes de fin d'année pour aller faire le tour de la famille, allant chez oncles, tantes et grands-parents pour donner de mes nouvelles. Quant au reste du temps, je l'ai surtout passé à ne rien faire, devant la télé... Et une fois de retour à Nantes, tout est allé très vite : Il ne restait plus dès lors que deux semaines avant les partiels... Mais à peine revenu des vacances, je suis retourné dans les bars avec Frank : En sortant des cours en fin de journée, je ne réussissais pas à me dissuader de le suivre, alors j'ai fini par me dire que je réviserai plutôt le week-end... Mais arrivé le samedi matin, j'avais beau essayer de m'y mettre, rien à faire, ça ne m'intéressait pas, je me fatiguais vite, et lassé je finissais par aller faire un tour dehors.

Bref, je ne vais pas faire de grands détours pour conclure sur quelque chose de fort simple : Je m'en suis foutu plutôt pas mal de mes partiels, sinon j'aurais été plus sérieux.

En attendant j'avais un devoir de « math info » devant le nez, et il fallait bien que je me lance, surtout que dès l'après-midi, d'autres devoirs m'attendaient, et ce sur quatre jours... ça allait être la fête, ça allait être ma fête. D'ailleurs, excusez-moi, mais il faut que je vous laisse, ma feuille m'attendant impassiblement sur la table.

*

« Non je ne veux pas y aller » était la phrase qui tournait en boucle dans ma tête depuis le matin. Il était maintenant treize heures trente, jeudi après-midi, et

comme pour tout jeudi après-midi, quand on est étudiant, on n'avait pas cours. Pourtant on allait tous revenir faire un tour dans les locaux après avoir mangé, car, on nous l'avait annoncé deux jours plus tôt : nos résultats de partiels allaient tomber aujourd'hui, prévus pour être affichés dans le couloir dès le début d'après-midi.

En tout cas il était hors de question que j'y aille quand tout le monde allait y être. Je ne voulais pas me taper la honte, je me doutais bien que mes résultats n'allaient pas voler bien haut, mais je ne voulais pas en prime devoir subir les quolibets ou les regards compatissants des autres, non merci. Alors en attendant, après m'être acheté un sandwich, je suis allé me réfugier dans le parc situé à deux minutes à pied de l'école.

Assis sur un banc, je me morfondais en regardant les canards sur le plan d'eau du parc. J'essayais de penser à autre chose, mais même le sandwich avait du mal à passer tant j'étais angoissé. Petit bout par petit bout, j'ai quand même fini par réussir à le manger. Après j'ai fumé une clope, au bout d'un moment j'en ai fait suivre une autre, puis encore une autre... Le regard machinalement pointé sur le lac, je ne regardais finalement rien, progressivement j'oubliais un peu tout : Au début encore tourmenté, finalement anesthésié, saoulé par le manège incessant de mes angoisses.

Comme je vous l'ai dit, je ne souhaitais pas arriver au moment où ils afficheraient les résultats, il y aurait eu trop de monde, et ça je ne le voulais pas. Ils devaient les afficher à quatorze heures, aussi j'ai attendu qu'il soit quinze heures avant de me décider à y aller. Alors quand je suis parti, ça faisait une éternité que j'étais assis sur mon banc : j'ai eu mal partout en me levant... et puis, je n'avais pas envie d'y aller, je ne voulais pas aller voir, je devais vraiment faire des efforts dans ma tête pour me convaincre de le faire. Je me suis traîné tout le long du chemin jusqu'à l'école. J'ai choisi de ne pas passer par l'entrée principale, craignant de croiser des « collègues ». À la place, je suis passé par une petite porte, celle-là même par laquelle j'avais déjà « pris la fuite » lors du bizutage.

Je suis arrivé près de l'amphi, là où ils avaient dit qu'ils afficheraient les résultats, il y avait encore quelques poignées d'élèves occupés à lire sur le panneau... ça devait vraiment être très intéressant. Je vérifiais bien que je ne reconnaissais ni Carole, ni Julien ou Guillaume parmi eux... mais non, les connaissant ils avaient sûrement dû passer à quatorze heures pétantes : Le chemin était libre.

J'approchais d'un pas timide vers le tableau d'affichage : Une dizaine de feuilles y étaient punaisées en rang d'oignons. J'ai pris place au milieu des trois ou quatre élèves affairés à la contemplation des sentences. J'ai trouvé rapidement mon nom sur la liste, et tout tremblant, la gorge serrée, j'ai regardé progressivement sur ma droite... découvrant petit à petit, résultat après résultat, que je ne m'étais pas trompé sur mon compte : 6 sur 20, 5 sur 20, 4.5 sur 20, 7.5 sur 20... moyenne pour les examens : 5.5 sur 20. C'était terrible, j'avais l'impression de tomber dans le vide. Mon seul réconfort a été de voir qu'en moyenne pour les notes de T.P j'étais à 11.5 sur 20 : Si j'avais une bien meilleure note en T.P c'était quand même majoritairement grâce à Carole, vu

qu'on partageait le travail à deux, et qu'elle assurait bien. Au final, je me retrouvai avec un 8.5 de moyenne... Pour passer en seconde année, il fallait au minimum dix.

La sentence était donc claire : soit je me bougeais le cul, soit j'allais redoubler.

Je suis rentré alors chez moi la tête basse, pataugeant dans la marée noire de mes problèmes. Maintenant que je mesurais l'ampleur des dégâts je ne pouvais m'empêcher de penser à mes parents : c'étaient eux qui me payaient mon loyer et une partie de ma nourriture, j'étais dépendant d'eux, et déjà qu'ils n'étaient pas bien ravis que je parte aussi loin pour faire mes études, mais si en plus j'échouai, alors là ça allait être terrible. C'était clair que les cours me gonflaient, mais de toute façon, est-ce que quelque chose d'autre me plairait ? Franchement je n'en étais même pas sûr... Et puis merde aussi ! on m'avait tabassé la gueule après tout, et je devrais continuer à bosser consciencieusement ? faire comme si de rien était et continuer d'avancer ? de me battre pour réussir ?... et bien non, je n'y arrivais pas.

15. Pause culinaire

Arrivé au soir, ça n'allait pas mieux : ça faisait quatre heures que je tournais en rond chez moi, et si j'étais parti de l'IUT en culpabilisant, quatre heures plus tard, la culpabilité s'était transformée en colère : Entre temps je m'étais mis à faire le point sur moi, sur ma vie, et au bout du compte, j'en arrivais toujours à me dire que depuis tout petit c'était les gens, c'était les autres la source de mes problèmes :

Avoir une enfance heureuse ? ah ben non, j'étais gros et un peu pataud, chose qui ne pardonne pas quand on est enfant. Alors ça a été toutes ces années passées seul dans la cour ou encore à subir les moqueries des autres...

Et puis j'étais homo ? ça m'avait valu un tabassage en règle, depuis, je n'étais même plus retourné dans aucun établissement gay.

Alors j'aurais eu besoin d'un lieu à moi, pour m'y sentir au chaud, en sécurité ? Mes saletés de proprios n'hésitaient pas à entrer quand bon leur semblait, je ne pouvais plus m'y sentir tranquille depuis.

J'avais besoin de me libérer la tête de tout ça ? Alors j'ai picolé, et oui, aller très souvent dans les bars, c'est pas ce qu'il y a de mieux pour avoir une vie saine, mais j'avais besoin de m'oublier un peu... Mais là, j'ai dû subir les reproches de cette « prout ma chère » de Carole qui avait peur pour ses petits intérêts.

Et puis maintenant mes parents, qui allaient sûrement me faire un déluge de reproches si je ne passais pas en seconde année ?

Et merde ! les gens n'étaient plus dans mon esprit que source de frustration, d'obligation, d'angoisse... Ils m'asphyxiaient. Je n'en pouvais plus de me sentir ainsi écrasé, j'en voulais même à Frank qui ne m'avait pour l'instant jamais invité chez lui : Bordel ! j'aurais pu aller le voir pour lui parler et me calmer, mais je ne savais même pas où il habitait... Je commençais à avoir du mal à respirer tellement j'angoissais, je voyais des étoiles pétiller devant mes yeux, il fallait que je sorte, que je fasse quelque chose, que je m'occupe l'esprit avec un truc, mais pas rester là à tourner en rond comme ça sinon j'allais exploser.

Quitte à sortir, autant aller faire des courses et m'en foutre plein la panse pour oublier. J'ai fouillé dans les fiches recettes de ma mère, je voulais piocher dedans un plat un peu long à faire, me disant qu'au moins ça m'aiderait à penser à quelque chose d'autre pendant ce temps. Mon choix s'est finalement arrêté sur les « joues de porc à la bière »... Déjà le fait qu'elles soient à la bière m'intéressait, il fallait de toute façon que j'en achète. Cinq minutes plus tard, j'étais dans le supermarché. Il allait fermer dans un quart d'heure, aussi je me suis rué vers le stand du boucher pour lui demander les joues, j'ai d'ailleurs dû insister un peu pour en avoir vu qu'il était en train de ranger ses affaires. Puis j'ai acheté les autres ingrédients, pour finir par un bon pack de quatre litres de canettes de bière : J'avais clairement autant envie de picoler que de me gaver. Arrivé à la maison, je me suis tout de suite attelé à la tâche.

Pour les joues de porc à la bière, il vous faut (disons pour deux personnes) :
— 0,9 kilogrammes de joues de porc.

- 100 grammes de poitrine fumée.
- 0,75 litre de bière.
- 1 bouquet garni.
- 1 branche de céleri.
- 1 chou rouge.
- 1 poireau.
- 2 cuillères à café de concentré de tomate.
- 3 carottes.
- 20 grammes de beurre.
- 2 gousses d'ail.
- 2 oignons.
- 30 grammes de farine.
- sel, poivre.

Epluchez un des oignons, les carottes, l'ail, le céleri et le poireau, puis coupez-les en petits morceaux.

Taillez le chou en lanières de 1 cm. Mettez-le dans une casserole d'eau froide et portez à ébullition afin de le faire blanchir. Sortez-le ensuite de la casserole et égouttez-le.

Epluchez et hachez un oignon. Faites-le rissoler avec le beurre dans une cocotte, ajoutez ensuite le chou. Salez, poivrez, couvrez et laissez cuire à feu doux pendant trente minutes.

Dans l'autre cocotte, faites revenir vivement les joues de porc, sans graisse en plus, jusqu'à obtenir une coloration dorée. Puis, égouttez-les dans une passoire et, à la place, mettez-y les oignons, carottes, ail, céleri et poireau que vous avez précédemment découpés. Saupoudrez de farine, ajoutez le concentré de tomate, le bouquet garni et, enfin, les joues. Salez, poivrez, mouillez avec la bière, portez à ébullition, couvrez, et laissez cuire 1 heure 45 à feu doux.

Pelez les pommes de terre et coupez-les en quartiers. Taillez la poitrine fumée en lardons et faites-la frire un peu à la poêle. Incorporez au chou les pommes, les lardons, et laissez cuire encore 30 minutes.

C'était la première fois que je mangeais de la joue de porc, et finalement c'était super tendre. Quant à moi j'avais déjà bien picolé en cuisinant, et continuais de vider mes bières tout en mangeant. Au final comme je le souhaitais, l'alcool et la bonne bouffe ont fini par avoir raison de mes nerfs, et vers les vingt-deux heures, sans vraiment m'en rendre compte, je m'endormais allongé sur mon lit, ivre et la panse bien remplie.

En y repensant, je me dis que ce jour-là où tout explosait dans ma tête, si au lieu de me bourrer la tronche, j'avais pris rendez-vous chez un bon psy, sûrement que tout cela ne serait pas arrivé.

16. Toute première fois

C'était le dimanche soir, ça faisait trois jours que nous avons eu nos résultats de partiels, et depuis trois jours, je n'allais pas forcément mieux. Aussi ce soir-là, j'ai décidé d'aller me balader, d'ailler prendre l'air pour essayer de me sentir un peu moins mal. J'aimais aller me promener, et même après mon agression, j'aimais toujours ça, par contre il était maintenant clair pour moi que je ne sortais plus sans ma « protection » dans ma poche.

J'ai mis le nez dehors : l'air était frais, c'était agréable à respirer. J'ai regardé aux alentours, il faisait nuit et les rues étaient calmes, ça tombait bien, j'en avais besoin de calme.

Tout en marchant, j'ai essayé de faire le point entre deux flâneries. C'était évident : je n'avais pas su comment faire face à ce qui m'était arrivé, mes mauvaises notes en étaient une conséquence flagrante. J'aurais dû être plus assidu, mais au fond de moi, je n'en avais pas vraiment eu envie, tout mon quotidien m'avait semblé alors absurde, dénué de sens... Je ne m'étais clairement pas bien remis de m'être fait tabasser.

À ce sujet, sur l'homophobie, puisqu'il faut appeler un chat un chat, un jour à la télé, j'ai vu un homme politique qui soutenait que « le choix de l'homosexualité était quelque chose d'anormal » : Il parlait de « choix de sa sexualité », et ça c'est une grosse connerie, un gros paquet de foutaises : Ma sexualité, je ne l'ai pas choisie, elle m'est tombée dessus comme ça. Allez dire par exemple à un gars qui a tenté de se suicider parce qu'il s'est rendu compte qu'il était gay... qu'il a choisi de l'être.

Non, le seul choix que j'ai fait, c'est d'accepter de vivre avec plutôt que d'essayer de faire semblant d'avoir une vie « normale ».

Tout ça pour finir aux urgences. Quel pied.

J'ai dû passer une bonne demi-heure à me morfondre ainsi sur mon sort avant d'être arraché à mes pensées par la délicatesse des aboiements d'un chien, posté au portail d'une maison devant laquelle je passais. Un grand classique quand on aime se promener dans les petites rues, mais qui fait toujours aussi peur, surtout quand on a l'esprit ailleurs. J'en ai été pour une fulgurante poussée d'adrénaline et même d'un petit cri, honteusement, à peine réfréné. Puis j'ai filé en pressant le pas, laissant le chien et ses vociférations derrière moi. Je me suis éloigné assez pour que la bestiole se taise et je me suis arrêté pour souffler un peu, mon cœur battait à tout rompre.

Sale bête tiens.

Après quelques minutes adossé contre un lampadaire, comme je me sentais mieux, j'ai décidé de reprendre tranquillement ma ballade.

Et si je continuais ? si je ne changeais rien ? si je persistais à passer mes nuits dans les bars et la moitié de mes journées au lit ? Si je m'en fichais de tout ça ?

L'idée me plaisait, aussi j'avais plaisir à me laisser bercer par mes envies d'abandon, et je continuais de marcher, les mains dans les poches, le regard dans le vague et le sourire aux lèvres.

Je me permettait de rêvasser, car de toute façon, je n'étais pas dupe, et j'avais déjà plus ou moins pris ma décision : Je n'avais pas le choix, il allait falloir que je remonte la pente, coûte que coûte, sans tergiverser. Mais en attendant, j'étais en quelque sorte comme on peut être le matin au moment du réveil : La sonnerie vient de retentir, et tiré du sommeil, mais toujours à moitié endormi, on profite encore de quelques minutes bien au chaud, sous les couvertures. On sait qu'on va devoir se lever, mais on reste encore un petit moment sans bouger, appréciant l'instant.

Et bien moi c'était pareil, j'appréciais l'instant.

Et après ? Qu'est ce que j'allais faire ? J'allais travailler en cours, tout simplement, j'allais moins sortir, j'allais être plus « studieux », puisqu'il le fallait... Car ça n'était pas juste un problème de notes à l'école : En effet, ça allait m'amener où ? de vider des bières toutes les nuits et de ne rien faire de mes journées ?

Alors j'allais bûcher, pas le choix, tant pis pour mes états d'âme. De toute façon à me morfondre comme je le faisais, je n'allais nulle part.

En parlant d'aller nulle part, ça faisait presque une heure que je marchais, aussi je me suis décidé à rentrer.

Ce n'était pas simple pour moi, je me retrouvais pris entre deux feux : D'un côté j'étais comme le boxeur avant le combat, tendu par ce qui m'attendait, mais prêt à me battre. Tandis ce que de l'autre côté, je souhaitais continuer à m'apitoyer sur mon sort... c'était tellement plus facile.

C'est l'esprit accaparé par tout ça que je me suis retrouvé à une minute de marche de la maison où se trouvait ce chien qui m'avait aboyé dessus à l'aller.

Je n'aimais pas trop les chiens, surtout les gros, et celui-là n'était pas un caniche si j'en jugeais par les aboiements qui m'avaient fait déguerpir quand j'étais passé devant. Mais je n'allais pas non plus faire tout un détour pour l'éviter. Qui plus est je ne connaissais pas cette partie de Nantes, c'était la première fois que je m'y aventurais et je ne savais même pas par où passer s'il fallait que je contourne : J'étais en bordure de la ville, et il n'y avait pas grand nombre de rues à cet endroit.

Je me suis donc dit quelque chose du genre : « allez mon gars, tu ne va pas non plus continuer à flipper au moindre problème », et j'ai continué droit devant.

Le chien s'est mis à aboyer alors que je n'étais pas même encore devant la maison.

J'ai pu le voir à travers le portail en fer forgé : C'était un berger allemand, il beuglait à tout rompre. C'est quand même con un chien, il m'aboyait dessus alors que je ne lui avais rien fait.

J'ai serré les poings dans mes poches, et j'ai continué d'avancer, stoïque, supportant autant que faire ce peu le vacarme du clébard. Mais au moment où je suis arrivé à la hauteur du portail, le chien est d'un coup parti par le côté.

Au début je n'ai pas compris. Quand il m'est réapparu, si.

Il avait longé le muret et passé par-dessus à l'endroit où, j'imagine, le niveau du sol devait être plus élevé derrière le mur. Ça m'a surpris de le voir passer comme ça par le dessus : Il n'y avait pas de grillage ? C'est là que je me suis rendu compte que non, je me suis ainsi aperçu dans le même temps que les

sapins en bordure de la maison étaient bien petits, ce n'était encore qu'une haie en devenir : Maison récente, pas encore eu d'ennuis avec le chien, et donc pas pensé à mettre un grillage.

En attendant cerbère était debout sur son mur, me montrant sa gueule pleine de dents à chaque fois qu'il m'assourdissait d'un nouvel aboiement.

Sur le moment, surpris, submergé par une terreur aussi soudaine qu'intense, je suis resté là, sans bouger, sans savoir quoi faire. J'ai quand même fini par tirer en tremblant mon couteau de ma poche et l'ai ouvert, je préférais être prudent. Je l'ai malgré tout gardé plaqué contre ma jambe afin qu'il ne se voie pas trop : quelqu'un pouvait passer dans la rue et pour ça aussi j'optais pour la prudence.

Le chien, toujours sur son mur, a avancé un peu vers moi.

J'aurais pu décamper, mais par où j'allais passer pour rentrer ? Et puis surtout si je filais, est-ce que le chien n'allait pas me poursuivre ? Oui mais alors c'est qu'il pouvait descendre du mur et donc...

Il ne fallait pas que je reste là.

Alors j'ai avancé doucement pour passer, le chien s'est mis à aboyer d'avantage encore. Je me suis décalé sur le côté de la route pour m'éloigner un peu de lui, même si ce n'était qu'une petite rue de campagne, pas très large, c'était déjà ça de pris. Il était toujours sur son muret. En le longeant, il avait avancé jusqu'à mon niveau et faisait maintenant des allers-retours.

Et puis il a fini par regarder vers le bas un instant... il a alors descendu ses pattes avant le long du mur, et après encore une hésitation, s'est finalement laissé tomber sur le trottoir.

Complètement paniqué j'ai voulu passer en force, en courant, mais le chien s'est tout de suite avancé sur la route, me serrant contre le fossé. Mais il ne m'a pas sauté dessus, il me bloquait « simplement » le passage tout en aboyant comme un taré.

J'avais peur, j'ai commencé à reculer doucement, le chien s'est avancé d'autant.

Là je me suis senti pris au piège...

... et totalement affolé, j'ai alors agi sans réfléchir : Je me suis jeté vers le chien, et je lui ai planté mon couteau dans le cou, sur le côté.

Trop surpris pour réagir, il n'a rien vu venir, il a fait un gros « OUIINK » quand je l'ai planté.

Aussi surpris que lui, je suis resté un instant figé, ahuri par ce que je venais de faire.

J'ai senti du chaud sur ma main, le chien tordait le cou dans tous les sens pour se dégager. J'ai retiré la lame d'un geste vif.

Le chien faisait des bruits rauques, le sang coulait : j'en voyais les reflets sur le bitume.

Je n'ai pas cherché à regarder plus longtemps, et je suis parti (vers chez moi) en courant.

Je courais à en perdre haleine.

La chaleur que j'avais ressentie : J'avais son sang sur ma main. Au vu de là où je l'avais touché, il avait peu de chance de rester en vie, surtout que comme il s'était débattu, avec la lame dans le cou, ça n'avait rien dû arranger pour lui.

J'ai eu peur de croiser quelqu'un : j'avais plein de sang sur ma main, c'était bien trop visible.

Ne voulant pas m'arrêter de courir, j'ai, sans trop réfléchir, commencé à lécher.

...

C'était bon.

17. Des bâtons dans les roues

De toute façon je n'aimais pas les chiens.

Alors je n'allais pas m'apitoyer sur son sort. Et à vrai dire j'étais même satisfait en me disant que le proprio de la maison allait retrouver son chien mort devant chez lui : Ça lui ferait les pieds, il n'avait qu'à bien clôturer autour de sa maison : Après tout si plutôt que moi, ça avait été un enfant ou quelqu'un sans défense, ça se serait sûrement fini à l'hôpital.

Non ça n'était pas de ma faute, mais celle du proprio. Dommage aussi pour le chien, mais il n'avait pas qu'à être si con non plus, je ne lui avais rien fait après tout, c'était bien typique de la connerie des canidés ça, de vouloir sauter sur tout ce qui bouge sans raison.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis ce dimanche soir, et j'avais depuis eu l'occasion de me remettre en selle : Comme je prévoyais de le faire, je me suis mis à vraiment travailler à l'IUT, attention, n'allez quand même pas vous imaginer que j'allais de nouveau aux cours, mais au moins je ne manquais plus aucun T.P : De toute façon pendant les séances de T.P, le prof rappelait ce qui avait été vu en cours, il me suffisait ensuite de me reporter aux classeurs de notes que Frank m'avait passés... et puis d'étudier. Et cette fois-ci je bûchais vraiment. Je passais du temps à potasser les cours, à essayer de comprendre le sens, puis de faire les exercices de T.P moi-même : bien sûr j'avais les travaux de Frank de l'année dernière sur disquette, mais je décidais de ne plus les utiliser. Je les regardais juste pour voir comment il avait fait, pour comparer une fois que j'avais fini, mais guère plus. Je passais ainsi parfois mes soirées dans les salles d'ordinateurs de l'école, sous les néons, avec les quelques autres élèves qui travaillaient aussi, ou qui se prenaient du bon temps en allant sur le net. Eh oui ! à l'époque, au milieu des années quatre-vingt-dix, alors qu'Internet n'était encore que peu développé, nous étions un peu des privilégiés d'avoir accès à la toile ! Un des rares avantages que nous avions en contrepartie du quotidien pas très passionnant d'étudiant en informatique de gestion.

Comme je travaillais plus, en contrepartie je passais moins de soirs dans les bars avec Frank, mais de toute façon, je préférais tout bien réfléchi éviter d'y aller trop souvent : J'avais commencé à prendre un sale pli en me réfugiant sur la banquette tous les soirs. Au moins passer un peu plus de temps à étudier me retenait-il de continuer de glisser vers la bouteille. Et puis les soirs où je sortais, j'appréciais davantage, et si j'avais envie de boire c'était pour me détendre plutôt que pour oublier. Par contre, pour compenser de moins voir Frank le soir, je le voyais bien plus le midi, allant avec lui au restau universitaire plutôt qu'avec les trois autres. D'ailleurs ces trois-là me faisaient bien marrer : leur groupe, dans le genre petit microcosme moisi, c'était pas mal. Je me demande si Carole et Julien sortaient déjà ensemble à ce moment-là, mais si ce n'était pas le cas, ils n'en étaient pas loin, car on les voyait toujours l'un avec l'autre, et franchement Carole m'exaspérait quand même un peu : Je n'arrivais pas à m'enlever de la tête que comme je n'étais pas « accessible » elle s'était rabattue sur le Julien... vraiment il fallait absolument qu'elle se case. De toute façon, ils allaient bien ensemble : lui avec son côté droit, sec, propre, limite bcbg, il s'accommodait bien

avec elle et sa soif de l'homme à marier. Et le plus déplorable là-dedans ? C'était Guillaume, le pauvre paumé qui tenait la chandelle. Il devait bien s'emmerder à aller tous les midis avec eux au restau, car ces deux-là passaient tout le repas à se regarder yeux dans les yeux béatement. Pour l'avoir vécu les rares fois où je mangeais encore en leur compagnie, je peux vous dire que je m'étais senti de trop. Mais pour Guillaume, comme il n'avait sûrement pas d'autres amis, il restait avec eux. Quant à moi, je me préparais déjà pour les seconds partiels, prévus pour fin mars, juste avant les vacances de pâques. Je n'allais pas me faire avoir deux fois, oh non ! Et même si les cours me gavaient, je m'en fichais. De toute façon, je restais persuadé que quoique je fasse d'autre, on s'arrangerait pour que je ne l'aime pas : Moi qui voyais l'informatique comme quelque chose de « cool » avant mon arrivée à Nantes, je baignais maintenant dans le total opposé... mais qu'importe ! si la vie devait être chiante, j'allais être plus chiant qu'elle : Affronter plutôt que fuir... Quoique affronter était peut-être devenu pour moi ma manière de fuir, ma manière de pouvoir me casser de là au plus vite. En tout cas Carole appréciait mon changement de comportement, elle m'a même fait des remarques très positives en T.P, du genre « Eh ben, c'est super ce que tu as fait », « bravo », « dis donc, tu as fait vachement de progrès »... auxquels je répondais par un sourire forcé : Car de quoi se mêlait-elle, hein ? Elle se croyait supérieure au point de me faire des remarques comme celles-là ? Elle croyait que ses « bravos » me touchaient peut-être ? Ce genre de choses ne vous touche que quand vous respectez un minimum l'autre, ce qui n'était absolument plus mon cas... Mais elle n'en devinait rien de tout ça derrière mon sourire et mes réponses polies.

Pourtant je n'allais pas remonter en selle aussi facilement : la vie à souvent l'art de venir passer une deuxième couche d'emmerdes alors que vous êtes encore en train d'effacer la première. Ainsi un soir, j'arrivais chez moi vers les vingt heures trente, après avoir passé deux heures en salle d'informatique pour travailler sur un T.P de base de données (Je suppose que ça ne vous dit rien ? Eh bien c'est juste un truc super passionnant, qui vous aide à vous épanouir avec votre ordinateur... comme d'habitude). À peine deux minutes après être arrivé chez moi, on frappa à ma porte, pas à celle d'entrée, mais à celle de derrière : Mes proprios voulaient me rendre visite ?... au moins avaient-ils la courtoisie de frapper, sûrement que la dernière fois les avait refroidis quelque peu.

J'ai lutté contre une soudaine envie de m'en aller faire un tour sur le champ. Puis fermant les yeux, expirant un bon coup, j'ai essayé de retrouver un peu mon calme.

— Entrez, j'ai fini par dire.

Tel un petit rat sortant de son trou, Robert a montré sa bouille par l'embrasement de la porte, la tête un peu inclinée vers le bas, les yeux remontés vers le haut, ... on aurait dit qu'il avait peur du chat.

— Bonjour, vous allez bien ? me demanda-t-il timidement

— Oui, oui, ça va, un peu fatigué de la journée, mais ça va... Et vous ?

— Oh, je vais bien.

Bizarre, il était venu seul, et semblait visiblement gêné : il y avait un truc là-dessous, mais quoi donc ? Il voulait venir faire des travaux de finition chez moi ? Il n'avait plus de sel ? Qu'est ce qu'il avait en tête ?

Face à mon silence, l'invitant ainsi à continuer, il a fini par parler.

— Alors vous vous sentez bien ici ? il m'a dit l'air penaud.

(non pas du tout, et je vous hais, enfin surtout votre femme)

— Heu... oui...

Je ne savais pas trop quoi lui dire, mais en même temps j'avais un peu pitié de lui, de le voir tout gêné, comme ça, là, devant moi. Alors j'ai enchaîné sur un sujet qui, je le savais, le mettrait à l'aise.

— ... Je n'ai rien à redire sur les murs (contrairement aux meubles...), vous avez bien fait tout ça.

On avait déjà discuté des travaux, mais de quoi aurais-je pu lui parler d'autre de toute façon ?

En tout cas ça a marché, il a démarré au quart de tour sur le sujet.

— Et vous n'avez pas froid en hiver ?

— Non, enfin, je pousse un peu le chauffage quand même, mais ça va.

— Oui, parce que je me dis qu'il faudrait que je fasse de l'isolation...

— Ah bon ? comment ?

Et il est parti dans ses explications, sur l'isolation extérieure, l'isolation intérieure, le placo... Parfait : pendant ce temps-là, je n'avais juste qu'à écouter.

Et puis j'ai entendu des pas loin derrière dans l'arrière-cour. Quelqu'un en pantoufles marchait en traînant des pieds... et s'approchait prestement.

— Alors Robert, tu lui à dit ? elle a beuglé en entrant dans la pièce.

Le Robert, qui, je le déduisais, ne m'avait donc encore rien dit, avait viré au rouge.

— Heu non, Monique (Ah tient ! elle s'appelait Monique alors), pas encore.

Décidément c'était une embuscade ! et je parie qu'ils m'avaient entendu rentrer tout à l'heure : ils devaient être dans leur foutu salon à attendre que j'ouvre ma porte pour venir me sauter dessus.

— Ah bon, répondit-elle simplement. Laissant ensuite un silence pesant s'installer dans la pièce.

J'ai regardé Robert : Il gardait la tête basse, les yeux vers le sol. Monique, elle, affichait un air pincé, contrarié : énervant. Bizarrement c'est au final Robert qui dans un soubresaut a pris la parole :

— C'est-à-dire que...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase que sa femme lui coupa la parole comme si de rien n'était.

— On préfère vous prévenir tout de suite, vous comprenez ?

Elle me parlait d'un ton traînant et désolé qui me déplaisait sérieusement : Venant de sa bouche, ça sonnait complètement faux, surjoué. Néanmoins, je ne voyais pas du tout ce que je devais « comprendre », et je le lui ai donc fait remarquer :

— Peut-être, mais je ne vois pas de quoi vous voulez me parler.

— Bon ! (elle jeta un regard réprobateur à son soumis de mari) Eh bien je vais vous expliquer alors !

J'ai attendu en silence qu'elle continue.

— Eh bien il y a le neveu venant de ma sœur qui va faire une école de droit...

— Ah bon...

— Oui, et à priori, il a postulé pour les facultés de droit, dont celle de Nantes, où il aimerait aller.

Je voyais maintenant clairement où elle voulait en venir, mais je voulais le lui entendre dire. J'ai donc fait silence en attendant qu'elle se décide.

Le silence est souvent la meilleure réponse quand on a rien de « socialement acceptable » à répondre.

— Oui, et donc, normalement, il va venir s'installer sur Nantes.

— Normalement ?

— Eh bien, il faut qu'il ait son bac avant, mais il a de bons résultats, je suis sûr qu'il va l'avoir.

— Et donc il viendrait vivre sur Nantes ?

— Oui... et c'est pour ça que nous sommes venus vous voir... Afin que vous ayez le temps de prendre les devants.

(Oh ! Comme c'est gentil)

Comme je me taisais encore une fois, cette fois-ci ce fut Robert, visiblement gêné, qui prit la parole.

— On a pensé qu'on pourrait l'héberger ici... vous comprenez ?

Allez, même si je détestais sa femme, j'avais malgré tout un peu de pitié pour lui, alors j'ai lâché la conclusion qu'ils attendaient que je fasse moi-même, sûrement trop gênés pour me le dire ouvertement :

— Donc ça veut dire qu'il faudrait que je trouve un autre logement pour l'année prochaine, c'est bien ça ?

— Heu... oui.

Tout ça sentait quand même l'excuse pourrie pour arriver à me jeter dehors à la fin de l'année scolaire.

— Mais... il pourrait ne pas avoir son Bac ?

Et c'est la Monique qui m'a répondu :

— Oh mais, il l'aura, j'en suis sûr.

Oui enfin, moi ce dont j'étais sûr, c'était qu'ils voulaient ardemment me voir dégager.

— Et Nantes est son premier choix d'école ?

— Oui, oui.

Mais bien sûr... ça tombait tellement bien pour se débarrasser d'un gars qui reste le week-end, qui a trop d'appareils électriques, et qui « pourrait faire des problèmes »... Hein parce que je parie qu'elle a dû pas mal gamberger par rapport à ma tronche cabossée, et s'imaginer encore des trucs sur mon compte... sale mégère... elle me répugnait.

Bon, que faire ? Je pouvais continuer de poser des questions pour savoir si c'était un bobard ou pas, mais de toute façon ça ne m'aurait mené à rien, ils voulaient me dégager de toute manière, et puis je me sentais déjà assez énervé comme ça.

— Je comprends, c'est d'accord.

— Voilà... comme ça vous aurez le temps.

- Oui, tout à fait, je vais chercher ailleurs alors.
 - Oh ! vous devriez trouver, je pense... À Nantes, il y a beaucoup d'étudiants, et donc de logements pour eux.
 - Eh bien, je vais commencer à chercher sans trop attendre quand même.
 - On espère que vous trouverez facilement.
- Et en me forçant vraiment beaucoup :
- Merci.

18. Sans façon

— Alors vous voyez, c'est ici... tenez... regardez.

Je l'ai suivi jusqu'en bas des quelques marches qu'il y avait à descendre, puis j'ai passé prudemment le cadre de la porte en faisant attention à ne pas me cogner la tête.

— Il n'y a pas beaucoup de lumière ? je lui ai fait remarquer en rentrant.

— Oh ! attendez.

Il actionna l'interrupteur près de l'entrée, on entendit le tube néon ronronner un peu... un peu plus, poursuivre sur une salve de cliquetis, et finalement apporter la lumière dans ce lieu trop sombre.

— Vous voyez, on voit bien là.

— Oui c'est mieux, j'ai répondu poliment.

Mais on était quand même en pleine après-midi et il faisait beau pour une journée de début mars, et sans le néon, on n'y voyait pas grand-chose, juste un peu de lumière qui filtrait vaguement à travers deux petits soupiraux, cernés derrière la barrière de rosiers qui entourait toute la maison.

— Alors vous voyez ?... Ici vous avez un coin cuisine...

— Hmm hmm.

— ... Ici un lit pour dormir...

— Oui.

Oui, en fait de coin cuisine, c'était un vieil évier un peu sale, aux côtés duquel il avait posé une vieille table avec deux plaques électriques dessus... d'ailleurs visiblement elles avaient déjà pas mal servi.

Quant au lit, je n'avais pas besoin de m'y allonger pour savoir qu'il était pourri. D'ailleurs c'était marrant, il y avait des couvertures dessus, et il n'était même pas fait, les draps étaient entassés en un paquet informe sur un coin du matelas.

La lumière des néons donnait un éclairage froid, bien peu de lumière naturelle passait, ça avait plus l'air d'une prison que d'une chambre d'étudiant.

— Et là vous avez les toilettes... On en a deux dans la maison : celui-ci et un autre à l'étage. Donc ne vous en faites pas, nous ne viendrons pas vous déranger pour y venir !

Encore heureux ! J'ai quand même fait semblant de trouver ça drôle.

Au moins le toilette était dans une pièce séparée... enfin une pièce : Trois mètres carrés fermés par des « murs » en contre plaqué et une porte ni peinte ni vernie qui devait sûrement être le premier prix d'un magasin de bricolage. Le reste du logement n'était fait que d'une pièce, j'aurais dit d'environ douze mètres carrés... Avec l'absence de fenêtre, il fallait être amateur de terriers. Le sol était en béton, vaguement peint en jaune, surtout que la peinture était complètement écaillée. Le plafond quant à lui était recouvert de plaques brunes, certainement du liège pour l'isolation thermique... de l'étage. Et puis... et puis... ces murs en grosses briques grises, sans peinture, sans rien.

Ce qui pour une cave n'était pas trop choquant... Mais quant à vivre là-dedans, c'était déprimant rien que d'y penser.

— Et il y a une douche aussi ? Je n'ai pu m'empêcher de demander.

L'homme a paru réfléchir un instant.

— Heu, oui, d'ailleurs j'allais y venir.

— Ah...

— Elle est par là, venez.

Il s'est dirigé d'un pas traînant vers une porte métallique grise dans un coin de la pièce, il l'a ouverte et m'a fait signe en entrant de venir avec lui. Je l'ai suivi, et me suis retrouvé nez à nez avec un fourbi total.

— Alors c'est ici que j'ai mis la douche...

Mais je ne l'écoutais pas, trop absorbé à disséquer le bordel du bonhomme : Un établi en bois, poussiéreux à souhait, sur lequel trônaient en vrac : marteaux, tournevis, pinces, clés à boulons, boîtes de pointes et visseries... Au-dessus, accroché au mur, une scie égoïne, une scie à bûche, une clé à molette, un fer à souder... encore là ça faisait à peu près rangé, mais dans tout le reste de la pièce s'empilaient sur des étagères qu'on ne discernait à peine plus tout un marché aux puces poussiéreux. J'ai cru reconnaître de vieilles bouilloires, des chaises défoncées posées sur le sol, des pots en terre cuite, un banc, de la vaisselle dans un état douteux, de vieilles boîtes métalliques ornementées, deux ou trois robots ménagers, une vieille machine à coudre, deux vieilles tables à repasser, ainsi qu'un fer qu'on aurait dit dater de la seconde guerre... et encore plein d'autres trucs. De l'ensemble exhalait une odeur de poussière, oui ça c'était sûr, de poussière, avec une arrière fragrance d'huile assez prononcée.

— ... en fait ici, il y avait aussi un évier alors j'ai repris l'arrivée et l'éva...

Le monsieur venait sûrement de remarquer que je ne l'écoutais pas, s'apercevant que j'étais plutôt occupé à observer tout son fourbi d'un air ahuri que de l'écouter.

— Ah oui, ici c'était le garage, mais vous savez une voiture ça dort très bien dehors !

— Hmm hmm... (répondis-je machinalement, toujours affairé à ma contemplation)

— Alors la pièce était disponible, et j'ai pu mettre mon petit coin bricolage ici... (petit coin bricolage ? c'était le souk de Marrakech !)

— ... vous voyez, il y a un peu de tout. Je vais toutes les semaines à une décharge du coin, et je récupère ce qui peut être réparé... Vous ne pouvez pas savoir tout ce qu'on y trouve ! C'est complètement dingue ce que les gens peuvent jeter.

Comprenant que si je le laissais faire, il allait commencer à m'énumérer tout ce qu'il avait pu récupérer là-bas, je me suis empressé de le faire revenir sur le sujet principal :

— Ah oui ? Et sinon, la douche, c'est là ? j'ai demandé en pointant du doigt un pavé de plastique blanc sale.

— Oui, je l'ai mise là, car dans l'autre pièce, ça manquait de place, et puis comme j'avais une arrivée et une évacuation d'eau...

Oui oui, je sais, l'évier qu'il y avait ici avant... il radotait le vieux. Il était vêtu d'un pantalon de jogging bleu, d'un tee-shirt blanc tout tâché, et d'une paire de vieilles chaussures marron qui n'avaient sûrement jamais dû connaître le contact du cirage. A vue de nez, j'aurais dit qu'il avait dans la cinquantaine bien tassée : le genre de gars proche de la retraite ou qui s'y trouve déjà, et qui, maintenant

que les enfants étaient partis de la maison, s'était engouffré dans une vaine frénésie de bricolage pour tuer son temps à nouveau libre.

— Donc c'est dans la pièce où vous bricolez que vous avez mis la douche ?

Bien entendu puisque je l'avais devant les yeux, mais j'avais besoin de l'entendre dire, tellement ça me semblait énorme.

— Heu oui, répondit-il tout d'abord un peu gêné. Mais je ne viens ici bricoler que l'après-midi, le reste du temps, vous y êtes tranquille.

Stupéfait, j'en restai coi, alors il a enchaîné :

— Mais vous savez, l'étudiant qui est ici n'a pas eu de problèmes avec ça.

— Ah, parce qu'il y a quelqu'un en ce moment ?

— Oui... mais il a commencé à prendre ses affaires, il sera parti dans une semaine.

Alors ça expliquait le lit défait. Pourtant au secrétariat de l'école, j'avais demandé les logements libres de suite.

— Vous ne le saviez pas ?

— Non... mais s'il est parti dans une semaine, ça ira.

Le gars a sûrement cru que j'étais intéressé, et m'a paru de suite plus assuré.

— Vous savez, ici, vous serez tranquille.

(aussi tranquille que dans une cellule oui !)

— Par contre la seule condition que je pose...

(ah, parce qu'il voulait y mettre une condition en plus ?)

— ...C'est que vous n'apportiez pas de copains ici.

— Ah bon ? Je n'ai pu m'empêcher de répondre, surpris.

— Oui, ma femme et moi... on aime être tranquille, alors vous comprenez, on ne veut pas trop de bruit.

— Ah... je vois.

— Et aussi les copines... pour la même raison.

(avec moi, des « copines », ça ne risquait pas ! Enfin pour les copines, il venait de me faire une allusion salace ou j'avais rêvé ?)

— De toute façon, vous êtes étudiant, vous aurez tout le temps de trouver une copine plus tard.

Je n'en croyais pas mes oreilles ! Il imaginait quoi ? Qu'à mon âge j'allais passer mon temps à étudier, sans penser à rien d'autre ? Mais ma parole, il était complètement à l'ouest !

— Oui je comprends, acquiesçais-je sans ne rien laisser paraître de mes pensées.

— Et... sinon... vous seriez intéressé ?

Bien sûr que non ! gros beauf des bois ! S'il y avait bien en endroit sur terre où je ne voulais pas aller vivre, c'était là-dedans !

— Heu... je ne sais pas trop, il faut que je réfléchisse un peu...

— Ah...

— Si c'est bon, je vous rappelle ?

— Heu... oui... d'accord.

Continuant de feindre l'intérêt, je lui demandais à retourner dans la première pièce, et y prenais un peu le temps d'inspecter les lieux... J'avais surtout envie de pouvoir regarder encore une fois sa prison pour étudiant, de pouvoir

m'alarmer devant chaque détail, des murs au mobilier. D'ailleurs maintenant que je savais qu'il allait dans les décharges récupérer tout ce qu'il pouvait, je comprenais d'où venait la table sur laquelle reposaient les plaques de cuisson, ainsi que la provenance des plaques elles-mêmes. L'origine du lit aussi ne faisait aucun doute... Ça rajoutait au glauque des lieux de savoir que tout ça provenait de la décharge du coin. Si j'avais eu un appareil-photo, j'en aurais pris quelques-unes, afin de montrer à mes parents ce que je pouvais m'offrir avec ce qu'ils acceptaient de me payer de loyer.

— Bon, eh bien je vais y aller...

— Ah d'accord...

— Vous pouvez me rappeler le loyer déjà ?

— Oui, heu... c'est huit cent cinquante francs par mois.

— Ok, c'est bien ce qu'on m'a dit à l'école.

— Et... vous êtes à la Fac ?

— Non, à l'IUT.

— Ah, j'y avais laissé une annonce aussi. Eh bien vous voyez, à la limite je préférerais quelqu'un de l'IUT plutôt que de la Fac. Vous comprenez, l'étudiant qui est ici est en première année de DEUG... et souvent en première année à la Fac, il y en a pas mal qui arrêtent en cours de route pour je ne sais trop quelle raison. Alors vous voyez ?... À l'IUT, je pense qu'il y a moins de gens qui laissent tomber en cours d'année, non ?

— Ben... pour l'instant, je n'en ai pas vu dans la promo qui soient définitivement partis.

(définitivement, parce qu'il y en a qu'on ne voyait quasi jamais, j'avais commencé d'ailleurs à en faire partie les mois précédents.)

— Eh bien au revoir jeune homme... Heu... Rappelez-moi votre nom ?

— Thierry Rioux, j'ai répondu sans trop hésiter, sortant au hasard le nom d'un gars que je connaissais du lycée : Je n'avais absolument pas envie que ce vieux pervers qui suintait la mesquinerie puisse demander mes coordonnées à mon école.

J'ai remonté les marches, et avec un petit soulagement, retrouvai la lumière du jour. J'ai fait quelques pas sur l'allée de gravillon de son petit jardin, puis je me suis retourné pour lui serrer la main une dernière fois. Un au revoir de circonstance, et j'ai pu enfin m'échapper de chez lui.

En rentrant de ma visite, j'ai fait le point, et je commençais franchement à me décourager : Ça faisait un peu plus d'une semaine que mes gentils connards de proprio m'avaient annoncé qu'il fallait que je me trouve un autre logement pour l'année suivante. J'étais passé dès le lendemain au secrétariat de l'IUT afin de demander s'ils avaient des annonces de logement pour étudiant. Là on m'a dit qu'en cette époque de l'année il y en avait toujours peu, que le plus souvent ils correspondaient à des étudiants qui avaient arrêté leur année d'étude en cours de route. Et puis on m'a présenté, rangé sous les pochettes plastique d'un vieux classeur, les fameuses annonces, au nombre d'une dizaine... Une fois écarté celles dont le loyer était supérieur à ce que pouvaient me payer mes parents (neuf cents francs au maximum), il ne m'en restait plus que quatre. Allant ensuite

m'enfermer dans une cabine téléphonique, j'ai pris contact avec chacun. De là s'en sont suivies une série de visites pas très folichonnes :

Le premier était une chambre d'étudiant, « chambre » au sens propre du terme : le gars louait sûrement la chambre d'un de ses enfants devenu grand et parti du foyer. Leur fils avait dû y vivre à l'étroit d'ailleurs, car le lit laissait juste un peu d'espace entre lui et les murs. Quant à la cuisine et au reste (douche, toilette...), eh bien je pouvais disposer des leurs... Mais oui bien sûr ! Je me voyais bien prendre mon p'ti dej en leur compagnie le matin, devoir parler avec eux, attendre que la douche soit libre... Non, non, et trois fois non.

Le second logement a été pas mal non plus, c'était... dans une cage d'escalier ! Entre le troisième et le quatrième : D'habitude on y trouve un vide-ordure, mais là non, ils avaient aménagé un logement : Le lit... enfin le sommier, était posé au-dessus d'une mini mezzanine qui permettait ainsi de pouvoir caser en dessous une table et une plaque de cuisson électrique. Le bac à douche et le toilette se retrouvaient dans un coin, séparé par une cloison en contre plaqué, d'ailleurs à eux deux, ils devaient prendre un tiers de la surface au sol. Les proprios m'expliquèrent qu'ils habitaient sur le palier au-dessus, et que ce demi-étage leur appartenait par je ne sais quelle bizarrerie administrative qu'ils m'ont vaguement expliquée. Du coup, ils l'avaient aménagé en habitation... enfin disons plutôt mini-habitation, ça ne m'a d'ailleurs laissé qu'une mini-envie. Je ne me voyais vraiment pas être le Ken de leur maison de poupées.

Et en troisième, j'ai eu droit tout d'abord à ce que je croyais être une bonne surprise : Elle m'a amené dans une belle pièce au parquet ciré, avec moulures aux murs, une belle cheminée en pierre... J'en suis resté un peu sans voix au début. Mais la dame m'a ensuite expliqué qu'elle vivait ici aussi, dans d'autres pièces... En effet, l'appartement était trop grand pour elle maintenant que son mari était mort, alors elle s'était dit qu'elle pourrait louer une partie à un étudiant : Vous comprenez, afin de ne pas rester tout le temps toute seule, parce qu'il lui manquait, son François... Il m'a fallu une demi-heure, d'une écoute que j'ai essayé de garder apparemment attentive, avant de pouvoir prendre la fuite.

Et maintenant l'autre qui voulait me faire vivre dans sa cave... Là je commençais à saturer, et en plus j'avais épuisé les annonces récoltées à l'école. Je me sentais vraiment abattu, aussi, quand je suis passé devant une cabine téléphonique sur le chemin du retour, j'ai préféré l'appeler :

— Heu, allo.

— Oui... allo... C'est toi David ?

— Oui maman.

— Tu n'as pas l'air d'être en forme... Ça va ?

— On fait aller, mais... oui... quelques soucis.

— Allons bon... C'est pour ça que tu appelles en avance alors ?

— Oui.

(D'habitude j'appelais ma mère tous les dimanches soir, là on était le samedi en fin d'après-midi, ce qui n'était pas habituel)

— Qu'est ce qui va pas ? C'est encore ce Frank qui te fait des soucis ?

— Heu, non non... D'ailleurs tu sais avec Frank on s'entend bien maintenant.

— Ah... mais qu'est ce qui ne va pas alors ?

— Ben... je reviens d'une visite de chambre d'étudiant...
— Et tu n'as rien trouvé pour l'instant ?
— Non, pourtant je cherche mais...
— Mais c'est normal aussi ! Ça fait tout juste un peu plus d'une semaine que tu cherches.
— Oui mais...
— Bah, tu ne vas pas trouver ça comme ça d'un coup !
— En même temps j'ai épuisé les annonces qu'il y avait à l'école.
— Ah bon, tu en as fait combien ?
— Quatre.
— C'est tout ?
— Heu... oui.
— Ils n'en avaient pas plus ?
— Si une dizaine.
— C'est pas énorme non plus... et les autres n'allaient pas ?
— Ben... trop cher.
— Ah...
— Moui...
— Mais il n'y avait pas plus d'annonce que ça ?
— Heu... non.
— C'est bizarre non ?
— C'est-à-dire que ce n'est pas trop l'époque. En ce moment les seuls logements qui se libèrent sont ceux des étudiants qui laissent tomber en cours d'année, alors il n'y en a pas des masses non plus.
— Alors attends un peu ! Vers le mois de juin, tu devrais trouver bien plus facilement !
— Oui mais...
— Non ? Ce n'est pas ça qui te dérange...
— Ben... je me disais, si je pouvais viser un logement un peu plus cher.
(et là comme je m'y attendais, ma mère démarra au quart de tour.)
— Ah mais oui ! Déjà que tu ne voulais pas aller en cité U, et maintenant il faudrait qu'on dépense des mille et des cents dans un loyer ? Non David, ton père et moi, on ne pourra pas.
(elle remettait le sujet de la cité U sur le tapis : c'est vrai que j'avais refusé d'aller vivre là-bas : Des cages à lapins empilées sur plusieurs étages, avec pour chaque étudiant une jolie « chambre » de neuf mètres carrés, avec tous ses « collègues » à une ou quelques cloisons en contreplaquée d'écart. Personnellement ça me faisait froid dans le dos : J'avais déjà assez souffert de la cour d'école auparavant pour avoir développé un besoin viscéral de m'écarter de mes semblables autant que faire ce peu).
— Mais pour ce prix-là, j'ai droit à une cage d'escalier ou une cave...
— Mais tu as encore le temps ! attends un peu avant de t'alarmer !
Attendre ? mais l'idée de partir d'où j'étais avait tourné à l'obsession. Je voulais trouver au plus vite un logement qui aille bien pour déménager de suite, car maintenant je ne pouvais plus les voir mes proprios, je ne pensais plus qu'à me barrer de là-bas.

Mais si je m'embarquais dans ce genre de plaidoyer avec ma mère, ça allait la stresser, l'inquiéter plutôt qu'autre chose, et au final je savais que de toute façon je n'obtiendrai pas gain de cause... Non, il allait falloir que je me débrouille autrement.

— Oui, c'est sûr, j'ai encore quatre mois avant la fin de l'année...

— Mais oui, tu vas trouver.

— Sinon vous à la maison, ça va ?

— Oh, tu sais... ça continue... là ton père va mieux, depuis mardi il...

Je vous épargne les détails du reste du coup de fil. Quant à moi, pour mon histoire de logement, c'était clair : Je n'allais pas attendre, je n'allais pas me défilier, je n'allais pas me laisser faire par les événements comme c'était d'accoutumée pour moi auparavant. Non, j'allais me débrouiller.

19. Frappante étreinte

Il y a des moments où l'on sature un peu, le genre de moments où l'on préfère être seul. Non pas parce qu'on a réellement envie de solitude, mais plutôt parce que la solitude devient nécessaire : On sait pertinemment qu'on est trop nerveux, trop stressé, trop fatigué, ou trop je ne sais quoi encore, pour pouvoir communiquer de manière intelligible, et non agressive, avec qui que ce soit.

En clair je me sentais à cran, et je n'avais pas envie de parler, j'avais juste envie qu'on me foute la paix. On était fin mars, le vendredi 29 mars 1996 pour être précis, et lundi commençaient les trois jours consécutifs de la seconde salve de partiels. Autant la première fois, je m'en étais bien fichu des partiels, autant là je n'avais pas intérêt à faire pareil une deuxième fois. Je savais bien que mes parents ne me payaient pas mon petit loyer et ma bouffe pour m'entendre leur annoncer que leur année de dépense n'avait servi qu'à me ramener à la case départ.

Qui plus est pendant cette dernière semaine, les profs nous avaient fait bosser plus intensément que d'habitude, désirants à tout prix nous gaver de tout ce qu'ils pensaient « nécessaire » ou « important » pour « les partiels de la semaine prochaine »... Et leur stress avait déteint sur moi : En ce vendredi soir, sorti des cours, j'étais franchement angoissé, nerveux et fatigué. Alors, comme je n'avais pas envie de rentrer de suite chez moi, j'ai préféré le calme d'un parc au brouhaha d'un bar. Il faut dire que le jardin des plantes de Nantes était à moins de cinq minutes à pied de l'école, c'était un refuge tout désigné au vu de mon état.

Sinon au sujet de l'appartement, ça avançait : Mon problème, c'était la limite de loyer que m'imposaient mes parents, je ne dégottais vraiment rien de viable pour moi à ce tarif-là... Mais je ne me suis pas découragé pour autant et j'ai fini par trouver une solution :

Il y a deux semaines de cela, après les cours, Frank et moi étions allés manger au mac-do : Je vous rassure, on y va pas souvent, de toute façon, je n'en ai pas les moyens. Et ça a été au moment de partir que d'un coup j'ai eu l'idée : Pourquoi ne pas essayer d'y travailler ? Après tout j'avais deux solutions : Soit je bataillais pour chercher partout un logement potable à neuf cent francs par mois... soit je prenais un logement plus cher, et finalement la seule solution dans ce cas là était que j'y mette de ma poche. Le souci était qu'il n'allait quand même pas être facile d'avoir un job en même temps que l'IUT vu que nous avions déjà une trentaine d'heures de cours par semaine. Mais comme je continuais toujours à sécher les cours en amphi, les notes de Frank de l'année passée me suffisant amplement, ça me donnait un peu plus de temps pour ce genre d'à côté.

J'ai à peine hésité : je suis allé vers une caisse, j'ai sagement attendu que le client devant moi obtienne sa commande et s'en aille avec, puis un peu nerveux quand même, j'ai posé ma question à la serveuse devant moi :

— Bonjour... voilà, j'aimerais savoir... Est-ce qu'il y a moyen de postuler pour un travail ici ?

— Heu, je crois bien... Vous êtes étudiant ?

— Oui, en informatique.

— Ah ok... eh ben... il faut que tu envoies ton CV avec une photo et une lettre de motivation. Ensuite tu viens le déposer directement ici, et après, ils te rappelleront s'ils sont intéressés pour un entretien.

— Hmm hmm, d'accord.

— ... Et envoie ton CV dans plusieurs restos, t'augmenteras tes chances de dégotter un travail comme ça.

— D'accord, j'oublierai pas, eh bien merci.

— De rien.

Content avec ces précieuses informations, j'ai rejoint Frank qui m'attendait près de la sortie, j'étais tout sourire, et ce soir-là en rentrant, j'ai commencé à rédiger mon CV.

Pas facile de faire son CV quand on a rien à mettre dessus : Aucune expérience professionnelle, même pas un job d'été, rien. J'aurais pu inventer un été passé à ramasser des haricots, les patates ou je ne sais quoi encore qui poussait dans les champs près de chez mes parents, mais ça aurait été mentir... Pourtant si je ne faisais pas ça, j'allais avoir une feuille bien vide... Allez ! : « Expériences professionnelles : Eté 1993, 1994, 1995 : Travail saisonnier d'été dans le milieu agricole, ramassage des cultures dans les champs ». Tant qu'à faire j'indiquais que je faisais ça depuis trois étés, ça allait faire bosseur. Pour la lettre de motivation, je bûchais l'hypocrisie en manifestant un grand désir de pouvoir vivre cette possible nouvelle expérience professionnelle afin de me familiariser avec le travail en équipe et la relation avec le client. J'imaginai déjà dire à l'entretien que ce genre d'expérience pourrait sûrement m'aider plus tard dans mon futur métier d'informaticien... Nickel ! le seul truc que je pouvais craindre, c'était qu'ils trouvent ça trop gros.

Après je suis allé fièrement avec mon CV et ma lettre au mac-do où la serveuse m'avait donné la marche à suivre. C'était l'heure du midi, et le restau était bondé. J'ai entrepris de faire la queue comme tout le monde, j'ai ainsi eu tout le temps pour voir que c'était vraiment le gros coup de feu derrière les caisses. Deux personnes avant que ce ne soit mon tour, j'ai décidé de m'en aller et de revenir à une heure plus creuse, histoire que mon CV ne finisse pas en cornet de frites dans l'agitation.

Je suis retourné le lendemain sur le coup des onze heures. Là il n'y avait pas foule, tout était calme et tranquille. J'ai attendu derrière un des rares clients qui passait commande, et quand il a eu fini, je me suis avancé d'un pas.

— Vous désirez ?

— C'est-à-dire que... Vous voyez, je voudrais postuler pour un poste, et...

— Ah... heu... attendez, je vais vous appeler un responsable... Deux secondes.

Le caissier est parti sans que je n'aie eu le temps de répondre quoique ce soit d'autre (de toute façon, je n'avais pas grand-chose à dire de plus). Il est revenu accompagné de quelqu'un d'un peu moins jeune que lui, et qui, contrairement aux autres employés, portait chemise blanche et cravate. À mi-chemin, le serveur me désigna d'un geste rapide du menton en disant quelques mots. Le gars en cravate contourna la caisse, arriva d'un pas rapide à ma hauteur et me serra la main.

- Bonjour, on m'a dit que tu voulais postuler au mac-do ?
- Oui, je... j'ai d'ailleurs apporté mon CV et ma lettre de motivation.
- D'accord, eh bien voyons un peu ça.

Je lui ai donné mes documents, il les a pris et est resté quelques secondes plongé dedans... Finalement il ne m'a posé aucune question sur ce qu'il avait pu y lire :

- Et tes disponibilités ?
- Heu... j'aurais dû les écrire ?
- Oui, c'est toujours mieux afin qu'on puisse appeler pour un entretien quelqu'un qui serait disponible dans le créneau horaire que l'on recherche.
- Ah... eh bien je suis en IUT, donc, plutôt le soir après 18 heures, aussi le jeudi après midi vu qu'on a pas cours, ou le week-end.
- Mais ça ne va pas faire beaucoup avec les études ? Ici les étudiants sont plutôt en Fac et ils ont moins d'heures de cours, ça leur permet de pouvoir travailler en même temps, mais pour toi ?
- Ben je vais m'accrocher.
- Mais j'imagine que vingt-cinq heures par semaine feraient beaucoup ?
- Heu oui, répondis-je un peu surpris, j'avais pensé à moins.
- Ah... disons que vingt-cinq heures ici, c'est un peu la norme... Mais pfff, pourquoi pas ! (il semblait vraiment peu emballé là). Tu accepterais quel nombre d'heures au maximum ?

Panique dans ma tête, j'essayais de trouver une réponse dans toute la confusion qu'il avait déclenchée en moi... je n'avais carrément pas pensé à tout ça.

- Heu... une dizaine d'heures je dirai.
 - Ah... tu sais, le minimum que tu trouveras chez mac-donald, ce sera du quinze heures par semaine, pas moins.
 - Heu... eh bien quinze heures alors, dis-je un peu benêt.
 - Ok, je note tout ça... (et il griffonna rapidement quelques mots au dos de mon CV). Bon, eh bien, tu seras contacté si ton C.V retient l'attention.
 - Et... Combien de temps devrais-je attendre ?
 - Oh, il faut compter deux à trois semaines maximum, au-delà de ce délai, c'est que ta candidature n'a pas été retenue.
 - D'accord, eh bien je vous remercie...
 - Tu sais à mac-donald, on se tutoie tous.
- Un peu surpris quand même, j'ai corrigé le tir.
- Heu... Je te remercie.
 - Mais de rien. Au revoir

Nous nous sommes serré la main, puis il s'en est allé aussi vite qu'il était arrivé.

J'avais foiré mon coup, c'était évident.

Une fois rentré chez moi, j'ai complété mon curriculum en spécifiant que je ne pouvais me permettre qu'un quinze heures par semaine, ajoutant par la même mes horaires et jours de disponibilité : Au moins les choses allaient être claires d'emblée quand j'allais postuler à nouveau... Ce que j'ai commencé dès le lendemain d'ailleurs, allant chaque jour dans un mac-do différent, déposant mon

C.V et échangeant toujours deux ou trois mots avec un manager. Bien sûr, le peu de temps que je pouvais consacrer par semaine à mon travail les gênait, mais j'espérais quand même pouvoir décrocher un job... Mais pour l'instant je ne pouvais qu'espérer, puisque même après avoir fait à peu près le tour de tous les mac-do du centre-ville je n'avais pas encore eu le moindre signe de vie en retour.

Et je me retrouvais donc là en ce vendredi soir, à trois jours des partiels, avec la fatigue de la semaine, la pression des examens à venir, aucune réponse pour du boulot, et donc pour l'instant pas d'espoir de logement sympa en vue... Alors, je me suis allumé une petite clope pour faire passer tout ça, et d'un pas automatique je suis allé jusqu'au bassin du parc où je me suis assis sur un banc. J'ai regardé les canards glisser sur la surface... placides, peinarde : ça avait tendance à me calmer, à m'apaiser l'esprit, j'aimais beaucoup venir là. Ma clope au bec, je me suis dit que j'avais bien besoin de ce petit repos, avec les partiels qui commençaient le lundi, le week-end allait être studieux. Sachant que j'avais déjà pas mal bûché et que je me sentais déjà fatigué, ça promettait, mais bon, j'allais prendre le temps de bien dormir, aussi je n'al...

— Bonjour, jeune homme.

Surpris, j'ai relevé la tête d'un coup. À ce moment-là, j'ai sûrement eu l'air un peu bêta, mais je ne l'avais pas vu venir, il m'avait limite fait peur.

La première chose que je me suis dit en le voyant c'est qu'il était plutôt vieux : Les cheveux gris-blanc et le visage plus tout jeune, il devait bien avoir dépassé la soixantaine depuis un bon moment... Qu'est ce qu'il me voulait ?

— Heu... bonjour, j'ai répondu timidement.

Il avait les cheveux un peu clairsemés sur le haut du crâne. Quant à ses joues, elles n'étaient pas renfoncées comme chez la plupart des personnes âgées, au contraire, elles étaient un peu rebondies, ce qui lui donnait un air sympa. Il portait une petite veste marron sur un polo gris, un pantalon bleu marine qui lui remontait haut, trop haut, sur la taille, l'effet était aggravé par une grosse ceinture beige bien visible qui tenait le tout. Au bout de ses doigts, plusieurs bagues, et à sa main droite, il tenait une laisse, au bout de laquelle se dandinait un petit caniche gris-blanc extrêmement moche.

— On se promène jeune homme ?

Il me souriait, ce qui aurait pu paraître gentil, mais je ressentais plutôt son sourire comme... « coquin ». Je ne savais pas trop pourquoi, mais il me semblait bizarre... déjà qu'il m'adressait la parole comme ça, de but en blanc... Alors il devait vouloir quelque chose, mais quoi ?

— Heu, eh ben, je me reposais un peu, oui.

— Ah, dure journée ?

— Ben l'école... examens la semaine prochaine... tout ça...

— Je vois... et... tu venais ici *que* pour te reposer ?

— Pardon ?

(là j'étais surpris, je ne voyais pas ce que j'aurais pu y venir faire d'autre... qu'est ce qu'il insinuait ?)

— Oui... venir ici pour une autre raison...

— Heu... non je ne vois pas...

- Hmm ? Vraiment ?
- Non, je vous dis... non.
- Donc tu ne voudrais pas venir avec moi ?
- Venir avec vous ?
- Oui... venir chez moi.
- Heu... non.
- Bon... eh bien tant pis, jeune homme...
- ...
- Au revoir.

Je l'ai regardé partir d'un pas lent, la tête un peu basse, visiblement déçu. Moi je restais ahuri, essayant de remettre un peu tout ça en ordre dans ma tête : Cet homme voulait que j'aille chez lui ? Et si j'avais bien compris, ce n'était pas pour l'aider dans des travaux, mais plutôt... pour... pour... qu'on puisse se sauter dessus tranquillement ? Je n'arrêtais pas de me dire que je me trompais sûrement, mais pourtant au look général du bonhomme... Je ne voulais pas faire de stéréotype, mais avec ses bagues et son p'ti chienchien, il avait un côté homo vielle souche avéré.

Et puis son petit sourire « coquin »... Mais il serait allé draguer comme ça dans le parc ? J'ai regardé alors autour de moi, c'était vrai qu'il n'y avait plus grand monde, il y avait juste deux personnes qui marchaient de l'autre côté du bassin, et c'était tout : On était fin mars, et même s'il faisait assez beau, ça n'était pas non plus la grande chaleur, les températures m'avaient juste laissé l'opportunité d'ouvrir mon blouson, mais ça s'arrêtait là... Et puis il commençait à faire nuit... Je me rendais compte que j'étais un peu tout seul ici finalement.

Alors il m'avait abordé vraiment pour ça ? Peut-être que j'étais assis près d'un endroit de drague ? C'était possible ça ? Tout se bousculait dans ma tête... Mais j'en revenais tout le temps à la même conclusion, il m'avait dragué... et j'avais refusé. Mais de toute façon il n'était pas trop à mon goût : Quand même, il devait avoir autour des soixante-dix ans, trois fois et demi mon âge !... D'un autre côté, la seule fois où j'avais connu le contact physique d'un autre, c'était dans le sous-sol de ce bar, il était jeune, et au vu de comment cela c'était passé, j'avais de quoi me dire que les jeunes n'étaient peut-être pas les partenaires les plus tendres que l'on puisse trouver.

Sans avoir pensé vouloir le faire, je m'étais levé de mon banc.

Après tout, continuai-je à me dire, peut-être qu'avec lui, ça serait plus doux, plus tendre... Certes, il était vieux, bon, mais peut-être que ça serait une expérience positive au final ?

Par où était-il parti déjà ? Je me rappelais l'avoir vu tourner sur ma droite, j'ai trottiné alors vers le virage... mais rien. Ça devait faire quand même deux ou trois minutes qu'il était parti, par contre il ne marchait pas vite... alors j'ai couru le long du chemin, mais après chaque nouveau tournant qui me barrait la vue, c'était la déception : toujours rien. Ça n'a été qu'une fois arrivé de l'autre côté du parc que je l'ai vu, marchant clopin-clopant avec son p'ti chienchien à ses côtés : Il avait avancé vite... ou j'avais passé plus de temps que je ne le pensais à hésiter sur mon banc.

Je suis arrivé à sa hauteur toujours en courant, j'ai freiné et je l'ai dépassé quelque peu, me retournant du même coup pour le voir de face. Lui s'était arrêté de marcher et me regardait.

« Monsieur... »

Mais je n'ai pas continué... trop essoufflé. Je me suis courbé en avant, et les mains sur les genoux, j'ai repris un peu mon souffle. Le vieil homme attendait, placide.

Finalement, j'ai décidé de laisser tomber le « monsieur », trop en décalage par rapport à ce qu'on envisageait de faire :

— Votre proposition de venir chez vous...

— Oui.

(Le bonhomme semblait toujours aussi calme, ou alors se sentait-il mal à l'aise et cachait-il ainsi son jeu ?)

— ... ça tient toujours ?

— Oui.

— Eh ben d'accord.

Voilà, j'avais lâché ça sans même réfléchir une seconde de plus.

— Alors suis-moi, m'a-t-il répondu en reprenant sa marche, sans toutefois me lâcher du regard.

Avec son petit sourire en coin, à me regarder de biais comme ça, il avait un air vicieux.

Et ça m'excitait, je dois dire. Ce vieux bonhomme avait sûrement au moins trois fois mon âge, et son petit air ne me laissait plus de toute : on allait chez lui pour une partie de jambe en l'air. Je me répétais cela dans ma tête, et je n'arrivais pas à y croire. Mes jambes flageolaient parfois à l'idée de ce pour quoi je m'embarquais, alors que quelques secondes plus tôt j'aurais couru de toutes mes forces pour arriver plus vite chez lui. Je me retrouvais ainsi ballotté entre angoisse et excitation.

On ne s'est dit aucun mot pendant le trajet. Il y a juste eu un peu après la sortie du parc que j'ai failli lui parler : On était à deux minutes à pied de l'IUT, et j'avais vraiment peur qu'il faille y passer tout près pour aller chez lui. Je commençais à me dire qu'il allait falloir que je le prévienne de ne pas passer par là, que s'il y avait moyen de contourner, ça valait mieux... mais il bifurqua avant : Tant mieux, je me serais senti mal à l'aise d'être interpellé dans la rue par un collègue voulant me taper la discute ou aller boire un coup, et encore moins qu'il me demande qui était ce monsieur avec qui j'étais...

Je n'ai pas regardé ma montre, mais il m'a semblé qu'on a marché tout au plus une dizaine de minutes. En tout cas, au bout d'un moment, il a quitté le trottoir pour une petite allée de quelques mètres de long coupant un parterre de pelouse devant un petit immeuble de trois ou quatre étages : Il habitait donc ici, on était arrivé, on allait monter chez lui... la tension montait aussi, et la tête me tournait. Il a ouvert la porte d'entrée de l'immeuble, et je l'ai suivi dans un hall aux murs crème. J'ai cru qu'on allait attendre l'ascenseur, redoutant et fantasmant à la fois sur ce que nous allions faire dedans (j'avais d'ailleurs les mains dans mes poches, tentant comme je le pouvais, de cacher un début

d'érection), mais au lieu de cela, il se dirigea, toujours avec son p'ti chien, vers une des portes du fond. Il inséra sa clef dans la serrure, l'ouvrit et se retourna vers moi.

« Ben viens » il m'a dit alors que je restais planté comme un piquet au milieu du hall.

J'essayais de paraître impassible, mais mon corps entier tremblait.

Je suis entré d'un pas hésitant dans son appartement : Tous les volets étaient fermés (ce qui se comprenait, avec un appartement en rez-de-chaussée), la seule lumière venait de l'éclairage du plafond : Une ampoule très moyennement puissante engoncée dans un gros abas jour en verre brun, ça procurait une lumière jaune orangée tamisée, un éclairage qui me semblait bien sombre pour la vie de tous les jours, mais qui allait bien pour ce que nous avons à faire. J'ai entendu la porte se refermer derrière moi et je me suis retourné pour faire face au monsieur, celui-ci finissait de verrouiller sa serrure puis s'est retourné à son tour vers moi : À son expression on aurait dit qu'il n'avait pas mangé depuis des jours... et que j'étais un gros poulet rôti.

Sa bouche s'entrouvrit alors qu'il se penchait vers moi, les bras tendus.

Ses mains se collèrent sur mes hanches.

Son corps s'approcha.

Il pencha la tête sur le côté.

Sa bouche goulue avançait vers la mienne.

J'avais peur.

Je n'ai pu réprimer un petit sursaut de recul, aussi visible qu'incontrôlé. Le vieux, enfin... comment s'appelait-il déjà ?... Je ne lui avais même pas demandé... Disons donc, « il » perçut mon geste, et redressa alors la tête, me regardant avec un petit air amusé.

— Ben alors, qu'est ce qu'il y a ? il m'a dit d'une voix douce. T'es stressé ?

Je ne savais pas quoi répondre. Oui j'étais stressé, comment en aurait-il pu être autrement ? Se retrouver sans expérience, un vendredi soir après les cours, chez un vieux monsieur pour une partie de jambes en l'air...

Mais je n'ai pas répondu, car une autre partie de moi n'attendait que ça finalement. Et une fois passé mon temps de réponse, « il » s'est jeté à nouveau sur ma bouche.

Ce coup-ci, je ne l'ai pas rejeté.

Ses lèvres étaient fines et humides. Il avait penché la tête de côté, pouvant ainsi m'embrasser « efficacement » : À la manière d'une ventouse, sa bouche colmatant complètement la mienne. Je n'ai qu'à peine eu le temps d'analyser tout ça que sa langue est venue brutalement fouiller entre mes lèvres, j'ai réprimé difficilement un mouvement de recul. Finalement, j'ai plongé moi aussi ma langue contre la sienne, d'avantage par envie de refouler l'ennemi que par plaisir. Sa salive avait un goût amer, un peu comme du café, d'ailleurs si ça se trouvait il en avait bu il n'y avait pas si longtemps et je ressentais le relent. Je me consolais alors en me disant que de son côté, il devait ressentir celui de mes clopes. Ça n'a été qu'après un assez long moment, quand je commençais finalement à apprécier la chose, oubliant l'autre et me concentrant sur le plaisir

du contact, qu'il enleva sa ventouse. Il me serra alors la taille encore un peu plus fort, et se collant joue contre joue avec moi :

— Waaaahhhh...

Ce long soupir qu'il me poussa à l'oreille me laissa sans voix. Puis il reprit.

— Ohlalaaaaa...

Oui, mais c'est-à-dire ? Il était content ? C'était fini ?

— Purée, j'avais envie de toi tu sais.

Toujours de cette voix grave et traînante, qui se voulait sûrement sensuelle, mais que je trouvais plus surjouée qu'autre chose.

— Ah... ne trouvai-je qu'à répondre d'une petite voix.

« Il » continuait de soupirer dans mes bras, me caressant le dos de ses mains, ondulant contre moi comme une anguille, et moi je restais relativement immobile, pas trop... voire pas du tout dans le « trip ».

— Tu sais, j'ai vraiment flashé sur toi dans le parc.

— Ah...

— Un gros gars comme toi... oh putain, tu m'excites tu sais.

Marrant ça : « gros gars » avec « tu m'excites » dans la même phrase : Pour une fois que mon surpoids plaisait à quelqu'un... ça m'a fait un peu bizarre d'entendre ça. En même temps, je n'ai pas eu l'opportunité de m'interroger là-dessus bien longtemps :

« Ouais tu m'excites » il m'a refait avait de sauter à nouveau sur ma bouche, comme un dingue, vraiment de manière frénétique cette fois, me serrant toujours fermement contre lui. La bouche complètement prise dans la sienne, je ne respirais plus que par le nez, ainsi j'ai fini par me rendre compte d'une odeur ressemblant fortement à celle du renfermé.

Je n'arrivais pas à déterminer si c'était son appartement ou sa peau qui sentait comme ça.

Sûrement les deux, mais du coup, j'ai commencé à lutter pour ne pas avoir l'estomac qui se rebelle face à la situation. L'odeur de vieux m'envahissait les sinus et s'ajoutait à l'amertume de sa salive, à sa langue qui fouillait sans arrêt dans ma bouche, à ses mains me tâtant de partout... D'ailleurs ces mêmes mains qui s'étaient fourrées depuis longtemps sous mon pull et mon tee-shirt étaient maintenant en train de me les enlever. Comprenant le geste, j'ai levé les bras pour qu'il puisse me les ôter, me laissant faire, certes, mais profitant ainsi de l'occasion pour ne plus subir l'intrusion de sa ventouse de bouche.

Je me suis alors retrouvé torse nu devant lui. Il laissa tomber en boule mon tee-shirt et mon pull tout en gardant les yeux braqués sur mon ventre et mon torse. J'avais quelques poils, mais vraiment rien de bien dense. Je trouvais que j'avais plutôt un look de gros bébé que d'ours des bois, et même si j'essayais d'arranger cela en me laissant un bouc (pas de barbe car je n'avais pas assez de poils aux joues pour l'instant), mon manque de pilosité mêlé à mes rondeurs me gênait. Alors je ne me sentais pas très fier, là comme ça, debout torse nu devant l'autre qui me dévorait du regard.

— Oh putain, t'es balèze toi, tu m'excites, finit-il par lâcher, après de longues secondes à me mater sans bouger.

J'en étais vraiment étonné, et je ne savais pas trop comment le prendre... Disons que je m'étais attendu à un autre superlatif que « balèze » s'agissant de moi. Je pensais plutôt à un « gros » ou un « gras », car c'était clair que mes quatre-vingt-dix kilos pour mon mètre soixante-dix n'étaient pas trop dus à ma musculature. Enfin, au moins j'étais un peu flatté qu'il me dise ça, ça faisait du bien à entendre après tout.

J'ai été tiré de ma réflexion en le voyant se jeter à nouveau sur moi.

Ce coup-ci, il visait trop bas pour ma bouche : Il est venu s'écraser sur mon torse, j'ai senti ses lèvres entourer mon téton droit, puis ses dents venir ensuite le mordiller. J'ai été assez surpris par son geste, et puis cette nouvelle sensation : Les dents me faisaient un peu mal, mais ça me faisait finalement comme de petites décharges électriques fortes agréables, j'ai d'ailleurs fini par sentir mon sexe pousser un peu contre le tissu de mon jean. Ça me rassura parce qu'il était plutôt allé se coucher depuis que nous étions arrivés, plus dégoûté qu'excité par le bonhomme.

« Il » finit aussi par se mettre torse nu, pour se faire il quitta mon téton à peine plus de trois ou quatre secondes : Il resta penché en avant tout en redressant les bras d'un geste rapide pour se débarrasser du polo ainsi que du marcel qu'il avait en dessous, puis jetant hâtivement le tout sur le côté, il replongea de suite sur mon torse. Ses mains m'entourèrent à nouveau, et le contact de ses bras et de ses épaules nues m'a de suite surpris, ça rendait la chose bien plus charnelle, plus sensuelle, cette nouvelle sensation me chamboula réellement. Je me suis mis aussi à lui caresser le dos, attiré par cette grande surface de peau nue juste en dessous de moi. Son contact était doux, et je trouvais fort agréable de laisser promener mes mains le long de ses omoplates, ses reins, ses côtes.

« Alors c'est ça faire l'amour ? » me suis-je demandé en moi-même : Et si c'était ça, c'était clair que j'allais être dépendant ! Cette étreinte charnelle, le contact sensuel de sa bouche sur mon torse, ses mains parcourant mon dos, ses bras m'enserrant, mes mains le caressant... toute cette peau contre ma peau. Je me laissai engoutir par les assauts d'une volupté toute nouvelle pour moi.

Puis il descendit vers mon ventre rebondi, frottant son visage tout contre, puis le couvrant de baisers. J'étais aux anges, transporté par le contact charnel. Je sentais ses mains malaxer sensuellement le bas de mon dos. Le plaisir me fit gémir sans que je ne m'en rende compte.

Puis « il » se redressa progressivement, me lapant de sa langue du nombril jusqu'au cou, puis il m'enserra très fort dans ses bras. Moi, je l'enlaçai aussi... J'aurais voulu rester comme ça toute ma vie, figé dans cette étreinte mutuelle, si chaude et si forte que j'en oubliais tous le reste.

Sans crier gare, il revint se coller sur ma bouche, et tout d'abord surpris par ce nouvel assaut, je l'acceptai tant bien que mal. De nouveau je goûtai à son odeur, à cette salive amère, mais je m'efforçai de ne pas y prêter attention, me concentrant sur le plaisir de l'étreinte. On était collé l'un à l'autre, serré autant que possible, comme si nous cherchions à fusionner. Je sentais aussi le contact de son sexe contre le mien à travers nos pantalons.

Ses mains allèrent d'ailleurs progressivement vers mon bas-ventre... pour finalement se mettre à me malaxer le sexe à travers le jean. Tout d'abord surpris,

je me laissai faire quelques instants, appréciant cette nouvelle sensation. Puis voulant donner la pareille en retour, je descendis mes mains jusqu'à son entrejambe, et me mis à en faire de même. Ça me faisait encore assez bizarre de me retrouver à « caresser » quelqu'un, qui plus est cette fois-ci d'au moins trois fois mon âge. Et puis son sexe, je le sentais à travers son pantalon de toile, me semblait un peu plus avantageux que le mien, je m'en suis senti un peu gêné.

En tout cas, lui ne l'était pas ! Il dégrafa ma ceinture avec précipitation pour aller de suite plonger sa main dans mon pantalon, je la sentis entourer mon sexe d'un coup, sans autre forme de procès, et me le malaxer énergiquement.

— T'aime quand je te traie ! hein mon gros cochon ! m'a-t-il dit alors d'une voix grave et éraillée, qui se voulait sûrement excitante.

« Me traire » pensai-je, exaspéré. Il me prenait pour une vache ! Cette expression me semblait un tantinet décalée comparée aux voluptés érotiques dans lesquelles nous nous délassions jusqu'alors.

Je ne savais pas trop quoi répondre, je suis resté un peu bêta, ma main enserrant toujours sa queue au travers de son pantalon.

Sans se démonter outre mesure, il a repris de cette même voix grave et faussement érotique :

— Hein ! on a qu'à se foutre à poil... oh putain ! j'ai bien envie que tu me baisses tu sais !

Qu'est ce qu'il voulait dire par là ? par « que je le baise » ? Bon je manquais d'expérience, certes, mais par déduction, après un moment d'hésitation, j'ai compris qu'il suggérerait que je le prenne... Ça allait me faire une belle jambe : Je n'avais jamais... « pris », « pénétré » quelqu'un, ni la réciproque d'ailleurs, et je n'avais jamais réellement réfléchi à la question. Alors quant à dire comment m'y prendre... même si bien sûr dans les grandes lignes je voyais le principe, dans les détails je n'en savais trop rien... Et puis aussi, je ne savais pas trop si j'en avais vraiment envie.

Mais je n'ai pas pu y réfléchir bien longtemps : Après qu'il ait eu fini de se déshabiller, voyant sûrement que je n'en avais pas fait de même, le monsieur s'est collé contre moi, et tout en m'embrassant d'un gros palot mouillé sur la bouche, il m'a descendu d'un geste pantalon et caleçon jusqu'aux genoux.

— Hmm... t'aime te laisser faire... hein c'est ça ?

Toujours cette voix langoureuse qui commençait à me taper sur le système... En tout cas à ce moment-là, j'ai pu constater qu'il était très, mais alors très chiant de commencer à se mettre à réfléchir quand on est en train de faire l'amour (ou assimilé).

— Heu... non, ça va, j'ai répondu finalement d'une voix mal assurée.

Tout en disant cela, je me courbais machinalement en avant pour finir de faire tomber mon pantalon et caleçon, je me tenais alternativement en équilibre sur une jambe puis sur l'autre pour les enlever. Ce n'est finalement qu'en me relevant que je me suis vraiment rendu compte que, ça y était : je me retrouvais nu, en chaussettes, devant le vieil homme, tout aussi nu que moi. C'était venu sans que je m'en rende vraiment compte, trop plongé dans mes réflexions. D'ailleurs, j'ai pu constater que mon sexe n'était plus vraiment « de bois », et

outre la nudité c'était surtout ça qui me stressait : Ma méditation l'avait à nouveau découragé et laissé dans un état mi-mou qui me mettait soudain mal à l'aise face à... « il », qui lui, ne connaissait visiblement pas la même mésaventure.

Enfin, il ne m'a pas laissé le temps d'être mal à l'aise bien longtemps. De nouveau plaqué contre moi en aussi peu de temps qu'il faut pour le dire, il avait déjà recollé sa ventouse sur ma bouche. Sa main gauche restait plaquée sur mon dos (sans plus trop me caresser d'ailleurs), pendant que sa main droite est venue se poser sur mon sexe mi-mou. Enfin, « se poser » est un terme un peu trop léger. Disons plutôt qu'il a empoigné mon pénis comme on le ferait pour essorer un linge, puis il s'est mis à faire de petits mouvements frénétiques de va et vient, et étant donné que je bandais mou, c'était plutôt désagréable, voire même un peu douloureux. Je voulais lui demander d'arrêter, mais il était toujours collé sur ma bouche. Et puis il y mettait vraiment du cœur à l'ouvrage... ce branlage intensif me mettait d'ailleurs un peu la pression, comme si par le geste il n'arrêtait pas de me dire « mais putain bande à la fin ! ».

Non je ne me sentais plus à l'aise du tout.

Et puis sans autre forme de procès, de son autre main, il m'a attrapé le poignet et m'a ramené la main jusqu'à son entrejambe. J'ai compris sans trop de difficulté ce qu'il attendait et j'ai saisi sa queue, qui contrairement à la mienne était en pleine forme. Je me suis donc mis aussi à le branler, d'avant en arrière, d'un geste lent et peu convaincu. Mais lui, il continuait à m'astiquer frénétiquement, et ça me déplaisait toujours autant. Je m'étais d'ailleurs dégonflé encore un peu plus dans sa main, il fallait se rendre à l'évidence, la chambre à air était quasi à plat... Je dis ça avec un peu d'humour, mais je peux vous assurer qu'on se sent vraiment mal, vraiment gêné dans ce genre de cas... et ma gêne n'allait pas aller en diminuant, car il a enfin fini par se détacher de ma bouche, et après avoir repris un peu son souffle, il m'a dit :

— Fatigué ?

À part me sentir encore plus mal, que répondre à ça ? Non je n'étais pas « fatigué », c'était juste que je n'étais pas « dans le trip ».

— Heu... non... je sais pas trop.

— Ah bon...

Il parut réfléchir quelques secondes, avant de renchérir sur autre chose :

— En tout cas t'aime me branler, hein mon salaud !

J'aime... j'aime : il m'avait collé la main sur sa bite ! comme si j'avais eu le choix. Je n'ai pas répondu, car en plus, qu'il me traite de salaud, ça l'excitait peut-être lui, mais moi, c'était plutôt l'inverse... À tel point qu'il commençait à m'énerver un peu.

— Ouais... continue comme ça... plus vite... allez, secoue moi la queue...

J'obtempérais tant bien que mal, branlant le monsieur plus fébrilement... en espérant que peut-être cela allait le faire jouir tout de suite, et qu'on allait en rester là.

— Ouais... branle ma grosse queue.

Bon, il pouvait pas la fermer deux secondes ?! Il me gonflait à la fin ! Sans trop y réfléchir, cédant involontairement à la colère, j'ai resserré un peu plus mon étreinte sur sa queue.

— Pu-tain ! t'aime ça hein ! branler les mecs ! Je parie que t'en branle plein. Hein t'aime ça hein !

Rester calme, rester calme...

— Je suis sûr que t'aime sucer aussi.

Allons bon, il voulait que je le suce ! Certes, rien de bien exceptionnel, mais après mon expérience dans la cave du bar de la dernière fois, j'étais un peu réticent à renouveler l'expérience, surtout que je savais que ça allait être du même tonneau, genre : « allez-suce-moi-gros-porc », et j'en passe et des meilleures.

Encore que si « il » avait été un peu plus câlin, j'aurai été partant, mais là je me bloquais de plus en plus, je n'ai donc pas réagit à son invitation.

Alors finalement sans prévenir, il s'est jeté sur ma bouche. M'enlaçant dans ses bras, me caressant le dos, j'ai cru tout d'abord qu'on allait revenir vers quelque chose de plus sensuel. Je commençais d'ailleurs déjà à retrouver la sensation voluptueuse du contact des corps... Mais ça n'a pas duré bien longtemps :

Car très vite, ses mains ont descendu sur mes fesses, et au lieu des caresses auxquelles je m'attendais, j'ai plutôt eu droit à un malaxage en règle de mes parties charnues... mais j'ai trouvé la sensation plutôt agréable. Là où ça n'a vraiment pas été, c'est quant, sans prévenir, il a tiré latéralement d'une main sur une de mes fesses, poussant aussi l'autre de côté en s'appuyant du poignet de l'autre main, et que celle-ci plongeait dans le fossé ainsi ouvert, pour y tendre un doigt vers l'orifice.

En clair, il m'écarta les fesses pour me foutre un doigt dans le cul, et je dois dire que j'ai bien failli sauter au plafond tellement il y alla sauvagement.

Alors j'avais déjà essayé avant, « pour voir », tout seul, moi avec mon index. Mais même si à l'époque cette petite intrusion m'avait semblé... un peu agréable, j'avais dû m'y prendre avec précautions, délicatesse...

Lui, m'a enfoncé son doigt en forçant comme un bœuf.

— Ben dis donc, t'es serré, n'a-t-il trouvé qu'à me dire sur un ton qui tenait plus du reproche qu'autre chose.

Et c'était le seul truc qu'il trouvait à me dire alors qu'il me faisait mal ?! En plus il gardait son doigt enfoncé et la douleur persistait. J'allais d'ailleurs lui demander de le retirer sur le champ quand il s'est collé à nouveau sur ma bouche et s'est aussitôt mis à remuer ce doigt enfoncé en moi : Même si je me rappelle avoir senti une vague sensation agréable émerger, ça m'a surtout fait encore un peu plus mal. Et comme je ne me dégageais pas de son emprise, c'est plutôt dans ma tête que je me suis échappé. J'ai essayé de penser à tout autre chose, mais la réalité ne m'a pas laissé partir aussi facilement et au lieu de ne plus y penser j'ai fini enseveli sous un tas de questions... Au moins ça m'a distrait de la douleur :

Il allait faire quoi ensuite ?

Me mettre un second doigt, continuer à forcer ?

J'allais avoir mal tout le temps de l'acte là ?

Il voulait y mettre sa queue ensuite ?

J'avais le cul propre au fait ?

Alors même dans ma tête je ne trouvais plus de réconfort, et tout ça a fait déborder le vase : J'ai été pris à la gorge par un stress incontrôlable. J'ai repris soudain conscience, émergeant de la torpeur. Son doigt tournait toujours en moi, ses lèvres ventousaient toujours les miennes, sa langue fouillait encore partout dans ma bouche, et ça m'a dégoûté, j'en ai presque eu un haut-le-cœur.

Sans réfléchir plus longtemps je l'ai repoussé, il a fait un pas en arrière, libérant ainsi mon arrière-train qui pour le coup me donna en récompense une sensation de soulagement très bienvenue.

— Hmm... Tu veux pas te laisser faire, hein ?

Et là-dessus, il est revenu à la charge, je n'ai pas eu le temps de réagir qu'il avait déjà replanté son doigt. Alors en un éclair je l'ai repoussé de nouveau, cette fois-ci visiblement beaucoup plus fort, son dos cogna d'ailleurs contre sa porte d'entrée. Un instant son visage s'est crispé sous le choc, et puis son sourire vicieux est revenu.

— Wow ! je vois que t'aimes la lutte pendant la baise, ça t'excite ça hein ?

— Heu, ben...

Je n'ai pas eu le temps de trouver mes mots : il était déjà à nouveau sur moi. Mais cette fois-ci, il m'empoigna sans chercher à me mettre un doigt, il m'agrippa fort et chercha à me pousser sur le côté en essayant de me faire un croche-pied.

— Si j'arrive à te mettre au sol, je t'encule mon gros !

Mais qu'est-ce qu'il croyait le vieux ! qu'il allait me faire tomber ? moi et mes quatre-vingt-dix kilos sur mon mètre soixante-dix, je tenais bien sur mes pieds !

Il continua d'insister, à un moment il a failli me faire tomber, mais je me suis rattrapé de justesse.

— Ben tu te laisses pas faire mon salaud !

Bon là j'en avais marre, c'était le « salaud » de trop. Je l'ai repoussé encore une fois. Il est parti en arrière et il a eu du mal à se rattraper. Après une courte pause, sans dire un mot il est revenu se jeter sur moi... Là je ne sais pas, j'ai sûrement arrêté de réfléchir et de lui trouver des excuses : je lui ai envoyé mon poing dans la figure.

J'ai eu un peu mal aux phalanges, mais sûrement moins que lui au visage. Quand il redressa la tête, son nez saignait, il me regardait avec les yeux de celui qui ne comprend pas... Alors peut-être qu'il ne comprenait pas, mais s'il avait besoin d'explications, moi je ne voulais plus lui en donner. J'avais encore le goût de sa salive dans ma bouche, mon trou de balle me « grattait » bizarrement, et j'avais encore devant les yeux son sexe en érection, celui-là même qu'il voulait me faire rentrer là où je pense. À ce moment-là je me souviens m'être fait la remarque que j'aurais du vouloir ça en tant qu'homo... mais ça m'effrayait, ça m'avait fait plutôt souffrir qu'autre chose pour l'instant, et c'était lui le responsable, c'était lui qui m'avait fait mal. Rien que d'y penser ça m'a énervé d'avantage, alors pris d'une pulsion incontrôlée je lui ai envoyé un autre coup dans la gueule. Ce coup-ci il se redressa plus vite en beuglant « mais qu'est ce qu'il y a ? »

Ce connard avait cherché à me forcer, je m'étais senti agressé, il me dégoûtait. Et maintenant il ne comprenait pas ?

Je lui ai répondu par un autre coup de poing.

Il est resté courbé en avant, alors je lui ai envoyé un coup de genou dans la tête. Lui a fini par terre, mais moi je m'étais fait mal au genou. Alors, même si ce n'était qu'un petit bobo, ça a fini de faire déborder le vase, et j'ai terminé fou de rage. Obéissant à ce dégoût et à cette colère qui m'envahissait, je me suis appuyé contre le mur de mes deux mains et je lui ai envoyé, de mes pieds nus, une volée de coup, du plat talon, un peu partout, où ça tombait, au hasard, frénétiquement, sans y penser. De toute façon, je ne réfléchissais plus.

Je ne sais pas si c'était le fait de reprendre un peu conscience qui m'a fait arrêter les coups de pieds, ou l'inverse. Mais j'ai stoppé le lynchage au bout d'un moment... et j'ai pu constater avec horreur que le vieux ne bougeait plus. J'ai alors ressenti une peur effroyable en le voyant comme ça, en me rendant compte de ce que j'avais fait : Car je l'avais tabassé, et à son âge... J'en tremblais comme une feuille, je n'osais plus bouger. J'aurais dû me pencher pour écouter voir s'il respirait encore, mais j'ai été pris d'une frousse totale en imaginant qu'il pourrait se réveiller juste au moment où je collerais mon oreille sur sa bouche. Alors cédant finalement à la panique, j'ai remis caleçon, jean et baskets dans la précipitation la plus totale. Puis prenant mes autres vêtements en boule dans une main, je me suis enfui de son appartement. J'ai claqué la porte derrière moi, et je suis sorti de l'immeuble en courant, tout en remettant dans la foulée tee-shirt, pull et blouson.

20. Pause culinaire

Quand j'ai fui, je ne pensais plus à rien, il fallait juste que je me barre de là le plus vite possible, rien d'autre ne comptait. Je suis rentré directement chez moi, et j'ai fermé la porte à double tour, alors enfin j'ai pu souffler un peu. Mais ensuite je n'ai fait que de me torturer les méninges, pensant et repensant et ressassant ce qui venait de se passer. Ça a duré un moment avant que je ne me décide à aller me réfugier sous les couvertures. Et là bizarrement, je m'y suis senti en sécurité, ça a enfin apaisé ce désarroi, cet affolement qui m'étouffait. Une fois un peu calmé, blotti bien au chaud, le sommeil n'a pas trop tardé à venir, finissant de me soustraire aux tergiversations de mon cerveau paniqué.

Le lendemain ça allait mieux : Le sommeil avait fait son œuvre et j'avais l'esprit bien moins accaparé par ce petit vieux que j'avais abandonné à son sort, gisant sur la moquette de son entrée. De toute façon, il fallait que je révise pour les partiels qui m'attendaient au lundi matin, c'était mon dernier week-end pour m'y préparer.

Alors je suis resté concentré là-dessus. Le week-end fut donc studieux, et cela perdura jusqu'au mercredi soir : jusqu'au moment libérateur où je suis sorti de la salle du dernier examen. J'ai vraiment apprécié cette pression qui s'envolait d'un coup de mes épaules, mais ça ne m'encouragea toujours pas à repenser au petit vieux. D'ailleurs ce soir-là, je suis allé dans les bars avec Frank pour arroser tout ça. Lui aussi avait passé ses partiels, mais il était toujours un peu stressé : En seconde année d'IUT, à partir de début avril, débute un stage en entreprise qui clôture la formation, et il allait le commencer la semaine suivante. L'idée d'être plongé dans un environnement complètement inconnu l'angoissait, mais il était surtout inquiet à cause de ses mauvais résultats, et il doutait que son stage (dont le rapport serait noté) puisse lui sauver la mise. Ainsi nous avons passé la soirée à noyer dans la bière notre joie d'avoir les épreuves derrière nous, mais aussi pour lui, ses craintes sur son avenir.

Le lendemain j'ai séché la matinée : Les jeudis, il n'y avait pas cours l'après-midi, et franchement après les exams, je trouvais qu'ils pouvaient nous accorder une petite pause. Mais comme ça n'était bien sûr pas le cas, je me la suis octroyée moi-même. C'est ainsi qu'à onze heures et demie, je somnolais toujours dans mon lit, ne voulant pas quitter la douce chaleur de la couette... alors ça m'a vraiment contrarié quand j'ai entendu la porte du fond s'ouvrir : Mes proprios se radinaient, et je n'ai pas eu le temps de décider si je devais ou non me sortir de sous les couvertures, qu'on entrait déjà dans ma pièce : C'était Monique, et en m'apercevant, elle me sortis un « oh excusez-moi, je ne pensais pas que vous seriez là ».

Alors vous vous dites peut-être que cette fois-ci j'allais la remballer pour de bon ? Eh bien non : Elle avait une lettre à la main, et j'ai reconnu tout de suite le logo affiché dessus. Forcément ça a calmé mes ardeurs.

Une fois la mégère repartie (après son petit interrogatoire en règle pour savoir pourquoi je recevais du courrier de chez mac-do), j'ouvrai... ou plutôt, je déchirai l'enveloppe au « m » jaune imprimé dessus, et puis je plongeai sur la lettre, et... ils voulaient me contacter pour une embauche !

En 1996 le téléphone portable ne s'était pas encore démocratisé, alors il ne m'a fallu pas bien longtemps pour m'habiller et filer jusqu'à la cabine téléphonique en bas de la rue. De là, j'ai fait le numéro, j'ai expliqué mon cas et on m'a dit d'attendre... c'est le manager qui a pris la relève à l'autre bout du fil. Il m'a posé quelques questions et pour finir il m'a demandé quand je pouvais commencer. Il était d'accord sur un quinze heures par semaine : sept heures le jeudi et huit heures le dimanche (d'ailleurs sûrement que ça lui a plu que je ne rechigne pas à bosser le dimanche). Il m'a proposé de commencer dès jeudi, j'ai accepté, on a raccroché, et je suis resté quelques secondes dans la cabine téléphonique, un grand sourire aux lèvres, savourant ma joie : Pas non plus que je fantasmais sur l'idée de travailler dans un fast-food, mais obtenir ce boulot, ça voulait dire avoir un peu d'argent, donc pouvoir aider pour le loyer, j'espérais de cette manière avoir plus ou moins l'accord de mes parents pour aller dans un appartement au loyer plus élevé. Ainsi j'allais pouvoir trouver enfin un logement convenable... et donc me barrer au plus vite de chez cette paire de cons qui me logeaient.

D'ailleurs j'ai décidé d'appeler ma mère dans la foulée pour tenter le coup : Je lui annonçai que je commençais jeudi, et lui demandai si je pouvais d'ores et déjà prendre un nouvel appartement et déménager : et... même s'il a fallu que j'insiste un peu, elle s'est laissée convaincre ! Alors j'étais aux anges quand je suis rentré dans mon chez moi qui n'allait plus l'être bien longtemps, tout excité que j'étais par l'idée de m'en aller de là et de quitter ces proprios qui me débectaient. D'ailleurs pourquoi attendre ? Je n'ai pas trépigné bien plus longtemps, et suis allé frapper à la porte de mes proprios... histoire de les prévenir... et de pouvoir savourer ma victoire.

Je suis tombé sur le mari de la mégère. J'annonçai ainsi à Robert que j'aimerais m'entretenir par rapport à mon déménagement annoncé : il n'hésita pas un instant pour aller chercher sa cheftaine. Une fois qu'elle a été là, toujours debout à l'entrée de chez eux, je leur annonçai ma décision de partir sûrement très bientôt si je trouvais un logement, j'étais de toute façon très confiant pour en trouver un assez vite.

« Ah mais non, ce n'est pas possible ».

Je restai bouche bée, je ne comprenais pas. Face à l'air ahuri que je devais avoir, elle m'expliqua de sa voix criarde ce qu'il en était :

« Ben oui ! Vous avez signé un bail en arrivant, et dessus il est dit que vous avez trois mois de délai après avoir donné votre dédite. C'est négociable à la base... mais bon... nous pensions que vous seriez resté jusqu'à fin juin. »

Il fallait donc comprendre : « Tu peux te broser pour partir avant fin juin », et on était fin mars... J'ai quand même insisté avec la bonne femme pour essayer de lui faire entendre raison, mais rien n'y a fait. Fou de rage, j'ai quand même écrit ma lettre de dédite tout de suite après, et comme je devais « par rapport au contrat de bail » l'envoyer en recommandé, je suis parti illico l'amener à la poste. Ça ne servait à rien puisqu'ils disposaient d'un délai de trois mois maximum après réception de la lettre et que ça amenait de toute façon à fin juin. Mais au moins, ça m'a fait du bien !

Je n'allais donc pas pouvoir quitter les lieux avant la fin de l'année scolaire... Après avoir fait tout ça pour trouver du boulot, et tous les espoirs que j'avais mis là-dedans, j'étais complètement dégoûté. Bien sûr ce n'était qu'un report pour l'appartement, mais ça me contrariait tellement d'être coincé là encore trois mois... La frustration me tenaillait le ventre, j'en avais mal au bide...

Alors je peux vous dire que ce soir-là, je me suis juré de me venger d'eux d'une façon ou d'une autre.

Allez c'est pas tout ça, mais vous devez vous dire : « Bon il est sympa de nous raconter sa vie, mais il ne devait pas nous faire une recette là ? ».

Eh bien je pourrais vous faire la recette du burger mac-do : en effet pour mon premier jour, le jeudi suivant, on m'a initié aux « choses à savoir ». Et après un cours bien appuyé sur où trouver quoi, sur l'utilisation des grills, ou encore sur les « timages » (les temps limites après lesquels burgers ou frites doivent être mis au rebus), j'ai pu m'essayer à mon premier burger, avec un « ancien » à mes côtés pour me corriger.

Mais à part vous dire qu'il faut cuire la viande sur le gril (les « clams » en langage mac-do), puis empiler pain, viande, moutarde, ketchup, rondelles de cornichon, puis pain, je n'aurais pas grand-chose à vous raconter de plus sur le sujet. Alors je me suis dit, pour rester dans l'idée du fast-food, que je pourrais vous donner la recette du pain à burger à faire chez soi ! En effet dans les fiches cuisine de ma mère, j'ai trouvé une recette de pain à burger à faire au MAP (le genre d'acronyme qui fait vachement branché pour dire « Machine A Pain »). Alors moi à l'époque je n'en avais pas de « MAP » (déjà qu'à l'époque je n'avais même pas un four thermique, alors...), mais depuis je m'en suis achetée une, et c'est vrai que c'est plutôt intéressant de faire son propre pain, surtout qu'on peut s'amuser à y ajouter ce qu'on veut dedans... mais ça, je vous en parlerai plus tard.

Alors pour notre pain à burger, il nous faut :

- 120 millilitres d'eau.
- 180 millilitres de lait.
- 1 œuf.
- 30 grammes de beurre.
- Une cuillère à soupe de sucre.
- Une cuillère à café et demie de sel.
- 500 grammes de farine.
- Une cuillère à café et demie de levures.

Tout d'abord versez dans la machine à pain les liquides, c'est-à-dire l'eau et le lait. Mettez-y alors le beurre (pas besoin de touiller hein, la machine s'en chargera toute seule), puis le sel, le sucre, le jaune d'œuf, et pour finir, saupoudrez la farine. Ensuite seulement déposez la levure sur le tout : Il est bien important de la mettre en dernier, car il ne faut pas qu'elle soit en contact avec le sel. En effet le sel « tue » ces petits champignons unicellulaires que sont les

levures, alors si vous mettiez la levure et le sel directement en contact dès le départ, ça serait le génocide des levures et vos pains ne lèveraient pas.

Faites fonctionner la machine en mode pâte (pas de cuisson, on s'en chargera nous-même). Une fois fini, reprenez la pâte et faites-en quatre boules. Laissez reposer une demi-heure, puis enfournez 15 à 20 minutes à thermostat 7 (210 degrés).

Ensuite c'est tout bon ! vous avez vos pains ! après à vous de voir ce que vous aimez y mettre dedans. Pour ma part quand je me fais des burgers à la maison, j'aime bien les accommoder avec toutes sortes de fromages, et loin de l'insipide cheddar, mes goûts s'orientent plutôt vers les gruyères, reblochon, brie ou même chèvre.

Sinon pour revenir à mes petites affaires, je dois dire qu'entre mes examens et mon boulot à venir au mac-do, j'ai eu tendance à ne plus vraiment penser au petit vieux que j'avais laissé moribond dans l'entrée de son appart. Et ça n'a été finalement qu'après mon premier jour au mac-do, en rentrant chez moi, une fois le stress des examens et celui de la première journée de travail finalement derrière moi, que je me suis mis à vraiment y penser de nouveau. Tout d'abord j'ai essayé de me convaincre que ça ne rimait à rien de me torturer l'esprit avec ça, que j'avais certes pété les plombs ce jour-là, mais que de toute façon je ne pouvais quand même pas l'avoir tué. Puis le doute a fait progressivement sa place, insidieusement, me triturant l'esprit de plus en plus. Ainsi trois jours plus tard (nous étions le dimanche soir), je sortais de mes huit heures de mac-do dominicales... et j'étais crevé. Mais pendant la journée j'avais pris ma décision : Il fallait que j'aille voir.

21. Par acquis de conscience

Vingt-deux heures dix, je sortais du boulot.

Vingt-deux heures quarante, j'étais devant son immeuble.

Entre les deux, j'avais eu tout le temps de sentir monter l'inquiétude.

Pendant les deux semaines passées, j'avais été assez occupé pour ne pas trop y penser, mais là les questions fusaient à nouveau : D'accord je l'avais frappé, mais l'avais-je à ce point-là rué de coups ? Ça avait duré combien de temps ? Combien de fois l'avais-je frappé ? Est-ce que une fois par terre je l'avais vraiment « matraqué » de coups de pied ?

Toutes ces questions me menaient finalement à une seule : Est-ce que j'avais pu le tuer, oui ou non ?

Si vraiment je m'étais déchaîné sur lui comme je le craignais, comme il n'était pas tout jeune, je pouvais craindre le pire. Alors pendant que je marchais vers chez lui, la certitude de l'avoir tué a grandi en moi. D'une possibilité, elle est devenue une évidence, et de l'inquiétude, je suis passé à la peur. À cette idée, j'ai commencé à redouter de retourner sur les lieux de mon crime supposé : et si quelqu'un m'avait vu et me reconnaissait là-bas ? Ça aurait pu me dissuader d'y aller... mais malgré tout il fallait que je sache.

Ainsi j'ai fini par me retrouver devant l'immeuble.

Première difficulté : y rentrer. Vu que la porte du hall ne s'ouvrait qu'avec un code, je me retrouvais coincé dehors. Il était tard, et il n'y avait personne dans le hall ou en bas de l'immeuble. J'allais devoir attendre que quelqu'un passe par là pour que je puisse franchir la porte... Et il valait d'ailleurs mieux que je profite d'une personne qui sorte plutôt que d'une qui rentre : En effet, j'ai éliminé assez rapidement l'idée de profiter de l'entrée de quelqu'un : Je me serais retrouvé avec le gars dans le hall et j'aurais dû attendre qu'il parte avant d'essayer d'entrer chez le vieux. Pour peu qu'il prenne l'ascenseur et que celui-ci mette long à venir, il m'aurait sûrement trouvé louche à rester comme ça à ne rien faire dans le hall... Et trouvé louche, ça signifiait remarquer, et il ne fallait pas qu'on me remarque ou qu'on se souvienne de moi : Après tout je venais ici pour savoir si j'avais tué quelqu'un, et si tel était le cas, il ne valait mieux pas que je laisse de trace de mon passage, aussi bien sur les lieux que dans les esprits.

Mais dans l'affaire personne n'est entré dans l'immeuble pendant la demi-heure que j'ai dû attendre avant de voir enfin s'allumer les loupottes indiquant l'étage de l'ascenseur. Quand il est arrivé au rez-de-chaussée, j'ai commencé à avancer. Je n'ai pas attendu plus longtemps car j'étais un peu loin de l'entrée, caché de l'autre côté du trottoir dans la pénombre d'un tronc d'arbre. Il fallait que mon timing soit bon pour que ça marche, aussi j'ai ralenti mon pas quand j'ai vu que la femme s'était mise à fouiller dans son sac à main à la recherche de quelque chose... Elle en a sorti un trousseau de clés (sûrement celles de sa voiture), et a fait les derniers pas vers la sortie. Elle a appuyé sur le bouton d'ouverture et le temps qu'elle pousse la porte et passe, j'étais arrivé à sa hauteur : « Merci », j'ai fait en saisissant le battant en verre. La femme (j'aurai dit trente-cinq ans), ne m'a pas répondu, visiblement un peu surprise de me voir surgir ainsi de l'ombre. Peut-être avait-elle cru que j'allais l'agresser ? Enfin...

elle a continué son chemin, et j'ai refermé la porte derrière moi. J'étais maintenant seul dans le hall, il était vingt-trois heures quinze.

Je suis resté un instant immobile, écoutant le silence, à l'affût du moindre son qui m'indiquerait que quelqu'un venait... mais rien. Alors j'ai commencé à m'intéresser à ce qui se trouvait à ma droite : il y avait ce renfoncement de quelques mètres, au bout duquel se trouvait la porte de l'appartement du « vieux ». Je ne la voyais pas de là où j'étais, était-elle fermée ? l'avais-je rabattue derrière moi en partant ? J'étais complètement paniqué au moment où j'avais pris la fuite, et je ne m'en souvenais plus.

Tout d'un coup, les lumières du couloir se sont éteintes. Ça ma surpris, la minuterie a ainsi eu raison de ma gamberge. J'ai regardé autour de moi à la recherche de la petite lumière orangée d'un interrupteur : Il y en avait une à l'angle... vers l'entrée de son appartement. Je me suis avancé d'un pas hésitant, mes jambes tremblaient, j'avalais difficilement ma salive, la gorge serrée, nerveux à cause de l'obscurité, paniqué par ce qui m'attendait quelques pas devant moi. J'ai quand même fini par appuyer sur le bouton. Alors la lumière est revenue et je me suis retrouvé face à la porte de son appartement : Et elle était... fermée.

J'ai soufflé un grand coup : tout allait bien !

Ça a été ma première pensée en voyant sa porte, mais en y réfléchissant un peu, il était clair qu'elle n'allait pas rester ouverte plus de deux semaines avec un macchabée dedans sans que personne ne s'en rende compte ! J'étais bête parfois... qu'elle soit fermée ne prouvait finalement rien. Et puis cette porte, je l'avais peut-être claquée derrière moi en partant, je ne m'en souvenais plus de toute façon. Et s'il était mort, ça voulait dire que... j'ai alors réprimé une montée d'angoisse. J'ai pris le temps de me calmer, puis j'ai regardé autour de moi et j'ai réfléchi un peu : À ma gauche il y avait une porte beige, toute simple, et sans judas... le genre de porte qui donne sur les escaliers ou le vide-ordure : Doucement j'ai saisi la poignée et... gagné ! C'était l'escalier qui montait aux étages.

Alors je me suis jeté à l'eau : Je suis allé jusqu'à sa porte, j'ai frappé, et de suite je suis allé me réfugier dans la cage d'escalier. J'ai rabattu le battant pour ne pas être vu tout en gardant une légère ouverture pour pouvoir observer.

Et l'œil collé à la rainure, j'ai attendu.

Mais rien, pas un mouvement. J'ai pourtant patienté plus qu'il ne fallait, mais personne n'est venu ouvrir.

Peut-être était-il absent ? Peut-être était-il en train de dormir ? Ou bien n'avait-il pas entendu ? J'énumérais ainsi dans ma tête toutes les possibilités, passant rapidement sur celle signifiant qu'il y avait un mort de deux semaines derrière la porte.

Allez ! Je me suis secoué la tête pour me réveiller et je suis retourné faire un essai, mais cette fois-ci, au lieu de frapper à la porte, j'ai sonné. J'ai pu entendre le « dring » strident de la sonnette retentir dans l'appartement, j'ai maintenu avec un peu d'insistance mon doigt sur l'interrupteur afin d'être bien sûr qu'il entende.

Je n'avais pas encore lâché le bouton quand le chien s'est mis à aboyer derrière la porte. J'ai alors eu peur de voir le vieux surgir de suite de son

appartement et je me suis précipité au plus vite vers ma cachette. De nouveau tapis dans l'obscurité, j'ai écouté plus attentivement : C'étaient des aboiements plutôt aigus, un petit chien assurément, ce pouvait donc très bien être celui qu'il avait quand on s'était rencontré au parc. En tout cas avec le raffut qu'il faisait, je m'attendais à ce que son maître ouvre la porte. Pourtant les secondes passaient et aucun bruit de verrou ne venait casser les aboiements réguliers de l'animal. Pour vérifier j'ai jeté encore un coup d'œil discret, mais sa porte était toujours bien fermée.

Dans le hall toujours désert, les aboiements du chien prenaient un côté lugubre, et alors que j'avais attendu un moment avant de sortir de ma cachette, le chien ne s'était pas arrêté d'aboyer. Une fois que je me suis retrouvé de nouveau devant l'entrée de l'appartement du vieux, il s'est même mis à gratter la porte, et pas qu'un peu, vraiment frénétiquement. Le « scrat scrat scrat » intensif des griffes du chien m'hérissait le poil comme une craie l'aurait fait en grinçant sur un tableau. Mais face à l'insistance du cabot, ma crispation a rapidement fait place à l'inquiétude : Car pour que le chien s'agite comme ça, il y avait un souci : Peut-être que le vieux était sorti depuis quelque temps et l'avait laissé enfermé ? J'avais quand même du mal à y croire... Mais de toute façon l'heure n'était plus aux suppositions, maintenant il fallait que j'en aie le cœur net.

J'ai donc saisi la poignée de la porte, et je l'ai tournée, espérant qu'elle n'allait pas bouger, mais si. J'ai poussé alors un peu le battant, et dès que la porte s'est retrouvée entrebâillée, mon esprit chavira : l'odeur de viande pourrie qui est de suite venue m'agresser les narines était tout bonnement insupportable...

... et ne laissait de place à aucun doute.

Je suis resté figé, la main scotchée sur la poignée et mes pensées accaparées par cette odeur. J'ai donc gardé la porte légèrement entrebâillée, je n'osais pas l'ouvrir plus, je n'y pensais même pas à vrai dire.

Mais le chien s'en est chargé.

Il devait être fou d'impatience de sortir, après tout cet appartement était sa prison depuis deux semaines. Il a glissé son museau dans l'embrasure et a forcé le passage en poussant tant qu'il pouvait. Moi j'étais complètement anesthésié, je n'ai offert aucune résistance, j'ai même lâché la poignée sans m'en apercevoir : J'étais loin dans ma tête...

Et le chien sorti, la porte, alors bien ouverte, ne me cachait plus rien.

La moquette de l'appartement était gris clair, très peu épaisse, elle couvrait toute l'entrée et le salon derrière. Environs deux mètres devant moi, le gris clair faisait place à un brun jaunâtre, là où commençait l'auréole. Au bord la coloration était pâle, mais plus on s'approchait du centre et plus la couleur virait vers un marron foncé, tacheté de petits points noirs qui bougeaient... les mouches. D'ailleurs des mouches, il y en avait partout, elles volaient tout autour, se promenaient sur le corps, ou gambadaient dans les liquides qui avaient suintés du cadavre et s'étendaient tout autour.

Sinon la tête du mort était toute noire, comme s'il avait eu le visage entièrement brûlé.

J'ai refermé la porte d'un geste aussi précipité que désespéré. Je n'avais vu la scène qu'une ou deux secondes, mais c'était le genre de seconde qui vous marque.

La porte fermée, le cauchemar était derrière maintenant... sauf que l'odeur était passée et restait là, abjecte, dans le hall de l'immeuble... Alors après une journée à bosser aux cuisines du mac-do, je peux vous dire qu'on sent la friture comme jamais, l'odeur vous colle à la peau jusqu'à ce que vous alliez mettre vos vêtements au sale et preniez une bonne douche. Mais là finalement j'étais content de sentir la friture, et j'essayais de m'y raccrocher, de ne sentir que cette odeur pour oublier l'autre... mais tout ce que je n'ai réussi à obtenir n'a été qu'un mélange friture - viande pourrie des plus dégueulasse.

Je suis resté un moment sans bouger, assommé par la vision d'horreur que je venais d'avoir. Finalement c'est ce foutu cabot qui m'a tiré de ma torpeur en se mettant à aboyer. J'ai réagi tout de suite car ce n'était vraiment pas le moment pour réveiller tout l'immeuble. J'ai couru vers le chien et en me penchant en avant, l'index sur la bouche, je lui ai beuglé « chuuutttt » à voix basse. J'ai pu alors me rendre compte de l'état de la bête : Le doux poil gris blanc du chien-chien qui sortait de chez le toiletteur était maintenant hirsute, amalgamé et sale : Il donnait l'impression de s'être roulé dans une flaque d'eau boueuse. Et puis sa gueule était pleine de « grumeaux » sombres, plus ou moins noirâtres... J'hésitais entre la peine et le dégoût en le voyant comme ça. En tout cas, il m'obéit à peu près puisqu'il s'arrêta d'aboyer. Il m'a alors regardé sans bouger pendant quelques secondes, puis finalement, s'est dirigé vers la porte du hall, et s'est remis à aboyer faiblement. Sans attendre je lui ai ouvert la porte et je l'ai laissé partir : bon débarras.

Ensuite ? Le silence, pesant, dans le hall, désert. Mon cœur se serrait, j'avais mal au ventre, j'avais envie de gueuler, de taper contre quelque chose, de faire sortir toute cette pression qui me submergeait. Bordel ! j'avais tué quelqu'un ! J'étais coupable de meurtre ! « Coupable » était peut-être le mot qui résonnait le plus dans ma tête, car si on découvrait que c'était moi qui avais fait ça, qu'est ce qu'il allait m'arriver dans ce cas-là ? J'imaginai déjà les menottes, le jugement, la prison... et tout tournait dans ma tête. Il m'a fallu un petit moment pour me ressaisir et reprendre un peu le contrôle... Car il ne valait mieux pas que je traîne là, et il fallait aussi que j'efface mes traces avant de partir.

Je n'avais jamais été arrêté, alors bien entendu ils n'avaient pas mes empreintes... Mais si quelqu'un m'avait vu avec le vieux, s'ils me retrouvaient, et s'ils me prenaient alors mes empreintes pour les comparer avec celles qu'il y avait chez lui... Me référant à ce que j'avais pu voir dans les films, j'ai décidé d'aller frotter au chiffon les surfaces que j'avais touchées, et faute de chiffon, j'ai tiré sur ma manche, et ainsi équipé, j'ai commencé mon ménage. Je suis passé tour à tour, et sans traîner, sur les différents endroits où j'avais mis les mains : Tout d'abord la porte du hall et de la cage d'escalier : Même s'il devait y avoir plein d'autres gens qui les touchaient tous les jours, on était jamais assez prudent... Et puis il y avait la porte de son appartement... et des deux côtés, vu que j'avais saisi à pleines mains la poignée en sortant quand j'avais fui de chez lui il y avait deux semaines.

Ainsi je me suis trouvé à nouveau devant sa porte. J'appréhendais de l'ouvrir encore une fois, vraiment, et puis dans ma tête, c'était la bérézina : En pensant à ce que j'avais fait, j'avais du mal à ne pas paniquer. C'était dur de penser à autre chose, surtout avec les odeurs de putréfaction qui avaient franchi la porte tout à l'heure et restaient maintenant stagner dans le hall... Allez ! il fallait que je me dépêche avant que quelqu'un ne passe, j'allais avoir tout le temps de gamberger une fois sorti de là. Sans plus d'atermoiements, j'ai saisi la poignée à travers la manche de mon pull et j'ai ouvert la tombe de mon amant d'un soir. Pour ne pas voir ce qu'il y avait devant, j'ai fermé les yeux. J'ai passé la main par l'ouverture pour atteindre la poignée de l'autre côté, puis je l'ai frottée avec ma manche... Alors pourquoi j'ai rouvert les yeux à ce moment-là ? À vrai dire, c'était assez puéril, je dois vous l'avouer : j'ai peut-être regardé trop de films d'horreur, car d'un coup je me suis imaginé qu'il était peut-être debout, là, près de moi. Vous devez me trouver con, mais je peux vous dire qu'avec l'odeur, c'était facile à imaginer. Ainsi, pris d'une terreur aussi soudaine qu'incontrôlée, j'ai ouvert les yeux... et je me suis repris une seconde dose du spectacle :

Il n'y avait pas que sa tête qui avait viré au noirâtre, c'était aussi le cas sur son ventre, autour des aisselles, ainsi qu'au niveau des parties génitales : Ce dernier point me sautait aux yeux si je puis dire, vu qu'il était étendu sur le dos, les pieds devant moi.

Le reste du corps avait viré au brun-grisâtre, et la peau s'était déchirée par endroits, comme de vieux morceaux de tapisserie qu'on aurait arrachés un peu partout.

Sur les mollets, il y avait de gros trous dans lesquels la chair avait viré au gris très foncé : Sur l'instant, je me suis dit que ces trous étaient dus à la putréfaction.

Sinon sur tout le corps il y avait des amas de petits points blancs... qui bougeaient : Le cadavre était devenu une couveuse bien accueillante pour des larves d'origines diverses et variées...

C'est bon, j'avais assez frotté comme ça. Avant de partir j'ai décidé de ne pas fermer la porte derrière moi : Je voulais qu'on le retrouve, c'était la moindre des choses à faire pour lui, je ne pouvais quand même pas le laisser pourrir ainsi, seul dans son appartement. Laissant donc sa porte entrouverte, je suis repassé rapidement donner un coup de manche sur les poignées de la porte de la cage d'escalier, puis de celle du hall. Alors enfin je me suis retrouvé dehors... et bon courage à celui qui allait découvrir le cadavre.

L'air du dehors m'a paru une friandise que je pouvais déguster à profusion : Après l'odeur du mort, se retrouver ainsi à l'air libre était jouissif. Mais je ne suis pas resté traîner sur le seuil de l'immeuble : Avec l'appartement du vieux d'ouvert, à la prochaine personne qui allait passer dans le hall, ça allait être un beau bordel. J'ai donc filé d'un pas rapide, mais sans courir, ne voulant pas me faire remarquer. Après avoir tourné au coin de la rue, je me suis arrêté un instant, j'ai allumé une cigarette, et j'ai repris ma marche... mais je n'allais nulle part en particulier. Ainsi a débuté ma longue nuit d'errance : Je me sentais mal et l'idée de me retrouver seul chez moi me rebutait, alors j'ai marché, fumant clope sur clope, allant et venant dans le centre de Nantes, ne voulant pas quitter ces

rues pleines de lumière, de bars et d'étudiant en recherche d'un prochain verre à vider.

Dans ma tête, c'était horrible : je me voyais déjà arrêté par la police, jugé meurtrier, jeté en prison... Je voyais ma vie s'écrouler, tout mon petit monde entre l'école, l'appartement, et les parents partir en morceaux. Mais pourquoi ce vieux con m'avait-il dragué au parc ? Et pourquoi avait-il fallu qu'il soit vicieux comme ça ? Merde à la fin ! je m'étais senti agressé, presque comme s'il avait voulu me violer, et j'ai paniqué ! Et puis pourquoi avait-il eu son compte juste avec les quelques coups que je lui avais assénés ? Hein ? Pourquoi était-il aussi fragile ce vieux con ? Hein ! Pourquoi ? Pourquoi ça me tombait dessus ?

Je voyais les gens dans les rues que j'arpentais, ils paraissaient insouciantes, sans problème. J'avais envie d'être à leur place, j'aurais tout donné pour ne plus être moi.

Pendant toute la nuit m'est revenue la vision du vieux pourrissant... et en y repensant, je me suis rappelé que la lumière était toujours allumée dans son appartement, comme quoi les ampoules pouvaient durer longtemps. J'ai aussi fini par comprendre le lien entre la gueule toute dégueulasse du chien... et les trous sur les mollets du cadavre.

Et le pire, c'est que ce corps qui maintenant pourrissait, je l'avais embrassé, touché, caressé il y avait deux semaines de cela. J'éprouvais un mélange de dégoût mêlé à de la curiosité en constatant à quel point nos corps pouvaient se dégrader vite après la mort. Ça faisait froid dans le dos. Arrivé au petit matin, cette même pensée finit par me rassurer : vu l'état du corps, mes traces de coups passeraient sûrement inaperçues, alors, je me suis senti un peu mieux, un peu moins flippé. Il était déjà sept heures du matin, et enfermé dans le tourbillon de mes pensées, je n'avais pas vu le temps passer. À cette heure-là, c'était sûr que quelqu'un avait dû passer par le hall, le corps avait donc été forcément découvert : Les dés étaient jetés, alors à quoi bon continuer à se torturer les méninges ? Surtout que je commençais à sérieusement piquer du nez. J'ai donc décidé de rentrer, de dormir un peu, et d'être en cours pour l'après-midi : Il ne fallait pas que je me fasse remarquer par mon absence, on ne sait jamais, je devais être méfiant maintenant.

22. Soirée arrosée

— Allez santé !

Et j'ai tendu mon verre devant moi.

— santé !

Frank en a fait de même.

Les yeux dans les yeux en entrechoquant nos verres, le regard toujours fixé sur celui de l'autre, nous entamions le premier demi de la soirée... et il faisait du bien !

Ce jour était le dernier de l'année scolaire à l'IUT, un vendredi bien ensoleillé, où pour une fois je me levais de bonne humeur. Tout au long de la journée je m'étais dit que j'aurais bien fêté le début des vacances d'été une fois les cours finis, mais je ne savais pas trop avec qui : Frank était en stage de seconde année depuis deux mois et demi, et je ne l'avais quasiment plus vu depuis. J'ai donc été très agréablement surpris en le voyant à la sortie de mon dernier T.P en fin d'après-midi.

— Alors comme ça t'es venu bosser même le dernier jour ?

— Ah ! je suis studieux maintenant moi monsieur !

— En tout cas je me demandais si tu serais là... J'ai bien fait de passer voir.

— Carrément !

— Si j'ai bien regardé le tableau d'affichage des cours, tu es aussi libre que moi maintenant ?

— Héhé, oui !... Parce que t'en as fini avec ton stage alors ?

— J'ai eu ma soutenance cette aprèm.

Nous avons continué à nous raconter quelques broutilles avant qu'il ne me lance un « Bon ! qu'est ce qu'on fait ? »... et vingt minutes plus tard, nous étions dans un bar du centre-ville. Pour une fois nous n'allions pas dans celui à côté de l'école : on avait plutôt envie de s'éloigner de l'IUT pour aller fêter la fin d'année.

En chemin, Frank a commencé à me parler de son stage : Il n'était pas très positif là-dessus, et je ne savais pas trop quoi lui dire pour le rassurer, alors je l'ai écouté, tout simplement. Mais il n'avait que ça en tête, et arrivé au bar, devant notre première bière, il n'avait toujours pas changé de sujet :

— Pfff, ben pas super cette année... pfff ! j'te jure.

— Ouais.

J'acquiesçais sans y réfléchir davantage. Personnellement, j'aurai bien fait aussi quelques commentaires sur l'année passée à l'IUT, mais de toute façon il ne m'écoutait pas vraiment, il avait surtout besoin de parler, lui.

La tête basse, il s'est passé les mains sur le visage en soupirant.

— Roh la laa, à ma soutenance, ils m'ont descendu...

— T'es sûr ?

— Ouais, ils m'ont carrément dit que mon rapport de stage était trop brouillon, que je ne maîtrisais pas bien mon sujet à la soutenance, enfin tu vois le truc.

— Ah oui... pas très positif.

Laissons deux secondes Frank et ses problèmes de soutenance de stage pour parler un peu des miens, de problèmes : Un peu plus de deux mois s'étaient écoulés depuis que j'étais retourné voir dans l'appartement du vieux...

et depuis ? la police me diriez-vous ? Eh bien non, rien ! Pourtant je me sentais très mal au début, et ce n'était pas être le responsable de la mort de quelqu'un qui me rongeaient le plus (même si oui, ça me faisait quelque chose), mais c'était surtout l'idée de devoir en répondre qui me tourmentait : J'avais peur tout le temps, quand j'étais chez moi je craignais qu'on vienne frapper à ma porte et que ce soit un policier venu pour me poser des questions. Même à l'IUT à tout moment j'avais peur qu'ils viennent me chercher. Et dans la rue, si je croisais un agent, j'avais la trouille qu'il se tourne vers moi pour me dire « Monsieur Rousseau, il faut que je vous pose quelques questions au sujet du récent décès d'une personne âgée ». J'avais beau me dire que c'était stupide, qu'un flic n'allait pas m'interpeller comme ça dans la rue, que de toute façon il n'y avait pas moyen qu'ils remontent jusqu'à moi (jusqu'à preuve du contraire), mais je continuais d'avoir peur... Ce n'est que le temps qui a raboté mes angoisses.

Aussi et surtout, une idée bien précise s'est installée progressivement en moi : Le risque de me faire prendre pour ce que j'avais fait, s'il ne venait pas de ce que j'avais pu laisser comme traces sur les lieux, il venait de moi : Le seul moyen finalement pour que cette histoire me cause des soucis, c'était que je bave, que je cause de cela à quelqu'un, et là, oui, j'ouvrais la porte en grand aux problèmes. Il fallait absolument que je sache tenir ma langue, jamais je ne devais en parler à quiconque. Alors, ça avait des incidences : Par exemple, il fallait que je fasse très attention à ne pas trop boire, car « in vino veritas », et pour moi, ça, c'était danger maximal.

D'ailleurs je ne devais pas faire d'exception, copain ou pas :

— On reprend une tournée ?

Frank me regardait fixement, attendant mon feu vert pour héler le serveur.

— Oui, mais alors pour moi ce sera un Coca.

— Hein ? (il a paru vraiment surpris) Allez !... tu plaisantes ?

— Non, lui répondis-je clairement avant de poursuivre : Là tu vois, je suis un peu fatigué, alors je préfère pas trop boire.

— Allez quand même, t'en as pris qu'une !

— Oui et j'en reprendrais une tout à l'heure... mais pas à chaque tournée, sinon je vais finir par terre dans cinq minutes.

— Ah bon ! Tu me rassures, j'avais l'impression que tu allais te contenter que d'une pour toute la soirée.

— Maaaaiis non, dis-je en affichant un grand sourire.

— C'est con quand même, c'est le dernier jour de cours et tu ne veux pas te mettre la tête ?

— Disons que je veux au moins limiter un peu la casse.

Purée, il ne voulait décidément pas lâcher le morceau... En plus il avait raison, l'occasion était trop bonne pour ne pas se mettre la tête à l'envers, mais bon... il ne fallait pas, point barre.

— T'as un problème ?

Il insistait le con...

— Non non, juste un petit coup de pompe... Allez ! Si ça va mieux tout à l'heure, je mettrai le turbo.

— Ok alors, me répondit-il, visiblement rassuré.

Tant mieux, il allait arrêter de me gonfler avec ça.

— Ouais.... enfin... tu comprends, là avec une soutenance pareille, je suis cuit.

Allez, maintenant, son stage... encore ! Il fallait que j'essaie de le rassurer un peu, sinon il n'allait jamais changer de sujet.

— Mais non, pourquoi tu serais cuit ?

— Mais... tu m'as écouté tout à l'heure ? Je t'ai dit que mes résultats aux derniers partiels étaient mauvais.

— ... Oui.

— Et bien le seul truc qui aurait pu me sauver, pour avoir la moyenne, c'était ma note de stage.

— Ah...

— Ça y est tu comprends ?

— Heu... tu veux dire que....

— Ben oui ! à priori, là je suis quasiment sûr de redoubler.

Le serveur nous a amené la bière et le coca à ce moment-là. On ne disait plus rien, il y avait comme un blanc. Abasourdi, j'ai saisi machinalement mon verre et en ai but une gorgée.

— Ah bon... finis-je par répondre.

— Ben ouais.

Nous sommes restés encore quelques secondes sans rien dire. Et puis une idée, à peine à l'état d'embryon dans mon esprit, est passée à parole dans ma bouche sans que j'y réfléchisse bien longtemps :

— Mais alors on pourrait être binômes l'année prochaine !?

Frank a relevé la tête, visiblement surpris par ce que je venais de lui dire. J'en ai déduit qu'il n'y avait pas pensé.

— Ah ouais dis donc, c'est pas bête ça !

(Vous voyez, je vous l'avais dit)

— Hé hé.

— Ah oui ça serait cool !

— Comme quoi tout n'est pas négatif.

— Oui, mais bon... sans vouloir te vexer, j'aurais quand même préféré l'avoir, mon diplôme.

— Tu penses vraiment que c'est foutu ?

— Oui.

Et nous avons continué de boire. Moi m'autorisant une bière de temps à autre, pendant que Frank, lui, vidait bières sur bières.

Alors peut-être vous vous demandez ce que j'allais pouvoir faire de Carole, ma binôme actuelle ? Et ben, je lui dirai « au revoir », tout simplement. De toute façon, on ne s'était jamais bien entendu, et alors même que j'avais redressé la barre niveau assiduité, l'ambiance n'était jamais vraiment redevenue bonne entre nous deux. D'ailleurs quand j'y réfléchissais, je me disais que ça allait bien l'arranger : Elle passait la majeure partie de son temps avec Julien, elle n'allait donc pas mettre longtemps à combler le vide quand je lui annoncerai que je désire changer de binôme.

En plus Julien devait se retrouver seul à la rentrée : En effet, Guillaume, son binôme, restait sur le carreau. Le pauvre l'avait appris cette semaine : il allait faire une deuxième première année. Le malheureux avait l'air vraiment déprimé, et ça pouvait facilement se comprendre. Toutefois j'avais tendance à me dire qu'il avait quand même eu tout le temps de voir le coup venir, et qu'il n'avait rien fait. Alors il n'avait qu'à s'en prendre qu'à lui-même. D'ailleurs, je pouvais prendre mon propre cas en exemple : Car, si de mon côté, je n'avais pas réagi après mes résultats du premier trimestre, j'aurai sûrement été dans la même situation que lui.

Donc notre quatuor s'effiloçait : Déjà Guillaume allait se retrouver davantage à l'écart, car n'étant plus dans la même promo que nous, ça allait forcément créer de la distance. Ensuite, Carole et Julien passaient leur temps dans les bras l'un de l'autre... et l'amour a tendance à isoler. Quant à moi, eh bien... j'avais beaucoup moins envie de les voir. Franchement je ne voyais pas ce que j'avais en commun avec eux. Ça aurait été stupide de chercher à faire des efforts pour me forcer à les côtoyer plus souvent, car de toute façon, et j'en étais persuadé, on ne pouvait pas s'entendre sur la durée : C'était le club des coincés, et moi je ne rentrais pas dans leurs cases, un jour ou l'autre ils m'auraient naturellement mis de côté, alors autant ne pas attendre. Mais c'était marrant quand même : Encore quelques mois auparavant, j'aurais fait n'importe quoi pour m'intégrer à un groupe... mais plus maintenant.

— Héééé, t'va voir David, en s'conde année 'sont encore plus cons !

— Bah c'est pas possible ça ! Ils étaient déjà au taquet cette année !

— Mais siiiii, t'vas bien voir, vu qu'on doit s'y connaître mieux, z'en profitent pour t'taper encor' plus sur la têt' si t'rentres pas dans leur p'tain d'trous !

(Certes, mais je ne voyais pas trop ce que ça pouvait changer par rapport à ce que j'avais déjà vécu pendant l'année : Les profs n'étaient pas seulement qu'« un peu » psycho rigides, et j'avais déjà appris à ne pas les aimer).

— Bah, en gros comme j'ai pu le voir cette année !

— Nan j'te dis ! pire ! pire !

Frank commençait décidément à être bien cuit ! Et comprenant qu'il était vain de le contredire, sinon il allait tourner en boucle sur le sujet pendant des heures, j'ai fini par lui donner raison :

— Ben dis ! ça promet...

— Ah ben c'clair ! 'Plus moi j'vais m'en prendr' doubl' doz.

Allez ! Il repartait maintenant sur son redoublement. Bon d'accord c'était con pour lui, mais depuis le début de la soirée (qui avait commencé depuis à peu près huit demis successifs pour Frank), il faisait toujours revenir le sujet là-dessus, et comme je ne buvais qu'une bière de temps en temps, j'étais loin d'être saoul : la discussion commençait donc un peu à me gonfler.

Par conséquent, je n'ai pas relevé sa remarque, attendant qu'il change de sujet tout seul... Un silence d'une trentaine de secondes plus tard, après deux ou trois gorgées de bière de son côté, et l'allumage d'une énième clope du mien, il s'est effectivement décidé à embrayer sur autre chose :

— Alors, au fait, et toi ?

— Moi ?

- Ben vi, et toi ? J'veux dire... quoi d'neuf ? T'as d'ménagé alors ?
- Oui ça y est, c'est bon.
- T'es enfin débarrassé de tes sal'tés de proprios 'lors ?
- Oui et c'est pas du luxe, je pouvais plus les voir.
- Tu m'étonnes ! d'après c'que t'as raconté, c'tais des cons !
- Et pas qu'à moitié.
- Et té d'dans depuis quand ?
- Dans mon nouvel appart ?
- Hmm.
- Depuis lundi.
- Ah c'fait pas l'temps !
- Pas longtemps non...

Et je peux vous dire que ça a été un soulagement énorme de me barrer de chez eux. Mais avant ce lundi libérateur de la remise des clefs, il a bien fallu que je me bouge pour trouver un appart. Même si j'avais un délai assez confortable pour voir venir (j'ai démarré mes recherches début avril), la route fut longue :

J'ai commencé en allant dans les agences immobilières dès que j'avais une heure tranquille entre deux cours, ou encore le samedi quand je trouvais des agences ouvertes ce jour-là. J'ai visité un nombre assez conséquent d'appartements, mais même avec ce que je pouvais mettre dans le loyer en plus de ce que me donnaient les parents, j'ai été étonné de racler le plus souvent les fonds de tiroirs des agences, tombant généralement sur des appartements assez vétustes. Mais quelques-uns se sont quand même détachés du lot, et au final, mon choix s'est orienté sur l'un d'eux : Un appartement dans un immeuble ancien, un agencement des pièces un peu mal foutu (sûrement un plus grand appartement qui avait été cloisonné pour en faire plusieurs), mais au moins je pouvais (tout juste) me l'offrir. Surtout, il était localisé un peu dans le nord de la ville, non loin du bord de l'Erdre, une rivière qui arrive sur Nantes par le nord avant de s'écouler dans la Loire vers le centre de la ville : Moi qui aimais me promener sur les petits chemins calmes qui la longeaient, je n'ai pas hésité bien longtemps pour sauter sur l'affaire. Une fois posée une option sur l'appartement auprès de l'agence, il a bien fallu que j'appelle mes parents : Ils allaient me payer la moitié du loyer, et surtout se porter caution pour moi. Après avoir résisté aux (prévisibles) assauts de ma mère pour que je revienne sur ma décision (« mais pourquoi tu ne prends pas juste une chambre d'étudiant ? tu te rends compte du loyer David ? »), elle a fini par lâcher prise et m'a demandé ce qu'elle devait fournir comme documents. On était alors début juin, et trois semaines après j'obtenais les clefs. Ensuite, ça a été la course pour déménager mes affaires, et j'ai tout fait moi-même, tout seul : Déjà l'idée que d'autres personnes transportent (et donc peut-être aussi fouillent) mes affaires me déplaisait fortement, mais aussi parce que je préférais ne compter que sur moi, ne pas être dépendant de l'aide des autres. Mais comme je n'avais pas de voiture, et vu la distance qu'il y avait entre les deux endroits, j'ai dû tout déménager en transports en commun, me retrouvant successivement avec ma petite télé, mon ordinateur, mon micro-ondes... dans le bus. Inutile de vous préciser que ça n'a pas été une partie de plaisir... Puis est arrivé le premier juillet, ce fameux lundi où j'ai emménagé

définitivement dans mon nouvel appartement : Au soir, ayant fini de tout déménager, j'ai passé un dernier coup de balai dans mon ancien logement avant de rendre les clefs, ce que j'ai fait de suite après en me pointant à la porte de mes proprios. Eh bien je dois dire que finalement mes proprios, ils sont super gentils : En effet, ils n'auront pas été qu'une bande de radins égoïstes jusqu'au bout puisqu'ils m'ont annoncé avec un grand sourire que je n'aurais pas à payer pour cette journée de dépassement sur le mois en cours. Oh ! mais comme c'était trop sympa ! Car il aurait fallu que je paye sinon pour cette petite journée en plus ?... Enfin j'ai fait semblant de trouver le geste appréciable, j'ai souri et j'ai fait les petites courbettes d'usage en partant.

De toute façon, j'avais déjà pris mes dispositions pour me venger de ces cons.

— Eh ! C'cool 'lors pour t'on appart !

— Ouais, j'suis bien content d'avoir déménagé.

— P'tain, faudrait f'ter ça, t'fais pas une p'tite fête d'dans ?

— Heu... j'sais pas trop.

Pendre la crémaillère ? Bah, ça ne me disait trop rien, de toute façon, je ne voyais pas vraiment qui inviter, ou tout du moins à part Frank je ne voyais pas à qui d'autre j'avais envie de le proposer.

— Enfin c'cool, j'vais p'voir v'nir te voir alors !

— Ben... oui.

Sauf qu'il n'était jamais venu chez moi et que rien ne l'aurait empêché de venir avant. Mais bon, je ne préférais pas relever la chose : Il était bien cuit le Frank, et ce n'était pas la peine de lui prendre la tête avec ça. D'ailleurs, je n'étais jamais allé chez lui non plus : En semaine on se voyait dans les bars, et le week-end il n'était jamais sur Nantes : Il les passait chez ses parents qui habitaient à une heure de train de là.

— Woah ! t'mexcus', mais faut qu'j'aille pisser.

— T'arrêtes pas d'y aller dis donc !

— Bah ! ça cé la bière hein !

— Ben j'irai après toi alors, j'ai envie aussi.

Même si j'avais grandement limité ma consommation de bières, j'en avais malgré tout ingurgité quelques-unes et j'avais la tête qui tournait un peu : il fallait que je fasse attention. En tout cas, c'était assez bizarre de se retrouver (à peu près) sobre, alors que l'autre en face de vous est déchiré. À vrai dire, je trouvais ça assez... malsain, parce que l'on ne peut pas s'empêcher de remarquer que l'autre à du mal à parler, qu'il traîne sur ses sujets, qu'il a des difficultés à réfléchir correctement, qu'on peut l'influencer de plus en plus facilement et qu'il se défend de moins en moins... Et c'est vrai qu'on se sent un peu supérieur, on pourrait même se dire qu'on a la main mise sur lui... Mais Frank était un ami, et même si ce type d'idée m'a traversé l'esprit de temps en temps pendant la soirée, ça me gênait plutôt qu'autre chose.

À deux heures du matin, Frank était complètement saoul, ça faisait bien une demi-heure qu'il était reparti à se lamenter sur son fort probable redoublement, et même si je compatissais à sa situation, il commençait à me gonfler quelque peu. Qui plus est, même si j'avais essayé de limiter la casse de mon côté, l'alcool

avait fini par me monter à la tête, et je commençais à me sentir assez cuit, aussi je trouvais plus sage d'arrêter là.

— Bon Frank, on va p'tet y aller ?

— Hein ? Ah ? l'est qu'el' heur'... p'tain d'z'eur' ?

— Hmm, alors qu'est ce que t'en penses, on y va ?

— Ouais.

Et il se leva, ou comment dire... il essaya de se lever : Il réussit quand même à la fin, mais l'opération fut délicate : Il se tenait à la banquette, il avait du mal à tenir debout

— F'pas qu'on paye là ?

— Heu si...

Je suis allé au bar, Frank cherchait à me suivre à son rythme.

La note était salée, mais bon... avec tout ce qu'on avait descendu, c'était normal.

Je me suis retourné vers Frank :

— On coupe la note en deux ?

— Ouais, v's-y, coup' !

Puis Frank a essayé de compter son argent dans son porte-monnaie, ça avait un côté un peu pitoyable, il ramait comme pas possible.

— Attends, je vais t'aider.

(Vous voyez ce que je veux dire quand je vous dis qu'en compagnie d'un gars complètement saoul, celui-ci est à votre merci).

— T'es trop cool, D'vid.

Le barman nous regardait avec un sourire amusé, finalement il a fini par me dire :

— Ben dites donc, votre copain, il est bien amoché !

— Oui un peu.

— Vous êtes sûr qu'il va pouvoir rentrer chez lui là ?

— Bah, il faudra bien, non ?

Il a pris l'argent que je lui tendais, il vérifia que la somme y était.

— Le compte est bon ! Eh bien bonne fin de soirée messieurs.

— Merci, bonne soirée.

J'ai repris Frank qui s'était avachi sur une chaise, et on est sorti du bar.

Dehors, l'air était un peu frais, c'était un vrai bonheur comparé à l'air lourd et enfumé du bar (même s'il est vrai que j'avais grandement contribué au smog qui y stagnait à l'intérieur).

— Ouais bon, j'vais m'rentre.

Frank n'avait vraiment l'air pas frais du tout.

— T'es sûr que tu ne veux pas que je t'aide ?

— MAAIIIISS NOON ! c'pas la pein' ! J'vais bien.

— T'es vraiment sûr ?

— MAIS OUAAIII ! Ça 'ra, j'te dis.

Sans attendre de réaction de ma part, il m'a lancé un « s'lut » tout en se détournant, et d'emblée il a commencé à marcher pour rentrer chez lui, arc-bouté, titubant, zigzagant... Je ne pouvais m'empêcher de repenser à mon

agression et de me dire que s'il croisait le chemin de quelqu'un de mal intentionné, dans l'état où il était, il allait se faire tirer son portefeuille... ou pire.

Finalement c'est lui qui a fini de me décider : Il n'avait pas fait une vingtaine de mètres qu'il s'est emmêlé les pinceaux et a fini par s'écraser de tout son long sur le trottoir.

J'ai décidé d'aller le voir.

J'ai eu le temps d'arriver à sa hauteur avant qu'il ne se remette à bouger. Je me suis accroupi auprès de lui.

— Ben t'as pas l'air en forme quand même.

— Mais si, c'va, j'te dis !

— Non, non, écoute si tu veux, je t'aide pour rentrer, parce que là tu vas galérer.

— Non, j'vais m'débrouiller t'seul.

Il commençait à me gonfler à refuser mon aide... j'ai décidé de passer à la vitesse supérieure.

— BON ! FRANK ! TU M'ECOUTES LA ! Tu as vu dans quel état tu es ? Tu veux rentrer tout seul ? Je peux te dire que si tu croises quelqu'un qui veut t'emmerder, ça va mal tourner pour toi. Mais, je sais pas.... T'as envie de te prendre des pains comme j'ai eu cet automne ou quoi ?

J'avais marqué des points, il est resté là à me regarder, l'air bête, sans répondre. Craignant qu'il puisse finalement encore refuser, je ne lui ai pas laissé davantage de temps pour réfléchir avant de reprendre :

— Bon, allez viens ! Je vais t'aider à rentrer. Lève-toi et appuie-toi sur mon épaule.

Il s'est levé péniblement, sans rien dire. Je lui ai tendu l'épaule et il s'est appuyé... ou plutôt s'est avachi dessus.

— Allez, on y va, tu vas me guider alors ?

— Ah ouais, t'sais pas où j'habit', c'vrai !

— Ben non, j'suis jamais venu chez toi avant.

— T'ain ouais, t'as raison, c'vrai, mais bon, c'pas simple t'sais.

Je ne voyais pas trop ce qu'il voulait dire par « c'est pas simple », mais j'acquiesçais quand même.

— Ouais.

— Ouais c'pas simpl', répéta-t-il dans un soupir.

J'allais mieux comprendre pourquoi il disait ça après le kilomètre de marche qui nous séparait de chez lui. Et ça a été du sport vu que je l'ai soutenu pendant tout le trajet. Je commençais à avoir sérieusement mal à l'épaule quand on est arrivé chez lui, on était alors devant un immeuble assez récent. Il m'a indiqué la porte du hall, et puis finalement, comme il se sentait un peu mieux, il a lâché mon épaule... quel soulagement ! L'ascenseur nous monta jusqu'au sixième étage, puis ce fut un long couloir à parcourir (on se serait cru dans un hôtel) avant que je puisse m'amuser à le regarder essayer de mettre sa clef, la bonne clef du trousseau, dans la serrure. J'allais lui proposer de l'aider, quand il s'est mis à frapper (un peu fort) à la porte, et tête basse, le front appuyé contre le montant, il a lancé un « Christophe ? T'es réveillé ? », avant de se retourner vers moi pour m'expliquer :

— Heu, j't'en ai j'mais parlé, hein ?
Il voulait parler de ce « Christophe » ?

— Heu, non, je ne crois pas

— Ben Chris, c'mon frère.

À ce moment-là j'ai entendu derrière la porte des pas, traînant sur le sol, puis le bruit de la serrure.

La porte s'ouvrit.

Dans un pyjama bleu ciel, son frère apparut dans l'encadrement de la porte.

Il me regarda l'air un peu surpris, sûrement étonné de voir là quelqu'un qu'il ne connaissait pas.

Pour moi ça a été comme une révélation, un vrai tsunami d'émotion, un coup de foudre.

23. Déception

De son visage ne transparaissait aucune agressivité, c'est la première chose qui m'a sauté aux yeux la première fois que je l'ai vu. Il avait aussi l'air fatigué, chose normale aux vues de l'heure, mais ensuite j'allais me rendre compte qu'il avait toujours comme des valises sous ses yeux gris-vert. Ses cheveux bruns traînaient en mèches sur son front, et ses grosses joues étaient un peu tombantes et rougeaudes, ce qui lui conférait un côté bougon attendrissant. Il avait un petit nez assez large mais retroussé, que moi j'adorais. Il se tenait souvent la bouche entrouverte, la lèvre inférieure quelque peu pendante. Son cou était quasi inexistant et large, ce qui donnait une impression de force, un côté massif, qui contrastait à merveille avec ses traits de visage si doux, si candides. Et ses yeux toujours un peu écarquillés, qui semblaient continuellement vous regarder d'un air étonné...

... Il ne me fallut pas longtemps pour comprendre que Christophe avait une trisomie 21.

... Et encore moins de temps pour me sentir emporté par la douceur, l'innocence, la candeur qui émanait de lui.

— T'es tard ! Lui reprocha Christophe après un long moment passé à nous observer d'un air circonspect.

— Ben ouais, j'tai à boir' avec David.

— Qui c'est David ?

— Ben lui là !

Et il me désigna du doigt. Je trouvai Frank un peu sec avec son frère, aussi m'efforçai-je de le saluer du ton le plus doux qu'il m'était possible d'employer.

— Bonsoir Christophe.

— Bonjour monsieur, content de vous rencontrer. (puis après un temps d'hésitation :) Je m'appelle Christophe... et vous ?

C'est Frank qui a répondu avant que je n'aie eu le temps de dire quoi que ce soit.

— David ! J viens d'te dir' qu's'appelle David !

Christophe regarda son frère d'un air triste.

— T'es méchant avec moi.

— Oui ben écout', t'as cas êtr' moins dé...

Mais il ne finit pas sa phrase, se rendant sûrement compte qu'il allait un peu loin dans ses propos. Puis il se retourna vers moi, un petit sourire au coin des lèvres :

— Allez, t'va bien r'sté boire un p'ti coup ! non ?

Je ne savais pas quoi répondre, j'aurais bien dit oui s'il avait été seul, mais là... son frère avait l'air d'avoir surtout envie de dormir. J'avais peur de gêner.

— Ben je sais pas trop... il se fait tard et...

— Bah, allez, t'mbête pas pour Chr'stoph', on va pas boir' l'temps, hein ?

— Ben...

Rallalla ! il était si beau, il me paraissait si doux, habillé dans son pyjama bleu ciel qui ajoutait à la candeur du personnage... J'avais du mal à ne pas rester les yeux collés sur lui.

— D'accord, finis-je par répondre.

Bien entendu, Christophe bougonna et retourna se coucher : Qu'est ce que je croyais ? qu'il allait picoler avec nous, et que j'allais pouvoir l'observer autant que faire se peut ? Ainsi je me retrouvai seul avec Frank, dans sa cuisine, une bière à la main, sans trop savoir de quoi parler. Finalement j'ai bu ma bière assez vite. Il m'en proposa une autre, mais j'ai refusé poliment. Il avait du mal à me laisser partir, mais j'ai quand même réussi à me dégager tant bien que mal de son hospitalité engluante. Quelques minutes plus tard je prenais la route pour rentrer chez moi, avec l'image de Christophe accaparant toujours toutes mes pensées.

J'ai passé mon samedi à penser sans cesse à lui. Et le dimanche, derrière mon grill de chez mac-do, son image ne me quittait pas non plus... ça tournait à l'obsession. Alors arrivé au lundi c'était clair pour moi : il fallait que je leur rende visite, il fallait que je le voie à nouveau.

Ainsi lundi après-midi, vers dix-sept heures, j'étais devant la porte de leur immeuble. J'ai sonné à leur interphone : ça ne répondait pas. J'ai vérifié encore une fois que je ne me trompais pas... Non, le nom en face était bien « Frank et Christophe Lucas », écrit au stylo sur un petit bout de papier collé sur l'interphone. J'ai attendu encore deux ou trois minutes, appuyant périodiquement sur le bouton, mais non, rien. Ils n'étaient pas là, il fallait m'y résoudre. C'est alors la mort dans l'âme que je suis rentré chez moi, en me disant bien que je retournerai le lendemain.

Mais le mardi, même topo : Personne ne répondait. Alors qu'est ce qu'il y avait ? Ils étaient partis et n'allaient pas revenir de l'été ? Je fouillais dans mes souvenirs, mais je ne me rappelais pas Frank en train de m'en parler... Ou alors l'interphone était-il cassé ? Peut-être... Finalement sur cette idée, j'ai appuyé sur le bouton à côté de celui des Lucas pour voir si ça allait répondre. J'ai attendu une poignée de secondes avant d'entendre un « crac » dans le petit haut parleur et qu'une voix masculine me réponde « oui ? ». Pris au dépourvu, ne sachant trop quoi dire, j'ai fait l'innocent :

— Heu, Frank ?

— Non, ici il n'y a pas de Frank.

— Ah bon, ce n'est pas l'appartement des Lucas ?

— Non, vous avez dû vous tromper de bouton.

— Heu, oui, ça doit être ça, excusez-moi.

Puis un autre « crac » désagréable de l'interphone quand il a raccroché.

J'espérais un peu qu'il me dise quelque chose, mais entre voisins, on ne sait jamais grand-chose de toute façon. Il fallait donc que je me rende à l'évidence : ils n'étaient toujours pas là et je n'en saurais pas plus.

Et comme la veille, je suis rentré chez moi, tête basse.

Le lendemain a été la bonne : J'étais arrivé à quelques pas de l'entrée de l'immeuble quand j'ai vu Frank sortir du hall, un sac de sport bien chargé dans

chaque main. J'ai vraiment été soulagé de le voir : En chemin je commençais déjà à désespérer en m'imaginant tomber à nouveau sur une porte close.

— Salut Frank !

— Salut, ça va ?

— Ouais ça va... heu... Je passais te voir, comme ça.

— Ah, c'est sympa... mais là je ne vais pas rester, j'étais seulement passé avec mon père pour prendre quelques affaires pour l'été.

J'ai alors remarqué l'homme qui était sorti en même temps que Frank et qui se tenait près de nous.

— Bonjour. Lui dis-je timidement.

Il me répondit par la pareille. Sans toutefois qu'on se serre la main. C'était quelqu'un qui, derrière des cheveux blancs qui trahissaient son âge, gardait une certaine classe un peu pincée... du genre qui n'est pas trop dans le besoin...

Puis je me suis retourné vers Frank :

— Ah bon, mais tu ne restes pas ici du tout cet été ?

— Non, on retourne chez nos parents, à Cholet.

— Ah...

— En tout cas t'as eu du bol de me chopper. On est rentré samedi après-midi, donc on était pas là depuis. T'es tombé au bon moment.

— Ben ouais.

(j'évitais intelligemment de signaler que j'étais déjà passé les deux jours précédents)

Je ne savais pas trop quoi dire, finalement c'est Frank qui a mis fin à mon tourment :

— Bon... je vais devoir y aller, on a fini de prendre tout ce qu'il fallait.

— Ah...

On aurait pu aller boire un coup, mais là avec son père... D'ailleurs celui-ci continuait à vaguement me regarder, et aucun sourire en vue de son côté.

— Christophe aussi il n'est pas là de l'été alors ?

— Non plus... Mais bon, on se reverra en septembre.

À l'évocation de la rentrée, je repensai à son possible redoublement... alors ça voulait dire que...

— Alors ça veut dire que...

— Oui, je suis allé chercher les résultats tout à l'heure au secrétariat de l'IUT : La commission d'attribution des diplômes m'a recalée, donc je suis bon pour une autre année.

Son père m'a alors paru plus sombre.

— Ah ouais, c'est con...

— Mais bon, tu sais, j'en étais quasiment sûr, alors...

— Hmm... .

— Allez faut que j'y aille.

— Ok.

— Allez... à la rentrée alors.

— Oui à la rentrée.

Et ils ont continué leur chemin vers la voiture garée tout près, son père a ouvert le coffre et Frank y a mis ses sacs avec les autres. En allant s'asseoir à

" J'ai mangé l'innocence "
(Erwan Le Goffic)

l'avant, il m'a lancé un petit regard accompagné d'un sourire... j'ai vaguement fait de même. Et je suis resté là, sans bouger, à le regarder partir : Je n'allais pas le revoir pendant presque deux mois... et Christophe non plus.

24. Un été à attendre

Des étalages bien rangés, les différentes boîtes agencées avec rigueur, des murs couleur crème, des pupitres de caisse stylés et aux formes arrondies, crème aussi, le sol recouvert d'une moquette bleu roi, fine et propre... Ce lieu où règne un certain ordre, la rigueur et la propreté. J'attendais ainsi mon tour dans la pharmacie, c'était la troisième que je faisais de la journée et je m'amusais de constater que toutes partageaient sous diverses variantes ce même type de décor rangé, net, pur, renvoyant cette image rassurante de la propreté et du bon ordre.

— Bonjour monsieur.

À son guichet, une femme d'une quarantaine d'années me tendait un sourire forcé, attendant que je daigne m'approcher vers son comptoir design.

Je m'approchai alors, feignant une certaine gêne.

— Que puis-je pour vous ?

J'ai continué sur ma lancée du gars gêné, je tordais un peu la bouche pour marquer mon embarras : Je préférais jouer mon timide, j'avais plus de chances d'obtenir ce que je voulais ainsi.

— Voilà... heu... j'ai un problème avec ma chatte.

— Votre chat ?

— Oui, j'habite au rez-de-chaussée, et il y a quelques semaines, elle s'est échappée, une fois...

— Oui...

— ...et elle est revenue au bout de presque deux jours.

— Et elle allait bien ?

— Oui, à part qu'elle est revenue... comment dire... en cloque... puisqu'elle a eu une portée de chatons cette nuit.

— Ah...

— Oui, et... je ne peux pas les garder... Vous comprenez ?

La pharmacienne a froncé un peu les sourcils, perdant alors subitement son air sympathique... Oula ! ça sentait pas bon ! Je commençais à me dire que ce plan-là n'allait pas marcher non plus.

— Mais vous comptez faire quoi pour ne pas les garder monsieur ? Me demanda-t-elle d'un air pincé.

— Ben... je comptais... heu... les noyer.

— Les noyers ? reprit-elle visiblement étonnée.

— Oui, et je voudrais les endormir avant pour...

— Et... vous êtes sûr que c'est la meilleure chose à faire ?

— C'est-à-dire que... je n'en vois pas d'autre. (puis j'ai continué, sans lui laisser le temps de m'interrompre à nouveau). Mais je trouverais bien mieux de les endormir avant, c'est pour ça que je suis venu vous voir : Je me disais qu'avec du chloroforme ou de l'éther, je pourrais les endormir.

Elle me regardait sans piper mot, les sourcils froncés, je sentais bien que c'était cuit. Finalement elle a fini par me dire :

— Ah non, mais je ne peux rien pour vous monsieur.

Je gardais le silence, attendant patiemment qu'elle m'explique.

— Le chloroforme ou l'éther, vous dites ? Mais ces produits, vous ne les aurez que sur ordonnance ! je ne peux pas vous en donner comme ça...

— Ah bon... j'ai dit, l'air innocent.

— Oui, et puis je vous le répète ce n'est pas la meilleure solution... Un vétérinaire pourrait euthanasier les chatons de manière plus douce, vous devriez aller en voir un plutôt que de le faire vous-même.

— Oui mais ça va coûter cher, non ?

(là j'ai vu qu'elle commençait à s'énerver)

— Monsieur, vous êtes responsable de votre chat ! Et puis les vétérinaires aiment les animaux, alors vous savez, entre vous laisser les noyer n'importe comment ou bien s'en charger... Je pense qu'il pourrait même vous le faire gratuitement.

— Ah.

— Par contre votre chatte va du coup garder son lait, et ça peut lui causer des problèmes d'infections vu qu'il n'y aura plus de chatons pour le prendre. Ici vous trouverez des cachets qui permettront de stopper la production de lait.

— Oh, merci, je n'y aurais pas pensé.

— Mais peut-être le mieux serait que vous trouviez à donner les chatons... non ?

— Ben je ne sais plus trop, j'ai dit, feignant l'indécision.

De toute façon, elle commençait à me gonfler, il avait fallu que je tombe sur une protectrice des animaux couplée à une donneuse de leçons. Il valait mieux pour moi que je m'éclipse plutôt que de continuer à subir sa litanie.

— Bon, et bien je vais réfléchir à tous ça alors.

— Mais je vous le dis, allez voir un vétérinaire avant.

— D'accord.

Je suis sorti d'un pas presque pressé, et me suis enfin retrouvé dehors sur le trottoir, libéré du joug de la pharmacienne moralisatrice, mais les poches toujours aussi vides, sans chloroforme ni éther. C'était la troisième pharmacie que je faisais, et je commençais à en avoir marre.

Vous vous demandez peut-être ce que je faisais là à chercher des trucs pareils ? Eh bien disons que ça faisait partie de mon plan pour me venger de mes anciens proprios.

On était début août, et j'étais rentré depuis quelques jours de Bretagne où j'avais passé trois semaines chez mes parents... et je dois avouer que j'étais bien content d'être revenu de là-bas. Il faut dire que maintenant chez mes parents je m'ennuyais plutôt qu'autre chose, et puis ils avaient fini par m'agacer à tous me poser plein de questions sur ma vie à Nantes : Je n'avais pas envie de m'épancher là-dessus, j'avais mes raisons après tout. Mais alors ils n'ont rien trouvé de mieux que d'aller me dire qu'ils me trouvaient plus renfermé, plus réservé qu'avant... Mais qu'est ce qu'ils voulaient à la fin ? Se souvenaient-ils seulement qu'un an auparavant, la plupart disaient que de toute façon je serai indécollable des jupes de ma mère... Eh bien voilà qui était fait ! Je m'étais endurci ! et ça n'était pas un mal, non ? Alors qu'est ce qu'ils avaient maintenant à me le reprocher ?

J'étais donc vraiment content de revenir sur Nantes : Au moins ici j'étais tranquille, seul, sans personne pour me juger vingt-quatre heures sur vingt-quatre... Finalement je trouvais pénible de vivre en famille ou à plusieurs, c'est vrai, jamais on ne peut se sentir tranquille, jamais on ne peut juste être soi sans réfléchir à ce qu'on dit ou fait. Non, il y a toujours quelqu'un autour de vous qui vous juge, toujours quelqu'un prêt à vous faire des remarques au moindre écart de comportement, d'idées, de parole... Si l'enfer c'est les autres, ça l'est d'autant plus quand il s'agit de la famille.

Sinon je pensais à Christophe, souvent, terriblement : Christophe c'était comme un superbe gâteau qu'on m'avait mis sous le nez alors que j'étais en train de crever de faim, et à peine avais-je eu le temps de le voir qu'on me l'enlevait d'un coup pour me dire « on te le ramène dans deux mois ». Alors pendant deux mois je pensais au gâteau, j'y pensais tout le temps, il obnubilait mes pensées, ses formes me hantaient et je fantasmais sur le moment à venir où j'allais pouvoir le manger. Je me voyais des fois en train de le goûter précieusement, de l'apprécier, et d'autres fois en train de réellement me bâfrer.

Bref, arrêtons là la métaphore : Veuf poignet ne manquait pas d'occupation.

Et vous vous demandez peut-être pourquoi je n'allais pas « me soulager » dans le milieu (milieu gay, il va de soi, vous l'aurez compris) ? J'y pensais en effet, mais à chaque fois avant d'y aller j'hésitais, je tergiversais, je fumais clope sur clope, n'arrivant pas à déterminer si je souhaitais réellement m'y rendre... Alors je repensais à ce qui me manquait vraiment, et inévitablement me revenait ce moment magique que j'avais passé avec le vieux qui m'avait abordé au parc... Non, pas quand je l'avais cogné ! Je n'en étais quand même pas là... Mais plutôt quand lui et moi étions enlacés dans les bras l'un de l'autre, bouche contre bouche, que je sentais son corps tout contre le mien, ses bras, ses mains qui me caressaient... Ce moment, c'était lui qui me hantait, c'était ce moment que je me remémorais en boucle quand je me faisais un petit plaisir solitaire (bien sûr dans mon cinéma intérieur, je remplaçais le vieux par Christophe). Le problème, c'est que dans le milieu, je doutais fortement que je puisse retrouver cette sensualité, ce contact des corps que je recherchais tant. Et plus j'y pensais, plus je doutais, et moins j'avais envie d'aller y voir. Rajoutez là-dessus mon tabassage à l'automne passé, et vous comprendrez pourquoi je restais finalement à chaque fois chez moi.

Et tout ça nous amène finalement à la pharmacie, car en dehors d'aller bosser aux cuisines du mac-do, qu'est ce que je pouvais m'emmerder ! J'avais donc du temps à revendre pour préparer ma vengeance, et disons que c'était un moyen comme un autre de passer le temps. Déjà avant de déménager, j'avais en tête de leur faire un petit cadeau de départ, alors pour m'en donner les moyens, j'étais allé à l'époque dans un « clef minute » près de la gare. J'étais reparti du magasin avec un deuxième exemplaire de la clef de ma porte d'entrée : Comme ils ne fermaient jamais la porte qui communiquait de chez moi à leur cour intérieure, je pouvais, grâce à cette clef, entrer chez eux comme je le voulais.

Et ce que je voulais, c'était Trébor : leur chien-chien, leur saleté de Yorkshire aussi puant et bruyant que ses maîtres. Je comptais m'introduire chez eux de

nuit, et il me fallait du chloroforme ou un autre truc du même genre pour endormir l'animal afin de le prendre sans faire de bruit...

Et là ont commencé mes problèmes de pharmacie.

Dans la première, j'ai tout simplement demandé poliment : « bonjour, je voudrais du chloroforme s'il vous plait ». Là le pharmacien m'a regardé de travers pour me répondre au bout d'un moment par un : « mais je ne peux pas vous en donner comme ça, ils vous faut une ordonnance ». Ensuite j'ai dû batailler pour me dégager de toutes les questions qu'il m'a posées : Le bougre, intrigué par ma demande, cherchait à en savoir plus.

Une fois libéré, je suis parti vers une deuxième pharmacie. Là, j'ai essayé une autre méthode, faute de chloroforme, j'essayais cette fois l'éther : « Bonjour, alors je vous explique : j'ai mon chien qui a choppé une tique ce matin, et je voudrais l'enlever, il faut bien l'endormir avec de l'éther avant, non ? ». Là, la pharmacienne m'a regardé d'un air amusé et m'a répondu « Eh non ! c'est une idée reçue : si vous l'endormez avant à l'éther, la tique va se relâcher et recracher du même coup tout ce qu'elle a absorbé ces derniers temps, envoyant ainsi une bonne dose de cochonneries dans le sang de votre chien. Non, pour la tique le mieux est de l'enlever en la tournant dans le sens inverse des aiguilles d'une montre... D'ailleurs si vous voulez, j'ai de petites pinces en vente qui font ça très bien... ». Bref, chou blanc sur l'excuse de la tique aussi.

J'ai donc fait une troisième tentative dans une autre pharmacie, avec cette fois-ci ce prétexte de vouloir tuer gentiment une portée de petits chats. Et donc là pareil : échec aussi. J'en avais marre, et s'il n'y avait pas moyen de trouver quelque chose pour endormir le chien rapidement et à coup sûr, il fallait que je trouve autre chose, une autre solution...

Et après réflexion, un autre moyen m'a semblé évident : la strangulation.

Quoi ? Vous dites ? Ça le tuerait de l'étrangler ? Oui, mais ce n'était pas un problème. Vous pensiez que je voulais juste l'endormir et l'enlever ? Oh, l'endormir c'était simplement pour qu'il évite d'aboyer et de réveiller ses débiles de maîtres. Non à la base, je n'avais pas prévu du tout de le garder vivant... mes projets passaient par la mort de l'animal. Oui, alors vous vous dites que je n'ai pas de cœur, que je suis méchant... Bon... Eh bien déjà si j'avais trouvé du chloroforme ou de l'éther, le chien aurait été endormi quand je l'aurais tué, et il n'aurait pas souffert. Mais de toute façon, je n'ai pas d'empathie pour les Yorkshire ainsi que pour tous ces caniches et autres chienchiens à leur mémère. Je dois vous choquer si vous aimez ce genre d'animaux, mais pour moi ils sont surtout : ridiculement petits, complètement débiles, bruyants et emmerdants (...de là à dire qu'ils sont comme les gens...), et puis vous saviez qu'à la base un Yorkshire est un... loup ! Eh oui, l'homme a créé le chien en domestiquant le loup, puis il les a croisés de manière à prononcer tel ou tel trait de caractère, et de là ont émergé le chien et ses différentes races... Mais le York tout de même... c'est une aberration !

Et désolé, mais je n'ai pas d'empathie pour une aberration.

Donc la strangulation... Eh bien si je ne pouvais pas l'endormir, ma première crainte était de ne pas me faire mordre par l'animal quand je l'étranglerai.

Ainsi, j'ai quitté le devant de la pharmacie pour me diriger vers un arrêt de bus pas trop loin de là : Je voulais aller dans l'est de Nantes, il y avait par là-bas une grande zone industrielle et commerciale, et je pensais bien pouvoir y trouver un magasin de jardinage.

Dans de grands bacs blancs posés à hauteur de taille, les pots serrés les uns contre les autres, bégonias, gentianes, œillets, offraient un vrai festin pour les yeux. Toutes en pleine santé, toutes présentant leurs couleurs éclatantes. Je suis resté un bon petit moment à aller et venir dans ces rangées, à admirer ce feu d'artifice floral sans arriver à m'en lasser. Mais je n'étais pas venu pour ça, j'étais venu y chercher des gants de jardinage, j'ai donc fini par abandonner le spectacle coloré des fleurs pour aller m'enfoncer dans les rayons, bien plus sobres, de l'outillage. J'y dégottai ma paire de gants sans grand-peine. Sur l'étiquette était inscrit « Gants docker, gros travaux, croûte de bovin » : Ils couvraient bien les poignets et étaient guindés d'un tissu épais. Au premier abord ils paraissaient un peu rigides, mais on les devinait bien solides.

Ça me semblait suffisant pour faire face aux crocs acérés du Trébor.

Quittant le rayon dans lequel j'avais trouvé mes gants, je suis passé devant les outils de jardinage, et là ça m'a de suite interpellé : faucilles, scies à bûche, serpettes, machettes, sécateurs, cisailles... De quoi couper bien autre chose que des branches. Et ça tombait bien car j'allais en avoir besoin pour découper Trébor le Yorkshire. Je n'ai d'ailleurs pas eu longtemps à regarder pour flasher sur un des articles : Une scie à élaguer rétractable, au manche creux en plastique dur : la lame rentrait dedans et pouvait en être sortie puis immobilisée à l'aide d'une vis de blocage, à la manière d'un gros (mais alors très gros) cutter. La lame, d'une vingtaine de centimètres, était un peu recourbée, avec deux rangées de dents en biseau, chacune pointant d'un côté opposé à l'autre. Je l'ai appuyée un peu sur mon bras pour voir, et j'ai bien senti les dents me mordre la peau sans avoir du tout besoin de forcer (les dents faisaient à vue de nez presque trois millimètres : la mâchoire d'un prédateur féroce !)... Je n'imaginai même pas les dégâts que ça pouvait provoquer si je me m'étais à faire du va et vient avec l'objet. En plus une fois repliée, ça ne prenait pas de place et c'était très léger, vraiment nickel. Avant de partir j'en ai aussi profité pour acheter un petit sécateur (je me suis dit que ça pourrait être pratique pour faire sauter les articulations des os quand je le dépècerai), puis je suis passé en caisse avec tout mon matériel de... jardinage.

Ensuite s'en est suivie pour moi une période de plusieurs jours pendant laquelle j'ai hésité, tergiversé... En effet ce n'était pas évident : Quand valait-il mieux que j'entre par effraction chez eux ? De jour ? on aurait pu me voir... Et si je restais à guetter leurs allées et venues pour voir quand ils n'étaient pas dans leur maison ? Mais j'aurais fini par me faire remarquer aussi, ils me connaissaient, je ne pouvais pas passer près de chez eux incognito. Non, le mieux c'était la nuit, quand ils dormaient. Le problème dans ce cas, c'était le chien qui pouvait se mettre à aboyer et les réveiller. Mais, j'avais déjà assez fait tourner et retourner le problème dans ma tête comme ça, de toute façon je

n'avais rien trouvé en pharmacie pour endormir l'animal, alors il allait bien falloir se débrouiller avec les moyens du bord. Mais aussi, outre ces problèmes de « logistique », la pensée de ce que j'allais faire me tirait quand même un peu... Je ne savais pas si c'était la peur de me faire prendre, ou peut être une espèce de remord d'aller tuer un pauvre chien qui ne m'avait rien fait, mais j'avais du mal à me convaincre de le faire... Pourtant quand je croisais dans la rue une mémère avec son ridicule York en laisse, je trouvais l'animal aussi pitoyable que le maître, et l'idée de faire ce que je prévoyais à l'aberration quadrupède m'amusait finalement bien sur le coup. Mais la nuit arrivée, au moment de se décider à y aller, je trouvais toujours une excuse pour ne pas le faire et le reporter au lendemain...

Et les jours sont passés comme ça, sans que je n'aie plus loin dans mon idée.

En attendant, pendant ce mois d'août, j'en avais profité pour demander à travailler plus souvent. Ainsi au lieu de mes deux jours hebdomadaires au mac-do, j'en faisais cinq. Ça arrangeait bien mon patron car au mois d'août, les étudiants (qui constituaient la grande majorité des emplois là-bas) rentraient pour la plupart dans leur famille ou partaient en vacances. Il ne trouvait donc plus grand monde et devait faire tourner la boutique avec un personnel très réduit. Autant dire qu'il n'a pas rechigné à ce que je travaille davantage ce mois-là. De mon côté, ça allait me faire un peu plus d'argent, et je n'allais pas cracher dessus : Chaque mois, comme il m'en restait un peu après avoir payé ma moitié du loyer, j'en profitais pour faire quelques achats : Je m'étais déjà payé une table, des chaises, un peu de vaisselle, et j'avais pu dernièrement acheter un frigo avec un compartiment congélateur... à crédit quand même.

Mais ce qui me manquait surtout pendant cet été, et que je ne pouvais pas acheter, c'était un bon pote avec qui aller boire des coups. Même qu'un soir, malheureux une fois de plus de me retrouver tout seul chez moi, oppressé par le silence et l'ennui, je suis sorti pour aller me réfugier dans un bar du centre-ville. Mais au bout d'un moment, assis au comptoir seul face à ma bière, j'ai fini par me sentir encore plus mal, et d'entendre les gens discuter, s'amuser autour de moi, n'arrangeait rien. Je suis rentré chez moi encore plus frustré qu'en y allant.

J'aurais pu aussi me faire des potes au boulot : Vous voyez, au mac-do les étudiants qui y travaillent viennent vraiment de tous les horizons. Vous allez en trouver qui font une école de droit, d'autres une fac de math, d'autres étudiants sont en histoire, d'autres en littérature... Ça donne un certain côté « cour du lycée » car on ne se retrouve pas cloîtré entre gens qui étudient tous la même chose, on se retrouve « comme avant » : tous mélangés. C'était donc une bonne opportunité pour rencontrer du monde, surtout que la plupart allaient souvent boire quelques coups ensemble après le boulot. Alors au début certains m'avaient proposé de me joindre à eux, mais à l'époque, j'avais refusé, je ne voulais pas. Du moins si j'avais pu le vouloir, il y en a, même si ce n'était que quelques-uns, qui m'avaient fait vite passer l'envie de les côtoyer davantage. En effet, comme certains devaient mal supporter de se faire piétiner sous l'autorité du chefaillon au-dessus d'eux, ils se vengeaient sur les nouveaux. Donc en

arrivant je suis devenu leur nouveau jouet, et comme m'avaient fait si bien remarquer mes parents, je m'étais un peu « endurci ». Alors plutôt que de battre en retraite comme je le faisais auparavant dans la cour au lycée, là j'ai montré les dents : Ça a été en les fusillant du regard au début, et puis j'y ai rajouté quelques réponses bien senties ensuite, puisqu'ils continuaient. J'ai ainsi pu me rendre compte que de « poser les limites » dès le début faisait que les autres n'insistaient pas... Ils vous étiquettent sûrement dans la catégorie des gars qui ne se laissent pas faire, et ils vous laissent tranquille.

En effet... très tranquille, tellement tranquille qu'un soir du mois d'août, avant de partir j'ai demandé si quelqu'un voudrait aller boire un verre avec moi, et tout le monde a refusé : « Ben je dois rester encore un peu nettoyer les clams et le reste de la cuisine », « ah... désolé, mais là j'ai un repas en famille », « c'est dommage, ce soir j'ai cours de guitare », j'ai arrêté là avant de faire le tour de tout le personnel. De toute façon personne ne s'était proposé, alors que tout le monde m'avait entendu demander... Il fallait croire qu'ils ne m'aimaient pas trop... ou qu'ils avaient tous mieux à faire, mais ça je n'y croyais pas vraiment. Non, ils n'avaient pas envie d'aller boire des verres avec moi, je devais être trop comme-ci ou trop comme-ça pour eux, sûrement le fait d'avoir été désagréable et d'avoir refusé à mes débuts d'aller boire des coups après le travail avec eux. En tout cas ils m'avaient poliment, mais définitivement banni de leurs relations...

En ressassant tout ça sur le chemin du retour, je suis alors passé progressivement de l'abattement... à la colère : J'en avais marre des gens, tous plus bêtes et hautins les uns que les autres. J'avais la rage contre tout le monde, et c'est finalement sans plus vraiment réfléchir, qu'à peine arrivé chez moi, pris dans un élan haineux, j'ai sorti une escalope du compartiment congélateur de mon frigo, je l'ai faite décongeler deux minutes au micro-ondes, et je l'ai fourrée dans un sac plastique puis dans mon sac à dos. J'y ai mis ensuite ma paire de gants, une lampe de poche et la clef que j'avais faite copier au « clef minute ». Puis, le sac en bandoulière sur l'épaule, j'ai claqué la porte derrière moi, bien décidé à aller rendre ma petite visite à mes anciens foutus proprios.

Après tout, ça au moins, ça allait peut-être me calmer.

Il était bien trop tôt quand je suis arrivé dans les parages de leur maison, à peine vingt et une heures. Il faisait encore jour, il allait falloir que j'attende.

Comme je savais qu'il y avait un petit square à deux rues de là, un petit bout de verdure dans lequel je pouvais passer le temps, j'y suis allé et j'y ai trouvé un banc à l'abri derrière un buisson. Je suis resté une bonne demi-heure là-bas, occupant mes mains avec la cigarette. Pendant ce temps, autour de moi, tout est devenu plus sombre au fur et à mesure que la nuit tombait. Les lampadaires ont d'ailleurs fini par s'allumer : Les premières secondes ils n'ont brillé à peine plus fort qu'une bougie, mais ils ont rapidement monté en puissance et ont très vite illuminé tout autour d'eux. C'est alors que je me suis décidé à me lever de mon banc pour aller scruter la maison de mes proprios, après tout je n'étais même pas sûr qu'ils étaient chez eux, mais je pouvais maintenant aller le vérifier facilement : En effet à cette heure-là, ils n'étaient sûrement pas couchés, et s'ils étaient là, il y aurait au moins un peu de lumière aux fenêtres. Je me suis

aventuré prudemment vers leur maison, craignant malgré tout de les croiser au coin de la rue, mais je n'ai pas eu à m'approcher de trop près : De loin, j'ai pu voir que de la lumière filtrait à travers leurs volets fermés. Je suis donc retourné patienter dans mon square. À présent, il fallait que j'attende qu'ils soient à coup sûr endormis : Je me suis dit que le plus raisonnable serait d'y aller vers minuit... Mais après un quart d'heure sur mon banc, quand ont sonné les dix heures, j'ai compris que l'attente risquait d'être bien longue. C'est là que mon estomac s'est réveillé pour me rappeler que je n'avais rien mangé de la soirée : Sans hésiter bien longtemps je suis parti à la recherche d'un kebab à me mettre sous la dent.

Dans le coin, il y avait très peu de restaurants, c'était plutôt des quartiers résidentiels qu'autre chose. J'ai donc dû marcher vers le centre-ville pendant un bon quart d'heure avant de trouver un kebab ouvert. J'allais y entrer quand je me suis dit que je pourrais peut-être choisir quelque chose de moins « habituel » pour un soir comme celui-ci : Après tout, vu ce que je m'apprêtais à faire, je pouvais bien me permettre un restau un peu plus cher pour l'occasion... surtout que j'avais le temps. J'ai donc continué sur ma route pendant cinq bonnes minutes avant de trouver un restaurant-brasserie d'ouvert. Il y avait relativement peu de monde à l'intérieur, je me suis assis seul dans un coin. J'étais vraiment tenté par une choucroute, mais je me suis abstenu : je voulais rester bien en forme pour après, et ça a été la même chose pour la bière : je me suis contenté d'un coca, il fallait que je reste clair. Ceci étant, je mangeai fort bien, et il approchait des minuits quand je suis sorti du restaurant, j'étais d'ailleurs dans les derniers clients à partir. Une fois dehors, je me suis allumé tranquillement une bonne clope dans l'air rafraîchit de la nuit, et j'ai pris doucement le chemin pour revenir sur mes pas. Il était presque minuit et quart quand je suis arrivé devant la maison de mes anciens proprios. Plus aucune lumière ne filtrait à travers leurs volets.

J'ai attendu un peu devant chez eux, assis sur un petit muret de l'autre côté de la ruelle. Je me suis allumé une cigarette et j'ai regardé attentivement la maison, à l'affût du moindre signe d'activité. J'ai commencé à sentir la pression monter en moi, alors j'ai fermé les yeux, inspiré profondément la fumée, et essayé de me détendre : Pas de place pour l'hésitation, je n'allais pas faire ma chochette, je voulais le faire, j'avais décidé depuis longtemps de le faire, alors j'allais le faire. Quelques bouffées plus tard, je balançai mon mégot sur le trottoir, et me levant dans un soupir, fouillai dans ma poche de jean, pris la clef et la regardai pensivement. Puis sans précipitation (de toute façon, il n'y avait pas de quoi, dans cette petite rue à sens unique, il n'y passait personne la nuit), je m'approchai de la porte de la maisonnette qui avait été la mienne pendant quelques mois, et délicatement commençai à introduire la clef dans la serrure.

J'étais très tendu, certes, mais je faisais de gros effort pour rester le plus calme possible, et au final je gérais bien la chose... Tant mieux : je devais me faire aussi discret qu'un chat pour éviter de les réveiller.

J'ai d'abord abaissé doucement la poignée et tiré la porte vers moi pour faire le moins de bruit possible en déverrouillant la serrure. Sans surprise la clef a fait son office, de toute façon j'avais déjà essayé de l'ouvrir plusieurs fois avec cette copie avant de déménager. Puis j'ai ouvert lentement, délicatement la porte : Là

j'étais franchement très tendu car rien ne me prouvait qu'il n'y avait pas déjà quelqu'un à ma place... Peut-être quelqu'un dormait-il sur le lit ? La porte entrebâillée, je me suis alors arrêté pour écouter... : rien, aucun bruit. J'ai poussé la porte davantage, la lumière des réverbères de la rue s'est engouffrée par l'embrasement... j'ai scruté de suite vers le lit : il n'y avait personne dedans. J'ai soupiré de soulagement. Je suis rentré sans faire plus de manière dans la chambre et j'ai refermé délicatement la porte derrière moi. Je pouvais me détendre un peu maintenant. La première étape était passée.

Dans le noir complet, je demeurai un petit moment sans bouger, respirant le plus doucement possible pour pouvoir mieux entendre tout bruit provenant de la maison. Mais rien, que le silence, tout allait bien pour l'instant. Que faire ensuite ? Déjà je n'allais pas faire l'erreur d'allumer la lumière : Sans rien y voir, j'ai enlevé mon sac à dos et j'ai plongé la main dedans pour y chercher à tâtons ma lampe de poche. L'escalope avait dû suinter de l'eau depuis les quelques heures qu'elle avait passé hors du congélateur, car le sac plastique qui l'entourait était tout trempé. J'avais un kleenex qui traînait dans une des poches de mon pantalon, je m'en suis servi pour essuyer l'eau avant de mettre l'escalope et son sac dans une des poches de ma veste. Ensuite j'ai pris ma lampe torche et je l'ai allumée : J'ai été ébloui, j'en ai eu mal aux yeux, alors je l'ai éteinte de suite... et je me suis retrouvé à nouveau dans le noir, mais avec cette fois-ci des petites taches de couleur qui se promenaient devant mes yeux. En tout cas, si je voulais un petit éclairage discret pour aller dans leur maison, c'était raté. J'ai alors eu l'idée de poser mon mouchoir sur le bout de la lampe torche pour en atténuer la luminosité, qui plus est avec l'humidité, il allait bien tenir. J'ai essayé, et ça a très bien marché. Ce petit coup d'ingéniosité m'a fait plaisir, comme si le fait d'avoir trouvé la solution à tout pour l'instant me faisait dire que je serai de toute façon plus malin que les problèmes qui pourraient survenir. J'ai enfilé alors mes gants et remis mon sac sur mon dos : On allait vérifier ça de suite.

À part le bruit des ressorts de la serrure qui couinaient, on ne pouvait pas entendre grand-chose d'autre lorsque j'ai ouvert délicatement la porte menant à la petite pièce où se trouvaient la douche et les toilettes. Ensuite j'ai fait de même avec celle menant à la petite cour intérieure de leur maison. J'ai posé doucement ma main sur la poignée et délicatement l'abaissai, en prenant tout mon temps pour éviter de faire du bruit. Comme prévu, elles n'étaient pas fermées à clef (puisqu'elles ne l'avaient jamais été de toute façon). Une fois la porte donnant sur leur cour intérieure entrouverte, j'ai éteint ma lampe torche : La clarté de la nuit m'éclairait suffisamment, et ils auraient pu voir la lumière de ma lampe au travers des volets, il valait mieux être trop prudent que pas assez. Là j'ai fait une petite pause pour écouter les bruits autour de moi. Je suis resté immobile quelques instants, calmant ma respiration pour mieux entendre... : Toujours rien. Par contre je sentais mon cœur battre fort, l'anxiété montait... Alors sans attendre de stresser d'avantage, j'entrepris d'entrer dans la maison en elle-même : J'ai posé délicatement la main sur la poignée, et j'ai tourné doucement : grincements des ressorts, ouverture... et j'entrai en me faufilant par l'embrasement. J'ai laissé la porte ouverte quelques instants, histoire de pouvoir rebrousser chemin en cas de soucis. Je continuais d'épier tous les sons, mais le

silence régnait toujours. J'ai fini par refermer la porte derrière moi et j'ai allumé ma lampe. J'y étais... Il fallait maintenant trouver le toutou débile.

C'était une maison de vieux, je dis ça parce qu'il y avait des meubles et des bibelots partout, le genre de chose caractéristique de ceux qui ont la vie d'avantage derrière eux que devant : Souvenirs accumulés, exposés un peu partout dans chaque pièce, et qui feront sans nul doute l'embarras de leur progéniture le jour où ils viendront à disparaître. Quant à moi, il fallait que je fasse gaffe à ne rien faire tomber, le dessus des meubles étant couvert de cadres et de tout un patacaille de petits objets : Autant de choses qu'un geste de trop pouvait faire tomber et trahir ma présence.

Bon, où était-il ce maudit clébard ? Je pensais le trouver dans la cuisine, mais le halo de ma lampe torche n'a rien découvert. Dans le salon, rien non plus, même si pour cette pièce je ne m'aventurai pas à l'intérieur et restai à l'entrée : le sol était en parquet et si je marchais dessus, les grincements pouvaient alerter les proprios. Maintenant j'avais un problème : il restait encore deux portes au rez-de-chaussée, mais elles étaient fermées, et je n'avais aucune idée de ce qu'il pouvait se trouver derrière, aussi vite j'allais tomber sur la chambre des proprios et je n'en savais rien. Je commençais à gamberger sur tout ça, quand j'ai entendu un bruit à l'étage.

« Poum Poum » : Le son m'a fait sursauter, et le rayon de ma lampe torche est allé pendant un bref instant balayer le plafond. Mon cœur et ma respiration se sont accélérés, et je n'allais pas avoir l'occasion d'être serin de suite, car s'en est suivi plein de petits « poum » à l'étage... J'ai reconnu les bruits des pattes du chien. Il ne dormait donc pas au rez-de-chaussée et j'avais dû faire assez de bruit pour le réveiller. Le problème était que dans ce cas, dans tout au plus une dizaine de secondes, il allait être en bas de l'escalier et allait aboyer comme un fou en me voyant. J'avais prévu une escalope pour calmer l'animal... eh bien il n'y avait plus qu'à espérer que ça fonctionne : J'ai donc pris l'escalope de ma poche, l'ai sortie du sac, et l'ai posée en bas des marches alors que j'entendais le chien commencer à descendre l'escalier. J'ai juste eu le temps de me cacher dans la cuisine, mais il s'en est fallu sûrement d'un rien pour qu'il ne m'aperçoive. J'avais l'air fin comme ça, planqué dans la cuisine, complètement paniqué à craindre qu'une saleté de Yorkshire ne me trouve et ne m'aboie dessus. En tout cas, mon escalope a eu l'air de faire son effet puisque j'ai pu entendre la chose s'arrêter en bas de l'escalier, et que s'en sont suivi des bruits de mâchonnement. Au moins le coup de la viande marchait, surtout que comme je ne l'avais pas coupée en morceau, il allait avoir sacrément du boulot pour bouffer tout ça.

J'essayai de me calmer. Caché et immobile derrière l'encadrement de la porte de la cuisine, j'appréhendais que Trébor puisse arrêter de bouffer son escalope pour venir me débusquer et m'aboyer dessus. Il fallait que je réfléchisse : À la base, initialement, j'avais prévu d'attaquer l'animal pendant son sommeil, par surprise. Je n'avais pas pensé qu'il dormirait à l'étage, mais plutôt par exemple dans un panier à la cuisine. Il devait sûrement passer la nuit sur le lit de ses maîtres, quel beau tableau ils devaient faire tous les trois ! En tout cas maintenant c'était cuit pour l'effet de surprise, heureusement que j'avais prévu de

la viande en cas de soucis. D'ailleurs j'avais beau retourner le problème dans tous les sens : il fallait que je tente ma chance tant qu'il était en train de mâcher son escalope, après ça ne pouvait qu'être pire, il n'y avait donc pas à hésiter plus longtemps.

J'ai doucement fait les quelques pas qui me séparaient du couloir, et tout aussi doucement fis face au monstrueux Yorkshire. Celui-ci continuait de mâchonner son butin, il avait un côté pathétique à s'échiner pour déchiqueter ce bout de viande avec sa petite gueule de chienchien minuscule... Ça n'a été que quand j'ai voulu m'approcher de lui qu'il releva la tête subitement. Il me regarda fixement pendant un instant, puis il commença à grogner : Un bruit sourd qui a priori n'allait pas réveiller ses maîtres... mais il s'est mis à grogner plus fort dès que j'ai essayé d'approcher une main vers lui... ça n'était pas gagné. S'il réveillait Robert et sa cheftaine, ça pouvait très mal tourner pour moi. Quelle solution me restait-il ? Le prendre sous le bras et partir en courant ? Ça allait faire un raffut de tous les diables, je n'aurais pas le temps de fermer mon ancienne chambre à clef en partant, et s'ils avaient un peu de jugeote, ils allaient deviner qui était venu... Encore pire, si l'un d'eux avait le temps de descendre, ou bien ouvrait ses volets et me voyait partir, ils pouvaient me reconnaître... Non, trop risqué... Donc qu'est ce que je pouvais faire alors ? Rien, à part m'en aller sans mon « butin »... ce que j'ai fini par me convaincre de faire. Alors résigné, j'ai commencé à reculer doucement, mais Trébor, ce sale cabot, ne décrochait pas ses yeux de moi, et il grognait toujours : saloperie d'animal tiens ! J'ai à peine fait deux pas en arrière qu'il s'est avancé vers moi, il s'est aussi mis à grogner encore plus fort... je n'osais plus cligner des yeux. Et lui, horreur ! m'a contourné et est venu se placer sur mon chemin de retraite. Il commençait à faire de plus en plus de bruit et je ne pouvais qu'espérer que les deux en haut dormaient profondément. Là je peux vous dire que je paniquais sévèrement. C'était humiliant, mais je tremblais comme une feuille face à ce truc qui faisait preuve de son autorité du haut de ses trois pommes, saloperie de crétin de bestiole ! Je n'osais plus bouger, mon cœur battait à tout rompre dans ma poitrine.

Tant pis, j'allais prendre la fuite, partir en courant, parce que je ne voyais plus d'autre solution de toute façon... Et puis là, en regardant vers la sortie, j'ai aperçu, posé sur la commode, une laisse.

Et de suite j'ai eu une idée.

Elle était à ma portée. J'ai tendu le bras, mais lentement pour éviter de faire aboyer l'erreur de la nature qui me tournait autour, et j'ai attrapé doucement la laisse du bout des doigts. Je me suis alors accroupi tout aussi délicatement pour présenter l'objet à la chose... et à mon agréable surprise, ça a fonctionné : Trébor en voyant la laisse a arrêté de grogner. Un peu méfiant dans un premier temps, il a fini par venir se placer tout près d'elle et s'est assis en me regardant d'un air suppliant : Le petit toutou voulait aller se promener ! Sans attendre plus longtemps j'ai fixé doucement le petit mousqueton de la laisse au collier de l'animal : celui-ci se laissa faire docilement, j'allais donc pouvoir le sortir de la maison à priori sans souci. Pour partir de là, j'ai alors voulu prendre le chemin de mon ancienne chambre vu que la porte était déjà ouverte, mais Trébor rechigna.

Craignant qu'il ne se mette à aboyer, je n'ai pas insisté davantage. Je me suis donc dirigé vers la sortie principale de la maison... à mon grand soulagement, les clés étaient sur la serrure. Un peu de précaution au moment de l'ouvrir pour ne pas faire de bruit, et le York m'a tiré à l'extérieur, tout excité qu'il était d'aller se promener dehors. Je l'ai tenu fermement en rabattant la porte derrière moi.

« Qu'est ce que c'est con un chien ! » ne pouvais-je m'empêcher de penser en suivant Trébor au bout de sa laisse, je le laissais ainsi vagabonder quelques minutes sans lui offrir de résistance. Malgré quelques sueurs froides, tout s'était finalement bien passé, je m'en étais tiré avec brio, enfin je pouvais me détendre ! J'ai goûté ce petit moment de succès avec délice. Puis finalement je suis revenu à Trébor, car petit problème, il était encore vivant.

Au croisement suivant, j'ai tiré un peu sur sa laisse pour tourner à gauche, j'avais une idée d'où aller. Cinq minutes plus tard, nous sommes arrivés à un passage à niveau de la ligne de tramway qui va du centre de Nantes vers le stade de football de La Beaujoire. Il était une heure du matin, autant dire qu'aucun tram ne circulait à cette heure-là. J'ai dû encore tirer sur sa laisse pour qu'il me suive et j'ai marché le long de la voie pendant une centaine de mètres. Je me sentais bien, calme, détendu, confiant. Arrivé à la hauteur de buissons bordant la voie, je me suis arrêté. Ces buissons nous cachaient des quelques rares maisons aux alentours : l'endroit était parfait.

Le cabot trépignait, sûrement voulait-il rentrer à la maison de sa moman, j'ai donc coincé sa laisse sous mon pied pour qu'il ne puisse pas partir le temps que je remette mes gants que j'avais fourrés dans ma poche en sortant de la maison. J'ai repris ensuite la laisse en main et j'ai tiré sans trop de délicatesse pour ramener le York vers moi, il commençait à s'agiter sérieusement... il n'allait plus le faire bien longtemps. Je l'ai plaqué au sol en appuyant d'abord sur son dos avec ma main puis en le bloquant avec mon genou. Le chien commençait à couiner, mais il n'a pas eu trop le temps de continuer : J'ai saisi son collier, trouvé la boucle de réglage, l'ai dégrafée, puis j'ai tiré un grand coup sec avant de reverrouiller (difficilement) le fermoir. Ensuite je me suis relevé tranquillement pour regarder.

Oui ? Vous avez raison, à la base, je comptais l'étrangler de mes mains, mais voyez-vous, si je pouvais éviter de me faire mordre, ça m'arrangeait... En tout cas Trébor lui, il n'appréciait pas trop : Après deux ou trois secondes passées immobile, il commença à tourner dans tous les sens en toussant comme un fumeur en fin de carrière. Moi j'étais assez satisfait de mon geste, en plus le cabot, il avait bien failli me mettre à mal dans la maison, et avoir été tenu en respect par un chien pas plus gros qu'un ballon de rugby m'avait un peu vexé.

Ça faisait maintenant presque une minute que le York toussait, et il était toujours debout : je n'avais pas dû serrer assez fort et l'air devait toujours passer. J'ai repris le collier en arrivant par-derrière le chien, et cette fois-ci j'ai serré de toutes mes forces avant de bloquer le fermoir. Là, Trébor n'a plus toussé, toujours debout il a convulsé à quelques reprises (cherchant sûrement une goulée d'air impossible maintenant à obtenir) avant de finalement tomber sur le côté, continuant de se tordre par à-coups, de moins en moins vite, et de moins en moins fort.

" J'ai mangé l'innocence "

(Erwan Le Goffic)

Je me suis allumé une cigarette, prenant le temps de me détendre un peu avant de repartir, et d'être bien sûr que le York ne bougerait plus. Une fois fini, j'ai saisi la laisse au bout de laquelle pendait Trébor, le chien mort, et j'ai fourré le tout dans mon sac à dos. Je suis retourné ensuite à la maison des proprios pour refermer à clef la porte de mon ancienne chambre. Dans la foulée, j'ai été remettre la laisse exactement là où je l'avais trouvée. Je suis parti en laissant volontairement la porte d'entrée de la maison entrouverte derrière moi.

Pendant tout ce temps, Trébor était dans mon sac à dos, mais cette fois-ci, je ne craignais pas qu'il fasse le moindre bruit.

25. Pause culinaire

À cette période de l'année, on se rend bien compte que les jours raccourcissent inexorablement, et on ne s'étonne plus des jours de mauvais temps. La grisaille reprend progressivement ses droits : Septembre commençait... Mais alors commençait tout juste : Nous étions le dimanche premier septembre, mois qui amenait fatalement sa mauvaise nouvelle habituelle : la rentrée était dans huit jours.

Mais pour l'instant mes pensées allaient ailleurs : Même si la rentrée imminente signifiait que j'allais bientôt revoir Christophe, il allait falloir que je patiente encore au moins une semaine, et comme ça faisait déjà deux mois que j'attendais, je m'étais fait une raison depuis longtemps. Non, là, en cette fin de vacances, j'avais une autre idée en tête.

Il était onze heures, et avant d'aller bosser au restau pour tout l'après midi, j'en ai profité pour passer voir mes anciens proprios. À cette heure-là, même un dimanche, ils seraient sûrement réveillés.

Je me suis donc retrouvé devant leur belle porte en bois bien vernie dans ce petit quartier calme de l'est Nantais. La cour de l'école primaire qui se trouvait tout près était vide et l'on pouvait apprécier ce petit silence tranquille et paisible du dimanche matin. Allez hop ! Je me décidai et appuyai sur la sonnette, au moins je ne risquai pas en retour d'entendre Trébor aboyer à tout va ! Et c'est ce qui m'a surpris de suite après avoir sonné, car le « wouah wouah » un peu aigu d'un petit chien s'est fait entendre derrière la porte. J'ai d'abord eu le poil qui s'est hérissé... mais Trébor était dans mon congélo, alors passé la surprise, il m'a paru évident qu'ils avaient pris un nouveau chien-chien... Ils n'avaient pas perdu leur temps. J'ai été tiré de mes pensées par le bruit de la serrure, quelqu'un ouvrait la porte : c'était Robert.

— Bonjour monsieur ! Lui dis-je en affichant un sourire sympathique et innocent.

— Bonjour, me répondit-il en traînant de la voix, marquant une certaine méfiance polie, ne comprenant visiblement pas trop ce que je faisais ici.

— Vous allez bien ?

— Oui... oui... et vous ?

— Ça va.

Un petit silence, puis Robert, toujours l'air circonspect, a fini par me demander :

— Que nous vaut votre visite ?

— Eh bien voilà... ça fait maintenant presque deux mois que je me suis installé dans mon nouvel appartement...

— Oui, et tout se passe bien ?

— Pas de soucis, je suis vraiment content.

— Eh bien, c'est une bonne nouvelle alors si vous vous plaisez où vous êtes.

Un petit silence, il paraissait impatient de savoir où je voulais en venir, alors j'ai enchaîné :

— Je passais vous voir, avant d'aller travailler, pour savoir si cela vous plairait de venir manger chez moi.

Robert a paru tout d'abord surpris. Sûrement croyait-il que je venais pour lui faire des soucis, mais non. Alors histoire de paraître vraiment rassurant, je lui ai récité l'explication bateau que j'avais préparée :

— Je me suis dit, comme maintenant je suis bien installé chez moi... et comme j'aime bien cuisiner... Eh bien j'ai eu envie de vous inviter.

— Oh...

Visiblement surpris, il a réfléchi un instant avant de répondre :

— Heu... oui, pourquoi pas... Il faut juste que j'en parle à ma femme.

— D'accord.

— Attendez deux secondes, je vais lui demander.

Puis il s'en est retourné dans sa maison et monta l'escalier vers l'étage : La cheftaine devait faire du ménage... ou était encore au lit.

Pendant les deux minutes que j'ai passées à attendre, le responsable des aboiements est venu se poster devant moi. Ça m'a rassuré, ce n'était pas Trébor, mais un petit caniche blanc, encore tout jeune... a priori il était nouveau celui-là.

— Quel soir vous arrangerait ? m'a demandé Robert depuis le haut de l'escalier.

J'ai réfléchi un instant avant de répondre.

— Vendredi par exemple ? Mais sinon un autre soir ira bien.

Nouvelle petite attente, puis Robert redescendit les marches.

— D'accord pour vendredi.

— Est-ce que vingt heures vous conviendrait ?

— Très bien.

Et avant de partir, je n'ai pu m'empêcher de demander, en fixant mon regard sur l'animal et m'efforçant de prendre un air attendri.

— Il est mignon ce petit chien.

Robert soupira.

— Oui, on l'a pris il y a un peu moins d'une semaine.

— Ah bon ?

— Oui... c'est-à-dire qu'... heu... on ne comprend pas trop, mais un matin, impossible de trouver Trébor...

J'ai marqué un petit silence gêné, Robert n'avait pas l'air de faire semblant d'être triste.

— Ah bon ?... Mais... il n'était plus là ?

— Eh bien... la porte d'entrée était entrouverte quand je me suis réveillé...

— Mal fermée ?

— Franchement, je ne me rappelle pas avoir laissé la porte ouverte ce soir-là, mais pourtant au matin, elle était entrebâillée, et si ça avait été des voleurs qui étaient entrés, ils auraient volé des choses... Mais là, rien.

— Et il n'est pas revenu alors ?

Robert soupira un long moment avant de répondre.

— C'est ce que je me suis dit aussi, il serait revenu en temps normal... Il a dû lui arriver quelque chose dehors, je ne vois que ça de possible.

Je marquai un silence de circonstance.

— Ben dites... et vous avez cherché dans les rues du voisinage ?

— Oui, je n'ai pas arrêté d'aller et venir dans le pâté de maison. Mais rien.
— Eh bien... Alors ça vous fera du bien de venir manger chez moi ! Ça vous changera un peu les idées.
Il resta silencieux, me montrant un petit sourire forcé en retour.
Je savais ce que je voulais savoir, il fallait que je file :
— Allez ! Heu... je ne peux pas rester plus longtemps, il faut que j'aille bosser.
Robert parut surpris.
— Vous travaillez le dimanche ?
— Oh ! travail d'étudiant. Vous savez, ça me permet d'avoir de l'argent pour acheter des meubles et payer ma partie du loyer.
— Eh bien, vous êtes courageux !
— Ah, c'est nécessaire si je veux un peu agrémenter mon quotidien.
Je lui ai ensuite donné mon adresse, lui expliquant bien où ça se trouvait, puis je l'ai salué une dernière fois avant de partir, et voilà, c'était fait ! En tout cas j'étais content, ils n'avaient pas le moins du monde compris ce que j'avais fait cette nuit-là, j'avais rondement mené la chose.
Il ne me restait plus qu'à passer aux fourneaux pour faire le repas.

Je craignais que la viande de Trébor ne soit trop dure, je redoutais aussi qu'elle ait un goût trop particulier pour passer pour du lapin. La première chose que j'ai donc faite a été d'aller dans une bibliothèque feuilleter quelques livres de cuisine afin de savoir quoi faire, et j'ai fini par trouver une solution possible : Le civet. Dans ce mode de préparation, on fait d'abord mariner la viande, ce qui l'attendrit et accompagne son goût d'autres saveurs, c'est pourquoi on l'utilise souvent pour des viandes fortes comme le gibier. Ensuite on cuit la viande en ragoût en la faisant mijoter dans le jus de la marinade.

Alors voilà ce qu'il nous faut pour accomplir cette recette du « Yorkshire en civet ».

Pour trois personnes :

- Un Yorkshire coupé en morceaux (pour le découpage, je vous en reparlerai tout à l'heure).
- Trois gros oignons.
- Sel et poivre.
- Une échalote.
- Du thym et du Laurier.
- 125 grammes de lard ou de poitrine.
- 2 cuillères à soupe de farine.
- Un demi-litre de vin rouge.
- Une gousse d'ail.
- 125 grammes de champignons.
- 50 grammes de beurre.
- Une cuillère à soupe d'huile.

Tout d'abord on va faire prendre son bain à Trébor dans la marinade. On va y mettre le demi-litre de vin qu'on va accompagner du thym, du laurier, d'un oignon en rondelles, de l'échalote, et l'on va poivrer et saler le tout. Ensuite on y plonge

les morceaux de viande, et on laisse mariner pendant vingt-quatre heures au frigo. Il faudra penser à retourner les morceaux de viande de temps à autre pendant cette période. La marinade est importante pour enrichir les goûts, certes, mais donc aussi pour attendrir la viande : C'est d'ailleurs principalement l'action du vin qui en est la cause, plus exactement c'est l'acidité du vin qui va agir sur les protéines, rendant ainsi les muscles, c'est-à-dire la viande, plus tendre. Par conséquent tout liquide un peu acide suffit pour la marinade, c'est pourquoi certains préféreront au vin, du jus de citron ou du vinaigre dilué dans un peu d'eau.

Dans une casserole beurrée et huilée, faites dorer à feu vif le lard ainsi qu'un oignon coupé en morceaux. Ensuite, mettez le tout de côté, puis sortez les morceaux de viande de la marinade, épongés-les et faites-les dorer à la casserole en les saupoudrant au préalable avec la farine. Rajoutez le lard et les oignons dans la casserole, et versez-y la marinade que vous aurez préalablement passée au tamis. Couvrez et laissez mijoter pendant deux heures. En fin de cuisson, ajoutez-y les champignons que vous aurez tout d'abord fait frire à la poêle. Pour l'accompagnement, vous pouvez agrémente le tout de patates et de carottes cuites à la casserole. Mais rien ne vous empêche de le servir avec des patates ou tout autre chose, c'est comme bon vous semble.

Le vendredi, mes convives sont arrivés à l'heure. Je dois avouer avoir été nerveux au début, pensant, un peu irrationnellement, qu'ils allaient se rendre compte de quelque chose. Je leur ai servi d'abord un apéritif, puis une entrée de tomates mozzarella et de jambon. J'ai ensuite apporté le grand plat où gisaient les morceaux de leur chien au milieu de la sauce et des pommes de terre. Par prudence, afin de brouiller un peu plus les pistes, j'ai préféré annoncer qu'il s'agissait de viande de lièvre plutôt que de lapin. Mais malgré tout j'avais vraiment la trouille quand je leur ai servi avec sourire Trébor dans leur assiette. Ils se sont alors mis à manger et... trouvèrent cela bon, même si ils me signalèrent que la viande était peut-être un peu dure. J'ai feint de m'excuser en indiquant qu'il fallait encore que je m'entraîne un peu en cuisine avant d'avoir l'expérience d'un cordon bleu. Ils mangèrent donc de bon appétit, et moi, je passai de la peur au plaisir (que je gardai tout à fait personnel) de les voir assis en face de moi, manger leur propre chien.

Il faut dire que ce n'a pas été une affaire de tout repos. Je n'avais jamais dépecé quoi que ce soit auparavant et cette toute première fois n'a pas été chose aisée, je ne savais pas comment m'y prendre. Après une longue réflexion, moult hésitations, et plusieurs entailles au couteau, maladroitement, dans le corps du chien, je me suis dit que la première chose à faire serait de vider le sang, de rendre exsangue l'animal. J'ai alors décidé de le pendre par les pattes arrière, avec de la ficelle, à ma barre de rideau de douche. Ensuite j'ai entaillé au cou. Le sang, d'une couleur presque noire, s'est alors écoulé sur l'émail blanc de ma baignoire, le contraste était assez saisissant. Et puis là, je me suis souvenu du plaisir que j'avais eu à me lécher la main pleine de sang après ma rencontre avec le Berger Allemand pendant l'hiver... J'ai fini par mettre ma main sous l'écoulement. Le sang était visqueux, sombre et encore un peu tiède. J'ai laissé

ma main se recouvrir de ce nappage gluant, puis je l'ai approchée doucement de ma bouche et j'ai lapé avec hésitation. Un coup de langue pour goûter, prudemment, et puis je me suis empressé de tout lécher. Après, j'ai placé directement ma tête sous l'écoulement avant qu'il n'y en ait plus... mais je n'aurais peut-être pas dû me précipiter autant.

Car rapidement, mon estomac, qui n'arrivait sûrement pas à digérer une telle quantité de sang cru, s'est rebiffé. Un petit haut-le-cœur... puis un autre... et j'ai très vite senti venir de plus grosses convulsions. En moins de temps qu'il ne fallait pour le dire je me suis précipité sur le toilette à côté, et la tête dans la cuvette je me suis mis à vomir. La vision de ce petit torrent noir qui sortait de ma bouche me dégoûta davantage, et je vomis encore, jusqu'à la bile. J'ai mis un bon moment pour me remettre, restant un long moment assis sur le lino à côté de la cuvette. Ensuite, je me suis levé péniblement, je me suis nettoyé la bouche au robinet du lavabo, et je suis allé me reposer un peu sur le canapé. Une fois remis, j'ai repris mon travail sur la dépouille de Trébor. Il a fallu que je passe encore par différents essais infructueux avant d'arriver à enlever la peau de l'animal (qu'on enlève finalement comme on retourne une chaussette, après avoir fait des découpes au niveau des pattes). Quant à l'éviscération et à la découpe, ça été assez sportif aussi, d'ailleurs, une chose m'a fait marrer quand je me suis retrouvé avec mon sécateur et ma scie à élaguer, prêt à séparer les cuisses du reste du corps du chien :

J'ai pensé aux végétariens, et vous savez quoi ? avec les morceaux de Trébor sous ma scie et mes mains pleines de sang, j'arrivais sans peine à leur donner raison. Pourquoi ? Parce que tous les gens qui s'amusent à charrier leurs collègues végétariens en montrant à quel point la viande c'est bon, feraient peut-être moins les malins s'ils devaient tuer l'animal eux-mêmes... Il faut voir qu'on a donné le sale boulot à faire aux abattoirs et aux bouchers charcutier, et à mon avis, s'ils n'existaient pas, il y aurait beaucoup moins de gens qui mangeraient de la viande de nos jours.

Comme quoi vous voyez, je ne suis pas si affreux qu'il n'y parait : Je ne suis pas pire que celui qui se mange un steak le midi au resto, je tue l'animal moi-même, c'est tout. Et puis je vous rappelle que j'avais essayé de trouver de quoi l'endormir avant, alors bon... Si ces cons de pharmaciens avaient bien voulu me donner de l'éther, j'aurais endormi Trébor avec, pour ensuite le noyer dans ma salle de bain. Je lui aurais ainsi évité une mort par strangulation qui avait sûrement été fort peu agréable pour lui.

En tout cas voir mes proprios en train de déguster leur propre chien m'a ravi. Mais en même temps, j'aime plaisanter, et quand je commence, j'ai du mal à m'arrêter, alors, j'ai gardé la tête du chien au congélo...

Je la leur enverrai un de ces quatre par la poste.

26. Plaisir volé

J'ai refermé la porte derrière moi et me suis adossé tout contre, les yeux clos. J'ai inspiré profondément, appréciant l'instant, savourant le plaisir, me repassant les images de la journée en boucle. Puis j'ai rouvert doucement les yeux, mais les laissai entrebâillés : je ne voulais pas que les images s'en aillent. Je me suis alors doucement traîné jusqu'à ma réserve de bières dans le frigo, et rapportai l'une d'elles avec moi. Je l'ai posée sur la table basse devant mon canapé, celui dans lequel je me suis laissé ensuite lourdement retomber. Après quelques secondes passées encore à rêvasser, j'ai fini par prendre une grande inspiration avant de me pencher paresseusement en avant vers ma bière, je l'ai saisie tout juste, et l'ai ramenée vers moi... Le métal de la canette était froid... Finalement je me suis dit que je la boirai plus tard et je l'ai reposée sur la table. J'ai alors fermé les yeux à nouveau, laissant le film de mes images reprendre toute sa place. Je soupirais, sentais un frémissement monter en moi en même temps que je commençais à promener mes mains sur mon corps. Je me caressais ainsi doucement le ventre, puis les cuisses, pour finir à l'entrejambe de mon jean. Je me laissais bercer par les images, celles de son visage, celles de son corps que j'avais pu tant observer aujourd'hui, sans qu'il ne s'en rende compte.

C'était la fin d'après-midi, le lendemain de mon repas avec mes anciens proprios. Je ne pensais pas pouvoir revoir Frank au moins avant la rentrée, ça n'allait être que dans deux jours de toute façon, mais il a fallu que j'aille voir s'il n'était pas déjà revenu sur Nantes. En effet, au matin, peu de temps après m'être levé, essuyant la vaisselle du repas de la veille, j'étais de nouveau obnubilé par mes envies : Maintenant que j'avais fait manger leur chien à mes proprios, je n'avais plus cela pour m'occuper l'esprit. Ça laissait le champ libre pour le reste. Et le reste, c'était Frank... enfin surtout son frère.

Doucement, je déboutonnai mon jean, puis mollement, passai la main par l'embrasure, caressant la surface de mon caleçon, sous laquelle je sentais mon sexe durcir.

Je suis donc passé chez eux en début d'après-midi, sans trop me mettre martel en tête, car je doutais vraiment qu'ils soient de retour. Mais il fallait que je tente ma chance, ne serait-ce que pour moins y penser après. J'ai appuyé sur le bouton de l'interphone, j'ai attendu un petit peu, et puis le crissement caractéristique de quelqu'un qui décroche m'a surpris, c'était Frank. Il m'a ouvert, puis ça a été hall d'immeuble, ascenseur, long couloir, et je me suis retrouvé devant leur porte.

- Hey, salut David.
- Salut.
- Comment va depuis ce temps, passé un bon été ?
- Ben pas trop mal... et toi ?
- Oh, ben faudra que je te raconte, on a fait plein de trucs... mais vas-y entre.

Enfin il se décala de l'encadrement, me laissant ainsi voir à l'intérieur : Pas de Christophe en vue.

Je suis rentré dans l'appartement en prenant bien garde de cacher ma déception, Frank ne devait s'apercevoir de rien.

— Ben dis donc, je suis surpris de te voir !

— Ah bon ?

— Ben oui, je ne pensais pas te voir avant la rentrée, mais c'est cool. En plus tu vois, tu as du bol, on vient d'arriver ce matin !

— Vous ?

— Oui moi et Christophe... mon frère... tu ne l'as pas oublié ?

— Heu, non.

(comment aurais-je pu !)

— Il est dans la cuisine. Allez ! ne reste pas sur le palier, viens t'asseoir.

Je suis rentré alors dans leur salon, et j'ai pu voir Christophe, de dos, affairé à quelque chose dans la cuisine.

— Christophe ?

— Oui.

— Viens ! On a de la visite.

— Ah... attends... Je finis ma tartine.

Une dizaine de secondes plus tard, il se retourna et vint vers nous, il avait à la main une tartine de pain débordant de pâte à tartiner. En voyant cela, Frank s'énerma de suite.

— Purée Christophe ! t'es chiant ! je t'ai dit d'accord pour une tartine, mais là tu exagères.

— Mais c'est UNE tartine ! Répondit-il en essayant de paraître outré, mais sans arriver néanmoins à cacher un certain amusement.

— Non, mais tu rigoles ?... Non, mais tu ne vas pas la manger, moi je te le dis, avant tu me la donne, que j'en enlève d'abord.

— Oh non...

— Oh si ! allez, donne-moi ça.

L'air penaud, il remit à Frank la tartine qui débordait de partout. Moi, je me délectai de la scène : je le trouvais très beau quand il était déçu, Christophe.

Et sur mon canapé, je le revoyais avec son petit air triste mêlé de bougonnerie : avec ses grosses joues rondes, il était craquant.

Et puis, dans ma tête, je pouvais le déshabiller à ma convenance. Alors je lui avais déjà enlevé sa chemise, et torse nu devant moi, j'admire ses formes douces et rondes : Sans être gros, il était quand même assez enrobé, et j'imaginai sans difficulté un torse sans trace de côtes et un ventre bien dodu, toute une rondeur et une douceur qui se mariait avec délices à son visage. J'ajoutai aussi un peu de poils sur le torse et le ventre : Ce mélange de douceur et de virilité m'excitait (et m'excite toujours) vraiment à fond. Et j'ai continué de me caresser, les yeux fermés, affalé de plus en plus sur mon canapé.

Frank est revenu de la cuisine, la tartine dégagée du double menton de pâte à tartiner qui la recouvrait. Il l'a tendue à Christophe qui a fait un peu la moue, mais

qui l'accepta quand même. Laissant son frère à sa tartine, il a pris une chaise afin de s'asseoir devant moi pour me confier :

— Tu vois le problème, c'est que si on ne le surveille pas, il mange n'importe quoi.

J'ai regardé Christophe, occupé à manger sa tartine vers l'entrée de la cuisine.

— Ah bon.

— Et ça c'est quelque chose d'assez courant, chez les... personnes... comme lui, tu vois.

— Oui.

Après un petit silence, je lui ai demandé :

— Et quand t'es pas là, le soir par exemple, il n'y a pas de problème par rapport aux repas ?

— Non, car j'ai une astuce.

— Ah ?

Frank se pencha alors vers moi, pour me souffler discrètement :

— Je cache les trucs à bouffer, genre tout ce qui est sucré. Comme ça je suis tranquille.

Christophe, sûrement intrigué par cette discussion faite à messe basse, se rapprocha de nous.

— Vous dites quoi ?

Debout tout près de nous, la tartine à moitié mangée dans la main et de la pâte à tartiner un peu partout autour des lèvres, il nous fixait, le regard méfiant, attendant sa réponse.

Frank le regarda d'un air amusé, et sans se démonter, répondit :

— On parlait de tes tartines, gros goinfre !

— Heu, j'suis pas goinfre. C'est toi qui veut pas que je mange !

Frank se retourna vers moi et me dit d'un air complice.

— Tu vois ?

Puis il revint à son frère.

— Au fait Christophe, c'est David qui est venu nous voir. Tu te souviens de David ?

— Heu...

— Non, tu ne vois pas ? Avant les vacances il était passé ici.

— Ben... non... j'vois pas.

Puis il sourit, et s'avança d'un pas lourd jusqu'à moi, et me tendit sa main libre.

— Bonjour David.

Intimidé par son geste, je saisis quand même sa main et la serrai. J'ai ainsi pu apprécier le contact de sa peau tout contre la mienne, savourant le plaisir de pouvoir le toucher. Et même si ce n'était qu'un peu, c'était pour moi déjà beaucoup.

Je repoussai mon tee-shirt, le remontant jusque sous les épaules, et me caressai doucement le ventre. Dans ma tête, Christophe était toujours torse nu devant moi, et j'en profitai maintenant pour me coller tout contre lui.

Mes mains voyageaient le long de mes côtes, glissaient sur ma poitrine, pour revenir ensuite vers mon nombril pendant que j'imaginai me pencher sur son ventre offert, et le léchai avidement tandis que je l'enserrai de mes bras, mes mains lui massant fiévreusement le dos.

Christophe est venu s'asseoir à côté de moi sur le canapé, je lui ai jeté un petit coup d'œil discret pour le matter au passage. Je m'efforçais aussi de continuer à paraître souriant, mais en vérité, j'étais déçu qu'il ne se souvienne pas de moi.

Histoire de ne pas rester sans rien dire, je me suis jeté à l'eau et engageai la conversation avec lui :

— Et sinon, tu reprends les cours toi aussi ?

Il a paru réfléchir un instant, et puis son visage s'est soudain éclairé :

— Ah, si ! C'était toi quand mon frère était tout ivre !

— Au début des vacances... précisai-je, tout content.

— Oui, Frank, il était rentré tard.

— Voilà, c'est bien ça !

Frank m'a regardé avec un petit air amusé :

— Parfois il est long à la détente mon frère.

— Bah, c'est pas grave, répondis-je, tout satisfait qu'il me reconnaisse enfin.

Quelques secondes s'écoulèrent avant que je me décide à reprendre la conversation, voyant que Christophe en avait déjà fini sur les retrouvailles.

— Alors, c'est la rentrée pour toi aussi ?

— Heu, non ! moi je ne vais plus à l'école !

— Ah bon ?

— Non, moi je travaille !

— Ah !... et tu travailles où ?

— Dans une cuisine.

— Ah bon ? tu es cuistot alors ?

— Non, je prépare les tables pour les élèves, et puis je débarrasse après.

— C'est une cantine alors ?

— Oui... une cantine, c'est ça !

Circonspect, j'essayais de deviner l'âge qu'avait Christophe, Frank qui nous laissait discuter, a sûrement compris à quoi j'étais en train de penser, et m'a répondu sans même que je n'aie eu à poser de question.

— Mon frère à vingt-trois ans si c'est ce que tu demandes, il est de deux ans mon aîné.

— Ah...

— Il fait un peu plus jeune que son âge, non ? Et puis même, tu sais, dans son cas, on ne reste pas à l'école bien longtemps... C'est un peu compliqué, je t'expliquerai ça un jour si ça te dit.

— Heu, oui, pourquoi pas. (Puis, me tournant vers Christophe :) Et ça fait longtemps que tu travailles à la cantine ?

— Un an !

Son frère précisa de suite :

— Mais avant il travaillait déjà, il a commencé à travailler à dix-neuf ans au C.A.T.

— Un C.A.T ?

— Oui... heu, c'est un peu tout ça qui est compliqué, je te l'expliquerai en détail plus tard si tu veux... Mais en tout cas déjà pour le C.A.T, ça veut dire Centre d'Aide par le Travail. Ce sont des centres prévus spécifiquement pour les personnes ayant un handicap.

— Centre d'Aide par le Travail tu dis ? Ça fait très communiste comme appellation !

— Héhé ! c'est vrai ! mais pourtant ça n'a rien à voir.

Je glissai ma main sous l'élastique de mon caleçon. Le bout de mes doigts rencontra mon sexe durci. J'ai commencé par le caresser tout doucement, et puis j'ai fini par le saisir à pleine main et à me branler tranquillement. De l'autre main je continuais à me caresser le corps.

Dans ma tête, j'étreignais Christophe de toutes mes forces, je m'étais redressé pour coller ma bouche contre la sienne. Je l'embrassais d'un baiser goulu et profond.

Et en même temps que ma main arrivait sur mon sexe, je faisais de même dans mon imaginaire sur celui de Christophe : Je touchais à son membre encore au repos, alors je le sentais frémir, et je ne lâchais pas prise. Doucement, tendrement, je commençais à le masturber. Son sexe, progressivement, prenait de la vigueur...

— Et toi tu t'appelles comment ?

J'étais un peu surpris que Christophe me demande mon nom alors qu'il venait de l'entendre, mais bon...

— David.

— David, répéta-t-il un peu bêtement avant de garder le silence.

Puis au bout d'un moment, il reprit :

— Et toi tu travailles ?

— Non, pas encore.

— Ah bon ?

— Non, je suis à l'école, dans la même classe que ton frère.

— Ah ? Vous êtes ensemble à l'école ?

— Oui, c'est ça.

— Tu fais de l'informatique alors ?

— Oui.

— Ah, moi j'aime ça l'informatique !

— Ah bon, tu fais quoi sur les ordinateurs ?

— Des jeux !

— Ah... et tu joues à quoi ?

— Ben... des jeux de foot, et aussi des jeux avec des vaisseaux spatiaux...

— (spatiaux) Ah, et lesquels tu préfères ?

Bon... je vous passe la longue discussion qui s'en est suivie au sujet des jeux vidéos, mais nous avons discuté pendant un petit moment là-dessus. Moi j'étais aux anges, c'était vrai qu'avec Christophe, j'avais un peu peur de manquer de sujets de conversation, mais finalement ce n'était pas du tout le cas. Et aussi,

chose fort agréable pour moi, tout au long de notre discussion je pouvais le regarder à volonté, et mon caméscope intérieur enregistrait tout : Son visage, ses expressions, les formes de son corps... j'allais pouvoir me faire une belle rétrospective une fois rentré.

Christophe était maintenant nu, et moi aussi, nous étions collés l'un à l'autre, la main de l'un sur le sexe durci de l'autre, nous grognions tous les deux de plaisir.

Les yeux toujours fermés pour laisser mon imagination œuvrer en paix, je continuai à me caresser de ma main libre, elle glissait maintenant sur mon corps légèrement en sueur. Je me la passai alors sous l'aisselle, puis la portai à mon nez pour sentir... l'odeur de transpiration m'excita encore davantage... J'ai dû ralentir un peu la cadence de la main qui me branlait histoire de me calmer un peu.

- Et tu aimes aussi les jeux de course ?
- Des courses de quoi ?
- De voitures.
- Oh oui ! et puis j'en ai pleins aussi des voitures !
- Ah bon ?
- Oui, je vais te les montrer.

Tout sourire Christophe s'est levé pour aller les chercher sans que je n'aie eu le temps de dire quoi que ce soit.

Frank alors m'a demandé :

- Dis, ça ne te dirait pas d'aller dans les bars après ?
- Le problème, c'est que je n'avais pas trop envie de quitter Christophe.
- Avec Christophe ?

— Heu, je ne sais pas trop... d'habitude je ne l'amène pas trop avec moi, dans les bars.

- Ah...
- Ou ce soir si tu veux ?
- Eh non, je ne préfère pas, je bosse au Mac demain.
- Ah ouais, j'avais oublié.

Frank semblait déçu, mais pourtant, ça n'était pas une fausse excuse : Je ne voulais pas me coucher tard avec le boulot le lendemain, car c'était clair que si on sortait boire, ça n'allait pas être pour rentrer chez soi très tôt, et le lendemain matin il fallait que je sois sur le pont pour aller travailler.

Et puis aussi, je n'avais pas spécialement envie de picoler. Après tout j'étais très bien là avec Christophe.

D'ailleurs ce dernier m'amena ses voitures. Il avait plein de miniatures, il me les présenta une à une, en me donnant tous les noms des modèles et des constructeurs : un vrai passionné qu'il était ! Mais il n'avait le droit que de regarder : En lui demandant s'il avait déjà conduit tel ou tel modèle en vrai, il m'a répondu, l'air malheureux, qu'il n'avait pas le droit de conduire. Même si cela pouvait se comprendre, j'étais quand même triste pour lui.

Je suis resté encore une bonne heure à discuter avec Christophe, ainsi qu'un peu avec Frank. Avec lui j'ai surtout parlé de la rentrée, vu qu'après tout nous allions être binômes... Par contre il allait tout d'abord falloir que j'en parle avec Carole, mais ça ne devait pas poser de problèmes.

Je m'en allais en fin d'après-midi. En disant au revoir à Christophe je n'ai pu m'empêcher de lui demander s'il voulait qu'on se revoie, il acquiesça avec un grand sourire. Moi aussi j'étais content. Je suis ensuite rentré vite fait chez moi, me concentrant pour garder en tête les images de l'après-midi, anticipant la bonne branle à venir.

Christophe et moi étions tête-bêche, son sexe dans ma bouche et le mien dans la sienne, gémissant de plaisir tous les deux. De mes mains libres, je lui caressais les fesses, voire plutôt les lui malaxais, ses bonnes grosses fesses tendres au toucher. Lui, faisait de même avec les miennes, et puis il suçait bien. Tout était bien, d'ailleurs dans les fantasmes, tout est toujours bien.

Je m'étais passé la langue sur la paume de la main, la couvrant ainsi de salive pour avoir des sensations plus en adéquation avec ce que j'imaginai, le plaisir n'en était que plus grand. Je m'astiquai ainsi frénétiquement pendant encore une bonne grosse minute, avant de sentir que ça venait, mais je ne voulais pas en finir de suite, alors j'ai fait une pause. Un peu essoufflé, je me suis redressé sur le canapé et je me suis assis correctement. J'ai rouvert puis cligné un peu des yeux, ils avaient du mal à s'habituer à la lumière de la fin du jour qui baignait la pièce. Ma bière était devant moi, je l'ai saisie et j'ai été surpris par la fraîcheur du métal. Froide comme elle était, la boire allait me faire du bien, et me calmer un peu... C'est bien ce qu'il me fallait avant de reprendre mon asticotage, car j'avais envie que mon film dure longtemps. Ça valait quand même le coup : Dans ma tête, je pouvais faire ce que voulais avec lui, alors j'avais envie de faire durer le plaisir.

Domage que ça n'était que dans ma tête.

27. Seul parmi eux

— Eh David ? ça te dirait d'aller boire un coup avec nous ?

Je me suis retourné, c'était Carole. Elle me regardait, l'air enjoué, mais elle était seule, je ne comprenais pas trop le « nous ».

— Avec « vous » ?

— Oui, Guillaume et Julien. On se rejoint là maintenant à la sortie de l'IUT.

— Ah...

— Oui, tu viens ?

C'était la fin de la première journée, fin de la journée de rentrée, fin du jour où se présentent les profs, fin de leurs longs discours pour nous dire que l'année sera rude, fin de la distribution des emplois du temps, fin des retrouvailles avec les « camarades » de promo. Après une journée comme celle-là, c'était bon, j'avais ma dose. J'aspirais davantage à me rentrer chez moi pour penser à autre chose que d'aller boire des coups... Surtout qu'il était évident qu'on allait parler que d'école, que de cette fameuse « première journée »...

Mais malgré tout je n'allais pas commencer à faire mon ronchon dès la rentrée, et puis il fallait que je parle à Carole de toute façon, alors :

— Allez, d'accord ! J'ai fini par répondre.

Ça faisait cinq minutes que nous attendions Guillaume à la sortie de l'IUT. Julien, lui, était déjà là, il n'arrêtait d'ailleurs pas de montrer tout son intérêt pour la Carole : coups d'œil, frôlement des mains, petits sourires... Ça commençait à me gaver leurs déballages affectifs en public.

Heureusement Guillaume est enfin arrivé.

— Ah, le voilà ! Salut Guillaume !

— Salut Carole.

— On a failli t'attendre !

— Ben oui, mais bon j'étais bloqué en cours là.

— Tu viens de finir ?

— Oui.

— Ah ben tu vois, on a fini un quart d'heure plus tôt que vous.

Carole avait dit ça sans aucune méchanceté, mais Julien a rajouté :

— Eh ! C'est l'avantage d'être en seconde année !

Très malin de sa part ça, vraiment très sympa d'appuyer d'entrée sur le redoublement de Guillaume, monsieur devait être trop fier pour avoir du tact.

D'ailleurs sa remarque n'a fait réagir personne.

Voulant briser ce silence inopportun, j'ai proposé de filer boire des coups :

— Allez, c'est pas le tout, mais on y va ?

— Ouais.

— D'accord.

— Allez... go.

Le bar où nous avons décidé d'aller était à peine à cinq minutes de marche de là. Ça allait être serré, mais si je voulais lui parler, c'était le moment le plus propice. Ainsi sur le chemin, j'étais à l'affût de toute occasion de pouvoir aborder

Carole seul à seul, et ça a fini par venir : Sur le passage un peu étroit d'un trottoir, elle se retrouva enfin derrière son Julien adoré. Alors tel un rapace fondant sur sa proie, je l'ai alpaguée :

— Carole ?

Elle a paru un peu surprise.

— Oui ?

Je lui ai alors demandé discrètement :

— Je pourrais te dire un truc, heu... vite fait... juste toi et moi ?

— Hmm, hmm.

J'ai ralenti un peu le pas, et elle en a fait de même. Ainsi nous nous sommes retrouvés rapidement assez en retrait des deux autres.

— Alors tu voulais me dire quoi ?

Elle me demanda ça sur un ton assez froid, je la sentais tendue. Il faut dire qu'avec moi, elle n'en était pas à sa première (mauvaise) surprise.

— Ben... tu sais, mon pote Frank ?

— Oui ?

— Eh bien, il a redoublé.

— Oui, en effet, je l'ai vu aujourd'hui avec nous en cours, donc j'ai compris.

— Et toi et moi étions binômes l'année dernière.

— Hmm... étions ?

— Oui alors bon, autant être clair... Je voudrais faire binôme avec Frank. Voilà.

Elle a paru réfléchir un instant. En y repensant, je me dis qu'elle devait surtout être follement contente et qu'elle cherchait plutôt à cacher sa joie qu'autre chose.

— Ben écoute... je ne peux pas t'en empêcher, non ?

(et c'est clair qu'elle ne devait absolument pas avoir envie de m'en empêcher)

— C'est-à-dire que lui est d'accord, et que ça me tenterait beaucoup...

— En plus c'est vrai que Guillaume n'est plus dans notre promo maintenant...

— Oui, et ?

— Ben je pourrai aller avec Julien.

— Ah ben oui, tu as raison.

Et oui, elle devait être bien contente, ça faisait tellement ses affaires. Elle se débarrassait de moi sans effort et allait pouvoir passer ses journées de cours avec son coincé du cul de Julien.

— Je lui demanderai et te confirmerai la chose, alors.

(elle cachait vraiment bien sa joie... quel talent !)

— D'accord.

— Allez... On retourne avec les autres ?

Elle n'a pas attendu ma réponse pour presser le pas.

*

— Alors... Qu'est ce que je vous sers ?

— Pour moi ce sera un chocolat chaud.

— Moi un café, s'il vous plait.

— Un café ? mais tu ne vas pas dormir cette nuit !

— Oui mais là je suis vraiment fatigué, alors ça me requinquera en attendant.

— Heu... pour moi un coca.

— Et moi une bière.

— Bouteille ou pression ?

— Pression.

— Très bien, je vous amène tout ça.

Question : À votre avis, qui a pris quoi ?

Déjà si vous vous dites que ce n'est pas moi qui ai pris la bière, c'est que vous me connaissez bien mal. Ensuite, le chocolat, c'est Carole qui l'a demandé. Le café ? c'est son Julien-j'affiche-toujours-un-sourire-pincé-en-toutes-circonstances-et-me-tiens-droit-et-reste-très-poli-avec-tout-le-monde... Et puis notre redoublant, le Guillaume, allait pouvoir débiter sa nouvelle année scolaire en noyant son chagrin dans un... coca.

Dis-moi ce que tu bois et je te dirais qui tu es !

— ... On l'a aussi en prof de gestion cette... heu... année... David, ça va ?

— Hmm... oui, oui, ça va, je réfléchissais.

— Ah bon, mais à quoi dis donc ?

Non mais je ne peux même plus penser à ce que je veux tranquillement ?

— Personnel.

Le ton très sec de ma réponse a jeté comme un froid.

J'ai cherché quelque chose à dire pour combler le vide. Finalement c'est Carole qui s'en est chargée :

— Ah oui ! David et moi on discutait tout à l'heure... En fait comme son ami Frank est resté en seconde année, David pensait se mettre en binôme avec lui.

(C'est ça, parle à ma place)

— Ah bon ?

C'est Julien qui lui a répondu, je l'ai senti subitement intéressé.

Carole l'a regardé dans les yeux, et a renchéri :

— Mais dans ce cas, je me retrouverai sans binôme.

— Ah ?

Julien aussi la regardait dans les yeux. Guillaume et moi attendions.

— Alors j'ai pensé à toi, vu que tu es tout seul aussi cette année.

— Heu... oui.

— On pourrait se mettre ensemble alors ?

— Oui, bonne idée !

C'est ça, mettez-vous ensemble, aussi bien au sens propre qu'au figuré.

Je me suis rendu compte que ma bière était vide, j'ai demandé aux autres s'ils voulaient boire quelque chose, et on a remis une tournée... que j'ai payée de bon cœur histoire de faire un minimum sympa : Après tout, ils m'avaient invité à boire un coup avec eux, je pouvais bien essayer d'être gentil en retour.

Mais franchement ma sympathie pour eux s'arrêtait là.

Sinon... je suis un peu embêté : Si je continue plus loin à vous décrire la soirée, ça risque de ne pas être très intéressant. En effet ça a duré encore bien une heure et demie, et ça n'a juste été que lourd et ennuyeux. Une heure et demie à parler de l'école, des cours, des T.P, de l'emploi du temps, des profs... J'avais envie de hurler, hurler pour leur dire qu'on pouvait parler d'autre chose

que de ce PUTAIN D'IUT, mais je ne l'ai pas fait, je suis resté stoïque, essayant de garder un reste de sourire : Hurler intérieurement, sourire extérieurement : Un grand écart entre ce que l'on pense et ce qu'on affiche... Chose à bien savoir faire pour pouvoir vivre en société.

Bref, je n'ai pas dit grand-chose pendant la soirée, et j'ai l'impression que ça s'est vu que je m'emmerdais : En effet, ensuite ils ne m'ont plus jamais invités. On se croisait et on se saluait dans les couloirs, mais ça ne se limitait plus qu'à ça. Personnellement je ne le prenais pas mal, c'était même plutôt l'inverse... On était trop différent de toute façon pour pouvoir bien s'entendre : C'est-à-dire qu'en arrivant en première année j'avais vraiment eu besoin de me trouver des amis... mais il fallait croire que j'en avais tellement eu besoin à cette époque que je ne m'étais pas vraiment rendu compte de nos différences...

... Ou alors j'avais changé depuis ?

Il devait y avoir un peu des deux finalement.

28. Et si...

— Ben dis donc, il t'aime bien !

J'étais un peu étonné que Frank me dise ça. C'est pourquoi, assez surpris, je l'ai regardé dans les yeux, cherchant à déterminer ce qu'il voulait dire par là.

— T'es sûr ? insistai-je, prudent.

— Mais oui ! pas de problème !... de toute façon, il n'y a de la place que pour deux par voiture, alors...

— ALLEZ DAVID, VIENS !

C'était Christophe qui me criait ainsi de venir. Il me faisait de grands gestes de la main, comme si j'étais très loin de lui, alors que je me tenais tout au plus à quatre mètres de l'auto-tamponneuse. Elle était garée tout contre le côté de la piste et lui était déjà assis dedans, tout impatient que ça commence.

Je me suis retourné à nouveau vers Frank :

— T'es sûr que...

— Mais oui, allez vas-y... D'ailleurs, tu sais ce que je vais faire ?... Je vais m'en prendre une pour moi !

— Ça va être la guerre alors !

— Oh que oui ! Vous avez intérêt à vous accrocher, je serai sans pitié !

— Eh ben nous aussi !

Un petit rire moqueur de circonstance, et je filai vers Christophe : Je ne pouvais m'empêcher de le regarder, de l'admirer... j'étais fasciné par son visage : Quelqu'un comme lui ne cache jamais vraiment ses émotions, et là il était vraiment tout impatient, heureux, fébrile à l'idée de s'amuser. Son sourire béat, ses yeux qui pétillaient, une expression si sincère qu'elle ne peut que vous toucher. Il vous communique forcément sa joie, vous amenant alors vous aussi à vous sentir heureux.

Le sourire aux lèvres, j'ai regardé la place qu'il restait dans le baquet de l'auto-tamponneuse : on allait être serrés tous les deux là-dedans. Je me suis engouffré comme j'ai pu sur le siège en plastique moulé, Christophe se plaquant sur le côté pour me faire un peu de place.

— Ça va ? Pas trop serré ? Lui demandai-je.

— Ça va ! ALLEZ EN ROUTE !

J'ai mis le jeton de plastique jaune dans la fente au-dessus du volant, et j'ai appuyé furieusement sur la pédale, comptant démarrer en trombe... Mais ça n'a pas bougé.

— Ça marche pas ? m'a demandé Christophe, qui s'était rendu compte d'un problème.

— Ben... j'appuie sur la pédale, mais ça n'avance pas.

— Ah...

Et après un silence de quelques secondes, subitement, il a réagi :

— Ah mais si je me souviens ! Il faut attendre le départ.

— Ah bon ?

— Sisi, il y a une sonnerie quand ça commence.

— Ah, d'accord.

(Il faut dire que c'était la première fois que j'allais sur des auto-tamponneuses. Je n'avais pas l'habitude.)

Tout d'un coup, Christophe a dégagé son bras droit et a fait de grands signes en direction de son frère.

— OOUUHHOOOUUHH ! T'as vu Frank il en a pris une aussi ! OUHOUH FRANK !

Frank a répondu d'un geste de la main. Christophe a continué de le héler :

— FRANGIN ! ON VA TE METTRE PAR TERRE !

On devait l'entendre à l'autre bout de la fête foraine, mais ce n'était pas grave. Christophe, il s'en foutait, il ne « calculait » pas, il ne pensait pas à ce que les autres pensaient de lui. Moi je voyais tous les regards qui s'étaient tournés vers nous, on ne devait pas avoir l'air fin tous les deux comme ça, les deux gros dodus engoncés dans le baquet de notre auto-tamponneuse, avec Christophe qui beuglait tant qu'il pouvait. Mais je n'ai pas eu l'occasion de m'en inquiéter d'avantage puisque la sonnerie du départ a retenti à ce moment-là. J'ai alors mis pied au plancher sans réfléchir, et j'ai été surpris de partir aussi vite.

— Allez, HUE DADA ! VA A FOND DAVID !

Décidément Christophe allait me perforer les tympans, mais très vite je me suis pris au jeu, me laissant griser par la conduite, encouragé par les cris de joie de mon passager.

J'ai été sacrément surpris quand Frank nous est rentré dedans à toute vitesse par le côté. À peine ai-je récupéré du choc que j'ai appuyé furieusement sur la pédale d'accélération et tourné le volant à fond pour chercher à revenir sur lui. Cette fois-ci, c'était moi qui allais l'avoir !

— ALLEZ DAVID ! RENTRE-LUI D'DANS AUSSI !

Et c'est ainsi qu'ont commencé nos poursuites endiablées, l'un poursuivant l'autre et vice-versa. On ne s'occupait que très peu des autres autos sur la piste, on se pourchassait juste entre nous, cherchant à rentrer dans l'autre au moindre virage ou coup de frein.

Le volant et la pédale d'accélération étaient placés au milieu. J'ai donc pu proposer à Christophe de prendre les commandes, il a hésité un instant, puis comme je l'encourageais un peu, il a fini par accepter... et il ne lâcha plus le volant ! Il était tout heureux, et comme à son habitude il le montrait, c'était communicatif, alors moi aussi je me sentais bien... Et puis... et puis, dans le baquet, engoncés tous les deux là-dedans, j'étais tout collé contre lui, jambe contre jambe, côtes contre côtes. Je ressentais sa chaleur tout contre ma cuisse. En prime dans les virages un peu trop serrés, on se retrouvait encore davantage collés l'un à l'autre... alors j'attendais avec impatience le prochain coup de volant.

On était mi-septembre : Chaque année pendant tout ce mois-là s'installe une fête foraine sur le grand terre-plein près de la place maréchal Foch à Nantes. Les excuses pour rencontrer Christophe étant rares j'avais de suite sauté sur l'occasion pour pousser Frank à ce qu'on aille y faire un tour avec son frère. Finalement on y est allé le mercredi soir.

Après une bonne demi-heure d'auto-tamponneuse, fourbus, nous sommes allés voir les autres attractions. En se promenant dans les allées, j'ai pu voir que

parmi elles il y avait une chenille : Un manège sur rails, qui tourne en boucle de plus en plus vite... chaque compartiment sur la chenille étant pour deux, côte à côte. Je me suis dit en le voyant que ce serait un bon choix de manège à faire avant de partir...

Christophe : la chaleur de son corps contre le mien, son visage tout en rondeurs, mais aussi sa joie, son sourire béat, si sincère... Au-delà de l'attirance physique, je me retrouvais ainsi intimidé, charmé, ému par cette joie de vivre affichée, cet enthousiasme et cette franchise que je ne trouvais pas chez les autres. Tellement en contraste par rapport à tout ce qui me dégoûtait d'habitude chez les gens.

Et puis le contact passait visiblement bien entre nous deux, tout ça faisait que je voulais absolument le revoir. Ça n'était pas chose évidente car je ne voulais pas brusquer les choses : Je craignais que Frank ne se doute de quelque chose, après tout, il savait que j'aimais les hommes, et d'ici là à ce qu'il fasse le rapprochement avec son frère, il n'y avait qu'un pas.

Il fallait par conséquent que je fasse attention à ne pas être trop insistant pour le revoir. J'ai donc attendu la fin du mois de septembre pour faire à Frank une nouvelle proposition de sortie tous les trois :

- Du bowling ?
 - Ben oui, je me disais que ça pourrait être sympa !
 - Ouais c'est vrai... mais où ça ?
 - Alors, j'en ai vu un pas trop loin de chez moi, le « bowling du petit port », je crois que ça s'appelle.
 - Connais pas, mais oui pourquoi pas.
 - Et Christophe, il n'y a jamais joué au bowling ?
 - Heu... non, je ne crois pas non.
 - C'est cool alors, il découvrira.
 - Oui enfin tu sais, je ne sais pas s'il arrivera bien à jouer...
 - Bah, mais c'est pas grave, c'est juste histoire de se détendre un peu ! ...
- Allez ? vendu ?
- Vendu !

Et quelques jours plus tard, nous nous retrouvions assis autour d'une petite table carrée, chacun avec sa bière devant lui (même Christophe en prenait une parfois), se levant à tour de rôle pour aller lancer sa boule.

Bon... et oui, Christophe avait du mal au bowling : Il avait des difficultés à lancer droit, et quasi systématiquement la boule allait dans la gouttière avant d'arriver aux quilles. Mais Christophe ne se décourageait pas, au contraire, il gardait le sourire et persistait :

- C'est à moi !

Il s'est levé d'un bond, et faillit faire déborder son verre de bière qu'il tenait encore à la main. Il s'en rendit compte et le posa doucement sur la table, puis trotta jusqu'au distributeur de boules.

- Allez ! tu vas les avoir ! l'encouragea Frank.
- N'essaie peut-être pas de prendre de l'élan, essaie sans, lui conseillai-je.

Il se retourna, l'air surpris :

— Hein ?

— Oui, ne prends pas d'élan : L'élan, c'est bien quand tu veux te la péter, mais essaie sans, pour voir. Je parie que ça marchera mieux !

— Ah bon ? Ah... ben, je vais essayer alors !

— Et puis aussi mets ta boule bien au milieu de la piste quand tu lances. Donc décale-toi un peu sur le côté pour qu'elle soit bien au centre. Tu verras, ça sera plus facile.

— Oh ! D'accord ! Merci David !

Et il repartit en dandinant vers la piste.

— Ben dis ! tu t'y connais en bowling !

Je me suis retourné vers Frank qui me posait la question.

— Oh non, pas trop justement, et vu aussi que je galère pas mal, j'ai dû trouver des trucs pour limiter les dégâts : Le coup de ne pas prendre d'élan et de lancer bien au centre, c'est en fait ce qui m'évite de jouer comme un pied.

— Maintenant que tu le dis... c'est vrai que tu lances comme ça en effet.

— Ben oui...

Petit silence avant que Frank ne reprenne :

— Au fait David, c'est vachement gentil que tu organises des sorties comme ça.

— Oh de rien, ça me fait plaisir.

— Oui, mais ce que je veux dire, c'est qu'il ne faut pas te forcer non plus, tu sais.

— Me forcer ?

— Oui, par rapport à Christophe...

— Ben... non... pourquoi je me forcerai avec Christophe ?

— Heu... tu sais bien...

— Wof ! et ça devrait changer quelque chose ?

Frank a semblé un peu surpris par ma réponse.

— Ben c'est-à-dire que...

— Oui ?

— La plupart des gens ont plutôt la réaction inverse à la tienne.

— Ah bon ? C'est-à-dire ?

— Ben l'inverse... à ne pas trop coller à mon frère... plutôt l'inverse quoi.

« Coller » ? il s'était rendu compte de quelque chose alors ? Il avait compris ? J'étais démasqué ? La peur m'a étreint subitement, j'ai essayé de rester stoïque, que rien ne transparaisse sur mon visage, mais ça n'était pas facile.

Il fallait que je cherche à en savoir plus :

— Mais l'inverse comment ?

— Ben l'inverse quoi... ils le fuient si je grossis un peu le trait.

— Le fuient ?

Ma candeur affichée a eu l'air d'amuser Frank.

— T'as même du mal à comprendre hein ?

— Ben... ils lui font peur ? Je ne comprends pas trop où tu veux en venir.

Ma dernière remarque l'a fait devenir très pragmatique dans son explication :

— C'est simple : Ils voient Christophe, ils font un grand sourire par-devant, et puis ensuite tu ne les revois plus.

— Oh ?

— Oui, alors je ne sais pas si c'est par peur ou pas, mais si tu veux faire le tri dans ton entourage, avoir un trisomique avec toi ça aide vraiment... Et à mon avis ça doit aussi marcher avec tous les handicaps galère...

Je restais un peu abasourdi par son explication... disons « abrupte », on sentait que ça lui tenait à cœur.

Après un silence, il reprit :

— Oui, et puis toi... je sais pas, tu vois ? tu proposes des sorties et tout... Non franchement c'est cool !

Je le sentais un peu gêné de parler, j'ai essayé de le détendre :

— Mais, heu... il n'y a pas de souci, tu sais, moi je le trouve sympa Christophe.

(Et s'il savait à quel point !)

— Ah bon ?

— Oui, c'est quelqu'un de vraiment gentil, je ne vois pas pourquoi je le fuirai.

— Purée, ben... Je peux te dire que des réponses comme celle-là, je n'en ai eu que trop rarement.

— Mais... les gens, ils font quoi ?

— Ben ils voient Christophe une première fois, ils font semblant de sourire et d'être gentil, même souvent que Christophe les trouve sympathiques... Et après tu ne les revois pas, ou alors vraiment tous les trente-six du mois, et encore dans ce cas, ils sont bizarrement toujours pressés.

— Ben dis...

— En plus Christophe, il ne comprend pas trop... Tu sais, après quand il demande « mais pourquoi je revois pas untel ou untel », qu'est ce que tu veux qu'on lui réponde ?

— ...

— Et tu vois, moi ça me fout les boules, parce qu'en plus, lui il n'arrive pas à comprendre qu'on puisse le snober comme ça. Il n'arrive pas à saisir qu'on puisse sourire par-devant et vous oublier par derrière.

— L'hypocrisie en somme ? T'entais-je de résumer.

— Oui, et je peux te dire qu'il y a un paquet de gens comme ça.

— Mais il connaît du monde Christophe du coup ?

— Pfff... À part les membres de la famille et des gens « comme lui » qu'il côtoie dans les centres, je dois dire que ça ne se bouscule pas au porti...

— OUAAAAIIIS !

Surpris par son cri de joie, j'ai tourné la tête vers Christophe, il se tenait au bord de la piste, les bras levés. J'ai compris qu'il n'avait pas dû faire gouttière cette fois-ci.

Il se retourna vers nous tout sourire :

— SUPER ! J'EN AI TOUCHÉ TROIS !

Bon, on devait l'entendre dans tout le bowling, mais à le côtoyer, on en prenait vite l'habitude, et puis je me voyais mal lui casser son enthousiasme en lui disant de baisser d'un ton.

C'est Frank qui a répondu en premier :

— Super ! Alors la technique de David a marché ?

— OUAIS, TROP BIEN ! MERCI DAVID !

Intimidé, j'ai joué le modeste.

— Oh de rien.

— La première boule, j'ai pas bien réussi, elle est partie sur le côté. Mais la deuxième, PAN ! TROIS QUILLES PAR TERRE !

— Ben c'est super alors, je suis content si ça t'as aidé.

Vu que c'était mon tour d'aller jouer, je me suis levé pour aller lancer. À peine me suis-je retrouvé debout que de gros bras m'enlacèrent sans que je n'aie rien vu venir :

— Merci David !

J'en restais bouche bée, tellement abasourdi que Christophe m'étreigne ainsi dans ses bras, sa tête sur mon épaule. Je sentais son corps tout contre le mien, ses bras autour de moi, j'en étais bouleversé, je ne savais plus quoi faire, quoi dire, comment réagir.

Puis il me lâcha, doucement, et me regarda dans les yeux, affichant un grand sourire qui allait tellement bien sur ce visage si doux.

J'en tremblais, j'essayais quand même de sourire aussi, mais à l'intérieur de moi-même je me sentais complètement chamboulé.

— Heu, de rien, dis-je timidement.

Après j'étais tout tremblant, j'ai eu du mal à prendre ma boule et à viser. Dans ma tête, je n'arrêtai pas de repenser à son geste :

Juste une affection débordante ?

Ou fallait-il y voir autre chose ?

29. Week-end à la mer

Pornic : sa ville, sa plage, son port, ses bateaux... mais je n'en avais vu que la gare et la poste depuis mon arrivée : On était le matin du samedi douze octobre, et j'avais finalement décidé qu'il était temps de me débarrasser de mon reste de « Trébor le chien mort ».

Equipé de mon sac à dos, j'ai pris le train de neuf heures trente, et une heure plus tard je me retrouvais à la gare de Pornic, petite ville portuaire à l'embouchure de la Loire.

Dans mon sac, j'avais pris tout ce qu'il me fallait : La boîte tupperware avec la tête du chien dedans (encore bien congelée car je l'avais sortie du frigo juste avant de partir) et... un dictionnaire. « Pourquoi un dictionnaire ? » me diriez-vous, je vais vous expliquer ça de suite.

Une fois descendu du train, je suis allé directement à la poste, et comme on était le samedi matin, sans surprise, il y avait foule. J'ai fait une demi-heure de file d'attente avant que ce ne soit enfin mon tour. Je me suis avancé vers le guichet qui venait de se libérer.

— Bonjour.

— Oui ? me répondit la femme derrière son guichet.

La quarantaine, les cheveux sombres, mi-long, un peu coiffés à la légère, et... qui avait l'air de s'ennuyer pas mal.

— Heu, ce serait pour envoyer un colis.

— De quelle taille s'il vous plait ?

J'ai alors extirpé mon dictionnaire de mon sac à dos, et l'ai présenté à la dame.

— Ben... ceci.

Elle l'étudia un instant d'un air maussade à travers la vitre qui nous séparait.

— Vous pourriez me le passer pour que je vérifie la taille du colis ? Vous avez juste à votre droite un portillon pour faire passer les paquets.

J'ai alors déposé mon dictionnaire dans un tambour en métal à demi ouvert. Elle le tourna ensuite vers elle et saisit mon joli cadeau. De l'autre côté de la vitre, le sourire toujours à l'envers, elle essaya plusieurs taille de boîtes de colis. Une fois la plus ajustée trouvée, elle remit la boîte et le dictionnaire dans le tambour et en fit tourner l'ouverture vers moi.

Je me suis saisi du tout et j'ai repris place devant l'hygiaphone.

— Ça vous fera vingt-cinq francs.

J'ai glissé mes pièces et mon billet par la fente sous la vitre qui nous séparait. En échange elle m'a tendu un papier autocollant afin que j'y inscrive l'adresse de l'expéditeur et du destinataire. Elle attendit que je m'en saisisse avant de me demander :

— Ce sera tout ?

— Oui.

— Donc, vous avez une table là-bas pour préparer votre colis, mettez le ensuite dans le tambour et moi où un collègue le prendra.

— Merci.

Elle ne répondit pas, elle tourna son regard indifférent et las vers la tête de la file d'attente... Au suivant.

Je ne demandai donc pas mon reste, et les bras chargés de tout ça, je suis allé m'asseoir à la petite table placée dans un coin.

J'ai bien pris soin de positionner la chaise de manière à me retrouver dos aux guichets : Après tout, il valait mieux être trop prudent que pas assez, celle qui m'avait servit aurait pu remarquer que je n'allais pas emballer le dictionnaire... J'ai pris mon sac pour le poser sur la table et j'ai mis la boîte du colis tout à côté. Il ne me restait qu'à glisser subrepticement du sac au colis le tupperware contenant la tête : La boîte en plastique était presque opaque mais pas complètement, je préférais rester méfiant.

Puis sur le papier autocollant, j'ai inscrit, en majuscules, l'adresse de mes anciens proprios. Pour l'adresse de l'expéditeur, j'ai mis le nom d'une rue de Pornic dans laquelle j'étais passé en venant, et quant au nom même de l'expéditeur, je l'inventais de toutes pièces.

J'ai détaché ensuite le film plastique du formulaire d'adresse et collai ce dernier sur le colis : Voilà, c'était fait. Puis j'ai saisi le tout et je l'ai remué un peu : rien ne bougeait là-dedans. Il faut dire que j'avais tout calé dans le tupperware avec des sacs plastiques histoire que ça ne bouge pas (j'avais préféré utiliser des sacs plastiques car le papier journal n'aurait pas trop bien réagi quand la tête allait dégorger de son eau en décongelant).

J'ai repris mon sac à dos avec mon dictionnaire dedans et déposai mon colis à base de tête de chien décédé dans le tambour du passe-paquets. Puis j'ai regardé patiemment la dame qui m'avait servit... Au bout d'une minute à s'affairer sans daigner me remarquer, elle a fini par venir chercher mon colis, sans même relever le regard vers moi. Je lui ai lancé un petit merci timide, elle ne me répondit pas

Je suis sorti du bureau de poste : dehors il faisait assez beau, un peu nuageux, mais le soleil perçait de temps en temps. J'allais pouvoir passer une bonne petite journée. Après tout je m'étais dit avant de venir que je pouvais très bien y rester jusqu'en fin d'après-midi avant de rentrer sur Nantes. J'avais donc toute la journée pour déambuler dans les rues de Pornic et visiter son bord de mer.

Je jubilais en imaginant la tête de mes anciens proprios quand ils allaient recevoir leur joli cadeau... bonjour le traumatisme ! Et les remords ne me taraudaient pas plus que ça : Ils m'avaient traité comme de la merde, alors je pouvais très bien leur renvoyer la balle.

30. Intimité à négocier

— Tiens au fait, si ça te dit, je vais au ciné tout à l'heure...

— Ah bon ?

Frank a tiré une bouffée sur sa cigarette avant de continuer :

— ...Hmpf, oui, après les cours, j'y vais avec mon frère.

— Voir quoi ?

— « Indépendance day », il est sorti début octobre et c'est le dernier soir où il passe au cinéma, au centre.

Je tirai, moi aussi, sur ma cigarette avant de répondre :

— Ah bon... mais, je savais pas que t'aimais ce genre de films ?

— Ben, bof ça me dit moyen, mais bon...

— Donc ça te fait triper d'aller au cinéma pour voir des films que tu n'aimes pas ?

Il a fait mine de rire un peu, la bouche fermée, la fumée lui sortait par les narines.

— Nan, c'est juste que Christophe a insisté pour aller le voir, alors tu comprends...

— Oui... mais heu (j'hésitais un instant, craignant d'être indélicat)... Il ne peut pas y aller seul au cinéma ?

— C'est-à-dire que... qu'il n'y est pas allé souvent, et tu sais dans le noir, confiné, avec la foule autour, il pourrait prendre peur...

Je trouvais l'excuse un peu légère, mais par politesse surtout, j'acquiesçai :

— Hmm... d'accord.

Comme s'il comprenait mes doutes, il poursuivit son explication :

— Nan mais tu sais, il y a des gens qui ont des peurs panique dans les cinémas : Le fait d'être enfermé dans le noir, avec plein d'autres personnes qui t'empêchent en plus de partir de ta place facilement... Et bon, même si Christophe ne souffre pas trop de ça, il est plus sensible que les autres... émotionnellement, tu vois... Alors, j'y fais attention.

— Je comprends, répondis-je le plus posément possible.

— Et puis... tu sais, il a demandé à te voir !

— Ah bon ? (là j'étais sincèrement surpris)

— Oui, il t'aime bien, et puis comme je t'ai dit, à part les membres de la famille, il n'y a quasiment personne d'autre à part des gens « comme lui » qui le côtoient.

— ... (ne sachant trop quoi répondre, j'ai laissé passer mon tour)

— Oui, et donc, quand il a insisté pour aller au cinéma, il a proposé aussi que tu viennes avec nous.

Là j'étais très agréablement surpris : Ainsi Christophe avait demandé à ce que je vienne au cinéma avec eux... donc avec lui ? Moi qui me demandais de plus en plus si je n'avais pas finalement mes chances avec Christophe, là je commençais sérieusement à m'imaginer que c'était possible, l'idée me transportait, j'étais aux anges.

Me rendant alors compte que j'étais parti loin dans mes pensées, j'ai repris dans la précipitation :

- Heu... d'accord ! Pas de soucis, ce sera même avec plaisir.
- Bon ben, ça roule alors... Au fait on a cours de quoi maintenant ?
- Maths informatiques, je crois...

Frank, jeta son mégot au sol avant de l'écraser du pied, puis poussa un long soupir :

- Pfout ! elles vont être longues les deux heures avant d'aller bouffer.
- C'est clair. (puis je jetai à mon tour mon mégot) Allez faut y aller
- Mouais.

Frank et moi passions quasiment tous les intercours ensemble. Moi, je ne voyais pratiquement plus les trois autres, et lui de son côté se retrouvait bien seul cette année, tous ses copains de l'année dernière n'étant maintenant plus là.

On rentra donc tranquillement dans l'amphithéâtre pour les deux dernières heures de cours de la matinée. Et ça n'a pas été que ces deux heures-là qui m'ont paru longues : le reste de la journée l'a été tout autant. C'est-à-dire que j'ai passé toute la journée à attendre la sortie des cours, car après on allait rejoindre Christophe... Et puis « il a demandé à te voir » : Avec ce que venait de me dire son frère, je me voyais déjà dans ses bras. Et même si je n'arrêtais pas de me répéter qu'il fallait que j'évite de me mettre martel en tête, je ne pouvais pas m'empêcher d'y penser tout le temps.

*

- Salut !
- Surprit, il s'est retourné d'un coup.
- Oh, j'avais pas vu !
- Tu vas bien ?
- Oui oui !
- Ça fait longtemps que t'es arrivé ?
- Non, une demi-heure.
- Ah, ça fait quand même pas mal.
- Ben je regardais les pigeons là-bas (et il désigna un endroit sur la place), alors je n'ai pas vu le temps passer.
- Tiens, tu as vu qui est avec moi ?

Moi, je n'avais rien dit jusqu'alors, trop occupé à lorgner sur Christophe. Je suis quand même sorti des brumes de ma béatitude et lui souris en le saluant :

- Salut Christophe !
- Salut ! Ça va ?
- Oui bien, et toi ?
- Oui, aussi... Ben je regardais les pigeons là-bas et...

Frank l'interrompt :

— Heu... allez, faut pas qu'on traîne de trop quand même : Le film est à 18h30, on a à peine cinq minutes.

Cela a quelque peu paniqué Christophe, qui décidément réagissait au quart de tour :

- Ah bon ? Ah, hein ? ben faut y aller vite alors !

Là-dessus, il tourna des talons et trotta jusqu'à l'entrée du cinéma.

Il n'y avait que deux personnes devant nous au guichet, au moins nous allions entrer vite. Quand nous sommes arrivés dans la salle, les lumières étaient encore allumées.

— Plutôt en haut ou en bas ? a demandé Frank.

Ne voulant pas trop m'imposer, je leur laissai le choix :

— Bah, comme vous faites d'habitude, moi ça m'ira.

— T'es sûr ?

— Sûr !

— Bon, ben on va aller au quatrième rang alors... c'est près, mais c'est celui que Christophe préfère.

D'ailleurs l'intéressé rajouta :

— Au quatrième c'est comme il faut : plus près ça fait mal au cou, plus loin... ben c'est trop loin et j'aime pas.

L'avantage, c'est qu'au quatrième rang, il n'y avait personne... ainsi qu'au premier, qu'au second et qu'au troisième d'ailleurs... Il faut dire qu'il n'y avait pas beaucoup de monde dans la salle, elle ne devait être remplie qu'à peine au quart.

— On se met là ?

Nous nous sommes placés bien au milieu pour être centrés par rapport à l'écran. Moi à gauche, Frank entre nous deux, et Christophe à droite.

— Bon... ça devrait bientôt commencer je pense.

À ma remarque les lumières ont répondu comme par magie, elles s'éteignirent comme sous mes ordres...

... pour laisser la place aux sempiternelles pages de pubs et de bandes annonces.

Au bout d'un moment, j'ai senti que Frank bougeait juste à ma gauche, un peu agacé, j'ai fini par regarder sur mon côté pour voir ce qu'il faisait. À l'écran, l'image tournait autour de tons sombres alors je n'ai pas vu très bien tout de suite, mais quand les images ont fait place à d'autres plus claires, j'ai pu voir que Frank n'était plus là : Il était sur le siège à côté, et à sa place, il y avait Christophe... il me regardait en me souriant :

— J'ai changé ma place avec Frank.

— Ah bon ! Répondis-je un peu étonné.

— Oui, j'avais envie d'être à côté de toi.

Abasourdit par ce que je venais d'entendre, je lui ai juste souri en retour, sans savoir quoi faire d'autre.

« j'avais envie d'être... à côté de toi », sa phrase tournait en boucle dans ma tête : ça ne pouvait qu'être une forme de déclaration ?... alors pendant presque tout le film, cette idée m'obséda : Par moments je perdais espoir et me disais que je devais forcément me tromper, mais à d'autres moments c'était tout l'inverse, et porté par ces soudains accès de certitude, j'étais pris d'une envie folle de le toucher, lui, juste là tout à côté de moi, j'avais envie de l'embrasser et de le caresser... L'idée devenait très vite obsédante, et je luttais avec difficulté. Et puis aussi comme les sièges n'étaient pas vraiment démesurément larges, de temps en temps j'ai pu sentir sa jambe toucher la mienne... alors dans ce cas je

ne bougeais pas, je profitais du contact tant qu'il durait. À un autre moment, j'ai senti son bras : bizarrement il l'avait poussé un peu trop sur ma partie d'accoudoir. J'ai approché alors ma main vers la sienne, me disant qu'il la remarquerait et me la saisirait. Sans oser prendre l'initiative de le toucher, je suis resté ainsi un moment à tenir ma main toute tremblante tout près de la sienne, mais rien ne se passa... Alors déçu, j'ai fini par la rapatrier sur mes genoux, et j'ai replongé dans une phase de désillusion, de déception, me disant que je devais forcément me tromper sur son compte : Un cycle de haut et de bas qui dura comme ça pendant toute la séance. Autant vous dire que je n'ai pas trop eu la tête à m'intéresser au film, même si de temps à autre je m'efforçais d'y prêter attention, histoire de faire cesser la torture qui sévissait dans ma tête.

À ce moment-là je me suis clairement dit qu'il fallait que j'en aie le cœur net, que d'une façon ou d'une autre il fallait que je lui demande, que je sache.

Le film a duré long, et il était presque neuf heures quand nous sommes sortis du cinéma : On n'a pas eu besoin de délibérer bien longtemps pour décider d'aller manger quelque chose. Mais quand à vingt mètres de la sortie du cinéma se trouve un mac-do, que vous avez plutôt dans la vingtaine, et que les restos classiques vous semblent trop chers ou trop longs à servir, les choix vont vers quoi ? hein ? Alors j'ai été bon joueur et j'ai accepté sans trop rechigner, même si je peux vous dire que vous n'avez pas forcément envie d'aller y manger quand vous y bossez déjà deux jours par semaine.

Et puis je vous épargne les détails. De toute façon, c'était : file d'attente, on mange, on discute du film, et on s'en va pour aller boire un coup dans un bar... Finalement le fast-food (du moins pour moi), c'est « vite mangé, vite oublié ».

Par contre au bar, chacun devant sa bière, j'ai eu un coup de bol, j'ai posé le genre de question qui se voulait juste polie, simplement de circonstance, sans arrière-pensées, mais qui allait au final me permettre d'en avoir le cœur net avec Christophe :

— Sinon, vous avez passé un bon week-end ?

(voilà, juste ça, une petite question innocente... et au final, dix jours plus tard, on se retrouve à savoir si le frère de son pote est pédé ou pas.)

C'est Frank qui a répondu en premier :

— Boh ! ben rien de spécial. Le samedi, je suis passé voir un pote que j'avais du temps du Lycée. Ça fait mar...

— Moi j'suis allé au docteur ! interrompit Christophe.

Frank le regarda alors, sans prendre la mouche pour avoir été coupé, il avait même un léger sourire :

— Oui mais, tu y vas souvent chez le docteur.

— Sauf que celui-là, j'y vais pas souvent.

— Bah, tous les ans quand même.

— Oui, mais la dame, je la vois plus souvent.

— L'orthophoniste ? Oui, c'est normal ça, c'est pour être sûr que tu ne perdes pas ce que tu as acquis niveau langage.

— Bah, mais j'parle bien !

— Oui, ben c'est pour ça qu'il faut continuer.

— Mais j'en ai marre !

Ça me faisait toujours un peu drôle de voir Frank parler avec son frère. Je ne pouvais pas m'empêcher de me souvenir de la première fois où je l'avais vu, quand il était le chef de file lors du bizutage et nous avait tous vraiment intimidés dans l'amphi... Deux personnalités vraiment distinctes, et même trois si on ajoute l'espèce de tortionnaire qu'il avait été pour moi pendant les deux premiers mois d'IUT...

J'étais ainsi plongé dans mes souvenirs à propos de Frank, quand celui-ci finit par détourner la tête de son frère pour me parler :

— Oui, ben Christophe voit pas mal de médecins... Dans son cas, on cumule souvent beaucoup de problèmes de santé.

— Ah bon... je ne savais pas...

— Le plus grave c'est souvent à la naissance : certains ont des problèmes de malformation cardiaque, et sans opération... ils meurent.

Ça m'a fait chavirer le cœur d'imaginer qu'un être comme Christophe puisse mourir à la naissance.

— Et il a été dans ce cas ?

— Non, mais ça aurait très bien pu, il a été surveillé de près à ce niveau.

— Ça ne doit pas être simple tous les jours...

— Bah (je l'ai senti gêné... d'ailleurs après un silence il a enchaîné sur un autre sujet). Sinon tiens, le dimanche je... enfin... on est resté à la maison : Ma mère invite souvent des amis de la famille le dimanche après-midi pour discuter et boire le café, et nous on vient parfois grignoter un ou deux gâteaux secs et vider une tasse avec eux, et sinon on regarde un peu la tété... rien de bien excitant en somme.

Ne sachant trop quoi relever d'intéressant au sujet du café du dimanche après-midi chez ses parents, je me suis contenté de répondre par un « hmmm, je vois » tout à fait vague et plat... Juste histoire de répondre quelque chose.

Et après un silence plutôt court, Frank m'a renvoyé ma question initiale :

— Et toi, t'as fait quoi ? Tu restes sur Nantes tous les week-ends, non ?

— Oui. Et puis le dimanche, je bosse au mac de toute façon.

— Et t'en as pas marre ?

— Pas vraiment... Tu sais, depuis que j'ai commencé je me suis acheté un frigo, une gazinière, un canapé... et ça j'en ai pas marre.

— À crédit ?

— Ben je paye en plusieurs fois sans frais, la plupart du temps c'est possible.

— Donc faut que tu finisses de les payer ?

— Oui, mais bon, j'aurais fini de tout régler vers Noël.

— Ben t'as du courage... mais sinon le samedi ?

(décidément, c'était un vrai interrogatoire).

— Heu, alors pour une fois je ne suis pas resté sur Nantes, je suis allé à Pornic.

— Oh ! ah bon ?

— Oui, j'avais envie de m'aérer, de prendre un peu l'air marin !
(et de poster une tête de York aussi)

— T'es bien un Breton toi, à toujours vouloir voir un coin de mer.

— Un Breton sans sa mer, c'est un peu comme un Savoyard sans sa montagne...

— Ouais, enfin, je ne suis pas Savoyard alors...

Soudain Christophe s'éveilla et prit part à la conversation :

— Ouais ! la mer, c'est chouette !

— Oui, c'est joli, répondis-je sans trop savoir quoi dire d'autre.

— Et il y a la mer où t'es allé ?

— Oui, il y a même un port avec pleins de bateaux.

— Des bateaux ? Ah pour la pêche ?

— Oui il y en a, mais pour la plupart ce sont des bateaux de plaisance.

— Et il y a des mouettes ?

— Oui, aussi.

— Oh lala, j'aimerais bien y aller !

— Ben tu pourrais peut-être y aller un week-end, en famille ?

Là, c'est Frank qui a répondu :

— Oui, mais bon, de Cholet, ça va commencer à faire loin...

— Alors vous pourriez y aller le samedi, juste tous les deux ?

— Hmm...

Christophe sauta sur l'occasion pour rajouter :

— Oh mais on pourrait aussi y aller tous les trois ?

Frank garda son air maussade...

— Hmm... je sais pas trop, aller le samedi à Pornic, ça ne me dit trop rien.

Son frère a alors rétorqué sans hésiter :

— Ben je pourrai y aller seul avec David !

Cette proposition m'a surpris autant qu'elle a pu me séduire : Moi-même je n'y avais pas pensé, mais en effet ça pouvait être sympa d'aller à la mer un samedi avec Christophe... Surtout que seul avec lui, j'allais pouvoir en avoir le cœur net, j'allais savoir si je me berçais d'illusion ou pas.

— Heu... je ne pense pas, dit Frank en affichant une moue certaine.

Je n'ai volontairement pas trop prêté attention à sa réaction, je voulais le pousser dans ses retranchements, alors j'ai fait l'innocent pour qu'il s'explique un peu :

— Ben pourquoi pas ?

S'en est suivi un petit silence, il bafouilla un peu, puis finit quand même par articuler :

— C'est-à-dire que... je sais pas trop si les parents voudront bien.

— Vous pourriez leur demander ? répondis-je du tac au tac.

— Mouais... bon, il faut que j'y réfléchisse, finit-il par conclure un peu sèchement.

Christophe ne dit rien, et moi prudent, je ne rajoutai rien non plus sur le sujet, préférant lui laisser un peu de temps pour qu'il digère l'idée avant de redonner la charge...

... Ce que j'ai fait une heure et trois bières plus tard : Christophe venait de partir pisser, j'avais le champ libre. Pendant l'heure écoulée à discuter de choses et d'autres, j'avais préparé mes arguments.

- Au fait pour Pornic...
Frank a fait un peu la tronche.
- Mouais ?
- ... ben... tu vas demander à tes parents ?
Il a paru hésitant...
- Heu... ben... pfff... ouais...
- T'as pas l'air plus convaincu que ça...
- C'est-à-dire que... je ne sais pas s'ils accepteraient tu vois.
- Bah, ça sera juste pour une journée, le soir il rentrera à la maison.
- Seul ?
- Mais oui ! On rentre ensemble par le train jusqu'à Nantes, et ensuite je le mets dans celui pour Cholet.
- Mouais...
- Enfin, il a vingt-trois ans !
- Mais il est tris...
- Je sais bien, mais bon, tu crois qu'il aura toujours toi ou tes parents pour toujours être avec lui ?
- Oui ben ça c'est un sujet dont on discute souvent en famille en effet.
- Ok, mais bon, tiens, imagine si tu avais eu ton DUT l'année dernière, tu serais où maintenant ? Hein ? imagine que tu aies trouvé du boulot sur Paris.
- Heu...
- Ben oui ! Ton frère, il serait allé où ? Il aurait dû te suivre là-bas ? ou rentrer à Cholet chez les parents ?
- Oui, c'est sûr...
- Alors tu vois, le laisser aller un peu seul... enfin... seul... je serais là ! pendant une journée, c'est pas grand-chose... Limite je dirai que c'est même un début, car tôt ou tard, il faudra qu'il se débrouille de manière un peu plus autonome... À moins que vous ne prévoyiez de le placer en centre plus tard ?
- Là-dessus franchement, déjà ça ne te regarde pas, et pour en avoir discuté avec mes parents, eux-mêmes ne savent pas.
- Ok... excuse moi... mais bon, une petite journée à la mer, histoire d'essayer ?
- Oui oui... J'ai bien compris ce que tu voulais dire... Écoute, j'en parlerai ce week-end aux parents alors.
- J'y étais allé un peu brutalement, certes. Mais le lundi suivant, il m'annonçait que c'était d'accord.

31. Pause culinaire

Une salade de riz au thon, accompagnée d'un ou deux sandwiches. Ça allait très bien faire l'affaire pour un pique-nique.

Alors le vendredi soir, la veille d'aller à Pornic avec Christophe, j'ai préparé ma salade de riz.

Pour la faire, il vous faut :

- 250 grammes de riz.
- 2 boîtes de thon (deux boîtes de 100 grammes iront bien).
- Des olives noires (dosez la quantité selon votre convenance).
- Une petite boîte de maïs.
- Un poivron (ou plusieurs petits, de différentes couleurs : ça fera joli).
- Des tomates cerise.

Salez de l'eau dans une casserole, et faites bouillir. Versez-y ensuite le riz et attendez qu'il soit cuit.

Pendant ce temps, coupez vos tomates cerise en morceaux, puis coupez en petits cubes les poivrons, et si ça vous chante, coupez aussi les olives.

Videz l'eau des deux boîtes de thon, placez le thon dans une assiette creuse et écrasez-le à l'aide d'une fourchette afin d'en faire des miettes.

Voilà, ça y est, vous avez tout ce qu'il vous faut pour mettre dans le riz.

Récupérez donc votre riz qui doit maintenant être cuit, égouttez-le et laissez le refroidir quelques minutes avant de le mélanger avec le reste.

Pendant que le riz refroidit, on a de quoi s'occuper avec la vinaigrette. C'est clair qu'on peut la faire très simplement et très vite en allant l'acheter déjà toute prête au supermarché, mais on peut aussi la faire soi-même... Moi je préfère, et puis j'y mets des herbes aromatiques mixées, ça rajoute un plus.

Alors pour notre vinaigrette maison, il nous faut :

- Une pincée de sel et une pincée de poivre.
 - 6 cuillères à soupe d'huile.
 - 3 cuillères à soupe de vinaigre.
- (Pour le type d'huile et de vinaigre, prenez ce que vous voulez)
- ½ cuillère à café de moutarde.
 - Une gousse d'ail.
 - De la ciboulette, du basilic, du persil (3 ou quatre brins de chaque).

Donc dans un bol, mettez sel, poivre et vinaigre, puis fouettez un peu le tout.

Versez ensuite l'huile et la moutarde, et fouettez cette fois-ci plus longtemps, surtout afin que l'huile s'intègre bien.

Ensuite, passez les herbes et la gousse d'ail au mixer et versez l'ensemble dans votre mélange huile-vinaigre. Touillez encore un peu... et voilà pour la vinaigrette.

Il ne vous reste plus qu'à mélanger le tout pendant quelques minutes.

Après la difficulté, c'est de ne pas tout manger tout de suite. Et pour moi ça n'a pas raté, j'y ai succombé et j'ai bien dû engloutir plus d'un tiers de ma salade de riz avant de me résigner à la mettre au frigo pour pouvoir la finir le lendemain en pique-nique avec mon Christophe.

D'ailleurs en parlant de ça, le lendemain matin, j'ai mis ma salade dans un tupperware, pris rillettes et jambon du frigo, fourré le tout dans mon sac à dos, et suis parti chercher Christophe :

— Allo ?

J'ai reconnu sa voix à travers la friture de l'interphone.

— Salut, c'est David.

— Oh, David c'est toi ! Ben je suis content !

J'ai attendu un petit instant qu'il m'ouvre la porte, mais rien.

— Tu m'ouvres s'il te plait ?

— Hein ? heu, oh oui, pas de problème.

Une petite sonnerie au son strident, puis j'entendis un « clac » dans la serrure de la porte d'entrée du hall.

J'ai poussé la porte et adressai à l'interphone un « Ok c'est bon » pour prévenir Christophe.

Impatient que j'étais de le voir, j'ai foncé dans le hall, j'ai trépigné dans l'ascenseur, j'ai galopé dans le (long) couloir, avant de sonner enfin à sa porte.

Christophe m'a ouvert quelques secondes plus tard.

Ses cheveux étaient encore tout humides et ébouriffés, sa serviette pendait autour de son cou... et il n'avait rien d'autre sur le torse. Il n'était finalement vêtu que d'un caleçon.

Le moins que l'on puisse dire c'est que je ne m'y attendais pas, et j'ai eu franchement du mal à contrôler ma réaction en le voyant : Déjà pour ne pas marquer ma surprise, ensuite pour ne pas rester les yeux vissés sur lui à le mater.

— Salut David ! Je suis content de te voir !

— Salut, moi... heu... moi aussi, répondis-je en bafouillant quelque peu.

— J'étais sous la douche quand t'es arrivé.

(Ah ben ça je l'avais remarqué).

J'ai regardé le sol, sur la moquette couleur gris cendré, il y avait plein de taches rondes d'humidité, la plus grosse auréole était devant la porte.

— Oui, je vois ça... Tu dégoulinais quand tu es venu tout à l'heure me répondre à l'interphone ?

— Ah... j'aurais dû m'essuyer avant d'y aller...

— Bah c'est de l'eau, ça va sécher.

— Oui, j'avais hâte de te voir, alors j'y ai pas pensé.

(dommage par contre qu'il ait pensé à s'habiller un peu pendant que je montais le voir)

— Ben tu vois, je suis là ! dis-je avec un grand sourire

— Oui... tu rentres ?

Il s'est décalé sur le côté, et m'a ouvert la porte en grand.

— Merci.

Je suis entré, j'avais vraiment du mal à ne pas le reluquer en permanence du coin des yeux.

— T'es là tôt, dis ?

— Le train est à neuf heures trente.

— On est pas pressé alors, non ?

— Pas trop non, il nous reste une heure avant le départ du train.

— Alors ça va ?

— Oui... enfin, je n'ai pas encore fait les sandwiches.

— Ah bon ?

— Ben je voulais avoir du pain frais donc je l'ai pris ce matin en chemin.

On était maintenant tous les deux dans le salon, face à face. Pendant quelques secondes, il y eut un silence, j'attendais qu'il me réponde ou dise quelque chose, mais il n'en a rien fait. Alors moi pendant ce temps, je ne pouvais m'en empêcher, je le détaillais encore plus : Le mattant de ses pieds épais à son doux ventre dodu... un chouya poilu d'ailleurs, et ça lui allait très bien.

Me rendant compte que je restais figé les yeux braqués sur lui, je me suis réveillé d'un coup :

— Heu... ben si tu veux, je peux aller dans la cuisine préparer tout ça pendant que tu t'habilles ?

— Oui, d'accord.

Et sans demander son reste, il a tourné des talons (et j'ai pu matter son gros dos au passage... ainsi que deviner ses fesses rebondies derrière le caleçon). J'ai quand même eu le réflexe de lui demander :

— Tu les veux à quoi tes sandwiches ?

Il s'est retourné, l'air un peu endormi :

— Heu... ben, ils sont gros ?

— Ça dépend. Tu les veux comment ?

— Gros !

— D'accord, mais tu sais, j'ai fait aussi une salade de riz au thon...

— Ben au moins un gros sandwich ?

— D'accord... tu le veux à quoi ? Jambon beurre ou rillettes ?

— Heu... un de chaque.

— Bon allez ok, ça roule.

— Je vais m'habiller alors ?

(non viens ici, et embrasse-moi)

— Oui, vas-y.

Pendant toute cette conversation, comme il était un peu éloigné de moi, je l'avais entièrement dans mon champ de vision... je ne l'ai pas lâché du regard une seconde. Quel régal. Quand il s'est retourné pour aller à sa chambre, j'ai pu continuer de profiter du spectacle de son corps à demi nu. Une fois qu'il a eu passé l'encadrement de la porte, j'ai pris un peu de temps pour recouvrer mes esprits, puis je me suis dirigé vers la cuisine.

Je me suis dandiné de gauche à droite pendant un moment pour arriver à m'extirper des sangles de mon sac à dos, puis je l'ai posé sur la table. Je l'ai ouvert et j'en ai sorti les baguettes que j'avais pliées en deux pour qu'elles

puissent tenir dedans. J'ai fouillé encore et dénichai le pot de rillettes ainsi que les tranches de jambon dans leur emballage plastique. J'ai posé le tout sur la table... Je faisais tout ça machinalement, sans même y réfléchir...

Il faut dire que j'en tremblai :

Les images de Christophe en caleçon tournaient en boucle dans ma tête, un cinéma excitant, mais angoissant : ça ne voulait pas s'arrêter. J'ai dû faire une petite pause pour essayer de me ressaisir un peu, de penser à autre chose. Mais même si j'ai fini par calmer quelque peu le tourbillon des images qui m'obsédait, ça n'a laissé que plus de place pour toute une batterie de questions sans réponses qui surgirent alors dans ma tête : Pouvait-il avoir fait exprès de se retrouver en caleçon devant moi ? Y avait-il un message caché dans tout cela ? Avait-il remarqué que je le matais comme un dingue (même si j'avais essayé de garder discret mes coups d'œil) ? Et puis s'il voulait me dire quelque chose, peut-être hésitait-il à me dire que... que quoi ? que je lui plaisais ?... Peut-être pas, ou peut-être bien...

Je trouvai dans leur frigo une plaquette de beurre, je dégottai un couteau dans un tiroir. J'avais tout et je pouvais commencer.

Pendant les cinq minutes que j'ai passées à faire les sandwiches, j'étais complètement ailleurs, à remuer, à chercher sous chaque souvenir des indices qui pouvaient m'indiquer si oui ou non j'avais mes chances... J'alternais sans discontinuer de la joie au doute profond. Le dernier sandwich terminé, je conclus finalement en me disant, une nouvelle fois, qu'avant de devenir dingue à force d'y penser, il était urgent que j'en aie le cœur net.

Ça tombait bien, j'allais avoir toute la journée pour lui tirer les vers du nez.

32. Sur un coin de sable

— Allez Christophe ! magne-toi un peu, il ne va vraiment pas tarder à partir.
Il suivait péniblement derrière moi, essoufflé et à la traîne.

— Pars pas sans moi ! finit-il par lâcher entre deux inspirations, d'une voix rendue tremblante par l'effort.

— Meuh non ! Soit on arrive tous les deux dans le train, soit on ne le prend pas, bien entendu.

Je l'ai attendu un moment puis j'ai continué d'avancer dès qu'il est arrivé à ma hauteur : pas de temps à perdre, ça allait être juste. Je me suis précipité vers l'escalier montant à la voie D, regardant au passage derrière moi pour m'assurer que Christophe allait bien me suivre. Puis j'ai monté quatre à quatre les marches afin d'aller vérifier de suite si le train n'était pas déjà parti : On avait de la chance, il était toujours là.

Je me suis retourné, Christophe n'était encore qu'au bas de l'escalier.

— Le train est encore là ! Grouille !

Il pressa une dernière fois le pas et fut bientôt sur le quai avec moi.

On a foncé alors tous les deux vers la porte du premier wagon qui se présentait devant nous. Encore un marchepied à passer, et nous étions à l'intérieur. Enfin ! J'étais vraiment soulagé d'y être arrivé à temps. J'étais aussi assez essoufflé, et Christophe bien d'avantage. Nous sommes restés tous les deux à reprendre notre souffle pendant un petit moment.

— C'tait chaud ! finit par me dire Christophe.

— Ouais... Désolé, je pensais que ça aurait fait plus court de chez toi jusqu'à la gare.

— Tant pis hein... Et puis, le train, il n'est pas encore parti.

— C'est vrai tu as rai...

C'est là que l'avertisseur un peu strident de fermeture des portes retentit.

— Ah !... ben voilà, je pense qu'il ne va pas traîner maintenant.

Quelques secondes plus tard, nous entendions le mécanisme des portes se bloquer d'un coup sec. Peu après, c'était le sifflet d'un agent sur le quai, puis doucement le train commença à se mouvoir.

— Ça y est, on est parti ! s'enthousiasma Christophe.

Ça m'avait fait du bien de courir, ça m'avait vidé un peu la tête... enfin du moins un instant : En effet, quelques minutes après, nous étions assis tous les deux dans le wagon : Objectivement j'optais pour une banquette face à face car ça allait être plus convivial, surtout que j'avais amené un jeu de cartes... Sauf que de me retrouver assis en face de Christophe n'était pas la meilleure idée à avoir pour que je pense à autre chose... Là, je l'avais tout le temps dans mon champ de vision, et c'était vraiment désespérant, car dans ma tête mon obsession repartit de plus belle.

Je regardais ses mains posées sur ses cuisses... Il avait des mains rondes, toutes potelées. Finalement elles m'excitaient beaucoup ses grosses mains de bébé, rendues encore plus désirables par le contraste qu'affichaient ces quelques poils sombres qui les parsemaient. Et puis... et puis je les imaginais

sur moi, sur mon corps, me caressant les épaules... voyageant le long de mon dos, me caress ...

— Dis, tu as bien le numéro de maman, hein ?

— Hein ?... heu... oui... oui je l'ai. Ton frère me l'a donné.

— De toute façon les trains, ça n'a pas beaucoup d'accident, hein ? Alors je vois pas pourquoi on les appellerait.

— Imagine si ce soir le train que tu prends est en retard...

— Ah oui... t'as raison.

La discussion se tarit un moment. Nous regardions le paysage défiler sur le côté.

— J'aime bien regarder le paysage par la fenêtre, et toi David ?

— Moi aussi, c'est joli, et puis ça occupe...

... Et puis en même temps je pouvais matter son reflet sur la vitre, ça en était à devenir fou, je ne pouvais plus penser à autre chose.

Alors, je vous parais peut-être complètement obsédé, mais il faut aussi me comprendre : Une heure avant, il était devant moi habillé que d'un caleçon, et la vue de son corps, comment dire... m'a transporté. Imaginez, par exemple, si vous êtes un homme (ou que vous aimez les femmes), et que vous alliez passer la journée avec une « simple » copine. Au matin vous arrivez chez elle et elle vous reçoit seins nus et en petite culotte... mais tout se passe comme si de rien était et elle va s'habiller... Je me trompe où vous aller crever de faim toute la journée ?

— C'est beau hein ?

— ...

— Dis, c'est beau !?

— Heu... Oui, très !

J'étais encore une fois complètement parti dans ma tête. Alors pour me concentrer sur autre chose, j'ai sorti le paquet de cartes de la poche de mon blouson et je l'ai mis sous le nez de Christophe.

— Ça te dirait une partie ?

Un grand sourire s'afficha alors sur ce visage déjà bonhomme.

— Oh des cartes ! Oh oui alors !

— Héhé, tu sais jouer à quoi ? La belotte ?

— La belotte ? ah non, ça je connais pas.

— Ah... tu connais quoi comme jeu alors ?

— Ben... la bataille, je connais.

Bon c'est vrai que j'avais espéré un jeu disons... plus... évolué, mais après tout, pourquoi pas.

— D'accord. Et puis si ça te dit, après je pourrais t'apprendre les règles de la belotte si tu veux ?

— Oui, pourquoi pas... Mais on fait une bataille avant !

Il était tout content à l'idée de faire une bataille : impossible à refuser !

Il y avait une petite tablette qu'on pouvait faire basculer entre nous deux, ainsi nous avions notre petite table pour pouvoir jouer. La bataille est un jeu de réflexes et de rapidité, et c'est clair que je n'étais pas trop dedans, j'avais tendance à regarder Christophe plus que mon jeu de cartes. Je perdais donc à

tout va, et il était très content (j'ai d'ailleurs dû lui dire de baisser d'un cran le volume car il avait toujours sa tendance à exprimer sa joie un peu fort... et dans un train, ça n'était pas génial). Pendant ce temps, moi je luttais vraiment pour avoir l'air d'être là alors que j'étais pris dans une tempête de fantasmes...

J'en ai eu marre, je suis allé aux chiottes.

Dans le vacarme qui régnait en bout de wagon, debout dans l'étroite cabine des toilettes, je passais ainsi cinq minutes frénétiques à me faire des films avec lui et moi en vedettes. La projection (si je puis dire) dura jusqu'à que ce je fasse mon affaire.

Ensuite je me suis lavé les mains et je suis revenu à ma place, tout détendu, le sourire aux lèvres.

Ça allait beaucoup mieux.

Premier jour des vacances de toussaint, un samedi ensoleillé à Pornic, accompagné de celui qui me faisait chavirer l'esprit... que demander de plus me direz-vous ? Eh ben qu'il éprouve le même sentiment pour moi... et ça tombait bien, car notre petite balade en solitaire allait me permettre d'en avoir le cœur net : J'avais la journée pour arriver à le savoir, et je n'allais pas laisser passer l'occasion.

Ça faisait une demi-heure qu'on était descendu du train et qu'on se promenait dans la ville, Christophe était tout excité, émerveillé par le décor, comme un vrai gosse. En le voyant ainsi, ça m'a rappelé mon enfance, quand j'emmerdais tout le temps mes parents pendant le mois de décembre pour aller faire un tour de voiture pour voir les illuminations de Noël : Ça m'émerveillait, elles me faisaient voyager ces guirlandes d'ampoules accrochées dans les rues. Mais maintenant quand je les vois, je trouve ça juste « sympa » : Quelque chose comme une capacité à s'émerveiller, à se laisser charmer, s'en est allé de moi... mais pas chez lui. Il avait gardé ses yeux d'enfant comme diraient les gens un peu mièvres, et je le trouvais encore plus beau pour ça (peut-être même en étais-je un peu jaloux).

— Alors tu apprécies cette petite sortie ?

— Oh oui, très !

— On pourrait maintenant aller voir les bateaux dans le port si ça te dit...

— Ah oui !... Et tu crois qu'il y aura des pontons ?

— Oui à coup sûr, si c'est un port.

— J'aime bien marcher dessus, ça tangué.

— Héhé... Sinon c'est dommage quand même qu'on ne soit pas en été...

— Oui, on aurait eu plus chaud et il aurait fait plus beau.

— Et puis ici il y a des plages, on aurait pu aller s'y promener un peu.

— Et aller se baigner !

— Oui, ou mater les filles aussi.

(Bon, j'y allais un peu lourdement, d'accord, mais je voudrais bien vous y voir vous)

— Oui...

Il me dit ça avec une petite voix, et ce fut tout, laissant s'installer un lourd silence entre nous. Sur le coup ça m'inquiéta un peu, et gêné je ne renchéris pas

plus sur le sujet... Mais pour l'instant seulement, car j'allais réattaquer : j'étais venu pour une réponse, et j'allais l'avoir.

Par contre je ne comprenais pas cette soudaine hésitation à parler. Était-ce de la timidité ? peut-être n'avait-il pas l'habitude de discuter de ça avec quelqu'un ?

Ou bien alors était-il gêné de parler des filles car il leur préférait les hommes et ne savait comment l'exprimer !

Dans ma tête, tout collait, tout coïncidait, je ne pouvais m'empêcher de me le dire, de me le hurler dans ma tête. Et quand nous avons visité le port, je ne pensais plus qu'à ça, je devais paraître de bien bonne humeur à ce moment-là, et ce n'était pas le décor ou la balade sur les pontons qui me mettait en joie. C'était juste qu'à cet instant-là, j'y croyais vraiment.

Pour moi ce n'était que sa timidité qui nous séparait, il fallait à tout prix que je brise la glace : Au moment du déjeuner, nous nous sommes posés sur une petite plage à côté d'un château que nous comptions aller voir juste après. Le ciel était d'un bleu laiteux, voilé par quelques minces nuages, il n'y avait quasiment pas de vent, et en cette journée de fin octobre, il faisait assez bon pour tomber les blousons. Devant nous les bateaux passaient tranquillement, Christophe mangeait de la salade de riz pendant que je mordais dans un des sandwiches... Allez, il fallait que je me lance :

— Et tu n'es jamais allé à la mer alors ?

Il mâcha pendant quelques secondes avant de répondre :

— Ben si !

— En été ?

— Oui.

— Alors, t'as déjà dû apprécier ce qu'on peut y voir sur les plages ?

— Hein ?

— Oui... enfin, regarder les filles quoi.

Il resta silencieux. J'ai attendu quelques secondes, un peu gêné quand même d'attaquer si directement, mais pourtant rien, pas de réponse : C'était clair, il y avait anguille sous roche... Tout espoir m'était permis !

J'insistai donc :

— Non ?

— Beuh...

— T'as déjà eu une copine, non ?

— Ben...

Il avait arrêté de manger, il semblait vraiment gêné, piégé dans ses pensées... Bon c'était clair qu'il hésitait à me dire la vérité, et la vérité je n'en doutais plus, c'est qu'il préférait les mecs, voilà tout ! Sûr de cette idée, je me lançai carrément :

— Peut-être un copain alors ?

Il a froncé les sourcils, faisant mine de ne pas comprendre :

— Un copain ?

Alors sans me démonter, l'air dégagé, je lui ai précisé la chose :

— Ben oui, tu préfères peut-être les garçons aux filles ?

Après un instant, il s'est mis alors à balbutier des trucs inintelligibles, puis son visage s'est assombri soudain et se plissa. Il commença à renifler... et finit enfin par articuler entre deux sanglots :

— C'est... c'est... pas gentil ce que tu dis là ! Pourquoi tu m'embêtes avec ça ? Moi... moi j'aime les filles... Mais... mais, j'en trouve pas ! Alors c'est pas gentil de dire que j'aime les garçons, tu... tu te moques de moi !

Ce que j'ai pensé à ce moment-là ? Ça donnait un truc du genre : Et merde !

33. Evolution de la douleur

Ça vous est sûrement déjà arrivé de vous faire (accidentellement) une petite entaille, non ? Par exemple vous lavez la vaisselle et la lame d'un couteau vient vous titiller l'index d'un peu trop près... Vous avez remarqué comment ça fait ? Au début, juste à l'instant de la coupure, ça ne saigne pas... Attendez un peu, et au bout de quelques secondes l'entaille rougit, puis progressivement une perle de sang se formera au bord de la coupure.

Pourquoi je vous parle de ça ?

Parce qu'avec la peine que j'ai éprouvée, ça a été un peu comme pour une entaille :

Sur le coup, je n'ai trop rien senti. Christophe assis à côté de moi, en larmes, c'est surtout cela qui m'a préoccupé sur le moment. En jetant un coup d'œil derrière moi, j'ai aussi pu voir que les gens aux alentours nous regardaient. Un peu paniqué, j'ai essayé de résonner Christophe :

— Hé Christophe, pleure pas ! je ne voulais pas te faire de la peine.

Et il ne faisait pas semblant : il reniflait par à-coups et de grosses larmes roulaient sur ses joues rebondies. Voir cet être si doux en proie aux pleurs me bouleversait sincèrement.

La gorge serrée, il a fini par me répondre :

— Mais j'aime les filles tu sais !

(Oh oui, ça je venais malheureusement de bien le comprendre !)

Mais je n'ai rien répondu, qu'est ce que je pouvais répondre à ça de toute façon ? Je me sentais surtout horriblement honteux de l'avoir mis dans un tel état.

Alors comme je ne disais rien, il a continué sur sa lancée :

— J'aime les filles... mais je ne veux pas d'une fille comme moi !

— Pas comme toi ?

— Oui, pas tri... tris... trisomique !

Et il éclata à nouveaux en sanglots. J'aurais voulu le prendre dans mes bras pour le consoler, mais je n'osais pas, je n'osais plus.

— Au centre... certaines des filles sont gentilles avec moi... mais elles sont comme moi, et en dehors du centre... aucune fille ne veut de moi !

Gêné, je ne savais pas quoi lui dire, mais finalement, j'ai fini par lui répondre :

— Je comprends... enfin je crois... En même temps, regarde : Moi je ne suis pas du centre, et je suis avec toi ! Alors tu vois ? Si tu as des amis en dehors du centre, pourquoi ne rencontrerais-tu pas aussi « une » amie un jour ?

Alors il redressa lentement la tête vers moi. Son regard était si doux, si beau. Puis il m'a fait un sourire, un gros sourire, jusqu'aux oreilles. Son visage était alors pour moi d'une beauté bouleversante, j'en avais presque les larmes aux yeux. Puis sans prévenir, il s'est jeté dans mes bras, m'étreignant soudainement, comme il l'avait déjà fait au bowling.

— J'suis content de t'avoir comme ami tu sais ! il m'a dit.

« Comme ami... Juste comme ami » me suis-je répété en écho dans ma tête.

Et mon histoire de coupure là-dedans ?

J'imagine que vous devez avoir compris l'analogie : Sur le coup, en découvrant que je n'avais aucune chance avec Christophe, ça allait encore, mais au fur et à mesure ça s'est dégradé dans ma tête.

En tout cas, la première journée je n'ai quasiment rien senti, il faut dire que j'étais trop tracassé : Même si dans l'après-midi Christophe avait l'air de nouveau heureux, j'avais quand même un peu peur qu'il aille répéter notre discussion à son frère... Ça aurait été très embêtant vu que Frank savait que j'étais homo, il aurait donc vite compris où j'avais voulu en venir ce midi-là. Sinon, dans la soirée, une fois de retour à Nantes, comme convenu, je l'ai mis dans le train qui partait pour Cholet, et histoire d'être plutôt trop prévenant que pas assez, j'ai appelé le numéro que m'avait donné Frank en cas de problème. Je suis tombé sur sa mère, je lui ai dit que la journée s'était très bien passée et qu'il venait de partir par le train, comme convenu. Elle était contente que je l'aie appelée et me remercia bien trois ou quatre fois avant de finir par raccrocher enfin.

Le lendemain, c'était le dimanche, normalement jour du hamburger à la chaîne pour moi, mais pas cette fois-ci : J'avais pris des congés pour les vacances de la toussaint afin d'aller voir ma famille. Je me retrouvais donc le dimanche matin dans le train qui me ramenait en Bretagne. Et pendant tout le trajet, j'ai pu gamberger à tout va, ressassant le tout, me répétant en boucle que Christophe était et serait toujours « juste » mon ami, et qu'il n'y avait plus lieu d'espérer davantage.

Je me sentais donc... très... contrarié, à ce moment-là. Mais je me disais que j'allais bien finir par m'y faire, j'avais confiance là-dessus.

Sauf que je me berçais d'illusion : ça n'allait faire qu'empirer.

Il m'a finalement fallu un peu plus d'un an loin de chez mes parents pour finir par trouver que c'était une bonne chose d'être parti loin de chez eux : Autant la première année je me sentais seul, perdu à Nantes, et j'étais donc vraiment heureux de retourner les voir, autant un an plus tard, les choses avaient foncièrement changé : Pendant ces vacances de la toussaint dans ma famille, j'ai eu tout le temps cette impression tenace d'être loin de chez moi, alors que jusqu'à présent c'était la maison de mes parents, là où j'avais grandi, que je considérais comme chez moi. Et puis aussi mon chemin de croix familial m'amenait à rendre visite à oncles, tantes et grands-parents, et quand ils me racontaient leur vie, plus rien de ce qu'ils pouvaient me dire sur les gens du coin ne m'intéressait vraiment. Pourtant avant je prenais plutôt plaisir à les écouter, mais depuis que j'étais parti, mon univers était ailleurs et le leur me semblait maintenant tellement loin du mien... Quant à moi je me contentais de leur raconter des généralités sur la vie que je menais là-bas... impossible de toute façon de leur parler de ma « vraie » vie, ma vie sentimentale, à moins que j'ai envie d'être accueilli au fusil de chasse.

Et pendant la semaine que je passai là-bas, la douleur fit son nid, lentement, sournoisement, tranquillement. Pourtant j'essayais de me convaincre que tout allait bien : Après tout, Christophe me l'avait dit de manière très poignante que j'étais « son » ami, et j'en étais sûr, je bénéficiais de son amitié la plus sincère... Mais il faisait toujours partie de mes fantasmes, et j'avais beau essayer de lui en

retirer le premier rôle, il le gardait avec acharnement. Alors à chaque petit plaisir que je m'offrais en solitaire, l'excitation des images se mêlait à l'amertume de la réalité : Ça ne resterait à jamais qu'un fantasme.

Après une semaine dans ce microcosme familial étouffant, ça a donc été le retour à Nantes, libérateur. Mais à peine arrivé qu'il fallait déjà reprendre le chemin de l'IUT après ces (trop) courtes vacances de la toussaint. Et même si je n'avais pas une folle envie de reprendre les cours, c'était surtout le fait de revoir Frank qui me taraudait l'esprit. Mais je n'ai pas eu longtemps à attendre : Dès le lundi matin, première heure, il est venu me saluer dès qu'il m'a vu.

C'est-à-dire que je craignais beaucoup que Christophe ait pu parler des questions bizarres que je lui avais posées sur la plage. Après tout, il suffisait qu'il ait dit avoir pleuré à un moment, puis que son frère lui demande pourquoi, et hop ! j'étais dans la merde.

Mais au contraire, Frank m'a dit que son frère était tout content après sa journée à Pornic. Puis il rajouta qu'on se verrait sûrement ce soir tous les trois, si j'avais envie.

J'acceptais... en faisant mine d'être réjoui, car c'est comme ça que j'aurais dû réagir normalement, mais intérieurement j'étais loin du sourire que j'affichais : Je redoutais vraiment de voir Christophe. Pas simple quand quelque chose vous fait souffrir d'aller boire des coups avec.

Et le revoir ne fit en effet que d'alimenter ma douleur : le voir assis en face de moi, avec toujours cette candeur si attachante qui émanait de lui. Le voir me sourire, me parler, me regarder. Devoir lui répondre, lui sourire, paraître heureux... alors que j'avais un gouffre de tristesse et de frustration qui se creusait en moi. Je ne savais pas comment réagir, la seule chose dont j'étais sûr, c'était qu'il ne fallait pas que je montre quoique ce soit de ce que j'éprouvais vraiment : Afficher ma tristesse, ça aurait levé des questions dont je n'aurais pu donner les réponses sans me dévoiler... Non, il fallait que je fasse comme si de rien était.

Le problème, c'est que je l'ai tellement bien fait que personne ne s'est rendu compte de rien. Je l'ai bien compris quand Frank m'a demandé un soir, ce devait être une semaine après la rentrée :

— Dis, tu sais Christophe il t'apprécie vraiment... Il me demandait s'il pouvait rester encore un samedi pour que vous vous voyez en journée. Toi t'en pense quoi ?

J'en pensais quoi ? J'avais envie de hurler que je ne voulais pas le revoir ! Mais il fallait que je continue de jouer mon rôle, toujours paraître comme avant la journée à Pornic. Après tout, je jouais déjà les faux-semblants sur ma sexualité avec tout le monde, alors j'avais une certaine habitude de la chose.

J'acceptai donc avec... plaisir, et le samedi suivant j'allai en fin de matinée voir Christophe. Je ne savais plus trop si je devais avoir envie ou plutôt craindre de le retrouver à la sortie de sa douche en arrivant. Mais de toute façon, ça n'a pas été le cas puis-ce qu'il m'attendait depuis déjà une bonne demi-heure quand je suis arrivé, il s'impatientait d'ailleurs de ne pas me voir. Ce jour-là, nous

sommes restés à Nantes, allant nous promener un peu partout au centre-ville, faisant du lèche-vitrine, nous arrêtant dans un bar pour boire un coup, puis enchaînant quelques parties de billard : Il y avait déjà joué un peu avec son frère, mais il avait encore du mal avec les règles, il m'a donc fallu lui les réexpliquer un peu. Mais ça ne me dérangeait pas plus que ça : Les gens dans son cas ont souvent du mal à intégrer les choses, il faut donc leur répéter souvent avant qu'ils n'enregistrent, mais une fois qu'ils ont appris, ça leur reste bien en tête. Du coup, avec quelqu'un comme Christophe, on prend vite l'habitude de réexpliquer... mais, une fois qu'il sait, il sait ! Et sur les dernières parties de billard, il commençait à me mettre en difficulté le bougre !

Bref, la journée s'est très bien passée, et même si au début j'avais dû me forcer à paraître souriant pour cacher mon mal-être, au soir j'étais triste de le voir prendre le train pour rentrer chez ses parents.

Et je serais aussi tenté de dire que, malheureusement pour moi, cette journée s'est bien passée : Car en amour, qu'est ce qu'il y a de pire que les regrets ? Non ? Quand on se sépare, si c'est sans regret, c'est plus facile à digérer que quand on arrête pas de ressasser dans sa tête des « ça aurait pu », et des « si seulement ». Alors de voir comment cette journée s'était bien passée, de voir comment lui et moi nous nous entendions bien, je ne pouvais m'empêcher de rêver à ce que ça aurait pu être. L'amitié qu'il me donnait n'était pas assez pour moi, elle avait un goût vraiment amer, un goût d'inachevé. Il y avait ce manque : Jamais je ne pourrais caresser son corps, jamais on ne s'enlacerait, jamais on aurait une vie à deux. Et seul, allongé sur mon canapé, en ressassant tout ça, j'en avais mal au bide et mes yeux avaient tendance à prendre l'eau.

Et les jours qui suivirent, tout alla de mal en pis dans ma tête.

Je crois qu'on appelle ça la dépression, non ? Quand ça devient de plus en plus dur de se lever le matin, quand vous n'avez plus goût à rien, que vous commencez à avoir un mal de chien à suivre les cours, quand vous n'avez pas plus faim que ça, quand tout vous paraît fade et sans intérêt, quand la journée vous semble un poids, et que vous n'avez qu'une envie en arrivant chez vous : boire un bon coup et aller dormir sans attendre pour oublier et échapper à tout ça.

Tout me paraissait si triste, tout m'étouffait, je m'embourbais dans ma douleur, et ça commençait à se voir. Christophe et Frank m'ont même plusieurs fois fait remarquer que je n'avais pas l'air bien, je leur ai répondu que j'avais dû chopper un mauvais truc...

Les jours passaient, parfois en pleine nuit je me levais et j'allais errer dans les rues de Nantes, les mains dans les poches, la tête dans les épaules, et le cœur par terre.

C'est ainsi qu'une fois, en passant devant un petit cinéma de quartier, je m'arrêtai net devant une affiche de film. Ça m'avait sauté aux yeux : L'acteur sur l'affiche avait un peu les mêmes traits que Christophe, j'ai compris de suite qu'ils avaient en commun la même différence... Le film s'appelait « le huitième jour ». J'ai regardé les horaires sur l'entrée du petit cinéma : Le film était sorti en salle

depuis quelques mois déjà, mais eux le passaient encore une fois par semaine, le samedi après midi, je n'allais pas manquer ça.

Et ça n'a pas été une idée de génie : le film, même s'il était un peu mièvre, restait quand même poignant et je suis ressorti de la salle presque en larmes. Toute la douceur, toute la candeur, toute la beauté qui m'avait fait aimer Christophe se retrouvait là, projetée sur l'écran de cinéma.

Les gens étaient tous des handicapés par rapport à mon Christophe, des handicapés de la sensibilité, des handicapés de la gentillesse : Il n'y avait qu'à regarder les sourires inversés qu'ils affichaient. Après il y en a beaucoup qui sont quand même polis, qui vous disent bonjour le matin ou vous tiennent la porte quand vous arrivez derrière... Mais politesse et gentillesse sont deux choses différentes.

Et mon surdoué de la gentillesse, je l'aimais, et j'en souffrais ... terriblement.

Une heure d'errance après être sorti du cinéma, je me suis décidé à rentrer chez moi. Une fois arrivé, je me suis assis sur mon canapé et je suis resté là sans bouger, le regard dans le vide, apathique, cloîtré, sans issue face à toutes ces pensées qui ne voulaient pas arrêter de me torturer, ça tournait au supplice.

Je ne pouvais pas m'empêcher de penser à son corps, à son sourire qui me renversait à chaque fois... Je voyais son visage en boucle dans ma tête, et ça me faisait mal au bide, j'en avais mal de me retrouver seul, et mal de le savoir ailleurs, loin de moi. L'idée d'être juste ami avec lui ne passait définitivement pas. J'avais tellement envie de l'aimer, de l'avoir tout contre moi, de l'avoir pour moi, de l'avoir dans mes bras, de l'enlacer, de sentir son corps contre le mien...

À cette pensée j'ai eu des difficultés à retenir mes sanglots. J'avais besoin de lâcher du lest. Alors je me suis levé péniblement du canapé pour aller chercher ma bouteille de whisky, ça allait aller mieux avec un bon verre.

Et un petit fond...

Et deux petits fonds...

Dix « petits fonds » et deux heures plus tard je n'allais franchement pas mieux, c'était même carrément l'inverse. J'étais en larmes, étendu sur le canapé, plié en deux, une barre de douleur m'enserrant le ventre. Je tressautais, je sanglotais, son visage venait et revenait s'afficher en grand dans ma tête, alors je repensais à nos journées passées ensemble, quand je croyais encore avoir ma chance, et la douleur redoublait.

La moitié de la bouteille était finalement partie... et moi avec. Je titubais en me levant pour aller pisser... Le tournis était d'ailleurs bien le seul truc agréable de ma soirée « torture amoureuse ». J'avais envie d'aller sous sa fenêtre, et de gueuler que je l'aimais, l'alcool me donnait des ailes, je me sentais pris d'une fougue folle par moments, mais je me retenais quand même, bien que difficilement, d'y aller.

Mes idées étaient sûrement de moins en moins claires, mais pourtant j'étais de plus en plus convaincu et sûr d'elles : C'est la magie de l'alcool qui donne aux gens des supers idées qu'ils vont trouver pourries le lendemain une fois dessaoulé. Et la graine d'une idée bien pire que toutes les autres a germé dans ma tête ce soir-là.

Le problème, c'est que le lendemain, je ne l'ai pas trouvée si pourrie que ça.

34. Faux semblants

- Heu... ben... Je ne vais pas très bien.
- Je vois ça, en effet... Qu'est ce que vous avez ?
- Je ne dors plus... j'en peux plus... ça devient insupportable : Ce week-end j'ai pourtant essayé de dormir, sans arrêter même, mais rien. À part me tourner et me retourner dans mon lit, ça n'a rien donné d'autre...
- Et... est-ce que vos problèmes de sommeil sont récents ?
- Oui, enfin non... C'est-à-dire que... ça empire. Plus ça va, moins je dors... Enfin là, vous voyez hein... j'dors plus !
- Oui, mais... vous devez bien avoir une raison ? un point de départ à vos problèmes de sommeil ?
- Ben... depuis la rentrée...
- Oui...
- Depuis la rentrée, c'est de pire en pire.
- La rentrée... scolaire ?
- Oui.
- Vous êtes dans quelle école.
- Prépa.
- Commerce ? Ingénieur ?
- Mat sup'.
- Hmm hmm... ça ne doit pas être évident.
- Pas évident du tout... Je... heu... J'y arrive pas... J'ai beau bûcher comme un malade, je coule ! j'arrive à rien !
- Je comprends... Et c'est ça qui vous empêche de dormir d'après vous ?
- Oui... j'y pense tout le temps... même quand j'essaie de dormir, je pense au lendemain... aux cours... aux contrôles... aux notes à venir...
- Je v...
- Et j'en peux plus !... là ça fait trois jours que je ne dors pas... Alors ce matin je me suis dit que ne pouvais pas y aller dans cet état-là ! Mais du coup, j'ai manqué les cours... Je... je... je ne sais plus quoi faire... Il... il faut que je dorme !
- Vous n'avez pas dormi depuis quand alors... trois jours vous dites ? Ça fait quand ça ? Depuis vendredi matin ?
- Oui.
- Ah oui quand même... et vous essayez pourtant ?
- Oui, je n'arrête pas d'essayer, mais je n'arrête pas de penser à l'école et...
- Oui... je comprends... Hmm... juste pour être sûr : Vous êtes venu ici... par rapport à vos problèmes d'insomnie ?
- Oui.
- Et vous voudriez que je vous donne quelque chose pour dormir, c'est bien ça ?
- Oui, par ce que là j'en peux plus, si je n'arrive même plus à suivre les cours alors je v...
- D'accord, je comprends. Bon... je vais vous donner quelque chose, ne vous en faites pas, mais avant j'aimerais vous ausculter un peu quand même.

- Heu... bien sûr.
(et quelques minutes plus tard :)
- Bon... 11-7... c'est plutôt bas.
- C'est le manque de sommeil qui fait ça ?
- Oui peut-être... sinon le reste va bien... Mais je préférerais quand même demander une analyse de sang, on ne sait jamais.
- Ah bon ?
- Eh bien... je comprends que vous soyez stressé, mais vous êtes aussi en surpoids, et le surpoids peut avoir bien des conséquences...
- Ah... mais, j'ai plutôt l'impression que c'est l'école qui...
- C'est sûr que ça vous travaille. Je comprends bien, quand j'étais en étude de médecine, ça n'était pas marrant non plus.
- Ah ben oui, ça ne devait pas être évident...
- Oui, vraiment. Enfin, je vous rassure, je vais vous donner de quoi dormir. Vu votre état, vous en avez besoin... Mais je voudrai qu'on se revoie.
- Ah.
- Oui, dans une semaine ou deux, comme ça vous reviendrez avec vos résultats d'analyse.
- Heu... d'accord.
- Bon, vous m'avez dit ? Trois jours sans dormir ?
- Oui c'est bien ça.
- Est-ce que vous êtes sûr de ne pas avoir dormi du tout ?
- Ben... peut-être que parfois je me suis assoupi, mais si c'était le cas, je me réveillais tout de suite.
- Et vous avez essayé, je ne sais pas... de penser à autre chose ?
- J'y arrive un peu, parfois... mais ça ne dure pas longtemps...
- Oui, j' imagine que si vous auriez pu dormir depuis trois jours, vous l'auriez fait. Et vu votre tête, je ne doute pas que vous n'ayez pas dormi.
- Hmm...
- Alors... Ce que je vais vous donner est assez fort, d'accord ? Ce sont des comprimés sécables, donc pour commencer n'en prenez qu'un demi, et si malgré tout vous n'arrivez pas à dormir, prenez l'autre moitié, d'accord ?
- D'accord.
- Mais n'en prenez pas plus, hein ? Parce que si avec un comprimé entier de ce que je vous donne vous n'arrivez pas à dormir, alors vous me rappelez, parce que dans ce cas-là c'est qu'il y a quelque chose d'autre qui coince.
- Ok.
- Et on se revoit dans une semaine ou deux, d'accord ?
- Oui.
- Vous n'oublierez pas d'apporter vos résultats d'analyse ?
- J'oublierai pas.
- Tenez, voici l'ordonnance pour les somnifères, et voici l'ordonnance pour la prise de sang... Vous pouvez aller dans n'importe quel laboratoire d'analyse médicale, et ils vous feront ça sans rendez-vous.
- D'accord.
- Voilà... autre chose ?

- Heu, non...
- Alors ça fera cent francs.
- Je peux payer en billets ?
- Oui, bien sûr.
- Voilà.
- Merci... Eh bien monsieur Guilloux... je vais vous souhaiter une bonne nuit alors... Vous allez dormir là ?
- Oui, je pense... je vais passer à la pharmacie et je vais essayer.
- Là je pense sincèrement que ça devrait marcher... mais n'en prenez qu'un demi en premier, hein ?
- Oui, et le reste si je n'arrive toujours pas à dormir.
- C'est bien ça.
- Merci.
- Allez, et dormez bien.
- Merci beaucoup.
- Et à dans une ou deux semaines alors.
- Oui, pas de problème... au revoir docteur.
- Au revoir.

Victoire ! Après plusieurs essais infructueux, je suis enfin sorti avec l'ordonnance tant désirée, parce que c'était quand même le troisième médecin que je voyais, et je commençais à ne plus y croire : À chaque fois ils me prescrivaient des anxiolytiques, toujours des anxiolytiques, et jamais de somnifères... Mais à chaque échec, ma technique s'améliorait, et ça avait finalement fini par payer. Surtout que la préparation de tout ça avait été difficile puisque je n'avais vraiment pas dormi pendant trois jours ! On était lundi et je n'avais pas fermé l'œil depuis le vendredi matin, je n'en pouvais plus, mais il fallait bien ça pour faire « vrai » face au toubib. J'ai aussi bien pris soin de leur mentir sur mon nom, l'école où j'étais et mon adresse... Pas compliqué d'ailleurs, vu que personne ne vous demande votre carte d'identité, et si vous payez en liquide pas de danger qu'ils voient votre nom sur les billets. Pour aller à la pharmacie, pas de problème non plus : L'ordonnance n'était pas à mon vrai nom, et tant que je ne payais pas par chèque ou carte bleue, pas de soucis...

Et après ? J'allais dormir ! J'avais cours à l'IUT, mais là je n'étais carrément pas d'attaque pour y aller, ou j'allais m'endormir aussitôt assis à écouter le prof parler... Tant pis, j'allais sécher une journée de cours, après tout on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs...

Mais au fait vous vous demandez peut-être pourquoi je voulais des somnifères ?

Alors un petit indice : Ce n'était pas pour moi.

35. Pause culinaire

— Surprise !
— Oh David !
— Salut ! Je me suis dit, après tout... pourquoi pas passer la soirée ensemble, non ?

Il m'a regardé d'un air un peu béat pendant quelques instants.

— Oui, c'est vrai ça dit, t'as raison !... Mais... comment t'es rentré ?

— Dans l'immeuble ? Bah, quand je suis arrivé, quelqu'un entrain aussi, donc j'en ai profité.

— Ah oui, c'est vrai...

— Et puis sinon... j'ai rapporté quelque chose !

— Ah bon c'est quoi ?

— Un truc que tu devrais aimer.

— Ah bon ?

— Oui... aimer manger.

— Heu... chocolat ?

— Non, essaie encore... petit indice, il y a des steaks hachés dedans.

— Ah ben... heu... des hamburger !

— Gagné !

— T'as apporté des hamburgers ?

— Oui, enfin de quoi en faire, j'ai tout ce qu'il faut dans mon sac à dos. Alors ça te dit ?

— Oui ! Mais, tu sais, il ne faut pas que je mange trop, Frank il me le dit souvent.

— Je sais, ton frère m'en a parlé, mais bon pour un soir, hein ?... allez... et puis on est pas obligé de se goinfrer non plus.

— T'as raison... Allez heu... rentre.

Et je suis entré, affichant toujours un sourire enjoué.

Mais en réalité j'étais bien moins tranquille qu'il n'y paraissait. Surtout maintenant que j'étais en face de lui, je ne pouvais m'empêcher de douter, de me dire que je ne devrais peut-être pas...

— Tu aimes le fromage ?

— Oh oui !

— Bon ben tant mieux, j'ai apporté ce qu'il faut.

J'ai déballé sur la table de la cuisine les morceaux de fromage que j'avais acheté en chemin : Brie, Gruyère, chèvre...

— J'ai aussi apporté les steaks hachés, le ketchup, et les pains... là... voilà.

Et j'ai tout mis sur la table : La bouteille de ketchup, mon sac isotherme avec la boîte de steaks hachés surgelés dedans, et les deux sacs en papiers contenant les pains : Un sac que j'avais prévu pour moi, et un pour lui.

D'ailleurs c'était affreux, pendant que je déballais mes affaires sur la table, je pouvais voir qu'il était tout content, il me souriait, de ce sourire qui me faisait fondre. Sa candeur me faisait vaciller, j'hésitais encore à faire ce que j'allais faire... alors je me suis vite mis à cuisiner afin d'arrêter d'y penser. De toute

façon, je n'allais pas reculer maintenant. Et il fallait être réaliste, mes fantasmes sur lui étaient constants et tonitruants dans ma tête, il fallait que j'assouvisse tout ça, sinon à force j'allais péter les plombs... et puis après tout, lui il ne se souviendrait de rien.

— Alors sinon, t'as toujours hâte d'aller à la Baule demain ?

(le lendemain, samedi, nous allions lui et moi passer la journée à la Baule)

— Oui, beaucoup !

Je devais hausser la voix pour me faire entendre au-dessus du bruit de la poêle à frire.

— Tu y es déjà allé ?

— Non.

— Ben moi non plus, comme ça on découvrira ensemble !

— Oui.

— A priori, il y a beaucoup de plages là-bas.

— J'aime bien les plages !

— Oui, je sais... mais n'oublie quand même pas qu'on est en décembre.

— Mais j'aime regarder la mer !

— Ah, ben là tu pourras... Au fait, tes steaks, tu les veux comment ?

Christophe s'approcha alors vers moi pour regarder dans la poêle, l'air concentré. Finalement il m'a répondu :

— Ben j'sais pas trop...

— D'habitude tu les prends comment ?

— Pas trop saignants, mais pas trop cuits.

— Ok... ah au fait, profite-en pour te préparer tes pains comme tu veux.

Tiens, voilà de quoi faire.

Et je lui tendis le sac contenant les fameux pains...

Mais au fait, ces pains, d'où venaient-ils ? Eh bien, c'est simple : Vous vous souvenez de ma recette du pain à hamburger que je vous ai déjà donnée ? À l'époque je n'avais pas de machine à pain, mais depuis, j'en avais achetée une. Alors les pains à burger, j'ai pu les faire moi-même. Et pour ceux que je venais de donner à Christophe, j'avais ajouté un ingrédient : Quatre comprimés de somnifères que j'avais au préalable écrasés en tapant dessus avec le fond d'un verre, puis que j'ai laissé fondre dans le mélange de lait et d'eau que j'ai ensuite utilisé pour faire ses pains. De cette façon les somnifères se retrouvaient complètement incorporés, et j'espérais ainsi qu'il ne se rendrait compte de rien.

— J'ai mis plein de fromage, j'aime bien ça !

Il m'a dit ça avant de mordre goulûment dans un des burgers qu'il venait de se préparer. Puis la bouche encore pleine, il reprit :

— Hmm ! Ché bon !

Moi, je le regardais en souriant, en me demandant si quatre somnifères, ça n'allait peut-être pas faire un peu beaucoup... en même temps je m'étais dit que de les faire cuire dans le pain leur ferait peut-être perdre en efficacité, alors j'avais préféré avoir la main lourde.

Je mordais à mon tour dans mon burger, c'est vrai que c'était bon, j'avais bien réussi mes pains en plus.

— Dis, qu'est ce que t'as envie de faire après ?

Il a paru un peu surpris par ma question. Peut-être ne pensait-il pas que j'allais rester ?... et c'était justement pour cela que je le lui demandais, car tout ça n'allait servir à rien si je partais juste après.

— Heu... ben chais pas trop...

— Ça te dirait un film ?

À mon avis, il a dû comprendre que je voulais l'emmener au cinéma, car il m'a paru vraiment content tout d'un coup.

— Un film ? Oh oui !

Et il a mordu une bonne bouchée dans le burger qu'il tenait.

— T'aimes bien Indiana Jones ?

Heu... ah oui j'aime !

— Ben écoute si ça te dit il y en a un qui passe ce soir à la télé. On pourrait se le regarder ensemble ?

Alors, il a semblé de suite un peu moins enjoué, sûrement déçu que ce ne soit pas au cinéma, mais il a quand même acquiescé :

— Heu... oui, pourquoi pas.

J'avais donc bien fait de me creuser la tête avant de venir pour trouver un moyen de rester chez lui après avoir mangé. Très vite l'idée de lui proposer de regarder un film à la télé s'était imposée : C'était parfait, car affalé dans le canapé, il n'allait pas voir la fatigue arriver.

Il était presque vingt et une heure quand le film a commencé. Christophe était assis à côté de moi sur le canapé, et j'essayais de temps en temps de l'observer du coin de l'œil : Il était tout absorbé par le film. C'est vrai qu'il adorait en regarder, il me disait souvent que ça le faisait voyager, qu'il oubliait tout pendant ce temps-là... Et en le voyant tout gentiment assis à côté de moi, absorbé innocemment devant les images, j'avais du mal à me sentir bien sachant ce que je comptais faire.

Vers vingt et une heure quinze j'ai pu voir chez lui les premiers signes évidents de fatigue : Il s'est alors penché de côté pour s'affaler sur un bras du canapé. « Ça marche » je me suis dit dans ma tête, il n'y avait plus qu'à attendre...

Je ne me contentais d'ailleurs plus de le regarder du coin de l'œil, maintenant je tournais de temps à autre la tête vers lui, de toute façon, il s'emblait avoir déjà bien commencé à partir : Ses yeux étaient le plus souvent quasi fermés, il dodelinait de plus en plus de la tête... J'avais prévu de l'amener à sa chambre une fois qu'il serait bien assommé. Je me demandais d'ailleurs si je ne devais pas le faire de suite... J'hésitais... j'hésitais encore... et puis finalement, sa tête, d'un coup bascula sur le côté et son bras glissa dans le vide... Là je me suis dit que je pouvais l'emmener.

Certes j'étais carrément nerveux... mais je bandais déjà un peu.

— Christophe... hé ! pssst ! Christophe !

Je lui parlais tout doucement, cherchant tout juste à le réveiller un peu. J'ai vu qu'il luttait pour ouvrir les yeux, il a fini par les entrebâiller.

— Hein ?

— Christophe, je crois bien que tu t'es endormi.

— ... heu... ah bon...

— Oui, dis donc, t'as l'air fatigué.

— Heu... oui... un... un peu.

— Faudrait peut-être que tu ailles te coucher, non ?

— Heu...

— Moi, je vais y aller dans ce cas... il n'y a pas de soucis.

— Ah, d'a... d'accord.

— Allez viens.

Et je lui ai tendu la main, il la saisit avec une langueur qui trahissait tout son épuisement. Lentement, je l'ai hissé debout, mais il s'est alors mis à chanceler dangereusement. De suite je me suis placé sous son épaule pour le soutenir.

— Ben dis donc, t'as l'air bien fatigué.

— Hein... heu... oui...

Sa voix traînait de plus en plus, il devait lutter pour ne pas dormir. Je suis entré dans sa chambre en le soutenant toujours. J'ai allumé la lumière, et doucement je l'ai fait pivoter dos au lit pour l'asseoir délicatement dessus.

— Ça va Christophe ?

— Hmm...

— Tu veux que je t'aide à te déshabiller ?

— Hmm... ben non... je... j'vais le faire.

(tant pis pour moi, au moins j'avais essayé)

— Heu... d'accord.

— Par contre... tu peux... me... donner mon... pyjama ? Il est dans... l'armoire... là.

J'ai ouvert le placard qu'il m'avait montré du doigt. Dedans se trouvait bien un pyjama : pantalon et chemise en tissu, à grosses rayures, en variantes de bleus. Il devait être très mignon là-dedans. Je le lui ai tendu, il m'a remercié, mais il commençait vraiment à avoir du mal à parler distinctement et je n'ai reconnu qu'à peine ses mots. Je lui ai ensuite souhaité une bonne nuit et je lui ai dit que j'allais prendre mes affaires dans la cuisine, puis partir pour le laisser dormir.

— À... d'main... David.

J'ai quitté la pièce et refermai doucement la porte de sa chambre derrière moi. Il n'y avait plus qu'à laisser les somnifères agir.

J'ai éteint la lampe du salon pour ne pas qu'il voie de lumière filtrer par-dessous la porte, et je me suis allongé sur le canapé. J'ai mis la télé en sourdine, et je me suis fait une petite séance de zapping. Une heure plus tard, j'étais toujours là, affalé à regarder la télé : Dès la première demi-heure, j'ai bien eu quelques velléités d'aller voir, mais j'ai préféré attendre, c'était plus prudent, il valait mieux trop que trop peu... et puis après tout j'étais bien installé.

Enfin, quoi qu'il en soit, arrivé autour des vingt-deux heures trente, je me suis finalement décidé à aller voir.

La télé gazouillait agréablement dans le salon quand je l'ai éteinte. Le silence qui y succéda me dérouta quelque peu, et sans la lumière de l'écran, je me retrouvais dans le noir... changement d'ambiance. Ainsi sourd et aveugle, toujours allongé sur mon canapé, j'ai eu envie un instant de la rallumer, mais je n'en ai rien fait. Alors dans le noir, je me suis courbé en avant pour toucher la table basse, et j'ai commencé mon périple, à tâtons, vers la chambre de Christophe.

La porte de sa chambre se trouvait derrière moi, c'est donc au moment où j'ai contourné le bras du canapé que j'ai pu me rendre compte avec horreur qu'il y avait de la lumière qui filtrait par-dessous sa porte. Surpris, j'ai bien failli déguerpir, mais j'ai réfléchi un peu avant : Après tout, je lui avais laissé la lumière allumée en le quittant, peut-être ne l'avait-il tout simplement pas éteinte pour une raison ou pour une autre. Par exemple, par peur du noir ? Peut-être avait-il l'habitude de s'endormir avec la lumière allumée ?

J'ai donc repris ma marche à tâtons jusqu'à sa porte, puis tout doucement, j'ai collé mon oreille tout contre... et j'ai attendu : mais rien, pas un bruit. Je suis resté ainsi quelque temps l'oreille collée contre la porte, aussi fébrile qu'effrayé par ce que j'allais sûrement faire, car il n'y avait finalement plus qu'une grosse planche en bois qui me séparait de lui, de ce corps tant fantasmé. Alors cédant finalement à l'excitation, j'ai délicatement posé la main sur la poignée et je l'ai abaissé, lentement.

Tout doucement, j'ai poussé la porte, sans un bruit, retenant ma respiration pour mieux entendre, aux aguets, prêt à réagir au moindre imprévu. Je sentais battre mon cœur dans ma poitrine, j'étais tendu, mais cette tension a fait place à une vague de soulagement toute aussi intense quand j'ai découvert Christophe allongé sur le lit... endormi.

Pas difficile de me rendre compte qu'il dormait : Il était plus affalé qu'allongé, en travers sur son lit, le visage pointant vers le plafond, un bras pendant d'un côté tandis qu'une jambe pendait de l'autre, et détail intéressant pour moi : il était torse nu. D'ailleurs son pantalon était dégrafé, mais à peine descendu. Je m'approchai du lit pour mieux voir : Son pyjama était toujours là, plié et posé sur un coin du lit. Il avait donc été happé par le sommeil tout juste après que j'ai quitté sa chambre, il n'avait même pas eu le temps de se mettre en pyjama qu'il s'était endormi. Je suis resté un instant à le regarder, à le contempler. J'ai fait ensuite le tour du lit et plaçai mon oreille au-dessus de sa bouche : j'avais peur d'avoir trop forcé sur la dose de somnifères, mais non, c'était bon, j'entendais sa respiration. Je me suis donc redressé pour mieux appréhender ce corps, maintenant offert, devant moi.

Alors, si c'est ce qui vous inquiète, je ne lui ai pas fait de mal, ça n'était pas du tout mon but et ne l'a jamais été. D'ailleurs au tout début, je n'osais même pas le toucher, je tremblais comme une feuille, j'étais très tendu, pris entre l'excitation et la peur. Finalement j'ai fini par rapprocher mon visage tout près de son corps, et les yeux voyageant à quelques centimètres au-dessus de lui, j'ai passé en revue la moindre parcelle de sa peau non recouverte de tissu. J'ai ainsi dû, pendant une bonne dizaine de minutes, parcourir et re-parcourir son visage, ses

bras, son torse, son ventre. Je m'enivrais des images, sans oser le toucher, j'humais chaque odeur, j'étais aux anges, je planais... À la fin j'ai eu l'étrange envie, mais irrépressible, de le lécher. J'avais peur qu'il se réveille, mais poussé par l'excitation, j'ai fini par lui lécher le bout des doigts de sa main qui pendait sur le côté du lit. Sucrer ensuite son pouce m'a fait éprouver un plaisir aussi saisissant que surprenant. Cela va sans dire que je ne bandais pas qu'à moitié, et à l'étroit dans mon jean, mon sexe poussait pour sortir, j'ai donc fini par le libérer. Ça me gênait un peu, craignant que Christophe ne se réveille, mais quel danger y avait-il au fond ? avec la dose de somnifères que je lui avais donnée, même dans le cas fort peu probable où il se réveillerait, il aurait été complètement dans le coltard : j'aurais eu dix fois le temps de cacher toute preuve avant qu'il ne se rende compte de quoi que ce soit.

Je suis resté ainsi un moment, les yeux mi-clos, ma queue raidie dans ma main, et son pouce dans ma bouche. Alors après j'en ai voulu plus : Je me suis levé en ne quittant pas des yeux ce que je voulais maintenant : il fallait que je lui enlève son pantalon. Alors j'ai tiré tout doucement dessus, et j'ai regardé, centimètre après centimètre, se découvrir son caleçon, aux prééminences subjectives, et puis ses jambes dodues, un peu poilues. Ça faisait des mois que j'attendais ça, et mon excitation était proportionnelle à l'attente. Une fois le pantalon par terre, je me suis occupé de ses chaussettes : L'odeur de ses pieds m'a complètement shooté, et finalement, les deux chaussettes collées contre mon nez, je me suis branlé un moment, humant intensément, furieusement, l'odeur. Puis j'ai laissé tomber les chaussettes sur la moquette et je suis resté en admiration devant ses pieds trapus aux formes rondes... Déjà d'habitude les pieds étaient quelque chose qui m'excitait, mais les siens m'ont donné des frissons. Il ne m'a pas fallu bien longtemps avant que mon nez, puis ma langue ne vienne s'y coller, et qu'après plusieurs passages sur la plante, je ne finisse par lui sucer les orteils.

J'ai voulu arrêter de m'astiquer un instant car je sentais que j'allais venir. Qui plus est, je n'étais pas encore allé voir sous son caleçon, j'avais donc envie de continuer... Mais malgré tout, emporté par l'excitation, j'ai fini par m'abandonner à la jouissance. Je me suis alors retrouvé par terre, adossé contre le lit, les jambes étalées devant moi, mon pull remonté jusqu'au torse, ma main droite et mon ventre gluant, tout plein du résultat de mon plaisir...

J'étais essoufflé, et pendant que je reprenais ma respiration, j'analysais un peu ce que je venais de faire, comme si une fois le tsunami de mon excitation passé, je revenais à moi et jugeais finalement ce que j'avais fait : Je ne peux pas dire qu'à ce moment-là j'ai eu des remords, je me suis d'ailleurs demandé si je devais en avoir ou pas, mais je crois bien m'être dit finalement qu'après tout, je n'avais fait de mal à personne. En tout cas quand j'ai fini par sortir de mes délibérations intérieures, la peau de ma main tirait un peu quand je la bougeais : Le sperme avait déjà un peu séché, j'avais dû rester un petit moment à tergiverser.

Alors je suis allé dans la salle de bain pour me « débarbouiller » un peu, et ensuite, je suis revenu dans sa chambre : La douce lueur de sa lampe de chevet, la chaleur de la pièce, son corps presque nu qui n'avait pas bougé : J'ai senti

l'envie de continuer, et je me suis approché doucement... Mais je ne sais pas si c'était le fait d'avoir déjà pris du plaisir ou pas, mais ce renouveau d'envie m'a subitement fait paniquer. Effrayé par moi-même, n'acceptant plus tout d'un coup ce qui se passait, ce que je faisais, je suis sorti de la chambre, laissant tout tel quel derrière moi. J'ai pris mon sac et mon blouson, et j'ai fiché le camp de son appartement.

36. Sans conséquences

En me levant le lendemain, j'étais inquiet : Je devais passer chez lui le chercher et on allait ensuite prendre le train pour la Baule. Mais dans quel état j'allais le retrouver ? Vu la dose de somnifères que je lui avais donnée la veille, je me demandais s'il aurait émergé pour l'heure. Et puis je craignais aussi qu'il comprenne ce que je lui avais fait en se réveillant (on ne sait jamais), ou encore qu'il aille raconter la soirée à son frère et que celui-ci fasse des rapprochements...

Plus de la peur que de la culpabilité me direz-vous ? Oui, même si souvent cette dernière se nourrit de la première. Enfin, de toute façon, la meilleure chose que je pouvais faire, c'était de me lever normalement, d'aller chez lui à l'heure prévue, bref, de ne rien changer : Après tout comment irais-je lui expliquer que j'arrive le voir une heure plus tôt ? Non, j'allais tout faire comme si de rien était, et on allait bien voir. Ainsi je me suis retrouvé en bas de chez lui à neuf heures, le train partant dans un peu moins d'une heure, comme prévu initialement.

J'ai sonné à l'interphone, une fois... deux fois... trois fois.

Rien.

Alors j'ai tourné en rond, tendu, impatient, seul devant cette porte fermée. J'ai encore sonné à l'interphone : toujours rien.

Il dormait encore ? Quatre fois quand même que j'avais sonné, et en insistant pas qu'un peu en plus. Ça faisait bien douze heures qu'il les avait bouffés ces hamburgers ! il aurait dû se réveiller quand même !

Mais j'avais beau le penser aussi fort que je le voulais, ça ne le faisait pas répondre à l'interphone pour autant.

J'ai donc fait comme j'avais déjà pu le faire auparavant : Je me suis mis dans un coin pas trop éloigné de la porte d'entrée de l'immeuble, et j'ai attendu patiemment que quelqu'un entre ou sorte.

Ainsi dix minutes plus tard, j'étais dans le couloir, devant la porte de son appartement.

J'ai sonné, insistais encore, mais rien. Je commençais à avoir vraiment la trouille. Qu'est ce que j'avais fait ? Et si jamais j'avais vraiment trop forcé la dose ? La peur monta d'un cran, j'avais même cette espèce de barre d'angoisse au ventre qui commençait à venir. J'avais tellement la frousse qu'il m'a fallu sonner bien trois fois avant de me rappeler que la porte ne devait de toute façon pas être fermée à clef.

J'ai donc tourné la poignée, et oh surprise ! la porte s'est ouverte.

Ça voulait donc dire qu'il n'était pas venu fermer la porte depuis que j'étais parti. Il n'avait pas répondu à l'interphone, pas répondu quand j'avais sonné à l'entrée de son appartement, n'avais pas vérifié sa porte d'entrée depuis que j'étais parti : En pensant à tout ça, j'avais une peur bleue de ce que j'allais découvrir, je commençais à me faire des films, à imaginer le pire.

J'ai filé direct dans sa chambre.

Il était allongé sur son lit, enroulé dans les couvertures, il avait l'air de dormir... Sans me laisser rassurer par cette vision reconfortante, j'ai galopé à son chevet et rapprochai mon oreille de sa bouche... J'ai dû calmer ma propre

respiration pour pouvoir entendre la sienne (je soufflais comme un boeuf tellement j'étais tendu). Et là, une grande vague de soulagement s'est répandue en moi, j'ai fait un grand ouf, prenant le temps de savourer mon réconfort... en plus il était mignon, là, à dormir enroulé dans sa couette.

Malgré tout il fallait que je le réveille, on allait être en retard pour prendre le train. Je lui ai donc tapoté un peu sur l'épaule en lui disant gentiment « Eh ! Christophe ! Il faut se lever ! ». Voyant qu'il ne réagissait pas, je l'ai secoué un peu, « Oh, hé oh ! Christophe ! Coucou ! ». Là il a gémi mollement. J'ai attendu un instant qu'il revienne à lui... mais il n'a rien fait d'autre. J'ai dû encore le secouer pour le faire revenir un peu à lui, mais à part le faire gémir péniblement, je n'ai pas obtenu de meilleur résultat. Au moment où je commençais vraiment à m'inquiéter, il a paru lutter quelque peu, son visage se crispant convulsivement, il a fini par entrebâiller les yeux, puis l'air très las, il m'a dit « oh David » d'une voix pâteuse.

Une chose était sûre, on était pas parti.

Ok il n'était pas mort, mais un problème en chassait un autre, car si on allait pas à la Baule comme prévu, qu'allait-il dire à ses parents ? à Frank ? Et qu'est ce qu'ils allaient en déduire ? Je suis parti dans la cuisine pour aller préparer du café, c'était un peu mon dernier recours pour arriver à le tirer du lit à temps pour le train. Une fois la machine en route, je suis retourné dans sa chambre. Christophe s'était rendormi... J'avais vraiment trop forcé la dose la veille.

Une demi-heure plus tard Christophe n'était toujours qu'à moitié réveillé, il était encore au lit et je lui avais déjà amené deux bols de café, mais il n'émergeait que très lentement.

— Pour la Baule on ira une prochaine fois, hein ?

— Mais, j'avais envie d'y aller !

(Le pauvre, il me disait cela avec un air si triste, ça me faisait de la peine, vraiment)

— Ben oui, mais tu ne te sens pas assez bien pour qu'on y aille aujourd'hui, non ?

— Oui, c'est vrai, me répondit-il mollement, en faisant la moue.

— On ira dans pas longtemps, promis.

— Ah ? c'est sûr ?

— Oui... tiens, ben dans deux semaines ce sont les vacances de Noël, on pourrait y aller à ce moment-là si tu veux ?

— Oh oui, ça serait bien !

— Alors on dit dans deux semaines ?

— D'accord !

Il était tout content, et moi aussi par la même.

Par contre, puisqu'on allait pas à la Baule aujourd'hui, on allait faire quoi ? Christophe était certes un peu réveillé, mais toujours complètement dans le gaz.

Il aurait pu rentrer plus tôt chez ses parents ? Mais ses parents, ils allaient se dire quoi en le voyant comme ça ? Et qu'est ce qu'il allait leur raconter ? Qu'il avait mangé des burgers et qu'après avoir dormi douze heures il était encore

tellement dans les vapes qu'on est pas allé à la Baule ? Qu'est ce qu'ils allaient en déduire de tout ça ? La tête me tournait rien que d'y penser...

— C'est... c'est quand même bizarre que tu sois mal comme ça ce matin.

— Ben... j'ai peut-être trop mangé hier ?

— Tu penses ? vraiment ? Moi, je n'ai jamais vu des hamburgers mettre KO quelqu'un, et toi ?

— Heu... non.

— Alors tu vois ?... Non, je pense que tu as dû prendre un peu froid.

— Ah bon ?

— Oui, un virus, on est en décembre, il a dû profiter d'un petit coup de froid pour s'installer, et là tu vois, si tu es tant fatigué, c'est parce que ton corps lutte pour le faire partir.

— Ah... t'es sûr ?

— Ben... ça me semblerait logique. Tu sais parfois il arrive qu'on soit malade juste une journée... une infection, une fièvre passagère, et puis le lendemain ça va mieux.

— Oui.

— De toute façon là pour l'instant tu ne vas pas encore bien, hein ?

— Heu... non... je me sens... fatigué.

— Bon, ce que je te propose : Habille-toi (dommage, mais bon...), et moi pendant ce temps-là, je vais préparer un petit-déjeuner.

— Heu...

— Et après tu sais quoi ? Comme tu ne te sens pas bien, on restera à la maison. On pourra regarder la télé... ou... heu... tu n'as pas des jeux de société ici ?

— Si ! il y a un monopoly !

— Ben super, on va jouer au monopoly alors !

— J'aime bien y jouer !

— Alors lève-toi vite ! Pendant ce temps, je vais préparer un petit dèj.

Et ça a vraiment été la journée du monopoly ! je dois dire que je n'y avais jamais autant joué avant. On s'est seulement arrêté à l'heure du midi, le temps de préparer le repas (un steak haché purée), de manger et de regarder un peu la télé, et on est ensuite retourné à la table du salon pour continuer à jouer.

Christophe en début de matinée peinait quand même pas mal, je lui avais fait reprendre un café avec son petit-déjeuner, mais il faisait malgré tout peine à voir : Il était content de jouer, mais on sentait bien qu'il était obligé de lutter pour ne pas sombrer. Progressivement il est quand même allé de mieux en mieux, ce qui m'a proportionnellement soulagé petit à petit. J'en ai d'ailleurs profité en début d'après-midi pour le lui faire remarquer :

— Dis, tu as l'air d'aller mieux, non ?

— Heu oui ! m'a-t-il répondu, tout enjoué.

— Ben tu vois, ça n'était pas grand-chose. Moi je suis sûr que c'était un coup de froid ou un truc de ce genre.

— T'es sûr ?

— Ben... tu n'as pas vomi, non ?

— Non.

— Parce que si c'était la nourriture, tu aurais sûrement vomi, ou tu aurais eu mal au ventre, non ?

— Heu...oui.

— Alors tu vois ?... Tu sais, on est en décembre, c'est l'époque pour ce genre de truc.

— C'est vrai.

— Allez c'est à toi de jouer, je crois.

— Ah... oui.

Et on a joué jusqu'en fin d'après-midi. Lui ne semblait pas se lasser... Moi je n'en pouvais plus !

Pour le soir il avait pleinement récupéré, il allait vraiment bien, « il n'y avait plus trace de rien » si je puis dire. Quoique... avant de le raccompagner à la gare, j'ai préféré m'assurer d'une dernière chose :

— Au fait, les hamburgers, tu les as aimés, hein ?

— Oh oui, c'était vachement bon !

— Très bien... alors tu sais, Frank, je crois qu'il te demande de faire attention à ce que tu manges, non ?

— Oui, mes parents aussi ils veulent que je fasse attention.

— D'accord, donc ça vaudrait peut-être mieux que tu ne le leur dises pas pour les hamburgers d'hier soir...

— Ne pas leur dire ?

— Ben... s'ils savaient que je t'avais fait des hamburgers, peut-être qu'ils ne voudront plus qu'on passe des week-ends ensemble.

— Tu crois ?

— Oui.

— C'est bête, ils étaient bon.

— Oui, mais il ne vaut mieux pas que tu le dises... d'accord ?

— Heu... d'accord.

— Allez, on y va ?

Et je l'ai amené à la gare où il a pris le train comme prévu initialement pour rentrer chez ses parents. Avant qu'il ne monte dedans, je lui ai fait une dernière piqûre de rappel pour qu'il ne dise pas ce qu'il ne fallait pas...

Le lundi suivant, Frank me remerciait d'être resté le samedi garder Christophe à l'appartement. Il m'a dit que son frère avait dû être un peu malade mais que là il allait bien...

Pour moi ça a été un grand ouf de soulagement. Il m'a aussi parlé d'aller à la Baule, dans deux semaines, pour le début des vacances de Noël. Et pas juste Christophe et moi, mais tous les trois... Pourquoi pas ! l'idée était sympa.

37. Confidences

— Hé, vous voulez pas aller plus près de l'eau ?
— Bof ! on est bien là, non ?
— Oui, mais je veux aller au bord de l'eau !
— Ben, vas-y près de l'eau si tu veux... Il y a toute la place qu'il faut... alors profite !

— Super !

Christophe, tout content, a alors trottiné vers le bord de la mer. Je me suis ainsi retrouvé seul avec Frank, nous marchions côte à côte, d'un pas tranquille sur le sable, le long de la plage. Je me sentais bien, un léger vent nous fouettait le visage, mais plutôt que d'être désagréable, il revigorait.

C'était le premier jour des vacances de Noël, et comme prévu, nous étions allés à la Baule tous les trois. La plage était déserte en cette période de fin d'année, c'était très apaisant de s'y promener.

C'est là que Frank, au bout d'un petit moment passé à rester silencieux, s'est mis à me parler :

— Il a l'air vachement content d'être avec toi tu sais.

— Heu... oui.

— Et je voulais te dire encore que c'était vraiment sympa de ta part.

— Ben, de rien, moi j'aime bien Christophe.

— Justement, je voulais te demander quelque chose à ce sujet... Donc tu l'aimes bien ?

— Heu... oui, je le trouve sympa.

— Juste sympa ?

— Heu... qu'est ce que tu veux dire par là... je ne te suis pas.

— Ben je sais pas... heu... il y a un an de ça, tu m'avais dit que tu étais... homo, non ?

— Heu... oui, en effet. Et ?

— Hmm... Et bien je me demandais, vu que tu passes beaucoup de temps avec mon frère...

— Oui...

— Ben, il te plaît, non ?

— Hein ?

— Oui, est-ce qu'il te plaît ?

— Je le trouve sympa mais...

— Oui, mais t'as compris ce que je voulais dire ?

— Mais non ! Moi, je trouve Christophe sympa, c'est tout ! C'est vrai qu'il n'a pas été gâté par la vie, le pauvre, alors j'ai envie de l'aider un peu.

— Hmm... hmm...

— Et tu m'avais dit qu'il n'avait pas de copain, que la plupart des gens souriaient devant lui pour faire sympa, et puis qu'il ne les revoyait jamais.

— Oui c'est vrai.

— Alors moi je me suis dit qu'après tout je pouvais passer un peu de temps avec lui.

— C'est vrai que tu passes beaucoup de temps avec lui...

— Ben oui ! mais bon, c'est loin d'être pénible ! Aller au ciné, au bowling, ou faire des sorties en train le week-end... franchement c'est sympa ! Et sinon je ferais quoi ? Je resterais seul chez moi devant la télé ?

— Hmm... Mais alors, tu n'as pas d'autres potes ?

— Non, pas trop... Guillaume, Julien et Carole, je ne les vois quasiment plus...

— Ah bon ?

— Oui, les liens se sont effilochés au fil du temps. J'aurais même tendance à dire que maintenant avec eux je me sens plutôt mis à l'écart qu'autre chose.

Enfin, la vérité était quand même bien différente vous me le ferez remarquer... Mais je n'allais pas sortir à Frank que j'en avais eu marre d'eux, et que c'était plutôt moi qui avait pris la tangente : J'avais surtout envie qu'il s'apitoie un peu sur mon cas, qu'il comprenne ma solitude subie qui justifiait si bien mon rapprochement avec son frère...

Rapprochement juste amical il en convient.

Et j'avais plutôt intérêt d'arriver à lui faire passer la pilule, sinon j'étais mal barré.

Je n'en revenais pas que Frank ait mis à ce point-là dans le mile par rapport à moi et son frère.

Bordel à ce moment-là j'étais vraiment tendu, et il y avait de quoi...

— Ah... pourtant ils avaient l'air sympas, non ?

(Non... avec du recul, je les trouvais extrêmement cons)

— Oui, c'est vrai, mais bon... Julien et Carole sortent ensemble, donc ils se sont un peu « renfermés » depuis, tu vois ? Quant à Guillaume, eh bien depuis qu'il a redoublé sa première année on le voit moins, petit à petit il se refait des potes dans sa promo... C'est normal après tout.

(J'avoue m'être senti quand même assez fier de cette capacité que j'avais à trouver n'importe quelle excuse pour n'importe quoi en un instant)

— Ouais... je comprends.

— Tu vois ? donc... ben, je me retrouve un peu plus seul qu'avant...

(voici qui allait le contenter comme réponse, non ?)

— Justement... (ah ! quoi encore ?) C'est marrant, j'ai l'impression qu'on se voit moins qu'avant, non ?

(Purée, mais c'était quoi là ? un procès ? Il commençait à m'agacer à force !)

— Tu trouves ?... oui c'est peut-être vrai... Il faut dire qu'on se voit tous les jours en cours depuis le début de l'année scolaire... Ça change quand même un peu...

— Mouais...

— Et puis on bosse peut-être un peu plus que l'année dernière, non ?

— C'est vrai, t'as peut-être raison...

C'est vrai que je voyais moins Frank qu'avant. La raison ? la vraie raison ? c'est simple : C'était qui, pour moi Frank, à part un compagnon de biture ? À part un gars avec qui je ne trouvais mon intérêt qu'à faire la fête ? J'y avais déjà réfléchi auparavant et j'en avais conclu que si on excluait ça, il ne restait pas grand-chose qui nous reliait lui et moi, ou du moins qui me reliait à lui... Par conséquent, c'était assez curieux, mais depuis que je m'en étais rendu compte,

j'avais moins envie d'aller boire des coups avec lui... Il l'avait d'autant plus remarqué que tous ses potes de l'année dernière avaient obtenu leurs diplômes et avaient quitté l'école. Le pauvre devait compter pas mal sur moi pour compenser...

Et puis Frank, c'était le frère de Christophe... Le frère, mais pas Christophe, pas celui qui m'intéressait : Parce que depuis ce soir de juillet 1996, je ne pensais qu'à lui, qu'à Christophe, il avait pris toute la place. Frank ne devenait plus qu'un maillon de la chaîne qui me menait à lui, qu'un moyen pour moi d'atteindre son frère

En tout cas, je lui avais fermé son caquet, au Frank. Mais j'avais eu très peur, vraiment, et je ne pouvais m'empêcher de me demander pourquoi, et surtout comment il s'était fait cette idée-là, comment il avait pu mettre dans le mille à ce point-là. Alors sans y réfléchir plus longtemps, pour en avoir le cœur net, j'ai fini par lui demander :

— Au fait... pourquoi tu me demandes tout ça ?

En attendant sa réponse, j'étais stressé comme jamais. Comment avait-il compris ? Qu'est ce qui lui avait donné l'indice ? Qu'allait-il répondre ? Nous continuions à marcher le long de la plage, côte à côte, et je faisais mine de regarder au loin devant moi pour cacher la tension qui m'envahissait.

Après un instant, il répondit enfin :

— Hmm... en fait... je trouvais que... heu... que tu le regardais beaucoup... voilà... et puis souvent... Alors je me suis dit...

(Alors c'était ça ! c'était que ça se voyait que je le matais comme un fou ! Oh purée...)

— Ah bon ? tu trouves ?

— Oui.

— Sérieux ?

— Ouais.

— C'est marrant, moi je n'avais pas cette impression... t'es le premier à me le dire...

— Ben c'est mon frère...

— Je ne sais pas pourquoi... j'ai peut-être tendance à le regarder souvent... Oui c'est vrai que j'essaie de faire attention à lui.

— Hmm... hmm...

— J'ai toujours un peu peur qu'il fasse des conneries... Je le connais depuis peu alors... je ne sais pas toujours ce qui pourrait lui passer par la tête.

— Oui en gros il te fait flipper.

(et merde... voilà qu'il repartait dans sa parano...)

— Ben j'essaie de faire attention à lui quoi.

— Mais je ne comprends pas, c'est un poids alors pour toi ?

Oula ! Pour parler vulgairement, il commençait à me faire chier le Frank. Je ne savais pas qu'elle mouche l'avait piqué, mais je ne l'avais jamais vu comme ça.

Alors pour le calmer, changement de méthode :

— Hmm... Frank... je peux être franc avec toi ?

— Heu... oui...

— T'es lourd.

— Hein ?

— Oui, t'es lourd : Il y a cinq minutes, tu me fais un vrai interrogatoire pour savoir si j'avais des vues sur ton frère, et maintenant tu m'accuses de le trouver chiant... Tu sais quoi ? Là, en ce moment, le chiant, c'est toi.

— Ah... heu... Tu trouves ?

— Ouais.

— Hmm... ouais... t'as p'tet raison ... désolé...

Et puis le silence s'est réinstallé entre nous deux. Pour ma part j'en ai profité pour essayer de retrouver un peu de sérénité : j'avais eu chaud aux fesses sur ce coup-là, mais ce qui m'inquiétait peut-être davantage, c'était qu'il puisse revenir à la charge là-dessus un jour ou l'autre. Je ne pouvais m'empêcher de me dire qu'un jour je serais peut-être puni pour ce que j'avais fait. Je me suis alors senti moins serin, l'avenir m'a paru soudain plus sombre, incertain... précaire.

— Au fait, c'est marrant ce que tu m'as dit tout à l'heure.

J'ai tourné la tête vers Frank, me demandant où il voulait encore en venir.

— Ah bon ? quoi donc ?

— Tout à l'heure, tu m'as dit que mon frère n'avait pas eu de bol... qu'il n'avait pas été gâté par la vie... C'est ce que tu as dit, non ?

— Ah ? heu, oui.

— Ben c'est marrant que tu m'aies dit ça.

— Ah bon, pourquoi ?

— Parce que moi quand j'étais plus jeune, je pensais tout l'inverse.

— Oh ? C'est curieux ça.

— Oui, tu sais, tout le monde, et de tout temps, a toujours plaint Christophe.

— Hmm, hmm...

— Mais moi je ne le plaignais pas, je le jalousais.

Sur le coup, j'ai été un peu surpris.

— Ah bon ?

— Oui, et c'est un sentiment qui a duré longtemps.

— Mais pourquoi tu le jalousais ?

— Eh bien tu vois, mon frère, il a deux ans de plus que moi, c'est donc mon aîné, et l'aîné c'est quand même celui qui devrait te donner l'exemple. Mais pour nous ça ne marchait tout simplement pas comme ça. Imagine : tu as un frère qui est plus grand que toi, il fait plein de conneries et on ne lui dit rien, par contre, toi, t'es plus jeune, plus petit, mais quand tu gaffes, on ne te fait pas de cadeau, tu te fais engueuler.

— Hmm... Je vois, tu trouvais ça injuste.

— Carrément ! Tu vois, je ne comprenais pas, pour moi ça n'était pas juste du tout !

— Mais tu m'as pas dit qu'il avait besoin de beaucoup de soins médicaux ? Tu le jalousais aussi pour ça ?

— Oui et non...

— Sûr, c'est pas toujours très cool d'aller au toubib.

— Oui mais moi ce que je voyais, c'était qu'il était toujours le centre d'attentions, que mes parents s'occupaient toujours plus de lui que de moi : Et vas-y qu'on va à l'orthophoniste, qu'on va au pneumologue, au kiné...

— Ah, tout ça ?

— Oui, et encore là ça n'est qu'un échantillon de la liste.

— Mais alors c'est un peu ce que je disais, ça ne devait pas être génial pour lui ?

— Mais moi je ne voyais pas ça comme ça ! Moi ce que je voyais, c'est qu'on avait plein d'attention pour lui, et qu'on en avait pas, enfin pas autant, pour moi... Alors si tu veux, moi au final j'avais l'impression que mes parents l'aimaient plus que moi.

— Purée... mais maintenant ça va mieux tout ça, non ?

— Oui, bien sûr, ça c'est arrangé.

— Et ça fait depuis longtemps que tu t'entends mieux avec lui ?

— Ben... oh... depuis l'adolescence je dirais.

— Ça a quand même duré pas mal...

— Oui, et puis en plus avant, si tu veux, j'étais vachement hargneux, disons que je ne cachais pas mon mécontentement... tu sais, quand on est enfant... Avec du recul, je me dis que ça n'a pas dû être facile tous les jours pour mes parents. Et puis parfois je faisais vraiment ma gueule de con tu sais, des fois je ne voulais même plus le voir ! Alors tu penses, arrivé l'heure du repas, ça devenait toute une histoire pour me faire venir manger à table alors qu'il y était aussi.

— Ah ouais quand même.

— Oui enfin, j'étais petit aussi à l'époque... Quoique, ça ne s'est amélioré que lentement je dois dire, ça m'a pris du temps avant de comprendre et d'accepter la situation.

— Enfin, maintenant à ce que je vois ça va bien entre vous deux ?

— Ouais tu m'étonnes ! mon frère maintenant je l'adore !

— Ah lala... ben dis... Au fait, il est où maintenant Christophe d'ailleurs ?... Oula ! t'as vu, il est parti loin devant nous, on ferait bien d'aller le rejoindre !

Ainsi notre journée à la Baule continua sous les meilleurs auspices. On en profita bien, et c'était tant mieux : Pour Frank et moi, les partiels nous attendaient pour la semaine de la rentrée des vacances de Noël. On allait donc devoir bosser pendant les congés, alors pouvoir profiter d'une « vraie » journée tranquille dans ces cas-là ça ne se refusait pas. Et puis j'avais besoin de me détendre un peu après le véritable interrogatoire que Frank m'avait fait subir. J'avais vraiment eu peur. Avec tout ça, j'avais pu pleinement me rendre compte du risque que je prenais.

Par contre, ça ne m'a pas empêché de recommencer.

38. Bis repetita

J'ai passé mes deux semaines de vacances chez mes parents, et sans surprise, je m'y suis ennuyé. Il était maintenant bien loin le temps où je retournais les voir tout content de retrouver le refuge familial. Non, maintenant je m'y ennuyais ferme, mais l'avantage au moins, c'est que je n'y étais pas distrait pour réviser... Et c'était une bonne chose, car j'avais intérêt d'être prêt pour la rentrée puisque ces sales profs nous avaient mis les partiels juste au retour des vacances de Noël, dès le mardi matin.

Bah ! de toute façon, ça ne servait à rien de râler, ça aurait été chose vaine. Il m'était plus utile de travailler : Je n'avais personnellement pas envie, comme c'était arrivé à Frank, de passer une année de plus dans cette école. Devoir supporter pendant une troisième année ces profs à la con, ces élèves à la con, ces cours de gestion barbants, tout comme la grande majorité des cours d'informatique d'ailleurs... Non, non merci.

Alors s'en foutre ? bosser moins ? Non. Ça ne m'aurait amené au final qu'à rajouter une année à la corvée.

En tout cas si je faisais travailler activement mon cerveau, je ne faisais pas travailler que ça... C'était vrai que j'avais déjà tendance à me faire souvent de petits plaisirs solitaires, donc là, rien de nouveau là-dessus. Par contre, maintenant le film que je faisais jouer dans ma tête était tiré de « vraies » images de Christophe. Il y était endormi, offert, allongé sur son lit, tout à moi.

Un régal.

Sauf que... Sauf que j'en voulais plus, surtout que pour cette première fois je n'avais pas pleinement profité de l'occasion. Je veux dire : je l'avais laissé torse nu et je n'avais fait que lui lécher les mains et les pieds ! Et puis voilà, pas plus ! Tout tourneboulé que j'étais, je n'avais même pas été voir en dessous de la ceinture ! En somme j'avais juste effleuré le gâteau, simplement goûté du bout des lèvres, et c'était tout. J'avais du mal à me dire que j'allais pouvoir en rester là, surtout que rapidement mes souvenirs de ce soir-là, mes images de lui dans ma tête, ont perdu un peu de leur précision, ont commencé à devenir un peu plus floues, plus lointaines.

C'est pour ça que, une fois les partiels finis et le week-end venu, je me suis posé un peu pour réfléchir, faire le point sur tout ça.

À certains moments je me suis dit que j'étais déjà allé bien trop loin, que j'avais déjà eu chaud de ne pas avoir été pris... Mais à d'autres moments je ne pouvais pas me sortir de la tête que j'en voulais encore.

Le vendredi soir suivant, Christophe était chez moi.

Je lui ai proposé de rester avec moi sur Nantes le samedi s'il avait envie : Il a été de suite super partant. Alors profitant de son enthousiasme, je lui ai aussi demandé si ça lui disait de passer chez moi le vendredi soir... Il a accepté avec grand plaisir.

On a joué un peu sur mon ordinateur, et rapidement je lui ai donné un verre de coca, il l'a bu assez vite, sans méfiance... Pourtant j'y avais dissous deux

somnifères dedans. Cette fois-ci, je ne voulais pas qu'il passe le lendemain dans le coltard, j'avais donc divisé la dose par deux, j'espérais quand même que ça serait suffisant... ça l'a été.

Un quart d'heure après, il a commencé à ressentir les premiers effets, il baillait, dodelinait légèrement de la tête... J'ai fait comme si je ne m'apercevais de rien, je voulais qu'il s'endorme sans trop s'en rendre compte.

Mais il a fini par se plaindre de la fatigue... et pas de bol pour moi, il a voulu rentrer chez lui. Là j'ai quand même eu un moment de stress : Initialement j'avais prévu qu'il s'endorme chez moi... j'ai donc essayé de le convaincre de rester, mais rien à faire, il ne voulait pas. Pris au dépourvu, je lui ai proposé de le raccompagner parce que « pour aller chez lui, ça n'était pas au coin de la rue quand même », « qu'il était tard, et que ça serait plus prudent que je vienne avec lui ». Il a accepté. Je lui ai dit de m'attendre à l'entrée pendant que je prenais mon blouson, comme ça j'ai pu mettre rapidement ce qu'il me fallait dans mon sac à dos. Je craignais qu'il me demande pourquoi j'avais pris mon sac avec moi, mais il devait être déjà un peu à l'ouest car il ne m'a rien demandé.

Le long du trajet, il a eu de plus en plus de difficultés pour marcher droit, il s'est même mis à tellement tituber qu'à la fin j'ai dû le soutenir sur mon épaule. Il commençait aussi à avoir du mal à garder les yeux ouverts. Heureusement que je l'avais raccompagné, sinon il se serait endormi dans la rue. Une fois chez lui, il ne calculait plus grand-chose, je l'ai déposé assis sur son lit et je lui ai dit de se mettre en pyjama avant de se coucher. Je lui ai souhaité une bonne nuit, de bien dormir, et que je repasserai le voir le lendemain matin. Il a mollement marmonné une réponse. J'ai quitté sa chambre tout doucement, je suis sorti de son appartement et je suis allé tranquillement me fumer deux-trois clopes dehors, histoire d'attendre un moment : Comme à mon habitude, je préférais être sûr qu'il soit bien endormi.

J'avais un peu peur de me retrouver devant une porte fermée en remontant le voir. Mais non : comme je l'avais prévu, il était bien trop dans les vapes pour avoir eu le réflexe d'aller fermer la porte derrière moi pendant que j'étais dehors.

Cinq minutes plus tard, j'avais la tête sous les couvertures, et après être resté un moment immobile à le matter, j'ai relevé délicatement sa veste de pyjama et j'ai commencé à le caresser, doucement, prudemment... J'avais toujours un peu peur, je ressentais toujours un peu d'appréhension, mais cette tension s'est vite retrouvée évincée par la volupté, le plaisir que me procurait ce que je voyais, ce que je touchais. Alors j'ai bandé fort, mais je ne me suis pas touché tout de suite, je tenais cette fois-ci à faire durer la chose autant que faire ce peut... Excusez mon pragmatisme, mais vu les risques que je prenais, je voulais quand même que ce soit un minimum « rentable ».

J'ai fini par repousser doucement les couvertures, et je suis allé ramasser mon sac à dos qui traînait à l'entrée. J'en ai sorti l'appareil-photo que j'avais pris avec moi avant de partir : Un polaroïd que je m'étais acheté pendant la semaine. Eh oui ! À l'époque on avait pas d'appareils photo numériques, il n'y avait que des appareils à pellicules, qu'on appelait aussi « argentiques ». Mais le problème avec ce genre d'appareil, c'était qu'il fallait faire développer ses photos par un magasin, et je ne me voyais pas du tout aller leur apporter ma pellicule remplie

de photos de Christophe nu... Alors j'avais eu l'idée du polaroïd : pas besoin de développer quoi que ce soit, elles sortaient directement de l'appareil une fois la photo prise. J'avais aussi apporté une serviette de bain dans mon sac : J'avais fait des essais avant, et en l'enroulant tout autour de l'engin, ça limitait un peu le vacarme qu'il faisait à chaque prise. J'ai commencé ainsi par prendre une photo de Christophe avec le pyjama déjà assez débraillé (par mes soins). J'avais un peu peur que le flash ou le bruit de l'appareil ne le réveille, mais rien...

Alors je n'ai pas pris qu'une photo ce soir-là.

Et contrairement à la dernière fois, cette fois-ci je voulais tout voir, alors après la veste, je m'en suis pris au pantalon : J'ai rabaissé doucement, prudemment, le bout de tissu qui me séparait de son intimité, car il ne portait pas de caleçon sous son pyjama. C'était délicieux de découvrir tout ça progressivement, au fur et à mesure que je tirais le tissu. Et puis je suis resté un moment hypnotisé devant ce qui m'était maintenant offert : ses couilles, son sexe... non pas qu'ils étaient de proportions particulièrement impressionnantes ou je ne sais quoi, d'ailleurs il ne bandait pas, non, c'était juste que je me l'étais tellement imaginé, que je l'avais tellement désiré, alors le voir comme ça, en vrai... enfin ! Et ça ne le rendait que plus beau. Alors ce soir-là, je l'ai senti, goûté, touché... bien sûr j'y allais doucement, craignant de le réveiller. Progressivement il a même bandé un peu... je pense que les somnifères devaient malgré tout bloquer l'érection, mais déjà le voir à demi excité m'a fait triper comme un fou. Et puis le contact doux et tendre de mes lèvres tout contre son prépuce, ma langue sur son gland, ma bouche plongeant de plus en plus loin sur son sexe... je n'ai pu alors m'empêcher de me branler en même temps... Tant pis pour l'envie de faire durer le plaisir.

Mais alors j'ai vraiment pris mon pied.

Et même après j'avais toujours envie de son corps, même si je n'ai pas rebandé de suite, j'ai continué à le caresser, enivré, drogué par ses formes, ses odeurs, le plaisir de le toucher, de lécher, d'humer ce corps tant désiré.

Je ne suis reparti de chez lui que deux heures plus tard, fatigué par mes jouissances répétées, mais pleinement rassasié, et avec en souvenir dans mon sac, une vingtaine de photos de lui.

39. Dépendance

Je me suis raccroché à ces photos autant que j'ai pu : Ces vingt photos de lui, qui allaient me permettre de me satisfaire. C'était mon but en les prenant : Pouvoir assouvir mes phantasmes dans mon coin, sans avoir à refaire ce que j'avais fait à Christophe.

Il faut dire que la première fois, il avait été tellement mal le lendemain à cause des somnifères que ça m'avait vraiment marqué, d'où l'idée des photos pour ne pas avoir à recommencer. Pourtant cette fois-ci, ça c'était mieux passé, pas de conséquences fâcheuses pour mon Christophe : Le lendemain matin, il allait bien. Il était un peu fatigué en se levant, mais c'était tout, rien de plus. J'avais trouvé un dosage idéal.

D'ailleurs on a passé la journée ensemble à faire des trucs dans Nantes et il était parfaitement heureux, complètement inconscient de ce que je lui avais fait la veille. Alors vous voyez, ça m'a rassuré, je me suis dit qu'après tout je ne faisais de mal à personne... Mais malgré cela, je ne voulais plus le faire... trop de risques : Déjà que son frère avait compris quelque chose, et même si j'avais réussi à éliminer ses soupçons, je me sentais forcément bien moins tranquille depuis. Et puis croyez-moi ou non, mais ça me faisait vraiment mal au cœur de faire tout ça à Christophe : À la base, je l'aimais, je l'admirais, je l'adorais, et maintenant je le droguais ? je lui volais son intimité ? je le roulais dans la farine pour arriver à mes fins ?... Alors j'étais content d'avoir pris ces photos, au moins j'allais pouvoir me faire plaisir tout seul dans mon coin et pouvoir m'en arrêter-là.

Ces photos, je les ai toujours avec moi aujourd'hui, et quand je repense aux premiers jours où je les ai eues, je me rappelle avoir passé mon temps les yeux plongés dedans et ma main sur la queue. Je m'imprégnais de chaque grain de l'image. Je passais de l'une à l'autre, mattant plus particulièrement un détail plutôt qu'un autre, bavant tour à tour devant ses mains, ses joues rondes, ses pieds, son sexe, son ventre... pour moi c'était magique : Si j'avais envie de voir quelque chose de Christophe, eh bien je l'avais là, chez moi, sous la main, et je pouvais matter tant que je voulais : le bonheur.

J'avais de quoi être heureux, qui plus est un peu avant fin janvier les résultats de nos partiels nous ont été dévoilés, et avec un douze de moyenne, je ne m'en tirais pas trop mal. C'était amplement suffisant pour ne pas avoir à rester un an de plus là-bas si je continuais sur ma lancée. Et puis je n'étais pas le seul à avoir eu des résultats satisfaisants : Frank, lui, culminait vers les treize de moyenne. Tout content que nous étions, nous avons forcément décidé de fêter la chose.

Ça faisait aussi deux semaines que je n'avais pas vu Christophe, alors profitant de l'occasion, j'ai fini par proposer à Frank que son frère nous rejoigne. Il a accepté, même s'il a paru tirer un peu la gueule sur le coup. Mais après tout, il n'allait pas laisser son frère tout seul à l'appart, non ? Il pouvait bien lui dire de venir... au moins le prévenir ! Il est donc allé l'appeler dans une cabine, et une demi-heure après Christophe nous rejoignait à notre table...

De toute façon à un moment où à un autre il aurait bien fallu que je le voie, alors forcément ce serait arrivé tôt ou tard. Car quand je l'ai vu arriver dans le bar, quand il s'est assis, quand il m'a dit bonjour, toujours tout sourire, comme à

son habitude, moi je me suis senti complètement désemparé : J'étais encore mille fois plus excité que d'habitude en le voyant. Pourquoi ? qu'est ce qu'il y avait changé en lui ? Rien... non rien du tout.

Pourtant je l'admirais encore plus, j'étais complètement fasciné de le voir « en vrai », devant moi. Je ne comprenais pas ma réaction, qu'est ce qui m'arrivait ? Je paniquais d'être dans tous mes états comme ça, c'est-à-dire que... je pensais que les photos allaient me « guérir », vous comprenez ? Je pensais qu'elles allaient me suffire pour arrêter d'être complètement obsédé par lui. Après tout, j'avais tout ce qu'il me fallait pour me contenter tout seul maintenant, non ? Eh bien non, ce n'était visiblement pas le cas. Je ne comprenais pas pourquoi et je luttais pour ne pas afficher tout ce qui se passait en moi. Frank et Christophe m'ont quand même demandé à un moment si j'allais bien, ils me trouvaient un peu « ailleurs ». J'ai donc dû faire un effort pour me chasser toutes ces pensées de la tête, au moins pour la soirée... Il va sans dire que j'ai bien fait attention à ne pas trop boire.

Tout ça à l'époque m'avait complètement perturbé, je ne comprenais pas pourquoi j'étais encore davantage fasciné en voyant Christophe, mais depuis j'ai développé ma petite idée sur la question : Imaginez que vous vouliez acheter une voiture. Vous la commandez, mais vous devez attendre quelques semaines avant que le modèle que vous avez choisi ne vous soit livré. Alors en attendant, cette voiture, vous allez l'avoir dans la tête, y penser tout le temps. Vous en avez déjà vu des modèles similaires dans la rue, vous les regardez en détail quand vous passez à côté. Vous reluquez les photos que vous avez trouvées d'elle dans les magazines ou sur le net, vous la mattez sous toutes les coutures, vis et boulons. Et le grand jour enfin arrivé, quand vous allez enfin voir pour de vrai votre voiture, vous allez forcément la trouver splendide, il faut dire que vous avez tellement fantasmé dessus... Ce n'est peut-être qu'un modèle moyen, pas forcément le haut de gamme, mais tout ce temps passé à attendre, à la désirer, à la regarder sur les photos : Pendant tout ce temps vous vous imaginiez avec elle... Alors finalement quand vous la voyez enfin, vous êtes complètement sous le charme.

Et je pense que c'était un peu la même chose qui m'arrivait. Deux semaines à m'astiquer régulièrement en mattant les photos de lui dans tous les sens, et mon envie de le voir « en vrai » avait grandi sans que je ne m'en rende compte.

Alors pendant les jours qui ont suivi cette soirée dans le bar, ça a été la pagaille dans ma tête. Je paniquais de toujours baver devant lui, je ne comprenais pas, je voulais pourtant me débarrasser de cette envie, de ce besoin de le toucher, il ne fallait pas que ça continue. Alors, pour essayer de me calmer, je me suis pendant toute une période branlé « méthodologiquement » : À chaque fois que montait le désir, que l'envie m'en prenait de me faire un petit plaisir, j'y répondais aussi vite que possible, et sans photos, en me masturbant très vite jusqu'à la jouissance, sans trop penser à rien, tout du moins pas à Christophe. Je passais ainsi toute une période à « jouer » à cache-cache avec mon désir. Pourtant il était là, toujours là, il ne partait pas. Même sans les photos, même en luttant contre, je voyais toujours Christophe dans mes phantasmes, toujours lui, et... ça m'a fait un peu peur quand je m'en suis rendu compte, mais, dans mes

fantasmes, je l'imaginai toujours endormi. Ainsi Christophe était progressivement passé dans ma tête de désir d'amour... à une sorte d'objet sexuel, à juste un corps endormi sur un lit. Et quand je repensais à son sourire, à sa candeur qui au début me touchait pourtant tellement, j'en avais le vertige, c'était effrayant.

Ainsi j'ai lutté pendant un temps, mais j'ai fini par abdiquer au bout d'un moment. Le soir des vacances d'hiver était le 18 février : un mardi soir. J'avais proposé à Christophe de rester un jour de plus, après tout quitte à rentrer chez soi en milieu de semaine, une journée de plus ou de moins... Je lui ai donc proposé de passer le mercredi au bord de l'eau, au Croisic.

Le mardi soir, j'étais dans sa chambre, Frank était retourné chez lui. Comme d'habitude j'avais drogué Christophe aux somnifères, j'en avais mis deux dans son verre, je les avais préalablement réduits en poudre avant de venir le voir.

Il était dix heures moins le quart, et j'étais à genoux près de son lit. Je m'extasiais en caressant son corps, et les sensations étaient encore augmentées par rapport aux fois précédentes : là j'avais l'impression de pouvoir toucher la photo ! J'humais ce corps, je l'admirais, je lui caressais le sexe, je pensais déjà aux nouveaux clichés que j'allais faire ce soir, aux nouveaux plans que je voulais.

Et puis j'ai entendu la porte de l'appartement s'ouvrir, juste le bruit de la poignée : Elle n'était évidemment pas fermée. La panique, la terreur est montée en moi en une fraction de seconde. J'en suis resté pétrifié, ne voulant pas y croire, ne sachant pas quoi faire. Mais quelqu'un entrait ! j'entendais maintenant se refermer la porte... Alors, sans réfléchir plus longtemps, je me suis refroqué à toute vitesse, j'ai remis d'un geste les couvertures sur le corps de Christophe, et je me suis assis rapidement sur le bord du lit.

La porte de la chambre s'est ouverte.

C'était Frank.

40. Jusqu'au bout

— Ben qu'est ce que tu fais là ?

Franchement j'ai du mal à trouver les mots pour vous exprimer à quel point j'avais la trouille à ce moment-là. J'en aurais fait dans mon froc, c'était comme un déluge de peur qui envahit d'un coup tout votre être, et vous vous sentez tout vibrant, abasourdit, complètement sonné, la panique est absolue... Vous êtes piégé. Dans ma tête, j'essayais de chercher une solution, une échappatoire, mais je n'en trouvais pas, alors je me sentais encore plus mal.

Extérieurement par contre, je ne bougeais pas, je n'osais à peine frémir, de peur qu'il se rende compte de quelque chose...

Finalement, je lui ai répondu :

— J'étais venu voir ton frère.

Je ne regardais même pas dans sa direction, je craignais de croiser son regard...

— Ah bon ? Mais vous ne vous voyez pas demain plutôt, non ?

— Si... Mais on voulait aussi se voir ce soir.

Surtout ne pas se lever... Il fallait absolument que je reste assis pour l'instant : Trente secondes auparavant, je bandais comme un âne, j'avais peur que ça se voie encore très bien.

— Heu, oui, mais... il dort, non ? pourquoi ?

Oui, bonne remarque Frank, c'était une bonne remarque.

— Heu... ben justement, j'allais partir.

— Mais il dort là ? T'allais donc laisser la porte d'entrée ouverte, comme ça, sans être fermée à clef ?

Et merde, il était sacrément perspicace, ce bougre de con.

Là, j'ai répondu un peu n'importe quoi, je dois dire :

— Ben il m'a passé ses clefs.

— Hein ? Attends, mais alors il te laisse l'enfermer dans ce cas ?... Non, mais c'est quoi ce souk.

C'est vrai que mon mensonge ne tenait pas debout... ça sentait le roussi. J'ai fini par me dire que de chercher une solution logique ne me mènerait à rien, alors j'ai changé de registre :

— Mais c'est quoi cet interrogatoire ?

— Mais qu'est ce que tu fais là alors, hein ?

— T'es vraiment parano à la fin ! Et puis pourquoi t'es là aussi ! Tu ne devais pas rentrer chez tes parents après les cours ?

— Non mais alors déjà ici c'est chez moi, donc j'y suis si je veux... et pour ton information, je ne sais pas si tu as remarqué, mais il neige depuis le début de soirée.

(C'est vrai que c'était déjà blanc quand j'étais arrivé en bas de l'immeuble.)

— Oui et ?

— Et bien, il y a eu une branche d'arbre qui avec le poids de la neige s'est cassée et est tombée sur la ligne électrique du train. Il va leur falloir un peu de temps pour réparer.

— Ah...

— Et les cars ne circulent pas à cause de la neige, alors j'irai demain... Mais... mais pourquoi mon frère ne bouge toujours pas ?

— Ben il dort.

— Non mais pas là... Il n'a pas bronché une seule fois depuis que je suis entré, alors qu'on parlait fort... Pousse toi, je veux le voir.

Il s'est avancé vers le lit et m'a poussé de l'épaule pour se frayer un passage jusque son frère, j'ai été plus ou moins forcé de me lever pour lui laisser la place. Je m'inquiétais pour la bosse qu'il allait voir à travers mon pantalon, mais il s'en fichait pas mal de moi à ce moment-là : Penché au-dessus de son frère, il l'appelait, l'inquiétude gravée sur son visage :

— Christophe ? hé... Christophe !

Pendant ce temps j'ai regardé vers le bas en risquant un geste rapide de la main vers mon entrejambe... Mais il n'y avait presque plus rien, pas de quoi être inquiet, ça s'était calmé... Rien d'étonnant avec le coup de frayeur que je venais d'avoir.

Frank avait saisi son frère par les épaules et le secouait un peu.

— Oh Christophe, ben réveille-toi ! Christophe !

Je me sentais comme un enfant qui a fait une bêtise et dont les parents viennent de s'en rendre compte... il n'y avait plus qu'à attendre les remontrances. L'idée m'a alors traversé l'esprit de prendre mes jambes à mon cou et de partir en courant... Mais à quoi bon m'enfuir ? de toute façon Frank allait prévenir des gens, tout ça allait forcément se savoir... Non, je n'allais pas m'en tirer en m'enfuyant. Je suis donc resté debout à le regarder essayer de réveiller son frère, et j'ai attendu.

D'ailleurs à force d'être secoué comme ça, Christophe a quand même fini par émettre un gémissement et à dodeliner un peu la tête de côté... Mais rien de plus, forcément...

Frank a fini par s'arrêter, il est resté alors un moment sans bouger. Il s'est ensuite tourné vers moi, les sourcils froncés, le visage fermé. Et c'est sur un ton très froid qu'il m'a finalement demandé :

— Qu'est ce que t'as fait ?

— Heu... beuh... nan... mais rien... je t'assure.

Que vouliez-vous que je lui réponde de toute façon ?

Frank restait impassible, le visage à l'expression fermée, contenue.

— Qu'est ce que t'as fait ? a-t-il répété.

— Mais, Frank, enfin, non, je n'ai rien...

— Putain allez David, explique-moi !

— Mais...

— David !

Je ne pouvais pas répondre à sa question, je ne pouvais pas dire que je venais de droguer son frère !... Non, c'était m'accuser sans retour possible ça. Alors j'ai avoué autre chose... Autre chose de « moins grave », espérant faire diversion :

— Bon d'accord... Si c'est ce que tu veux savoir : Oui, j'aime ton frère.

Frank n'a pas sillé pendant un instant, puis finalement il a écarquillé légèrement les yeux.

Je n'osais plus rien dire, je n'osais plus rien faire, j'avais peur de prononcer des mots qui me trahiraient d'avantage, j'avais peur des réactions qu'il allait avoir, j'avais peur de ses questions à venir. Je me suis donc tu, et j'ai attendu... C'était plus prudent.

C'est donc lui qui a fini par dire :

— Mais... mais... alors quand je t'avais demandé, sur la plage, à la Baule...

— Ben... je ne voulais pas te le dire... je n'osais pas.

— Mais... et... ça fait longtemps que tu le trouve... enfin... heu...

— Attirant ?

— Oui.

— Ben... depuis que je l'ai vu.

— Ah... quand même...

Il est clair que je ne maîtrisais plus grand-chose, mon avenir devenait complètement dépendant de comment Frank allait réagir, de ce qu'il allait dire, de ce dont il allait se rendre compte, ou pas, dans les minutes à venir. Alors je me préparais, j'essayais de garder mon calme afin de réagir au mieux à sa prochaine question ou réaction... Il fallait croire que j'espérais pouvoir me tirer de tout ça juste en m'expliquant.

— Mais, je croyais qu'il aimait les filles ?

Bonne remarque de sa part, très bonne remarque... Alors quoi répondre à ça ? : « En effet, tu as raison Frank, et c'est pour ça que je le drogue pour pouvoir en faire ce que je veux ». Ce n'aurait pas été très judicieux de ma part de sortir ça... Non, j'ai répondu en donnant la réponse, enfin plutôt le mensonge qui m'a semblé le plus évident :

— Ben je crois bien qu'il est bi.

— Hmm... hmm...

Frank m'a semblé très circonspect. Il s'est tu pendant un assez long moment... Et alors que j'allais sortir une phrase, n'importe laquelle pourvu que cela tue le silence qui s'installait, il s'est remis à parler... et il est revenu à la charge sur le point qui faisait mal :

— Mais alors, dis-moi pourquoi il dort comme ça mon frère ?

Rien à faire, je ne pouvais pas lui échapper. Je me sentais vraiment pris au piège, ça me semblait de plus en plus improbable de pouvoir m'en tirer.

— Heu, eh bien il était malade ce soir.

— Ah bon ?

— Heu... oui.

— Mais pourquoi tu n'as pas appelé un docteur alors ?

Mais c'était dingue ! il n'allait jamais me lâcher ! Excédé, cédant à la pression, j'ai fini par me relâcher un peu.

— Ben écoute, je n'y ai pas pensé, voilà tout !

— Non mais t'as vu dans quel état il est ? il ne réagit pas !

Et sur ce, sans attendre de réponse de ma part, il s'est retourné vers son frère, l'a saisi de nouveau par les épaules et l'a remué comme un prunier.

— Christophe ? HÉ CHRISTOPHE !

Celui-ci n'a réagi à peine plus qu'avant. Frank, a alors posé la main sur son front, attendit un instant, puis se retourna finalement vers moi, en colère.

— Nan mais, il n'a pas de fièvre ! Qu'est ce que tu me dis là qu'il est malade ?... Mais qu'est ce que t'as fait à mon frère ?

— Mais rien à la fin ! il était fatigué et puis c'est tout !

— Tu te fous de ma gueule là ?

— Mais non !

— Alors pourquoi quand vous vous voyez il est souvent malade ou fatigué alors, hein ?

— Mais j'en sais rien moi ! Tu me fais chier à la fin ! Il est en sucre ton frère et puis voilà !

— Mais putain tu me le dis ce que t'as fait ou je te mets sur la gueule de suite, si c'est ça que tu veux.

Sans réfléchir, je me suis contracté et je l'ai regardé droit dans les yeux :

— Eh bien essaye.

J'ai vu Frank se décomposer sous mes yeux. Sur son visage, je lisais soudain un grand désarroi. J'avais du mal à me dire que c'était moi qui le mettais dans un état pareil.

— Mais qu'est ce qui te prend ? Mais... mais t'es qui ?

Je peux vous dire que ce « t'es qui ? » me hante toujours aujourd'hui. Surtout qu'au final, après avoir fait ce que j'ai fait, la réponse à cette question me fait vraiment peur.

Je n'ai rien répondu. Que pouvais-je répondre de toute façon ? Alors insidieusement, le silence et la gêne ont repris leur place. Je ne sais pas combien de temps, une minute au moins, mais une minute de silence dans une discussion comme celle-là, ça fait vraiment très long.

Finalement c'est Frank qui a desserré les dents en premier. Il m'a demandé sur un ton glacial :

— C'est pas un hasard s'il dort, hein ?

Pris de cours, je n'ai pas su quoi dire.

— Hein ! tu faisais quoi avant que j'arrive ?

Quoi répondre à ça ? Je restais muet, pétrifié, terrifié.

— PUTAIN ! RÉPOND !

— ...

— MAIS RÉPOND A LA FIN !

Alors j'ai bien cru qu'il allait me taper dessus, je l'ai vu préparer son geste, mais il s'est ressaisi et n'en a rien fait... Peut-être craignait-il la riposte ? En tout cas il retrouva finalement son calme, et d'une voix bien trop posée, plus résignée qu'apaisée, il m'annonça :

— Bon écoute... Tu ne veux rien me dire c'est bien ça ? Alors... eh bien, tu comprendras au moins qu'il faut que j'appelle mes parents... parce qu'il faut qu'on tire ça au clair. Alors je les mets au courant et on avise.

Et sans attendre de réponse de ma part, sans même me regarder, il s'est dirigé vers le téléphone.

Alors aux abois, désespéré, dos au mur, j'ai lâché le morceau :

— Ok, je l'ai drogué.

Frank était arrivé tout près du téléphone. Il s'arrêta net.

— Quoi ?

De toute façon, c'était trop tard pour revenir en arrière. J'étais fait, la situation était désastreuse, rien n'allait plus être comme avant.

— Oui, je l'ai drogué, enfin, drogué... je lui ai fait prendre des somnifères.

— Hein ? mais pourquoi ?

Je ne pouvais pas décemment répondre à cette question. C'était la catastrophe.

— Mais réponds David !

— Je... heu...

Et je ne savais pas quoi dire après.

Frank semblait maintenant atterré, il était en train de comprendre.

— Non David, ça n'est pas possible... tu n'étais quand même pas en train de... mais... Nan ! mais c'est pas possible ! dis moi que c'est une blague !

La tête basse, écrasé par la honte, la culpabilité, j'ai répondu :

— Non, ça n'est pas une blague.

— Mon dieu.

Il n'a dit que ça, et il est parti s'asseoir sur une des chaises dans la cuisine. Il s'assit, puis resta comme ça, sans bouger, le regard dans le vide. Le temps parut encore bien long pendant tout ce silence.

Au bout d'un certain temps je n'ai quand même pas pu m'empêcher de lui demander timidement :

— Qu'est ce que tu vas faire alors ?

Il a mis un certain temps avant de répondre :

— Je sais pas... je sais vraiment pas...

— Tu comptes en parler à quelqu'un, hein ?

Il s'est alors tourné vers moi, et j'ai pu voir sa mine : Ça me faisait peur, on lui aurait annoncé le décès de ses parents qu'il aurait sûrement fait une tête similaire.

Il m'a regardé, sans rien me dire, puis il a penché à nouveau la tête vers le sol.

Je suis resté un moment sans bouger, absent, pris dans le fatras de mes pensées. Je comprenais qu'il ne fallait plus nourrir l'espoir que tout ça puisse s'en arrêter là : Il allait forcément prévenir quelqu'un : j'étais cuit. Mon avenir entier s'écroulait devant moi...

Sauf si...

Sauf si je l'en empêchais.

J'aurais pu hésiter, tergiverser plus longtemps, mais non, il fallait que j'agisse, un point c'est tout.

Le téléphone était sur une petite table près de la télé : Doucement, naturellement, je me suis dirigé vers l'objet, de toute façon Frank restait tête basse sur sa chaise dans la cuisine. Son désarroi avait cela de pratique qu'il l'assommait, l'enfermait, il ne s'intéressait plus à moi.

Sans un bruit, j'ai débranché le fil du téléphone, puis, m'accroupissant ensuite, j'ai débranché la prise du mur.

Je me souviens qu'à ce moment-là je ne me posais plus aucune question, c'était bizarre, mais pour ainsi dire je ne pensais plus : Après avoir envisagé l'idée de supprimer Frank, après en avoir finalement accepté l'éventualité, c'était

comme si j'avais arrêté de réfléchir, comme si j'étais passé en « pilotage automatique ».

Avec le fil mit en boule dans une main, je passai la porte de la cuisine en m'arrangeant pour le garder hors de vue, mais de toute façon, Frank ne réagissait toujours pas, encore complètement abattu. Je me suis alors placé derrière lui et j'ai déplié un peu de fil, j'en ai saisi un bout de l'autre main, et sans hésiter, d'un geste vif, j'ai passé les deux bras par-dessus sa tête. Je les ai descendus, puis je les ai rabattus vers moi.

Voilà, ça n'était pas plus compliqué que ça.

Bien sûr il a fallu tirer fort et maintenir la tension. Mais j'étais comme dans un état second, je ne sentais pas l'effort. Je me disais juste « ta liberté, tu la garderas que si tu tires sans relâche maintenant », alors je tirais sur le fil.

Après un soubresaut de surprise, il s'est débattu, vivement, violemment, mais pas facile de se défaire de quelqu'un derrière soi. Malgré qu'il gesticulait et balançait les bras dans tous les sens, je me suis reculé au plus que j'ai pu, si bien qu'il n'arrivait pas à m'atteindre. La tête de Frank vira alors petit à petit vers le rouge, sa langue sortit un peu de sa bouche, et la sueur se mit à couler sur son visage... Je ne pensais d'ailleurs pas qu'on pouvait suer aussi vite. Puis progressivement, il s'est débattu de moins en moins, au bout d'un moment, ses mains arrêtaient même d'essayer de m'attraper. Petit à petit, c'était comme s'il s'endormait... même si son visage, maintenant pourpre, trempé de sueur et tout gonflé, prouvait le contraire.

Je ne sais pas combien de temps je suis resté à maintenir la prise. Je crois bien que dans ce genre de cas le cerveau « décroche » un peu... mais au bout d'un moment j'ai fini par lâcher le fil, et c'était comme si je pouvais réfléchir à nouveau par moi-même, je revenais à moi : Maintenant je pouvais paniquer.

Même si je n'avais plus le fil du téléphone entre les mains, celui-ci n'était pas retombé au sol, il restait coincé dans le cou de Frank, prit comme entre deux bourrelets dans la crevasse qui s'était formée. C'était curieux ce silence, tout ce calme, toute cette tranquillité apparente des choses, le temps était comme suspendu, même moi je n'osais plus bouger. Par contre dans ma tête, ça n'était pas du tout le calme, je crois bien me souvenir qu'intérieurement je me répétais « mais qu'est ce que j'ai fait ? mais qu'est ce que j'ai fait ? » et de n'avoir en retour que la vue du fil du téléphone incrusté dans les chairs du cou de Frank.

Rien ne bougea plus pendant un moment, jusqu'à ce que Frank, enfin son corps, penche lentement sur le côté. D'abord presque imperceptible, le mouvement s'est ensuite accéléré d'un coup, et il a dégringolé de la chaise. Ça a fait pas mal de bruit en comparaison du silence qui régnait. Pendant que la chaise basculait à droite, le corps tombait à gauche, allant tête la première s'affaisser sur le sol : Je me souviens m'être stupidement dit « mais il risque de se casser la nuque en tombant comme ça », avant de réaliser que ce n'était plus vraiment très grave.

Le fil du téléphone était toujours enfoncé dans les chairs de son cou, la chaise était par terre, et lui aussi. Moi, désœuvré, je restais debout entre les deux.

Le corps de Frank gisait étendu sur le côté, à moitié recroquevillé, et pendant un moment, je suis resté bêtement immobile à le regarder. Puis j'ai quand même fini par me décider à bouger, j'ai contourné le cadavre et me suis accroupi devant lui. Je voyais ce corps devant moi, cet ami que j'avais eu, et je reconnaissais malgré moi ses traits derrière ce visage tout rouge. D'ailleurs il saignait du nez et deux filets pourpres gouttaient de sa lèvre supérieure sur le sol en lino de la cuisine. J'avais du mal à me dire qu'il ne bougerait plus, que c'était fini... Et puis qu'est ce qu'il allait m'arriver maintenant ? Je l'avais tué et quand ça allait se savoir... Une boule d'angoisse est venue me prendre à la gorge, la vision du cadavre de Frank devant moi m'est alors devenue insoutenable. Je me suis relevé précipitamment et je suis allé dans le salon m'asseoir sur le canapé afin de me calmer, et de réfléchir.

J'ai passé l'heure suivante à me torturer les méninges, ressassant en boucle ce qui pour moi devenait un avenir plus que probable : Je me voyais déjà arrêté, inculpé, jugé, mis en prison. J'alternais entre l'abattement et les sanglots. Je suis retourné aussi plusieurs fois dans la cuisine voir le corps, comme si j'avais besoin de m'assurer que c'était bien vrai, que tout cela n'était pas qu'un mauvais cauchemar. Ainsi petit à petit je me suis fait à l'idée, je « comprenais » ce que j'avais fait, je réalisais pleinement les incidences que ça allait avoir sur ma vie...

Il était clair que j'étais prêt à tout pour pouvoir m'en tirer.

Le problème était de trouver une idée. Mais même si au début, rien ne me venait à l'esprit, que le désespoir s'intensifiait, j'ai quand même fini par entrapercevoir une possible échappatoire. C'était odieux, et au début je me dégoûtais en y pensant, mais au final, c'était lui (le mort dans la cuisine) ou moi, et comme je ne trouvais aucune autre solution, la décision s'est d'elle-même imposée.

En grimaçant de dégoût, j'ai tout d'abord retiré le fil du téléphone des chairs dans lesquelles il était incrusté. Il s'en décolla en émettant de petits craquements humides, et laissa ensuite à nu une chair rouge sombre formant un collier en fer-à-cheval autour du cou du cadavre... du cadavre de Frank, mais ça, j'essayais de l'oublier un peu, sinon je n'allais rien réussir à faire.

Je suis ensuite allé vérifier dans le couloir qu'il n'y avait personne, déjà en journée on y croisait rarement quelqu'un, alors à minuit passé... Mais je préférais rester prudent. En tout cas, pas un bruit, pas âme qui vive dans le couloir. Je suis alors allé vérifier la porte de la cage d'escalier : elle s'ouvrait bien, pas de soucis. J'ai aussi contrôlé, toutes ouïes, qu'il n'y avait personne dedans : c'était tout bon... de toute façon quasiment personne ne passait par là, tout le monde prenait l'ascenseur. J'ai examiné ensuite la rambarde : les barreaux étaient assez solide pour faire l'affaire. J'ai alors pris une bonne inspiration : j'allais pouvoir commencer.

Je suis retourné dans l'appartement et sans réfléchir d'avantage, je suis allé directement dans la cuisine, j'ai saisi Frank par les pieds et j'ai commencé à le tirer jusque dans le couloir. C'était plus crevant que je ne le pensais, mais j'ai continué sans m'arrêter : Quelqu'un aurait pu passer par là pendant que je le

traînais, alors il fallait que je fasse vite. Je n'ai repris mon souffle qu'une fois arrivé dans la cage d'escalier, la porte refermée derrière moi.

En reprenant ma respiration, j'en ai profité pour réfléchir à la meilleure technique à employer pour arriver à faire ce que je prévoyais... et je me suis mis au travail : Tout d'abord, j'ai dégrafé la ceinture de son pantalon, puis j'ai tiré dessus pour la lui enlever. Elle était en cuir et ça tombait bien, il valait mieux qu'elle soit résistante au vu de ce que je prévoyais d'en faire. Ensuite j'ai saisi le corps par-dessous les bras et je l'ai hissé jusqu'à poser le cou sur la rambarde de l'escalier. Je l'ai bloqué en me plaquant tout contre pour l'empêcher de tomber (la position était d'ailleurs assez équivoque !), et je lui ai enserré le cou autour de la rampe avec la ceinture. Ensuite j'ai hissé le corps sur la balustrade, et j'ai de nouveau repris mon souffle, car, purée ! il était lourd à soulever quand même ! Enfin, un dernier effort, une dernière poussée, et le corps a basculé de l'autre côté de la rambarde. La ceinture, que les barreaux empêchaient de glisser, s'est bloquée d'un coup. J'ai eu un frisson au moment où elle s'est tendue. Déjà la violence du choc, et puis un son, un léger craquement d'os... Ensuite le calme, le silence, gênant, envahissant, oppressant. J'avais, je pense, la même impression qu'après l'avoir étranglé avec le fil du téléphone : Ce silence, la conscience soudaine de l'acte... un peu comme si je l'avais tué une deuxième fois...

J'ai quand même fini par me ressaisir et je me suis décidé à descendre quelques marches pour m'assurer qu'il n'y avait pas de problème, et la vision n'a pas vraiment été des plus réjouissantes : La tête pendait, les mains et les pieds pointaient vers le bas, on aurait dit qu'un grand aspirateur placé sous lui cherchait à l'avaloir. Sa tête était toujours aussi rouge, son nez saignait à nouveau et quelques gouttes perlaient déjà sur le béton des marches qui passaient sous ses pieds...

Un pantin rouge pendu par le cou, j'avais du mal à me dire que c'était Frank, j'avais du mal à me dire que c'était ce vieux pote, j'avais du mal... Stop, j'ai remonté les marches et je suis sorti de la cage d'escalier sans attendre plus longtemps.

De retour dans l'appartement, je suis de suite allé ramasser le fil du téléphone et je l'ai bien nettoyé dans l'évier avant de le remettre en place. Je me suis ensuite occupé du sang qui avait coulé du nez de Frank sur le lino. Une fois tout ça en ordre, j'ai foncé sans attendre dans la chambre de Christophe : Je n'avais pas de temps à perdre : Même si tout le monde utilisait les ascenseurs au lieu des escaliers, on n'était jamais sûr, il suffisait d'un coup de malchance pour que quelqu'un tombe sur Frank tout de suite. Il ne fallait pas rester dans les parages plus longtemps.

Je dois dire que je n'ai pas arrêté de ressasser ce moment dans ma tête depuis lors, à me demander si je n'avais pas fait une énorme connerie à cet instant-là : Aller chercher Christophe, l'amener chez moi, ça m'avait semblé évident sur le moment : C'est vrai, après tout, qu'est ce que je pouvais faire d'autre ? Le laisser dormir chez lui ? Alors comme ça le mardi soir, j'étais venu le voir, on avait bien mangé, il avait bien bu sa bière droguée, il avait fait un gros dodo avec le gentil David qui l'a bordé... Et ensuite ? Il se réveille au matin et

apprend que son frère est mort, pendu dans la cage d'escalier de l'immeuble... Faut-il que je vous détaille plus amplement le problème ? Même s'il ne savait pas ce que je lui avais fait, il allait parler, dire que j'étais là la veille, ça allait forcément porter les soupçons sur moi... Et puis vous savez, pour y avoir souvent repensé, je m'étais aussi dit à ce moment-là que si je l'amenaient chez moi, peut-être aurais-je pu le faire changer d'avis... sur les filles... vous voyez ? Oui ? Vous vous dites que c'était une pensée un peu folle ? Certes, moi aussi... maintenant. Mais sur le coup, quand vous venez d'étrangler un ami, je peux vous dire qu'on a du mal à penser correctement... D'ailleurs ce qui me fait bien marrer à ce sujet c'est qu'on a généralement tous tendance à se dire « ah, moi si j'avais été à sa place, j'aurais fait comme ci ou comme ça », mais souvent on fait moins le malin quand ça nous arrive en vrai, et on ne fait pas forcément les bons choix sur le moment... Encore que là, à mon avis, ce que j'avais décidé n'était finalement pas plus un bon choix qu'un mauvais choix : c'était le seul choix. C'était de le ramener coûte que coûte chez moi ou alors je pouvais déjà me préparer à l'idée de passer un sacré moment à ne plus pouvoir aller me balader plus loin que les murs de la cour d'une prison.

Je suis donc rentré à toute allure dans sa chambre... et puis là je me suis arrêté : Christophe dormait toujours tout tranquillement, paisible, calme, si beau, lové dans les draps. Ça m'a stoppé dans mon élan. Je suis resté le souffle coupé un instant. Cette vision, si belle à mes yeux, contrastait tellement avec ce qui m'arrivait... J'ai quand même fini par prendre une grande inspiration, je me suis rapproché du lit, j'ai saisi doucement Christophe par les épaules et à contre cœur, je l'ai secoué un peu.

— Hé, Christophe, eh oh ! Christophe !

J'y suis allé d'une voix feutrée au début, mais voyant qu'il ne réagissait pas plus que ça, j'ai monté le ton et je l'ai secoué un peu plus fort. Mais malgré tout, à part quelques geignements mollassons, je n'ai rien obtenu de plus. Ça n'allait pas être facile de le réveiller suffisamment pour l'amener chez moi. C'était du moins ce que j'étais en train de me dire quand le téléphone a sonné : Une sonnerie si soudaine, si forte, dans le silence de l'appartement... ça m'a littéralement fait sauter au plafond.

D'abord le sursaut de surprise, puis de suite après le stress, l'angoisse. J'ai attendu sans bouger que ça s'arrête, mais sournoisement le téléphone persistait et persistait encore à sonner. À chaque silence entre deux sonneries, j'espérais que ce soit la dernière, mais ça reprenait toujours. Ça devait en être à une dizaine, j'avais envie de gueuler pour que ça s'arrête... quand ça s'arrêta d'un coup.

Soit... maintenant je pouvais m'inquiéter : Car il était minuit et demi... alors qui pouvait bien appeler à cette heure-là ?

La réponse m'a paru alors couler de source : Leurs parents.

C'était évident : Frank devait rentrer chez eux ce soir-là comme tous les vendredis soir. Il ne l'a pas fait à cause de la neige et de la ligne de train bloquée, mais quand il est rentré à son appartement, il est tombé sur moi, et n'a donc pas appelé ses parents pour les prévenir ! Donc, pour eux, Frank n'était

toujours pas arrivé à la maison et n'avait pas donné de nouvelles, c'était donc sûrement eux qui venaient d'appeler.

« Pourquoi n'ont-ils pas appelé avant ? » me suis-je alors demandé. La réponse était évidente : Le fil du téléphone était pris pour faire autre chose...

Alors ils avaient sûrement appelé avant ? mais combien de fois ? J'avais débranché le fil du téléphone vers dix heures et demie... ça pouvait faire deux heures qu'ils appelaient comme ça.

Le désarroi, la peur... puis la panique sont successivement venus me prendre en otage, car si ça faisait bien deux heures qu'ils appelaient et n'obtenaient aucune réponse, alors que Christophe au moins aurait dû répondre, ils devaient être en train de complètement paniquer (et à raison). Peut-être avaient-ils pris la voiture et étaient en route pour Nantes ? Peut-être appelaient-ils depuis une cabine téléphonique ? Peut-être que l'un des deux parents était resté à la maison et appelait pendant que l'autre était sur la route ? Et Cholet, la ville où ils habitaient, n'était finalement qu'à cent cinquante kilomètres, tout au plus... Alors ? Eh bien alors j'avais l'impression en déduisant tout cela que le sol allait se dérober sous mes pieds.

Je réalisais qu'ils pouvaient arriver ici à tout moment.

Soudain pris de panique, je me suis précipité jusque dans la cuisine pour ramasser mes affaires et tout mettre dans mon sac à dos. Une fois le sac rempli, fermé, endossé, je suis retourné au pas de charge au chevet de Christophe : Cette fois-ci, je n'y suis pas allé de main morte, je l'ai secoué comme un prunier, il n'a qu'à peine réagi, mais tant pis, je n'allais pas attendre. J'ai enlevé d'un coup les couvertures, et je lui ai enfilé son pantalon comme j'ai pu. Se sentant sûrement bousculé, il a gémi plus fort, et j'ai fini par deviner dans la bouillie des sons qu'il faisait un « qu'est ce qu'il y a ? »... Je n'ai pas répondu. Je suis arrivé tant bien que mal à fermer son pantalon, je l'ai saisi alors par les jambes et je l'ai fait pivoter sur le côté du lit pour lui mettre aussi sec ses chaussettes et baskets. Le pauvre pouvait geindre tant qu'il voulait, de toute façon il allait venir avec moi qu'il le veuille ou non. J'ai fait ensuite le tour du lit pour me placer derrière lui, et ça a été franchement compliqué mais je suis arrivé à lui enfiler un tee-shirt et un pull, puis je l'ai poussé par les épaules pour le mettre assis. Je ne l'ai lâché qu'à peine quelques secondes pour pouvoir revenir devant lui : au moins il tenait assis tout seul, c'était déjà ça. Il avait l'air complètement perdu, hébété, mais je n'y accordais pas d'importance, il fallait déguerpir d'ici, et vite. Je me suis assis à côté de lui, j'ai placé mon bras sous son épaule, et je l'ai relevé, enfin... j'ai peiné à le relever : il était quand même bien dodu, et puis par-dessus le marché il ne faisait aucun effort pour se mettre debout. Après on a avancé, clopin-clopat, jusqu'à la sortie de l'appartement. Je lui ai pris son blouson qui traînait sur une commode près de l'entrée et je le lui ai fait mettre, il réagissait finalement quand même un peu.

Derrière la porte d'entrée, le couloir était vide, et on a croisé personne dans l'ascenseur. Arrivé dans le hall de l'immeuble, je craignais aussi de tomber face à face avec quelqu'un. Son père au pire, ou même n'importe qui d'autre : Qu'allaient dire les gens de l'immeuble s'ils me voyaient avec un de leurs voisins appuyé sur l'épaule et complètement dans les vapes ? Qu'allaient-ils me

demander ? Mais surtout, par-dessus tout, ils auraient pu témoigner plus tard en disant m'avoir vu partir avec Christophe sous le bras... ça aurait été très problématique. Mais non, rien, personne. Certes, à cette heure-là il y avait peu de monde qui rentrait ou sortait, mais quand même... il aurait suffi d'une personne...

Ainsi je me suis retrouvé dans la rue, dehors tout était blanc, la neige tombait encore à petits flocons, tout était calme, reposant...

— MMMMHHHHH ! b...b...beau !

Surpris, j'ai tourné la tête vers Christophe, je le soutenais toujours sur mon épaule : Ses yeux étaient entrouverts, il avait légèrement relevé la tête et regardait devant lui : Il était un peu réveillé... Ça m'inquiétait plutôt qu'autre chose, car ça n'était pas le moment qu'il me fasse des difficultés : Le trajet jusque chez moi allait être assez dur comme ça, en le traînant avec moi, quitte à ce qu'il se défende de se laisser faire par-dessus le marché.

— Oui c'est beau hein ? Il neige, tu vois ?

— ... hhhmmm...

— On va se promener un peu, hein ?

— ... hhhmmm...

— D'accord ?

— ... ou... oui.

C'était déjà ça. J'ai donc commencé sans plus attendre à marcher, il ne fallait pas qu'on nous trouve ici... surtout pas.

Mais qu'est ce que ça a été crevant ! Il devait bien y avoir une quinzaine de centimètres de neige fraîche sur les trottoirs, alors déjà que ça n'aurait pas été facile de faire le trajet tout seul de chez lui jusque chez moi dans ces conditions, mais là avec Christophe sur le dos, ça tournait au supplice. J'arrivais de moins en moins à récupérer mon souffle, et l'air frais, si agréable au début, me brûlait la gorge maintenant. Je sentais progressivement mes jambes devenir molles, lasses, fatiguées, difficiles à bouger, elles allaient finir par me lâcher si ça continuait. En prime je commençais à avoir furieusement mal au dos, et ça aussi ça allait vite devenir plus tenable. Et puis Christophe me faisait de longues crises de jérémiades, dans ces moments-là, je ne comprenais pas ce qu'il me disait tellement c'était de la bouillie, mais j'essayais de lui répondre gentiment, je lui disais qu'on allait bientôt arriver, et ça le calmait quelques minutes... avant qu'il ne reprenne de plus belle. J'essayais aussi de prendre par les petites rues afin d'éviter de croiser du monde, et je n'avais dû croiser au total que trois ou quatre personnes sur tout le trajet, elles étaient passées à côté de moi sans poser de question ou porter sur nous un quelconque regard trop curieux. Aussi comme je n'étais maintenant plus très loin de chez moi, j'ai commencé à me détendre un peu, et c'est vrai que j'ai peut-être fini par couper par des grandes rues... C'est là qu'une voiture venant par derrière et roulant doucement est venue se garer à mon niveau. Surpris j'ai jeté un coup d'œil... Je suis resté figé sur place : C'était une voiture de police.

Je n'osai plus bouger, je regardai, impuissant, la voiture s'arrêter juste à côté de moi. Il y avait deux policiers à l'intérieur. La vitre côté conducteur s'abaissa, celui au volant tourna alors la tête vers moi :

— Bonsoir, m'a-t-il tout simplement dit pour commencer.

De toute façon, je n'avais pas le choix, quoi faire à part lui répondre ?

— Heu... bonsoir.

— Vous allez bien jeune homme ?

— Oui...

— C'est-à-dire que... On vous a vu, vous et votre ami, et vous aviez l'air de peiner pour marcher.

— Heu... oui un peu...

— Qu'est ce qu'il a au juste votre ami ? Il n'a pas l'air bien du tout.

« Oh, ben c'est normal, je l'ai drogué ! », « Ah très bien monsieur, alors, circulez »... Non, non, non... Et même si j'avais la frousse à en faire dans mon froc, pas besoin de réfléchir trois cents ans non plus pour trouver une autre explication :

— On était à une soirée...

— Ah bon...

— Oui, et il a trop bu...

Le policier a eu l'air sceptique.

— Hmm, hmm... Vous permettez ?

J'ai compris qu'il voulait que je m'écarte de sa portière, ce que j'ai fait.

Il sortit de sa voiture.

Ce n'était vraiment pas de bonne augure, qu'il sorte de sa voiture....

Il était maintenant debout, face à moi. Il ne me dépassait que d'une demi-tête tout au plus, mais pourtant il me paraissait bien plus grand : Haut, imposant, inaccessible. J'étais comme la souris piégée par le chat. Je ne bougeai plus, craignant le coup de patte.

— Il s'appelle comment votre copain ?

— Hein ? heu... Christophe.

Sans plus faire attention à moi, il s'est alors penché vers Christophe, je le soutenais toujours à grand effort sur mon épaule. Il lui a fait relever un peu la tête, lui soutenant doucement le menton. Il le regardait attentivement, le jugeant minutieusement, et j'ai pu lire un peu de surprise quand il a découvert plus en détail son visage... Il avait dû reconnaître les traits caractéristiques.

Puis en parlant quand même assez fort et en articulant à l'excès, il lui demanda alors :

— Monsieur ?... Monsieur ?... hmm... Christophe ?... Eh oh !.... Comment allez-vous monsieur ?

Celui-ci ne réagit que mollement, geignant un peu, mais il finit par articuler quand même quelques mots :

— Fa... fatigué... f... froid...

Le policier paraissait toujours aussi concentré.

— Vous connaissez le monsieur qui est avec vous ?

— Hmm... Hmm...

Il répéta la question, en égrainant chaque mot afin de se faire comprendre.

— Monsieur ?... Co-nai-ssez vous le mon-sieur a-vec vous ?

Après un instant, Christophe répondit :

— M... m... oui.

Le policier s'est redressé, affichant une légère moue, visiblement perplexe.

Avant qu'il ne se pose trop de question, j'ai pris l'initiative de lui parler :

— Il a juste trop bu... Là on rentrait à la maison.

— Hmm... hmm... À la maison ? Vous êtes de la même famille ?

J'ai répondu assez doucement, craignant que Christophe ne réagisse au mensonge que j'allais sortir :

— Oui, frères.

Il valait mieux ça que de dire qu'on était juste ami : Ça me paraissait plus crédible pour justifier de se retrouver sous la neige à une heure du mat' pour ramener à pied quelqu'un qui a trop bu.

Christophe a émis quelques gémissements, rien de compréhensible.

Le policier est resté silencieux quelques secondes...

Et puis en fin de compte il a fini par me demander, l'air un peu gêné.

— Mais votre frère, il n'est pas... heu...

— Trisomique ? Oui, oui, c'est le cas... Enfin vous savez, ça ne l'empêche pas de boire !

— Je vois... Et vous êtes encore loin de chez vous ?

— Non non, cinq minutes tout au plus.

— Et... vous ne voulez pas qu'on vous ramène ?

J'ai dû redoubler d'effort pour que la peur ne transparaisse pas dans ma voix.

— Heu... oh non ça va aller ! On ne va pas vous déranger...

— Vous êtes sûr ?

— Oui, oui. On est plus très loin, et puis lui et moi on a l'habitude de se débrouiller tout seuls vous savez.

— Ah bon ?

— Oui, enfin c'est seulement que nos parents n'habitent pas Nantes, c'est tout. On est ici dans un appartement en location : moi pour les études et lui pour travailler.

— Travailler ?

— Oui dans une cantine.

— Ah... bon... Donc... vous ne voulez toujours pas ?

J'ai affiché un joli sourire, genre poli et sûr de moi, pour lui répondre :

— Non ça ira, sincèrement. Merci.

— Eh bien, alors bonne fin de soirée messieurs.

— Merci, à vous aussi.

Sur ce, l'agent retourna s'asseoir au volant de sa voiture. Son collègue, lui, n'avait pas bougé de son siège pendant tout ce temps. Il mit le contact et échangea ensuite quelques mots avec son comparse avant de partir.

En entendant le moteur de la voiture démarrer, j'ai commencé à me détendre un peu. J'avais encore du mal à réaliser que je venais de m'en tirer.

J'ai attendu qu'ils se soient éloignés pour trembler...

Et pas que trembler d'ailleurs... Non, la peur avait été telle que je n'ai pas pu réfréner quelques larmes... J'ai alors sangloté pendant un moment, dans la rue,

comme un con avec Christophe à moitié endormi avachi sur mon épaule. Et puis je me suis ressaisi, tant bien que mal. Je me suis essuyé les yeux du revers de la main et j'ai repris ma marche.

Enfin j'arrivais chez moi ! J'avais furieusement mal à l'épaule et au dos à force de soutenir Christophe, aussi je l'ai fait basculer de suite sur le côté pour le laisser glisser sur mon canapé... Ne plus avoir à supporter son poids fut un réel moment de soulagement.

Néanmoins, il ne dormait pas, même arrivé sur le canapé, il a gardé les yeux entrouverts. Il faut dire que depuis que les policiers nous avaient laissés, il n'avait pas arrêté de geindre tout le long du trajet qu'il restait à faire.

Et là maintenant, j'avais peur qu'il ne me fasse des difficultés pour dormir.

Alors je suis allé lui prendre une ou deux couvertures que j'ai posées sur lui, et je suis allé dans la cuisine, en chemin j'ai éteint la lumière du salon et j'ai fermé la porte derrière moi : Comme ça il allait bien finir par pioncer ! Moi j'avais un rendez-vous avec la machine à café. Oui, parce que ça n'allait pas, j'étais extrêmement tendu, je ne savais pas du tout où j'allais... Il fallait que je réfléchisse. Je me suis donc assis à la table de la cuisine, un bol de café réchauffé au micro-ondes devant moi... et puis des problèmes, beaucoup de problèmes dans ma tête...

Une des conclusions qui est ressortie du fatras de mes pensées, c'était de surtout bien prendre garde le lendemain à tout faire comme si rien n'était arrivé... Il y avait ça, et puis le reste, je ne m'en souviens plus. J'ai bien dû penser à d'autres choses, mais pas moyen de me rappeler. Il faut dire qu'au bout d'un moment, sûrement saoulé par la fatigue et le manège infernal des problèmes dans ma tête, j'ai fini par m'endormir, avachi sur la table.

*

C'est tout d'abord comme une plainte au loin... Et puis le son se répète, devient plus fort, plus insistant. Il se dégage comme une impression de détresse dans cette voix... mais, c'est bizarre, au son on dirait que celui qui émet cette lamentation, a de la semoule dans la bouche...

J'ai ouvert les yeux, j'étais affalé sur la table, la lumière était toujours allumée. J'ai redressé lentement la tête, j'ai cligné des yeux... J'avais mal à la nuque, sûrement d'avoir dormi comme ça. Et puis qu'elle heure ét...

— WWWOOOOOORRHHHH !

Ça venait du salon. J'ai eu peur sur le coup, mais de suite tout m'est revenu en tête. Paniqué, j'ai regardé l'heure : six heures du matin : ouf ! J'avais eu peur qu'il soit plus de neuf heures : Si rien de tout ça n'était arrivé, j'aurais dû aller chercher Christophe à son appartement à cette heure-là. Ça aurait pu me causer beaucoup de complications de ne pas y aller.

— AAAAAAANNNNNNNHHHH !

Qu'est ce qu'il avait à gueuler comme ça ?! Je me suis frotté le visage dans mes mains, espérant peut-être ainsi me donner un peu de force, un peu de volonté pour aller voir ce qui se passait.

— FFRRR... FFFFRRRRRAAAANNNNNNNKKK !

Enfin il appelait son frère... Alors ça m'a fait le revoir, pendu au bout de sa ceinture dans la cage d'escalier. Au moins ça a eu l'avantage de me faire lever dans l'instant, et j'ai ouvert la porte de la cuisine sans tergiverser plus longtemps.

La lumière était éteinte dans le salon, aussi je ne voyais pas grand-chose en dehors du rectangle de lumière qui provenait de la cuisine... Il m'a semblé qu'il n'y avait plus personne sur le canapé, alors pris de panique je n'ai pas attendu plus longtemps et j'ai appuyé sur l'interrupteur fixé au mur à ma droite. La lumière allumée, j'ai eu d'un coup d'un seul la vision complète de la scène : Il n'y avait en effet plus personne sur le canapé, même les couvertures étaient par terre. Quant à Christophe, il était aussi sur le sol, le long d'un mur, rampant sur le ventre. Tétanisé par la scène, j'ai mis quelques secondes avant de me précipiter auprès de lui. Il a tourné alors difficilement la tête dans ma direction, je l'ai saisi délicatement par les épaules pour le basculer doucement sur le côté, il avait l'air complètement perdu, ahuri. Enfin ne voulant pas le laisser allongé comme ça sur le sol, je l'ai redressé, saisissant ses jambes de l'autre main afin de le mettre au moins en position assise, adossé contre le mur. Ma main m'est revenue mouillée, je n'ai pas trop compris pourquoi tout de suite, il faut dire que c'était surtout Christophe qui m'inquiétait. Il était en larmes, son visage avait viré au rouge, ses joues étaient trempées de larmes, son nez coulait, il reniflait sans discontinuer... Le voir comme ça me chavirait... Sa détresse m'envahissait complètement, j'en frémissais.

— Qu'est ce qu'il y a Christophe ? Qu'est ce qu'il y a ? Je lui ai demandé d'une voix que j'essayais d'avoir aussi douce que possible.

Il m'a regardé fixement quelques instants, et puis son visage se tordit, se contracta progressivement. Il s'est mis à suffoquer, convulsivement, de plus en plus, en reniflant. Et sans que je n'aie eu le temps de réagir, il a fini par éclater en sanglot.

Il arriva juste à me dire entre deux hoquets :

— PFFRRR... J'... MHHFFRR... J'AI... GGFFRR... PIIIIII !!!!

Moi, incrédule, je l'ai regardé fondre en larmes, et j'ai mis un instant avant de comprendre : J'ai alors regardé ma main trempée, je suis passé ensuite instinctivement à l'examen de son pantalon : La toile, couleur brun clair, virait au brun foncé au niveau de l'entrejambe et des cuisses... Sur le coup j'ai eu une envie stupide de rire, peut-être à cause du soulagement de voir que ce n'était « que ça », peut-être aussi surpris de voir un gars de vingt-trois ans qui avait pissé dans son pantalon... Je ne sais pas, mais j'ai dû faire un gros effort pour refréner un rire très malvenu, j'ai baissé la tête quelques secondes le temps de me ressaisir. La crise passée, je lui ai présenté un sourire que je voulais aussi apaisant, aussi reconfortant que faire ce peut, et je lui ai dit tout doucement :

— Mais ça n'est pas grave Christophe ! ça n'est pas grave voyons...

Il m'a regardé alors avec ses yeux de chien battu, il a reniflé encore un instant, et puis au bout d'un moment, il a fini par me dire :

— MHHFFRR... Ah bon ?

— Mais oui, il n'y a pas de problème... Mais... qu'est ce qui t'es arrivé ?

Les larmes revinrent un peu, et puis il a fini par s'expliquer :

— Ben...mhppffr... ben 'm'suis réveillé... mpphhh... J'avais aller fair' pipi... mpphfff... mais 'l faisait noir... mmffff...

Le pauvre devait être complètement perdu en se réveillant dans le noir... Le malheureux avait dû vraiment paniquer. Et puis même s'il se rappelait que je l'avais amené chez moi pendant la nuit, c'est vrai qu'il n'était venu ici qu'une fois auparavant, il ne devait certainement pas savoir où se trouvait l'interrupteur pour la lumière...

— Je ne vais pas te laisser comme ça... heu...

Il m'a alors regardé, attentif à ce que j'allais dire... Mais quoi dire ? J'allais lui demander de me donner caleçon et pantalon ? Et bien figurez-vous que ça me gênait l'idée de le voir se déshabiller devant moi : Vous voyez, quand je le mattais et le caressais, il était endormi... là ça n'était pas pareil. Non, qu'il se déshabille comme ça devant moi me gênait trop.

Finalement, je me suis décidé :

— Allez, viens avec moi, on va aller dans la salle de bain.

En réponse, il m'a tendu la main. Je l'ai saisie pour l'aider à se relever. J'ai dû forcer comme un bœuf pour qu'il se mette debout : il n'allait pas fort, pas fort du tout. Mais ensuite emporté par l'élan, il a basculé vers l'avant : J'ai cru suffoquer en m'interposant pour barrer sa chute.

— Oula ! Christophe ! fais attention, tu vas nous faire tomber !

— Désolé, j'me sens tout saoul...

J'avais honte de moi, j'avais saccagé sa vie et par-dessus le marché je l'assommait aux somnifères... J'encaissais mal tout ça, mais qu'est ce que je pouvais faire ? m'écrouler en larmes devant lui ?

Je l'ai épaulé jusqu'à la salle de bain : Là il y avait une douche, un lavabo, et un WC. Je l'ai fait doucement s'asseoir sur la cuvette.

— Bon... ben voilà ce qu'on va faire si ça te dit... : Je te laisse prendre une douche, et je vais aller te chercher des vêtements de rechange, d'accord ?

— Hmm... D'accord.

Je me suis accroupi pour fouiller dans le meuble sous le lavabo.

— Tiens ! voilà une serviette.

— Merci.

— Bon... Eh bien je vais te laisser... T'as tout ce qu'il te faut, non ?

— Heu... oui.

— D'accord, a tout à l'heure alors...

— David !

Je me suis retourné à nouveau vers lui, intrigué.

— Oui ?

— Je comprends pas...

— Tu ne comprends pas quoi ?

— Ben, pourquoi je suis pas chez moi ?

Aie ! Quoi répondre à ça ? « Eh bien c'est parce que j'ai tué ton frère et que je ne pouvais pas te laisser là-bas, car sinon ils auraient tout compris. Alors je t'ai ramené chez moi »... mouais... Au lieu de ça, j'ai préféré botter en touche :

— Heu... eh bien... D'abord tu prends ta douche ? d'accord ? et après on en discute ?

— D'accord.

Soulagé qu'il obtempère si facilement, j'ai refermé la porte derrière moi et je l'ai laissé prendre sa douche. Dans mon armoire, j'ai dégotté un caleçon et un pantalon de rechange que j'ai glissé ensuite dans la salle de bain en entrebâillant juste un peu la porte. Que voulez-vous, je n'étais décidément pas enclin à violer l'intimité de Christophe (du moins quand il était conscient)... Même si en entendant l'eau couler dans la salle de bain, j'imaginai son corps, nu, sous la douche, et que cela me laissait rêveur.

Mais bon, j'avais quand même un gros problème à résoudre, il fallait que je trouve une excuse à lui donner. Je suis donc retourné m'asseoir dans la cuisine, et une tasse à café devant moi, j'ai retourné encore et encore le problème dans ma tête. Mais quoi lui dire ? Et puis de quoi se souvenait-il de cette nuit ? Il devait quand même se rappeler le trajet qu'on avait fait en pleine nuit dans la neige, mais se souvenait-il de son frère qui le secouait pour le réveiller ? Et puis même si je lui répondais un truc qui le contente pour un moment, comment j'allais faire ensuite avec lui ? J'y avais déjà un peu pensé, mais j'avais alors fui la question plutôt que de l'affronter.

En fait, plus je me rendais compte de la situation, moins j'avais d'espoir, et plus je sentais comme un grand vide en moi...

— A y est !

Surpris, j'ai tressauté, plongé dans mes pensées, je ne m'étais pas rendu compte du temps qui filait. Christophe était à ma gauche, juste à l'entrée de la cuisine. Il avait mis mon pantalon, et comme lui et moi faisons à peu près la même corpulence et la même taille (j'étais juste un tout petit peu plus grand), mes vêtements lui allaient pas trop mal. Ça faisait bizarre de le voir avec mon pantalon... et puis aussi c'était excitant de le voir torse nu : Oui parce que bizarrement il ne s'était rien remis sur le dos.

— Heu, t'aurais un tee-shirt ?

— Hmm... oui, je dois avoir ça, bien sûr. Je vais t'en passer un si tu veux... Pourquoi ? il y a un problème avec le tien ?

— Oui, ben... Il est mouillé aussi.

— Comme ton pantalon ? Je vois. Et ton pull ?

— Un peu aussi.

— Ah d'accord... ben je vais te donner ça...

On est retourné chercher dans mon armoire un tee-shirt et un pull. Après que Christophe ait choisi celui qu'il préférerait, il se retrouva tout habillé... Dommage.

— Alors ?

— Oui, quoi ?

— Ben pourquoi je suis ici ? Chez toi...

— Ah ça...

— Tu m'as dit que tu me l'aurais, après la douche.

— Oui oui, ben... (et là, comme de toute façon depuis je n'avais rien trouvé de transcendant comme excuse, j'ai sorti le premier truc qui m'est venu :) Il y a eu une fuite de gaz.

- Ah bon ? Le gaz ?
- Oui.
- Mais quand je me suis endormi, je me rappelle pas qu'y en avait.
(improviser... improviser !)
- Eh bien... j'ai senti l'odeur en partant.
- Ah bon ? Mais t'as fait quoi alors ?
- Ben j'ai trouvé du scotch dans un des tiroirs, et j'en ai mis plein autour de la fuite, sur le tuyau.
- Ah bon.
- Oui, et comme j'avais peur que ça ne suffise pas, j'ai préféré ne pas te laisser là-bas, c'est pour ça que je t'ai ramené chez moi.
- Ah...
- Mais au fait tu te rappelles quand on est rentré ?
- Oui. Heu... les policiers ? C'est ça ?
- Voilà. Et avant aussi ?
- Oui, la neige et tout... C'était beau !
- Et avant ?
- Ben je dormais, c'est toi qui m'as réveillé pour aller chez toi.
- Ah oui c'est vrai.
- J'en déduisais qu'il ne se souvenait pas que son frère avait été là-bas la veille.
- Et puis pour le gaz, il faudra que j'aille sûrement ce matin à l'appartement, je prendrais rendez-vous avec un plombier tout à l'heure.
- Ah d'accord.
- Mon excuse était vraiment pourrie... Enfin : laisser un tuyau de gaz juste colmaté avec du scotch... non, ça n'était pas vraiment très crédible... Même si c'était la nuit, j'aurais dû appeler les pompiers au téléphone et ils m'auraient sûrement donné le numéro d'un plombier de garde ou je ne sais quoi. Mais bon, Christophe, lui, avait cru à mon histoire... Sans vouloir être méchant, c'est vrai que j'avais de la chance qu'il soit un peu « différent » pour qu'il gobe mes excuses pourries.
- Au fait, tu as l'air encore bien fatigué...
- Heu... oui, c'est vrai.
- Si tu veux dormir encore un peu, ne te gêne pas.
- Oh, je sais pas si j'ai envie...
- T'es sûr ?
- Oui, j'ai déjà assez dormi comme ça.
- D'accord... Et tu veux faire quoi maintenant ?
- Je sais pas... On va pas prendre le train tout à l'heure ?
- Ah oui le train ! C'est vrai qu'à la base, il était prévu qu'on aille lui et moi à Pornichet...
- Pris de cours, je me suis rabattu sur mon excuse du moment :
- Oui, mais je dois d'abord aller voir pour le gaz.
- Ah bon ? Alors on y va pas ?
- Ben je dois m'occuper de ça avant, et puis aller à la laverie pour tes vêtements aussi.
- Ah oui...

— Tu pourrais regarder la télé en attendant ?

— Oui c'est vrai !

Un quart d'heure allongé sur le canapé devant le petit écran et il s'était endormi. Je lui ai tout doucement enlevé la télécommande des mains, et j'ai éteint le poste.

Après deux heures dans la cuisine, passées à fumer clope sur clope et à me noyer dans le café, je me suis décidé à partir pour son appartement, de toute façon il était temps que j'y aille : Il fallait que je fasse comme si je ne savais rien, faire tout comme s'il ne s'était rien passé : J'aurais dû arriver vers neuf heures et demie chez Christophe, si ses parents ou qui que ce soit d'autre était à l'appartement, c'était le rôle que je devais leur jouer.

Christophe dormait toujours, aussi je me suis déplacé à pas de loup, sans allumer la lumière dans l'appartement. Avant de sortir, j'ai pris avec moi le grand sac plastique dans lequel j'avais mis ses vêtements souillés. Une fois dehors, je suis passé de suite à la laverie pour les mettre à laver.

Une fois la machine mise en route, j'ai pris le chemin de son appartement.

Je n'étais pas à l'aise à l'idée d'y retourner, et en passant au dernier coin de rue avant chez lui, j'appréhendais ce que j'allais voir en bas de l'immeuble : Mais non, rien, pas de passants agglutinés, pas de camion de police comme je me l'imaginai. J'ai essayé ensuite de voir si la voiture de leurs parents pouvait être garée là, mais j'ai vite laissé tomber : Je ne me souvenais que tout juste de la couleur, et encore plus vaguement de la forme... J'en voyais trop qui pouvaient correspondre, ça ne me menait à rien. Je suis donc arrivé devant l'interphone de l'immeuble, pas très rassuré, certes, mais dans un élan de courage ou de raz le bol, j'ai fini par appuyer d'un coup sec sur le bouton.

Ça a répondu de suite :

— Allo ?

La voix à l'autre bout de l'interphone était celle d'une femme. Ça m'a surpris. Mais je n'ai pas eu plus de temps que ça pour me poser des questions, car elle a alors repris sans attendre :

— Frank ? C'est Frank ?... Christophe ?

Bon, je devais agir comme si je ne savais rien, jouer l'innocent :

— Heu... non... heu... bonjour.

— C'est qui, mais c'est qui ?

Leur mère, en toute logique ce devait être leur mère à l'interphone.

— C'est David... un ami à Frank et Christophe... Ils ne sont pas là ?

— Non, non ! ils ne sont pas là !

— Ah bon... ah... heu... pourtant je devais aller avec Christophe ce matin à...

— Puisque je vous dis qu'ils ne sont pas là !

Eh bé, elle était agressive... En même temps, il y avait de quoi.

— D'accord... ben peut-être que... J'appellerai plus tard alors ?

— Oui c'est ça, plus tard !

Et elle raccrocha.

Je suis resté quelque peu abasourdi devant l'interphone, maintenant silencieux. Visiblement il valait mieux que je n'insiste pas.

Ça m'a fait froid dans le dos d'entendre leur mère (enfin je supposais que c'était elle) dans cet état-là. Ça rendait la chose plus « réelle », après tout, c'était une autre personne qui commençait à subir les conséquences de ce que j'avais fait cette nuit-là... Et ce n'était que le début : Elle avait bien dit « Frank » à l'interphone : ils n'avaient donc pas encore découvert le corps. Il faut dire que cet escalier, froid, bétonné, et tout en bout du couloir, devait être bien peu emprunté.

Il valait mieux que je m'en aille, c'était bien plus prudent, et bien plus « normal » pour un David qui n'aurait rien fait de spécial la veille. Et puis j'avais le numéro de téléphone de l'appartement de Frank ainsi que celui de ses parents (on me l'avait donné à l'époque où j'avais commencé à partir en week-end avec Christophe), je pouvais donc appeler en milieu ou en fin d'après-midi.

C'était l'esprit hanté par la voix de leur mère que je suis retourné prendre les vêtements de Christophe. Une dizaine de minutes de séchoir et un pliage à la va-vite plus tard, et je rentrais chez moi.

C'est toujours plongé dans mes pensées que j'épluchai mon trousseau de clef pour rentrer dans mon appartement : Oui parce que je l'avais fermé à clef : Il n'était pas dans mon intérêt que Christophe puisse sortir pendant mes absences... il aurait pu vouloir rentrer chez lui. D'ailleurs moi qui m'attendais à le retrouver endormi, j'ai été surpris d'entendre la télévision en entrant. Il était réveillé, assis sur le canapé, et en m'entendant arriver il s'est retourné vers moi :

— Salut David !

Son sourire m'a gêné, j'avais du mal à supporter de le voir si enjoué. Alors que s'il avait su ce que j'avais fait...

— Salut.

— Ça c'est bien passé ?

« Bien passé quoi ? » j'ai failli demander, puis j'ai réfléchi un peu, et j'ai compris :

— Ah, le gaz ?

— Oui.

— C'est bon c'est réglé. (Et puis pour chercher à parler d'autre chose :) Tiens ! voilà tes vêtements, ils sont tout propres.

— Oh ! merci !... Alors... on va pouvoir aller à Pornichet aujourd'hui, hein ?

Je voyais qu'il attendait ma réponse avec grand espoir, mais dans ma tête, ce n'était plutôt qu'une succession de « oh non !!! » et de « mais comment refuser » qui se succédaient. Pourtant je ne pouvais pas le garder enfermé, sinon il allait finir par se braquer et ça n'allait être que pire au final.

— D'accord, on va y aller.

Ce qui m'inquiétait, c'était le risque de croiser ses parents ou quelqu'un qui le connaisse. Mais sur le chemin de chez moi à la gare, dans une ville qui (à l'époque) comptait cinq cent mille habitants, ça restait quand même peu probable.

Christophe est parti se changer dans la salle de bain pendant que je préparais quelques sandwiches, et une petite heure plus tard, nous étions dans le train.

Arrivé à Pornichet, ça n'allait pas, non, vraiment pas. Mais d'ailleurs comment aurais-je pu me sentir bien ?

J'étais angoissé, maussade, fatigué et Christophe, lui, insouciant, souriant, tout content. Il me demandait fréquemment « Ça va David ? »... « Oui, ça va. » je lui répondais sans plus de conviction. Mais la ballade au bord de mer n'y a rien fait, je ne pouvais pas me sortir tout ça de la tête : Et qu'allait-il se passer quand ils allaient trouver le corps de Frank ? hein ? qu'allaient-ils penser ? qu'allaient-ils se dire ? et moi qu'est ce que j'allais faire avec Christophe maintenant ? En rentrant à Nantes en fin d'après-midi il allait vouloir prendre le train pour rentrer chez ses parents, comme on faisait d'habitude... Mais qu'est ce que j'allais bien pouvoir inventer pour le retenir ?

Au fil de la journée, j'étais ainsi de moins en moins « présent » avec Christophe, à tel point que vers le milieu de l'après-midi, j'ai fini par lui dire de m'attendre le temps de passer un coup de fil dans une cabine que l'on venait de dépasser. Une poignée de secondes plus tard j'avais le combiné en main et je composais le numéro de leur appartement.

La sonnerie a retenti à peine une fois avant que ça ne décroche :

— Allo ?

Ça n'était pas leur mère, c'était une voix d'homme, au ton plutôt sec par-dessus le marché. J'ai été un peu déstabilisé sur le coup, mais de toute façon j'ai joué mon rôle comme prévu, c'est-à-dire comme si je ne savais rien, timide et candide :

— Heu... Frank ?

Le ton sec de la voix a alors laissé place au trémolo de l'émotion :

— Non... non... Ce n'est pas Frank...

— Ah...

Pour revenir finalement sur un mode plus agressif :

— Pourquoi, vous êtes qui ?

— Heu... David, un copain de Frank et Christophe... Je suis passé ce matin à l'appartement, on m'a dit à l'interphone qu'ils n'étaient pas là, de revenir plus tard.

— Ah David...

— Et... Ils sont là maintenant ?

L'homme, sûrement leur père, s'est alors mis à renifler plusieurs fois, sa respiration s'est saccadée... Je commençais à me dire qu'il n'allait pas arriver à continuer à parler, quand finalement il reprit :

— Il... Il... On a retrouvé Frank... ce midi... Mort.

Et il s'est mis à pleurer, je l'entendais à l'autre bout du téléphone.

Je suis resté muet. Que dire face à ça ?

— Il... Il... s'est pendu... il est m...mm... mort.

J'ai serré les dents, le combiné vissé dans la main.

Il a continué à parler :

— Il s'est... rrrhhmpff... suicidé.

Le mot percuta mes oreilles :

« Suicidé »

Ainsi ça avait marché ? ils y croyaient ?

Soulagé, j'étais vraiment soulagé : L'espoir m'était permis !
Alors impatient d'en finir avec ce coup de téléphone, j'ai cherché à conclure, de toute façon, il valait mieux que je laisse leur père en paix maintenant :

— Heu... je ne sais pas quoi dire...
— ... Moi non plus.
— Je... peut-être... que... vaut-il mieux que je raccroche alors...
— Oui... enfin, non... vous êtes bien le David ? Celui qui est à l'IUT avec Frank ?
— Heu... oui.
— Sauriez-vous où serait Christophe ? Il est nulle part, on arrive pas à le trouver.
— Heu, non... J'étais d'ailleurs passé ce matin pour venir le chercher, on avait prévu d'aller à Pornichet.
— Ah oui... Je n'y comprends plus rien, vous savez...
Sa voix semblait si lasse et si sincère... Ça me faisait vraiment mal de l'entendre. Surtout que son Christophe, il était en face de moi, en train d'attendre dehors à quelques mètres de là.

Par contre maintenant je voulais en savoir plus : Après tout, c'était important que je sache ce qu'ils comptaient faire pour Christophe... Histoire de ne pas être pris par surprise, au cas où...

— Mais, je ne comprends pas, Christophe n'est plus là ?
— Non, nulle part ! On a cherché partout.
— Il n'aurait pas pu rentrer chez vous ?
— On est parti ce matin, et il n'y était pas. Depuis on a appelé nos voisins pour qu'ils aillent voir s'il était rentré chez nous, mais ils n'ont trouvé personne.
Sa voix était à nouveau chevrotante, j'ai continué malgré tout à poser mes petites questions :

— Et vous êtes seul à le chercher ?
— Non, les gendarmes le cherchent aussi.
« Les gendarmes » : J'ai frissonné.
— Ah bon ?
— Oui, eh bien, ils sont déjà venus forcément ce midi... quand... quand... le corps... sphhhffrr... a été découvert...
Il sanglota un moment avant d'arriver à reprendre :

— Alors... mmphrrrr... on a donc... signalé la disparition de Christophe à ce moment-là.

Le père recommença à fondre en larmes, je trouvais plus sage de le laisser tranquille, maintenant que je savais tout ce que je voulais savoir...

— Je vois... Mr Lucas... j'ai quand même du mal à réaliser que Frank soit mort, c'est... c'est... affreux... Je ne sais trop quoi dire...
— Oui... affreux, répondit-il tout en sanglotant.
— Heu... Est-ce que je pourrai vous rappeler demain pour prendre des nouvelles ?
— Oui, bien sûr.
— Je vous laisse alors...
— Oui.

— Allez au revoir.
— Au revoir.
Et j'ai raccroché.

— T'appelais qui ?

Christophe était resté assis bien sage sur son banc pendant que j'étais dans la cabine téléphonique.

— Tes parents.

Il a réagi de suite.

— Ah bon ?

— Oui, je leur ai dit que pour le gaz maintenant tout allait bien... Ils sont contents.

— Super.

Je me suis assis calmement auprès de lui.

— Christophe... je me demandais, si ça te dit...

— Oui, quoi ?

— Ça ne te dirait pas qu'on reste ensemble un peu plus longtemps que prévu ? Je veux dire... Plus longtemps que jusqu'à ce soir ?

— Hein ?

— Ben là on a deux semaines de vacances, alors si ça te dit tu pourrais rester avec moi.

— Mais mes parents ils ne v...

— Je leur ai demandé, et ils sont d'accord.

— Alors je pourrais rester ?

— Oui... si tu veux.

— Oh ben oui je veux !

Alors une grande partie de ma tension s'est envolée : Ce soir, et au moins pour quelque temps, Christophe n'allait plus chercher à rentrer chez ses parents.

Aussi le reste de la journée s'est déroulé dans la bonne humeur, celle de Christophe qui avait toujours été sienne, et puis la mienne, revenue pour le coup un petit peu.

Le soir, de retour sur Nantes, je ne l'ai pas fait monter dans le train pour Cholet afin qu'il rentre comme d'habitude chez ses parents. Non, au lieu de cela, on est allé manger dans une pizzeria, et on est rentré ensuite tranquillement chez moi.

En refermant la porte de mon appartement, j'ai poussé un grand ouf de soulagement : Il faut dire que dans la rue j'avais tout le temps peur que quelqu'un le reconnaisse. Même si c'était très peu probable, c'était possible, alors ça tournait à l'obsession.

Une heure après être rentré, moyennement intéressé par le film du soir à la télé, Christophe a fini par demander à aller se coucher. Ça a posé un problème que je n'avais pas du tout anticipé : Il n'y avait que mon canapé-lit pour nous deux.

— Ben il y a de la place pour deux, non ?

Sa candeur m'a fait sourire, en même temps comment pouvait-il se rendre compte de mon problème ? Et puis c'était logique : Mon canapé, un convertible, avait la largeur d'un lit deux places une fois déplié. Alors où était le problème ?

Donc forcément, ne trouvant pas d'autre idée à proposer ni aucune excuse valable (à part que je crevais d'envie de lui sauter dessus), j'ai bien dû accepter de faire comme ça.

Heureusement pour moi, il ne dormait pas complètement à poil.

Vous devez vous dire que j'avais fait moins le délicat quand je l'avais caressé, déshabillé et photographié à d'autres reprises ? Mais encore une fois, là ce n'était pas pareil, il n'était pas sous somnifères, là il était conscient, et je l'aimais, je ne lui voulais pas de mal. Alors même si ça peut vous paraître bizarre, pour moi ma « règle » était bien claire : Dans ces conditions-là, pas touche.

Mais durant toute la nuit je l'ai entendu respirer, j'ai senti son corps à côté de moi, sa chaleur, sa présence... Je devinais même un peu ses formes dans la pénombre.

J'avais envie de le caresser, de l'embrasser, de l'enlacer...

... Je n'ai quasiment pas fermé l'œil de la nuit, et comme la nuit précédente je n'avais dormi que quatre heures, ça a fini de m'achever.

Alors au matin, je n'ai trouvé un peu d'énergie que grâce à une sérieuse dose de café. Je serais bien resté au lit dormir, mais bon, Christophe était réveillé alors... Alors il fallait que je l'occupe si je ne voulais pas qu'il sorte, j'avais pris assez de risques avec ça la veille. Et puis, chose qui tombait bien pour une fois : ce matin-là, il pleuvait. Je n'ai donc pas eu à insister pour qu'il reste à l'intérieur. Non, mon vrai problème, c'était de l'occuper pendant tout ce temps-là : Il n'y avait finalement pas grand-chose à faire chez moi, et à part ma télé, je n'avais trop rien d'autre à lui proposer. Alors dès le milieu de la matinée, j'ai commencé à sentir chez lui les premiers signes de lassitude, il fallait absolument que je trouve quelque chose pour l'occuper.

À force de réfléchir, j'ai fini par avoir une idée.

— Christophe, si ça te dit, je m'absente un petit moment, et je reviens avec une surprise !

Il a accepté sans difficulté, mais avant que je réussisse à sortir de l'appartement, il a bien dû me demander une dizaine de fois ce que c'était que cette fameuse surprise.

Bien entendu, je ne lui ai rien dit.

Je n'ai pas non plus oublié en partant de refermer (discrètement) le verrou derrière moi. Je préférais rester prudent : Je n'avais pas de téléphone chez moi, mais il y avait une cabine dans la rue et il aurait pu être tenté d'aller appeler ses parents...

Je suis revenu une petite heure plus tard avec ma surprise : Un morceau du bras de son frère. L'avant bras gauche et sa main pour être plus exact...

Mais non je plaisante ! Je suis revenu avec une console de jeux vidéos ! Eh oui ça me semblait être un bon calcul pour l'amuser pendant quelque temps... par contre, c'était un moins bon calcul pour mon compte en banque, mais le paiement en plusieurs fois sans frais fait des miracles...

Je peux vous dire qu'il était content ! Ça me faisait vraiment plaisir de le voir aussi rayonnant, aussi heureux. J'avais pris une paire de manettes et des jeux qui pouvaient se jouer à deux, aussi on a passé la journée à jouer ensemble. Le midi on a mangé vite fait un jambon-pâtes que j'ai préparé tout aussi vite, tout ça pour retourner jouer de suite après.

— Bon, je vais aller acheter du pain, j'en ai pour cinq minutes. Tu veux venir ?
Et comme je le prévoyais :

— Oh... non. Je préfère rester jouer.

Je suis sorti vite avant qu'il ne change d'avis. Je n'avais pas plus envie qu'il sorte que je ne l'avais au matin, et je n'avais pas que du pain à acheter, je comptais aussi appeler ses parents. Je préférais prendre des nouvelles régulièrement.

Ainsi en sortant je suis allé directement à une cabine téléphonique.

J'ai appelé à l'appartement, j'ai laissé sonner un assez long moment, mais aucune réponse. Après un deuxième essai toujours aussi infructueux, je me suis décidé à appeler directement chez les parents. J'ai donc sorti le numéro qu'on m'avait donné pour appeler « en cas de problème » quand j'allais en week-end au bord de mer avec Christophe.

Trois sonneries, et puis c'est passé sur répondeur. J'ai eu le temps de l'annonce pour me décider à laisser un message, j'ai trouvé plus sage de le faire : Après tout je devais jouer mon rôle, être grandement touché par la mort de Frank, être vraiment inquiet pour Christophe... Le « bip » a retenti, j'ai pris la parole :

— Oui, bonjour Mr et Mme Lucas, c'est David Rousseau à l'appareil... un copain à Frank et Christophe. Voilà... eh bien, je vous appelais pour prendre des nouvelles, savoir un peu co...

À l'autre bout du fil, on décrocha :

— Allo ?

J'ai reconnu la voix du père.

— Heu, monsieur Lucas.

— Oui.

— C'est David Rousseau.

— Oui.

Décidément il était avare en paroles, mais je ne me suis pas démonté.

— J'ai essayé d'appeler à l'appartement, mais ça ne répondait pas, alors j'ai essayé ce numéro.

— Oui, c'est chez nous.

Son ton était glacial, je me demandais pourquoi il avait décroché si c'était pour me répondre ainsi...

— Heu... j'appelais pour avoir des nouvelles, savoir si Christophe avait été retrouvé.

Je l'ai entendu soupirer à l'autre bout du fil. Quand il a recommencé à parler, sa voix était bien plus douce.

— Oh... excusez-moi, je dois vous paraître désagréable mais c'est que j'étais un peu irrité que vous nous appeliez chez nous. Vous comprenez, on ne se sent vraiment pas bien en ce moment, alors c'est un peu pénible pour nous de parler.

— Oui... Je comprends... Si vous voulez, je peux raccrocher ?

— Non non, je vous en prie... de toute façon... vous savez... Il n'y a rien de nouveau.

— ... Christophe ?

— Pas revu.

— Oh, non...

Les soupirs de l'homme à l'autre bout de fil se sont faits plus intenses, je sentais que l'émotion l'étreignait, qu'il était à nouveau au bord des larmes... Je ne savais pas quoi dire. Finalement, après un long moment de silence sur la ligne, c'est lui qui a repris la parole :

— Voilà, il n'y a pas grand-chose d'autre à dire...

— Je comprends monsieur. En tout cas merci.

— Mais de rien...

— Et bien alors, au rev...

— Ah oui... au fait... J'oubliais.

— Oui ?

— J'y pense, mais, vu que Christophe est... introuvable, la gendarmerie continue à le chercher, et ils m'ont demandé qui Frank et Christophe connaissent, je leur ai donc donné votre nom.

(Bordel de merde !)

— Ah...

— Oui, je préférerais vous le dire afin que vous ne soyez pas surpris s'ils venaient à passer ou à vous appeler...

Il ne fallait surtout pas qu'ils passent chez moi ! Je peux vous dire qu'à ce moment-là, j'ai réfléchi aussi vite que j'ai paniqué.

— Ah... mais c'est-à-dire que je ne suis pas souvent chez moi en journée... et comme je n'ai pas le téléphone... Heu, je pourrai peut-être passer directement à la gendarmerie, non ?

— Pourquoi pas. Si vous pensez que c'est mieux.

— Eh bien, si vous avez les coordonnées de la gendarmerie, et la personne que je dois voir...

— Oui, je dois avoir ça, attendez...

Il m'a fourni tout ça, et après quelques dernières politesses, on a raccroché.

Je tremblais comme une feuille.

J'étais bien dans la bonne rue, j'étais bien devant la bonne gendarmerie... et j'avais la trouille... Y aller c'était un peu comme se jeter dans la gueule du loup : Même s'ils ne savaient rien de ce que j'avais fait, est-ce que je n'allais pas me trahir en disant quelque chose de travers ? Paraître suspect ? Paraître coupable ? Ou alors, si quelqu'un m'avait vu dans la rue ou vers chez eux cette nuit-là ? Ou pire encore : si les policiers qui s'étaient arrêtés quand j'amenais Christophe chez moi ont eu vent de l'affaire et se sont manifestés ?... Et à celle-là, franchement, j'y croyais. Alors pour moi, derrière cette porte, j'avais plus de

chance de finir avec des menottes que d'en sortir avec un gentil « au revoir monsieur » bien poli. En même temps je n'avais pas le choix : Si je n'allais pas les voir au plus vite, ils pouvaient passer chez moi, et là ils tomberaient sur Christophe, et je serais cuit pour de bon. Non, aller les voir directement était la moins mauvaise des solutions.

Allez, il fallait que je la pousse cette porte : À rester devant l'entrée comme ça sans rien faire j'allais finir par paraître suspect. Alors j'ai avalé ma salive un grand coup et j'ai fait le vide dans ma tête, il ne fallait pas que je paraisse trop tendu.

Et j'ai poussé la porte.

— Bonjour, m'a dit la femme assise derrière un bureau à l'entrée.

Elle portait la chemise bleu ciel réglementaire, elle se tenait droite sur sa chaise. Sur son bureau, en métal gris, quelques affaires bien ordonnées et son képi. Aussi je ne voyais pas devant moi une secrétaire, mais un agent de l'ordre.

Cela ne m'a pas détendu.

— Bonjour, j'ai répondu poliment, sans aller plus loin, attendant la suite.

Mais elle est restée sans rien dire, elle me regardait, c'est tout. Dans ma tête, je m'engueulais : « Pourquoi tu ne dis juste que bonjour ! Pourquoi ne dis-tu rien d'autre ! Mais allez ! parle ! Si tu étais innocent, tu ne serais pas coincé comme ça ! ».

Finalement c'est elle qui a fini par reprendre la parole.

— Pour quelle raison venez-vous jeune homme ?

Allez, il fallait que je reste calme, après tout, soit je me décontractais pour de bon, soit j'allais finir par me faire repérer. Et finalement c'est ainsi, au pied du mur, que toute ma tension a fini par s'évaporer, comme ça, d'un coup. Je n'ai alors plus pensé à rien, comme si j'avais lâché le volant, je n'étais alors plus que le spectateur de moi-même.

— Je viens pour heu... voir (j'ai sorti de ma poche le bout de papier où j'avais marqué son nom)... voir monsieur, l'adjutant... Lefèvre.

Son visage n'a rien montré de spécial, pourtant ses mots ont dénoté le contraire :

— Adjudant Lefèvre ? Vous êtes sûr ?

— Oui, j'ai eu son nom par le père d'un ami : Mr Lucas.

— Mais pourquoi ce monsieur Lucas veut que vous voyez l'adjutant.

— Parce que je côtoyais ses enfants : On était bons amis.

— C'est-à-dire ?

— Ben... je crois qu'il y a eu un problème avec eux.

— Bon, je vais aller voir ce que je peux faire.

Elle s'est levée, elle portait une jupe longue, couleur bleu marine. J'étais relativement troublé par cet ordre qu'elle affichait, son bureau, sa tenue, son flegme aussi... Dur dans ces conditions de savoir ce qu'elle pensait de vous. Et ça n'allait pas s'arranger avec l'adjutant.

J'ai entendu faiblement la voix de la secrétaire au loin dans les couloirs : « Adjudant ? Il y a un jeune homme à l'entrée qui voudrait vous voir. Il vient de la part d'un monsieur... Lucas ».

Un temps d'hésitation, un bruit de chaise qui couine sur le sol et une quinzaine de seconde plus tard il était en face de moi.

— Bonjour, c'est à quel sujet ?

Au moins, il ne tournait pas en rond pendant cent cinquante ans pour aller au but... pragmatisme militaire. Il était assez grand aussi, enfin pour moi il était grand, il devait faire un mètre quatre-vingt-cinq environ, moi j'étais quinze centimètres en dessous... Et puis il portait l'uniforme : chemise bleu ciel, pantalon bleu marine, ça lui donnait une certaine prestance... J'ai dû redoubler d'effort pour ne pas me remettre à paniquer en le voyant.

— Bonjour. Je viens de la part de Mr Lucas.

— Fabrice Lucas ?

— Heu... je ne connais pas son prénom en fait. J'étais ami avec Frank et Christophe... ses deux fils.

— D'accord... je vois. Venez avec moi.

Et sans attendre il a tourné des talons et avança dans le couloir. Je l'ai suivi sans discuter.

Sol en lino jaune, murs couleur crème, rien de plus dans ce couloir qui me menait à l'échafaud. Il est entré dans son bureau, s'est assis et m'a regardé. Puis il m'a dit sans sourire :

— Asseyez-vous, je vous prie.

Je ne me le suis pas fait redire deux fois.

— Alors vous venez me voir par rapport aux enfants Lucas, c'est bien ça ?

— Oui.

— Mais, qui vous à dit de venir me voir ?

— Monsieur Lucas.

— Ah bon ? C'est lui qui vous à dit de venir alors ?

— Oui... enfin non. C'est-à-dire... Il m'a dit que vous lui aviez demandé qui ses enfants côtoyaient...

— C'est exact.

— Et comme il m'a dit qu'il vous avait parlé de moi...

— Et il vous a dit de venir me voir ?

— Heu... non, mais vu que je ne suis pas souvent chez moi en journée... Je me suis dit que ça serait mieux si je venais directement vous voir... Je lui ai demandé qui je devais contacter.

— D'accord... Et vous avez donc parlé avec leur père récemment, c'est bien ça ?

— Oui.

— Vous savez donc de quoi il en retourne ?

— Je... je crois bien.

— Pourriez-vous me dire ce que vous croyez, s'il vous plait ?

— Ben... heu... Frank, il, il... a été retrouvé... mort... c'est bien ça ? Et Christophe, lui, est introuvable.

— En effet, c'est bien ça... C'est donc leur père qui vous l'a dit ?

— Oui.

— Mais quand l'avez-vous su ?

— Avant-hier, je devais aller à la mer avec Christophe, alors au matin je suis allé le chercher.

— Ah bon ? Racontez-moi ça.

— Je suis arrivé à l'appartement, j'ai sonné à l'interphone, mais ce n'était pas Christophe qui m'a répondu... c'était une voix de femme. J'imagine que ce devait être leur mère. J'ai demandé à voir Christophe, elle m'a dit qu'il n'était pas là... Comme elle m'a répondu plutôt sèchement je n'ai pas insisté et je suis parti.

— Et vous avez su quand, que Mr Frank Lucas était mort ?

— Au soir.

— Comment ?

— J'ai appelé à l'appartement pour prendre des nouvelles, là c'est son père qui a décroché, et il m'a mis au courant de la situation.

— Vous dites que vous deviez aller à la mer avec Christophe ?

— Oui avec Christophe, on va à la mer ensemble de temps en temps.

— Vous y restez longtemps dans ces cas-là ?

— Non, on part le matin et on revient le soir.

— Ah bon... et vous y allez souvent ?

— Ça dépend, disons un peu moins d'une fois par mois.

— Et ce jour-là, vous deviez aller où ?

— À Pornichet.

— Et vous n'y alliez que tous les deux ?

— Oui cette fois-ci... mais ça dépend... Une fois on était allé avec Frank, c'était à la Baule. Mais sinon, on y va que tous les deux, oui.

— C'est curieux cette habitude que vous avez prise, non ?

— Heu... ben non, c'est juste qu'il aime bien aller à la mer.

— Vous le faite par sympathie pour lui ?

— Oui un peu... enfin en même temps j'aime bien la mer, je trouve les petites journées qu'on fait vraiment sympa. Et puis oui, Christophe apprécie beaucoup, et comme il ne peut pas vraiment y aller tout seul, ça m'a motivé pour l'accompagner.

— Vous avez connu Christophe comment ?

— Eh bien, à l'IUT d'informatique où j'étudie, je suis dans la même promo que Frank, son frère.

— D'accord... En effet, c'est bien ce que m'a dit leur père... Frank et vous étiez binômes à l'IUT, c'est bien ça ?

— Oui depuis cette année.

— Vous vous entendiez bien avec Frank alors ?

— Oui, plutôt... même plutôt beaucoup ! On passait pas mal de temps ensemble, surtout le soir d'ailleurs, dans les bars.

— Je vois... (il a paru réfléchir un instant avant de reprendre) Alors verriez-vous une raison pour qu'il se soit suicidé ?

La question était abrupte, et puis : « suicidé » ?... Qu'est ce que je devais répondre à ça ? Que son père me l'avait déjà dit ? Mais alors, si je le savais, je n'avais peut-être pas l'air assez abattu pour être crédible ? Non, dans le doute, j'ai préféré jouer l'innocent :

— Suicidé ?

- Oui, suicidé.
- Ah bon, suicidé, vous êtes sûr ?
- On est sûr de rien, mais... pourquoi ? Ses parents ne vous ont rien expliqué ?
- Heu... non. Ils m'ont juste dit qu'il était... décédé, mais ils ne m'en ont pas dit davantage.
- Vous ne savez donc pas qu'on l'a retrouvé pendu dans la cage d'escalier ?
- Alors là, attention : Paraître surpris. J'étais sensé ne rien savoir, je devais afficher candeur et stupeur. Un vrai exercice de comédie... sur lequel je jouais ma liberté, tout de même.
- Ah bon ? Pendu ? Christophe ? C'est comme ça qu'il est mort ? Pendu ?
- Oui.
- Dans une cage d'escalier ?
- Oui.
- Bordel...
- Comme vous dites.
- Je vous avoue, j'ai encore du mal à réaliser qu'il soit mort... et que je ne le reverrai plus... Mais alors là... « pendu » ?
- Oui, avec sa ceinture.
- Sa ceinture... oh, laa laa... mais comment... c'est pas vrai...
- Alors Mr Rousseau, verriez-vous une raison pour qu'il ait fait ce geste ?
- Je suis resté les yeux écarquillés pendant encore quelques secondes, sans répondre, comme si j'étais toujours sous le choc de la nouvelle... Ça me permettait de faire figure, de paraître vraiment surpris, et pendant ce temps-là, je pouvais préparer ce que j'allais lui répondre : Avant de venir j'avais eu une idée pour peut-être m'en tirer à bon compte, mais il fallait que j'oriente un peu la discussion... Et le moment était propice pour le faire, alors je me suis lancé :
- Vous voulez dire, une raison pour qu'il se soit suicidé ?
- Oui.
- Heu... non, comme ça, à y réfléchir, non, je n'ai rien qui me vient.
- Vous êtes sûr ?
- Ben... pfff... il n'était pas déprimé Frank... enfin du moins, il ne m'en a jamais donné l'impression.
- Hmm... hmm...
- Après, ce n'est peut-être pas la déprime qui l'a amené à faire ce geste...
- Et si ce n'est pas la dépression, verriez-vous une autre raison ?
- Ben, je n'arrête pas de me demander pourquoi on ne retrouve pas Christophe.
- Ah...
- Eh bien, qu'il disparaisse comme ça du jour au lendemain, en même temps que Frank se soit suicidé...
- Vous penseriez à quelque chose ?
- Ce sont des suppositions bien sûr, mais une fois en parlant avec lui, il m'avait confié que par le passé, il ne s'entendait pas bien du tout avec son frère : Quand ils étaient plus petits, lui, Frank, avait du mal à supporter que son frère bénéficie de plus d'attention que lui.

— Hmm... hmmm...

— Vous voyez, comme Christophe est... heu... enfin... trisomique, il a besoin de soins médicaux réguliers et de plus d'attention que... par rapport à quelqu'un d'autre. Et ça Frank, toujours d'après ce qu'il m'a dit, il ne l'acceptait que très moyennement, il était jaloux en somme... Bref, il me semble qu'il n'aimait vraiment pas son frère quand il était petit.

— Mais en grandissant tout ça c'était arrangé ?

— Oui...

— Mais ?

— Mais je me dis que... peut-être pas, peut-être que ce n'était qu'en apparence...

— Mais il aurait fait quoi alors ?

— Je n'en sais rien, et... et franchement, j'ai du mal à l'imaginer... Mais bon, si on ne retrouve jamais Christophe, vous ne m'enlèverez pas de la tête que ça semble étrange quand même.

— Je vois...

À partir de là, les questions que l'adjudant m'a posées ont tournées principalement autour des problèmes relationnels entre Frank et son frère : Quand ils étaient enfants, je ne les connaissais pas, donc je n'ai pas pu dire grand-chose là-dessus. Mais il a ensuite continué avec des questions sur la vie de Frank à l'école, sur ce que je savais de Christophe, sur leur entente actuelle à tous les deux : Sur ce point, j'ai noirci un peu le tableau : Frank était pourtant une vraie crème avec son frère, mais ça je me suis bien gardé de le dire... J'ai plutôt insisté sur les longues soirées que Frank passait dans les bars en laissant son frère seul à l'appartement, et à la fin desquelles il rentrait complètement ivre à trois heures du mat...

J'avais quand même un pincement au cœur de salir comme ça la mémoire de Frank, mais c'était elle ou moi. En tout cas le gendarme m'a semblé bien plus calme qu'au début de l'entretien. Et une fois qu'il eut épuisé son lot de questions, c'est presque avec le sourire qu'il m'a signalé que j'allais maintenant pouvoir m'en aller.

Un serrage de main plus tard, un long couloir aseptisé, la secrétaire derrière son bureau métallique, et j'étais dehors.

Je me sentais bien, je me sentais libre, libre ! J'avais envie de sauter partout, de chanter, d'exprimer ma joie !... Mais dans la rue, ça n'était pas évident... Alors je me suis allumé une clope pour compenser.

Après je suis allé faire des courses : Quand je suis parti, Christophe m'avait demandé pourquoi je m'absentais, faute de trouver meilleure excuse, je lui avais dit que j'allais acheter de quoi remplir de réfrigérateur : Heureusement qu'il n'aimait pas trop aller dans les supermarchés, il n'avait pas eu envie de me suivre.

Ça faisait deux jours que je le gardais enfermé chez moi. Vous devez bien vous dire que ça ne pouvait pas durer comme ça éternellement ?... et vous avez raison. Mon problème, c'était qu'à ce moment-là j'espérais... Quoi ? Disons que j'y croyais, je me disais qu'il devait bien y avoir un moyen...

Je refusais de voir la réalité en face, mais elle allait s'imposer à moi.

Pourtant tout allait bien : je lui faisais de bons petits plats et il pouvait passer ses journées à jouer aux jeux vidéos. Et puis moi aussi j'étais heureux : m'occuper de lui, le voir sourire, l'avoir auprès de moi au moment de dormir...

Mais forcément il a fini par demander avec de plus en plus d'insistance à sortir, et j'avais beau lui dire que c'était encore la fin de l'hiver et qu'il faisait froid, il voulait quand même aller se promener. À bout d'arguments, par deux fois j'ai réussi à calmer le jeu en lui disant que de toute façon je n'avais pas envie de sortir.

Ça n'a pas marché la troisième fois : Le dimanche matin (cinquième jour qu'il était chez moi), il m'a encore demandé à sortir... en plus il faisait bien beau pour une fin février. Occupé à je ne sais plus quoi, sans le regarder, je lui ai répondu en me retranchant derrière mes arguments habituels... J'ai été surpris d'entendre en retour ma porte d'entrée s'ouvrir et se refermer aussi sec. J'en suis resté ahuri, mettant un certain temps avant de comprendre qu'il n'était plus là... Mais il ne pouvait pas partir ! si quelqu'un le reconnaissait ? s'il appelait ses parents ?

Je suis sorti en courant de mon appartement et j'ai dévalé les escaliers à toute vitesse (c'était un vieil immeuble, il n'y avait pas d'ascenseur). Je commençais à sérieusement paniquer, imaginant qu'il était déjà dehors et que je n'arriverais pas à le retrouver, craignant qu'il retourne à son appartement, qu'il prenne le train, qu'il... J'ai poussé un grand ouf de soulagement en le rattrapant au rez-de-chaussée.

— Christophe ! Hé Christophe ! Attends !

Il s'est retourné dans ma direction, il avait vraiment l'air en rogne, front plissé, sourire à l'envers.

— J'en ai marre ! tu ne veux pas que je sorte !

Quoi lui dire ? Quel mensonge inventer ? À tout choisir, j'ai choisi la vérité :

— C'est vrai, je ne veux pas que tu sortes.

— Tu vois !

— Alors retourne à l'appartement.

— Non ! et pourquoi tu veux que je reste enfermé ?

— Parce que je ne veux pas qu'il t'arrive d'accident.

(là d'accord c'était moins la vérité)

— Mais pourquoi !

Le ton de Christophe montait, j'avais peur qu'il ne rameute tout l'immeuble.

— Ben parce que c'est dangereux dehors, il pourrait t'arriver des soucis.

— Mais non !... JE ! VEUX ! SORTIR !

Et il n'a pas attendu que je réponde pour tourner des talons et s'en aller.

Il était en train de passer la porte quand je lui ai lancé un « ATTENDS ! » désespéré. Il s'est retourné vers moi encore une fois. J'ai repris alors plus calmement :

— Attends Christophe, s'il te plait !... Ok, tu peux aller dehors, mais laisse moi venir avec toi.

Il a réfléchi un instant avant de répondre.

— D'accord.

— Mais s'il te plait, tu n'as pas ton blouson et moi non plus...

Il se jaugea, puis me regarda de nouveau.

— C'est vrai.

— Alors si tu veux, je remonte les chercher et je reviens tout de suite.

— D'accord !

Sans lui laisser le temps de changer d'avis, j'ai remonté les marches à toute vitesse, et une fois dans mon appartement, je me suis précipité sur mon armoire, j'ai sorti la boîte de somnifères de sous mes pulls, j'ai pris deux cachets, j'ai couru jusqu'à la table du salon, je les ai posés dessus, je les ai écrasés d'un coup de cendrier, j'ai mis la poudre dans un bout de papier qui traînait (un vieux tiquet de caisse), et enfin j'ai pris son blouson et le mien. Trente secondes plus tard, j'étais en bas, Christophe m'attendait toujours.

— On y va alors ?

— Oui, oui, on y va. Tiens ! prends ton blouson.

Il faisait beau, mais froid, j'avais bien fait de prendre les blousons.

— Tu voudrais aller où ? Lui demandai-je.

Il hésita un moment.

— Heu, chais pas, on pourrait aller au parc ?

— Le parc ? Celui près de la gare ?

— Oui.

Il aurait fallu marcher pendant un quart d'heure dans les rues pour y arriver : Hors de question.

— Oh et bien si tu veux près d'ici il y en a un autre, ça te dirait d'en voir un autre ?

— Oh oui.

C'était un petit jardin public à deux minutes à pied de chez moi, il ne payait pas de mine, mais ça allait faire l'affaire... De toute façon, le plus important en premier lieu c'était de trouver à boire.

Je nous ai volontairement fait faire un petit détour pour pouvoir passer devant un petit épicerie que je supposais ouvert... Et j'avais raison. Arrivé devant, j'ai dit à Christophe de m'attendre deux minutes. Je suis revenu avec une petite bouteille d'ice-tea à la main.

« J'avais un peu soif » j'ai dit pour me justifier.

C'était tout à fait sciemment que j'avais pris de l'ice-tea (je savais pertinemment qu'il aimait beaucoup ça), et c'était tout aussi sciemment que je n'avais acheté qu'une bouteille. D'ailleurs je n'ai pas laissé à Christophe le temps de m'en demander une que je suis reparti, le poussant à me suivre. Je savais qu'il en avait envie... j'en ai bu une goulée. Et puis pendant ce temps, de mon autre main, je fouinais dans ma poche de blouson et défroissais ma boule de papier pour en faire tomber la poudre dans ma paume. On est arrivé à un carrefour, et en attendant que ce soit à notre tour de traverser, pendant qu'il regardait les voitures qui passaient devant nous, j'en ai profité pour ramener discrètement mes deux mains l'une près de l'autre et déverser la poudre dans la bouteille. J'ai remis le bouchon et je l'ai secouée un peu.

— Au fait Christophe, t'en veux ?

Il ne s'est pas fait prier. Quelques secondes plus tard, la bouteille était vide.

J'ai fait durer autant que possible notre balade dans le « parc ». Il n'était vraiment pas grand, mais j'ai fait traîner les choses en le faisant aller et venir dans tous les sens. Je m'efforçais aussi d'alimenter constamment la conversation pour qu'il pense à autre chose. Je lui ai parlé de son travail à la cantine, des jeux vidéos, des vacances à la plage... Au bout d'un long moment il a quand même fini par demander à s'asseoir sur un banc.

— Ça va ? Lui demandais-je, l'air inquiet.

Il n'a pas répondu tout de suite... mais ça se voyait à son visage qu'il n'allait pas bien. Il a quand même fini par me répondre.

— Ben... j'ai la tête qui tourne.

— Ah bon ?... On peut rester assis un moment si tu veux.

— Heu, oui, merci.

Et puis il est resté silencieux assez longtemps, la tête basse, les yeux mi-clos. J'ai fini par lui demander si ça allait. Il n'a réagi que très lentement, et ça m'a fait peur : Je commençais à me demander s'il arriverait à rentrer à l'appartement.

— Non... pas bien.

Ses mots commençaient à virer à la bouillie, il valait mieux rentrer sans attendre, avant qu'il n'arrive plus à tenir debout.

— Tu veux qu'on rentre à l'appartement ?

Il a de suite répondu « oui ».

On a marché lentement jusque chez moi, il ne voulait pas que je l'aide, mais arrivé en bas de mon immeuble, il a quand même pris appui sur mon épaule pour monter les trois étages. Une fois chez moi, il est de suite allé s'asseoir sur le canapé, il a fini par s'allonger... et s'est endormi presque aussitôt.

Je me suis alors senti grandement soulagé : J'avais eu vraiment peur en allant le « promener » dans la rue, ça faisait quand même cinq jours qu'il était porté disparu, beaucoup de monde devait être en train de le chercher. Aussi dès qu'il s'est endormi, je suis allé dans la cuisine m'asseoir pour souffler un peu.

Une heure, deux heures passèrent, Christophe ne bougeait pas sur le canapé, moi j'allais et venais entre le salon et la cuisine... Petit à petit l'appréhension était montée en moi : C'était tout bête, j'avais commencé à me demander ce que j'allais bien pouvoir faire quand il allait se réveiller, mais bien entendu je n'en avais pas la moindre idée. Oui bien sûr, on pouvait encore jouer aux jeux vidéos, on pouvait aussi regarder la télé, jouer aux cartes ou je ne sais quoi d'autre encore, mais il allait forcément finir par vouloir sortir, appeler ses parents, même retourner chez lui ! Il n'y avait pas de solution, de toute façon, depuis que je l'avais ramené, je laissais cette question en suspend, je reportais systématiquement la réflexion au lendemain. Mais là, toujours sans réponse valable, je me sentais vraiment au pied du mur.

Aussi dans le silence oppressant de mon appartement, je me suis servi un verre de whisky... juste un, pour me détendre un peu... Et puis assis à la table de la cuisine, j'ai commencé à vider progressivement la bouteille et à remplir le cendrier. Une demi-bouteille plus tard je n'allais pas du tout mieux, au contraire, l'alcool ne m'avait pas aidé à réfléchir, ça n'avait plutôt fait que de mettre en

exergue mon malaise, il prenait ainsi une tournure complètement aliénante, je me sentais étouffer, pris au piège. De temps en temps je tournais la tête vers le canapé, peut-être espérais-je que Christophe ait disparu, mais non, il était toujours là. Alors je buvais encore, et je me sentais encore plus mal. Alors, j'ai fini par haïr Christophe, après tout c'était la source de mes problèmes, la source de mon mal-être, la source de mes malheurs... Je me suis levé d'un coup... et faillis tomber, me rattrapant de justesse au rebord de la table. Tout tournait. Alors en m'appuyant contre les murs, je suis allé vers Christophe, j'avais envie de le frapper, de le jeter par la fenêtre, de m'en débarrasser. J'étais maintenant tout près de lui, prêt à le cogner... quand je me suis rendu compte de ce que j'allais faire. J'ai eu soudain très peur de moi. Je me suis alors précipité... je me suis traîné jusqu'à la salle de bain, je me suis penché par-dessus le rebord de la baignoire, j'ai pris la pomme de douche, je l'ai mise au-dessus de ma tête, et j'ai ouvert le robinet d'eau froide au maximum. Le contact du froid m'a fait comme une décharge électrique, et passé le coup, j'ai commencé à pleurer sans ne plus pouvoir m'arrêter. Dans les brumes de ma soûlerie, je crois bien me souvenir qu'ensuite j'ai arrêté l'eau, puis que je me suis écroulé par terre, toujours en pleurs, et que la torture s'est arrêtée là puisque heureusement j'ai fini par m'endormir.

C'est le bruit qui m'a réveillé. Tout doucement, je me suis retrouvé écarté des brumes confortables du sommeil dans lequel je demeurais alors que les « boum... boum... boum » se faisaient plus réels... mon mal de tête aussi d'ailleurs. J'ai plissé les yeux, je me suis passé la main sur le visage, j'espérais que la douleur allait se calmer un peu, mais je savais très bien que je n'allais pas m'en défaire aussi facilement. Je me suis alors intéressé au bruit : ça tapait dur, il valait mieux que j'aïlle voir. J'ai dû produire un effort inouï pour arriver me relever... Mon corps était douloureux, affaibli, courbaturé, et la demi-bouteille de whisky devait grandement y être pour quelque chose. Une fois sur mes deux jambes, je suis sorti de la salle de bain : Là j'ai pu voir Christophe, mollement appuyé contre la porte d'entrée, il s'agrippait à la poignée pour tenir debout et cognait en donnant des coups d'épaule dedans.

— Arrête, mais arrête !

Il a continué comme s'il ne m'avait pas entendu. Je me suis traîné jusqu'à lui, je l'ai saisi par la taille et je l'ai repoussé, gentiment tout d'abord, puis, comme il persistait à s'accrocher à la poignée, j'ai forcé un peu. Il s'est mis à geindre de toute sa voix. Excédé, j'ai pris sa main, j'ai détaché de force ses doigts de la poignée, et je l'ai poussé un bon coup en arrière. Il tenait difficilement debout et j'ai cru qu'il allait tomber, alors je l'ai rattrapé et je l'ai appuyé dos contre le mur. Au vu de sa stabilité, de sa bouche pendante et de ses yeux à demi clos, j'en ai déduit que les somnifères devaient encore agir... J'ai regardé l'heure à ma montre, il était vingt-trois heures.

Il continuait de s'agiter, il essayait de se débattre, mollement, certes, mais avec mon mal de tête qui me vrillait les méninges, ça rendait la chose vraiment pénible.

— Hé, mais du calme, du calme !

(Ce n'était pas la peine de lui demander ce qui n'allait pas, je savais très bien ce qui n'allait pas.)

Il est resté un temps à me regarder d'un air béat, puis ses yeux, sa bouche, son nez se sont mis à frémir. Aux premières larmes, il m'a dit, articulant difficilement, noyé par les sanglots :

— Pourquoi je peux pas sortir ? Pourquoi je peux pas sortir !

Je suis resté à le regarder sans trouver quoi lui dire : Bien entendu qu'il ne pouvait pas sortir. De toute façon en rentrant de notre petite balade inattendue j'avais fermé la porte et j'avais mis la clef bien au chaud dans ma poche de pantalon... Plus de risque qu'il se fasse la malle quand j'avais le dos tourné.

Mais ça ne réglait pas mon problème immédiat : Quoi lui répondre ? quoi inventer ? Les secondes s'égrenaient, j'avais un mal de tête terrible, il continuait de pleurer, ça faisait du bruit, je n'arrivais pas du tout à réfléchir... clairement plus la patience de trouver une bonne excuse à lui fournir.

— Oui, c'est fermé ! Je ne veux pas que tu sortes. C'est tout !

— Maaaiiss pourquuuuuuooiii !

Il avait le visage d'un clown triste, et le voir ainsi... m'énervait, il n'arrêtait pas de gueuler ! et ça me devenait insupportable... alors...

— PUTAIN ! CHRISTOPHE ! TA GUEULE MAINTENANT !

Immédiatement son attitude a changé, il m'a regardé, l'air étonné, du genre de celui qui ne comprend pas ce qui lui arrive. Et puis progressivement il s'est calmé. Je lui ai demandé ensuite, plus posément, mais sur un ton autoritaire tout de même, de s'asseoir sur le canapé : il a obtempéré sans faire de difficultés.

Il pleurait toujours un peu, j'ai pris une chaise dans la cuisine et je suis venu m'asseoir en face de lui.

— Allez, ça va aller...

— Je veux voir maman.

— Mais pourquoi ? Tu n'es pas bien ici ?

— Nan.

— Mais je suis ton copain pourtant ?

— Alors pourquoi tu me laisses pas sortir ?

— Parce que je ne veux pas qu'il t'arrive de mauvaises choses...

— Hein ?

— Oui, tu as vu dans quel état tu es ? Tu tiens à peine debout, et tu allais sortir comme ça ?

— Mais pourquoi ? Ce matin je n'étais pas fatigué.

— Ben... je sais pas... tu dois être malade.

— AVEC TOI, JE SUIS TOUJOURS MALADE !

Et il a recommencé à pleurer de plus belle.

J'ai encore fait deux ou trois tentatives pour le consoler, mais pas moyen, à chaque fois ça repartait dans les pleurs. Bien sûr, ce qui aurait pu le calmer c'était qu'il voie ses parents ou qu'au moins on les appelle, mais là vous comprendrez bien que c'était vraiment hors de question. Bref, devant cette situation bloquée, ses pleurs, mon mal de tête, moi aussi j'ai fini par craquer, et après avoir beuglé un dernier « J'EN AI MARRE », je suis sorti de l'appartement

en claquant la porte (n'oubliant quand même pas de fermer derrière moi). Il fallait que je sorte, que je prenne l'air, que je réfléchisse.

Je n'ai eu qu'à peine le temps de descendre d'un étage que je l'ai entendu envoyer à nouveau des coups dans la porte. Et il n'y allait pas de main morte le bougre, s'il continuait, il allait rameuter tout l'immeuble. Je suis remonté à toute vitesse chez moi, complètement hors de moi, je n'en pouvais plus. À peine ai-je eu le temps d'entrebâiller la porte qu'il l'a ouverte d'un coup et a essayé de me forcer le passage. Mon sang n'a fait qu'un tour, et fou de rage, je l'ai saisi des deux mains. En y allant comme un bœuf, je l'ai ramené de force à l'intérieur et je l'ai poussé sur le canapé. Il a beuglé comme un veau et j'ai eu vraiment peur que les voisins ne rappellent, mais merci l'indifférence des villes, personne n'est venu voir. J'ai refermé la porte, Christophe pleurait tout ce qu'il pouvait.

— MAIS TU VAS ARRETER A LA FIN !

Mais non, il continuait de chialer, alors j'ai continué à l'engueuler, mais rien n'y faisait.

Et puis d'un coup il a fini par se taire... et il s'est mis à se balancer, d'avant en arrière, les bras croisés devant lui. Je l'ai regardé, ahuri, impuissant, le voir se renfermer dans sa coquille, le regard vide, le visage sans expression.

Tout ça était allé loin, bien trop loin. Une chose m'a semblé alors évidente : ça ne pouvait plus durer comme ça.

J'ai tenté de le consoler, de lui dire des mots gentils, mais ça ne servait à rien : Tel un métronome, imperturbable, il continuait de se balancer, l'esprit visiblement bien ailleurs. Je crois que c'est à ce moment-là que moi aussi j'ai décroché, je crois que j'ai arrêté de réfléchir, de toute façon, il n'y avait plus à réfléchir, il fallait faire quelque chose : Je suis allé dans la cuisine et j'ai fait chauffer du lait. J'y ai mis une bonne dose de chocolat en poudre et quatre ou cinq somnifères : de quoi vraiment l'assommer cette fois-ci.

Ma bouteille de whisky était restée sur la table, j'en ai bu une grande goulée directement à la bouteille, et puis je suis retourné dans le salon avec le chocolat chaud à la main. Christophe faisait toujours le pendule, j'ai posé la tasse près de lui sur la table basse, et, debout devant lui je lui ai dit d'un ton glacial : « bois ». Il n'a pas réagi. Alors j'ai répété, sur le même ton, inlassablement, « bois », comme bloqué à mon tour dans son jeu. Je ne voulais plus penser, il ne fallait plus que je pense, de toute façon, j'avais pris ma décision.

— Bois... bois... bois...

C'était au premier qui craque, il allait bien finir par arrêter de se balancer.

— Bois... bois... bois...

Et puis à un moment, sans que son visage ne marque forcément une différence, il s'est penché vers la tasse, la saisit, et bu tout d'un coup. Il dit d'un ton neutre que c'était bon, et puis il reprit son balancement. J'étais effaré de le voir comme ça, et maintenant qu'il avait bu la tasse, je ne me sentais pas mieux pour autant, le plus dur restait à venir. Tête basse, sans rien dire, je suis retourné dans la cuisine, et je me suis mis à têter la bouteille et à fumer, en attendant, en attendant que ça agisse, et ça n'allait pas être facile après, oh non.

J'ai fini par me calmer sur la bouteille, sinon j'allais finir par terre avant d'avoir fait ce que je devais faire. J'ai même mangé un peu, histoire de me revigorer,

grignotant ce qui traînait dans le frigo. Je suis resté concentré, aussi calme que possible, ne perdant pas de vue mon objectif, prêt comme un sportif avant l'épreuve. Me défilier n'était plus une option.

Ça faisait déjà un petit moment que les somnifères devaient avoir agi quand je suis revenu dans le salon. Le corps de Christophe gisait immobile sur le canapé. Je me suis approché de lui et je suis resté un instant à le regarder... Comprenant alors que si je ne le faisais pas tout de suite j'allais craquer, je me suis penché sur lui, et sans broncher, sans penser, sans... éprouver quoi que ce soit, car il ne fallait pas, il ne fallait plus, j'ai saisi son cou à deux mains, et j'ai serré.

J'ai senti sous mes pouces les renflements de sa trachée, j'ai appuyé et j'ai senti celle-ci reculer, s'écraser. Percevoir cela au bout de mes doigts m'a répugné, alors en réaction, j'ai serré davantage. C'est alors que, malgré la dose de somnifères que je lui avais donnée, il a repris connaissance. J'ai sursauté quand ses yeux se sont ouverts d'un coup, écarquillés. Il a cherché de l'air, ouvrant la bouche, comme un poisson agonisant... et j'étais aux premières loges pour voir tout ça, pour le voir ainsi, lui que j'aimais, en train de mourir, en face de moi, sous mes doigts. Épouvanté, j'ai serré encore plus fort, jusqu'à m'en faire mal aux mains. Son visage avait viré au rouge. Il transpirait à grosses gouttes quand ses yeux en sont venus à se révolter, son nez s'est mis à saigner... Je tenais toujours bon.

Quand j'ai fini par lâcher prise, sûr qu'il était mort, je me suis relâché aussi... Plié en deux, j'ai vomi abondamment sur la moquette.

Le visage penché vers la flaque brunâtre et grumeleuse que je venais de laisser sur le sol, j'ai essayé alors de réaliser ce que je venais de faire. J'ai ressenti comme un grand vide, ça m'a donné le vertige.

Au bout d'un long moment, j'ai fini par me redresser, pendant un instant j'ai gardé la tête tournée de côté pour ne pas voir son corps, et puis j'ai regardé : La sensation de vide autour de moi s'est accrue : Son visage tout violet, sa langue qui pendait, deux traînées pourpres qui descendaient de son nez jusque son cou... Je perdais pieds, avant de que je ne finisse par défaillir je suis retourné en titubant jusqu'à la cuisine, j'ai fermé la porte derrière moi et je me suis assis sur la première chaise venue.

« Qu'est ce que j'ai fait ? » a été la première et incessante question qui a tambouriné dans ma tête au début.

« Qu'est ce que je vais faire » a été la question qui est venue ensuite, après une longue séance de torture mentale, d'un demi-paquet de cigarettes, et de quelques fonds de verre de whisky.

Ce qui m'a semblé de suite évident, c'était qu'il ne valait mieux pas que le corps soit retrouvé, surtout avec les traces de strangulations dessus, et puis les somnifères... Il valait mieux pour le moment que le corps reste chez moi.

Alors j'ai eu l'idée du congélateur.

Je ne sais pas si vous voyez le genre de congélateur que je voulais : Pas un congélateur vertical, mais un horizontal, qui s'ouvre par le dessus, on appelle ça un congélateur « coffre ». J'allais en avoir besoin d'un assez grand, mais surtout j'allais en avoir besoin rapidement, car si j'attendais, Christophe allait

commencer à sentir : j'avais vu ce que ça donnait au bout d'un peu plus de deux semaines sur le vieux du parc, je savais donc à quoi m'en tenir.

Je n'ai pas voulu fermer l'œil pendant le peu de nuit qui me restait avant le matin, ainsi dès l'ouverture des magasins, j'étais là-bas. J'ai fait le tour des grandes enseignes en long et en large, mais aucun ne pouvait me livrer avant trois ou quatre jours. Ça n'a été qu'en milieu d'après-midi, alors que je n'y croyais plus beaucoup, qu'en allant dans un petit magasin d'électroménager de quartier, le vendeur m'a dit qu'il pouvait me faire livrer pour le lendemain matin (il faut dire que j'avais insisté, j'étais vraiment désespéré). C'est avec un grand soulagement que j'ai signé les papiers, je souriais même en signant celui du paiement en plusieurs fois, alors qu'en ce faisant, je m'endettais pour six mois.

En sortant du magasin, je me sentais bien, soulagé, mais je redoutais de retourner chez moi, je redoutais d'affronter à nouveau la vue de son cadavre : Déjà avant de partir en quête de mon congélateur, j'avais évité scrupuleusement d'orienter le regard vers lui... alors, retourner chez moi... J'ai préféré aller me réfugier dans un jardin public. J'y ai passé une heure et demie assis sur à banc à fumer et à me prendre la tête. Ça n'a été qu'au bout de tout ce temps que j'ai fini par réaliser que ce serait la dernière nuit que je pouvais passer auprès de lui, près du corps de celui que j'aimais, après il serait dans le congélo... Alors je suis retourné chez moi, décidé à passer outre ma répulsion...

Son visage avait pâli, mais son expression me terrifiait toujours autant. J'ai pris mon courage à deux mains, et je l'ai touché du bout des doigts : il était froid. Je suis alors allé dans la cuisine et j'ai pris deux feuilles de sopalin que j'ai imbibées d'eau au robinet. Je suis retourné près de lui et j'ai nettoyé, doucement, le sang qui avait coulé de son nez autour de ses lèvres, de son menton, du bas de ses joues, de son cou... Ensuite, j'ai poussé sa langue pour la ramener dans la bouche, puis j'ai refermé sa mâchoire en lui relevant doucement le menton. Pour finir j'ai rabattu ses paupières sur ses yeux. J'ai pris ensuite un peu de recul, et je l'ai regardé : À part le teint très pâle et cireux qui s'installait, on aurait dit qu'il dormait.

Puis je suis allé dans la cuisine, et je me suis fait à manger. J'ai pris un repas copieux, j'avais faim. Une fois de retour dans le salon, j'ai saisi Christophe par-dessous les bras, et je l'ai tiré pour le faire glisser du canapé sur le sol. J'ai déplié le canapé, enlevé la housse, et fait le lit. Une fois fini, j'ai repris Christophe et je l'ai hissé sur le matelas. Bien installé sur son côté du lit, je lui ai retiré ses chaussettes, son pull, son tee-shirt, son pantalon, son caleçon. Il était maintenant nu, je me suis reculé pour le regarder : malgré la pâleur cadavérique, ses formes m'émouvaient toujours... Je suis resté un long moment à le contempler. Sorti de mes rêveries, j'ai réglé mon réveil pour qu'il sonne le lendemain matin avant que les livreurs n'arrivent. Je me suis ensuite déshabillé à mon tour, j'ai rabattu les couvertures sur le corps de Christophe et je suis venu dessous l'y rejoindre. Son corps était vraiment froid et ça m'a rebuté au début, j'ai dû prendre sur moi pour rester tout près de lui. Et puis soit ma chaleur l'a réchauffé, soit je m'y suis fait. Alors j'ai pu l'enlacer de mes bras, le tenir tout contre moi.

Alors je me suis mis à pleurer, en silence. Je me suis blotti tout contre lui, et je n'ai plus bougé. Petit à petit mes sanglots se sont calmés... J'ai fini par trouver le sommeil.

Bien sûr j'ai bandé un peu, mais je ne voulais pas, non, vraiment pas. Tout ce que je voulais c'était passer la nuit tout contre lui, pouvoir vivre au moins une fois cet instant de vie au quotidien, d'amour au quotidien, pouvoir dormir à ses côtés, l'envelopper de mes bras, le sentir tout contre moi...

Au matin, j'ai peiné pour m'extraire du lit, je n'en avais pas envie, je voulais rester près de lui. Mais mon réveil avait sonné depuis une demi-heure, et les livreurs risquaient d'arriver à tout moment. Je me suis habillé prestement, et j'ai traîné comme j'ai pu le corps de Christophe jusque dans la salle de bain, puis j'ai refermé la porte derrière lui. Ensuite dans la cuisine, j'ai fait de la place pour le congélateur... et j'ai attendu.

Les livreurs sont passés vers dix heures trente, je leur ai indiqué le chemin de la cuisine et l'endroit où déposer le congélateur. Je craignais que l'un d'eux ne me demande à aller aux toilettes, car avec Christophe dans la salle de bain... Mais rien de tel ne s'est produit : Ils sont arrivés, ils ont livré le congélateur, et ils sont partis. Je pouvais pousser un grand ouf de soulagement.

J'aurais pu découper le corps pour le faire entrer dans le congélateur, j'ai même bien failli le faire : Equipé de mon plus grand couteau, c'est quand je suis arrivé devant le corps nu de Christophe que j'ai compris que je n'y arriverais pas, que je ne pouvais pas faire ça. Et puis le congélateur était assez grand pour le contenir tel quel. Je l'ai donc traîné jusque dans la cuisine, et j'ai dû faire un sacré effort pour le hisser sur le rebord de congélateur avant de le pousser dedans. Puis, en ajustant un peu la disposition du corps, je suis parvenu à le faire tenir à l'intérieur sans que rien ne dépasse. J'ai refermé le battant, j'ai branché la prise, et les moteurs se sont mis à ronronner... C'était fait, je me suis senti soulagé, même si je ne savais pas ce que j'allais faire maintenant avec le contenu du congélateur.

C'est-à-dire que je n'avais pas encore prévu de le manger à ce moment-là.

41. Pause culinaire

Aujourd'hui qu'est ce que je deviens ? Eh bien la vie continue. Presque deux mois ont passé depuis, et Christophe n'a bien entendu jamais été retrouvé... Bien entendu puisqu'ils ne sont jamais venus fouiller dans mon congélateur. De toute façon, que ce soit les gendarmes ou les parents de Christophe, je n'ai plus eu de nouvelles depuis. Au secrétariat de l'école, ils m'ont dit que Frank avait été enterré au cimetière de Cholet. Il faudra que j'aille un jour sur sa tombe.

Vous devez vous dire que j'ai eu de la chance de m'en tirer comme ça ? Certes, je n'ai pas été pris, mais j'ai fait aussi tout ce que j'ai pu pour ne pas l'être. Alors la chance, je la mettrais au second plan. Pour faire un parallèle, je pense à la circulation automobile, à l'accident évité de justesse : Quand ça arrive, c'est souvent que l'un, ou les deux conducteurs, ont réagi, en donnant un coup de volant, en freinant... Au final, ils se diront qu'ils ont eu de la chance de ne pas s'être rentrés dedans. Ce qui est vrai, mais... et s'ils n'avaient pas freiné ? l'accident aurait certainement eu lieu. Ce que je veux dire par là, c'est qu'ils ont fait quelque chose pour éviter l'accident, et ensuite, seulement ensuite, ils ont eu de la chance que ça ait marché. Moi ma manière d'éviter l'accident, ça a été de tuer un ami, d'aller raconter des bobards aux gendarmes, puis de tuer celui que j'aimais d'amour, et ensuite, seulement ensuite, j'ai eu de la chance.

Sinon... c'est une pause culinaire, et juste avant, je parlais d'avoir mangé Christophe, donc vous devez peut-être vous attendre à trouver des recettes très « spéciales » maintenant. Et bien en fait, oui et non : À part vous dire que la chair humaine a le goût de la viande de bœuf, avec une texture tendre et une saveur quelque peu sucrée, je ne vois pas quoi rajouter. Pendant ces deux mois, je n'ai en effet pas « créé » de réelles recettes adaptées à ça. Alors je pourrais bien vous donner la recette du bœuf aux pruneaux, du bœuf miroton, des brochettes de bœuf aux olives, du filet de bœuf au poivre, de côtes de bœuf au roquefort... (remplacez juste « bœuf » par « Christophe »), mais je préfère à cela vous raconter comment j'en suis arrivé là.

Quand j'ai poussé Christophe dans le congélateur, comme je vous l'ai dit, ce n'était pas mon but de le manger. Sur le coup, je voulais juste cacher le corps pour un moment. Mon idée pour la suite était simple : chaque jour je découpais à la scie un petit morceau du corps gelé, je le mettais dans un sac plastique et fourrais le tout dans mon sac à dos, puis j'allais me promener en ville, et je jetais le sac dans une poubelle prise au hasard. L'idée ne me semblait pas si bête, et elle ne l'était pas : Je l'ai même mise en pratique trois ou quatre fois, et, du moment que le morceau n'était pas trop gros et non reconnaissable comme un reste humain, je pense que je pouvais dormir tranquille. Mais jeter comme ça des morceaux de Christophe dans les poubelles, ça ne m'allait pas, ça ne m'allait pas du tout : Christophe je l'aimais, alors le jeter à la poubelle... non, j'ai fini par ne plus pouvoir le faire, ça me faisait trop mal. Alors un soir je me suis retrouvé avec un morceau d'épaule sur la table de ma cuisine, il décongelait tranquillement pendant que j'allais et venais de long en large dans l'appartement, débattant avec moi-même pour savoir si je pouvais vraiment continuer de procéder ainsi : Et j'ai décidé d'arrêter là de jeter Christophe à la poubelle... Mais

pendant ce temps, le morceau d'épaule continuait doucement de dégeler sur ma table, alors après quelques longues tergiversations, et me disant que de toute manière « j'étais seul et que personne ne me verrait », j'ai fini par me laisser aller à un « pourquoi pas » : J'ai fini de décongeler le morceau au micro-ondes, je l'ai coupé en tranches et je l'ai fait frire à la poêle. Alors la main tremblante, hésitante sous du poids de l'interdit, j'ai découpé un petit morceau, je l'ai porté du bout de ma fourchette à la bouche... et j'ai goûté : C'était bon. Comme je vous l'ai dit, c'est comme du bœuf, en plus doux. Alors j'ai continué. Et puis vous savez, ça va peut-être faire un peu cliché, mais manger Christophe, ça a été pour moi comme un rapport charnel avec lui, comme un stade ultime de réunion entre lui et moi. Sûrement avez-vous déjà entendu ça dans les films à la télé, mais je peux vous dire qu'à ma grande surprise, en le faisant « en vrai », j'ai bien été obligé d'avouer que ce n'était pas si faux que ça... Il faut dire que ça m'a fait ressentir une telle émotion, que j'en ai eu les larmes aux yeux.

Ainsi, à part les morceaux d'os que je faisais bouillir puis broyais en morceau au marteau, plus jamais je n'ai mis d'autres parties du corps de Christophe dans les poubelles de Nantes.

Mais ça ne s'est pas arrêté là. Déjà j'ai pris l'habitude de manger de plus en plus souvent des parties de son corps, et finalement très vite, je n'ai plus acheté de viande en supermarché : Je faisais tous mes repas avec ce que je j'avais dans le congélateur. Pourtant ce n'était pas toujours évident... j'ai surtout été rebuté par la graisse : En faisant décongeler certains morceaux assez adipeux, la couche de graisse finissait par suinter comme une cire pâteuse, couleur jaunâtre, comme du maïs. Ça me retournait un peu l'estomac, surtout que, je vous le rappelle, j'aimais beaucoup les rondeurs de son corps replet, alors quand on voit ensuite la graisse suinter ainsi... L'envers du décor était assez délicat à accepter. Mais, à part ce point-là, chaque repas prenait une allure de découverte, je cherchais en effet à goûter le plus souvent de nouvelles parties de son corps (d'ailleurs les paumes des mains sont étonnamment très bonnes). Mais c'était aussi et surtout devenu pour moi un rendez-vous charnel avec lui, chaque repas me donnait un plaisir émotionnel certain.

Aussi un jour, j'ai voulu garder ce contact plus longtemps que simplement pendant les repas : Le lendemain je me promenais dehors dans la rue, les écouteurs aux oreilles, emmitoufflé dans mon blouson et dans ma musique... et j'avais un morceau de lui dans la bouche : Avant de partir, j'avais découpé un petit morceau de sa lèvre supérieure et je le mâchais comme un chewing-gum. Ça peut vous sembler bizarre comme attitude, mais moi ça me permettait de prolonger le contact avec lui... Qui plus est la peau humaine, quand elle n'est pas cuite, à une consistance ainsi qu'une résistance proche du caoutchouc et peut être mâchée quasiment à volonté. Ainsi j'ai essayé différents morceaux de peau, et je dois dire que mon préféré a été son prépuce.

Alors comment se sent-on quand on se promène dans la rue en mâchouillant le prépuce de celui qu'on aime ? Et bien, on se sent différent. C'est assez bizarre, mais je me sentais peut-être même comme... un peu supérieur aux autres... Disons qu'outre le plaisir de garder un contact avec Christophe, je me sentais aussi plus sûr de moi : Je voyais les autres dans la rue, et eux n'avaient

pas un morceau de prépuce dans la bouche, eux n'avaient pas tué, eux ne feraient jamais ça... bon petits moutons qu'ils étaient : Je me sentais finalement un peu comme un... prédateur... Ça me gêne d'employer ce mot-là, pourtant je dois bien l'avouer, c'est ce que j'ai éprouvé, et éprouve encore. Surtout que les gens, les autres, n'ont jamais été trop bons avec moi, alors... que voulez-vous, ça me fait du bien de me sentir un peu au-dessus.

Alors depuis, peut-être justement ragaillardisé par cette sensation de sécurité face aux autres, je suis finalement retourné dans le milieu gay, et... je m'y fais du bien : J'écume parfois les bars ou les saunas, et même si je n'espère pas trouver l'âme sœur là-bas, au moins ça me permet de satisfaire mes besoins... physiologiques : Les plaisirs solitaires, c'est sympa, mais à deux ça prend quand même une toute autre tournure. Qui plus est ça me permet dans la foulée d'oublier un peu ma peine amoureuse.

Oui, car émotionnellement, tuer celui qu'on aime n'est pas très facile à encaisser, je vous l'assure. Alors aller dans le milieu me permet d'échapper un peu à moi-même. Mais pour l'avenir j'espère pouvoir aimer quelqu'un à nouveau, un jour. D'ailleurs à ce sujet, tout début mai, commence mon stage de fin d'IUT, et finalement j'ai réussi à trouver moi-même un stage : Au CAT, au Centre d'Aide par le Travail, l'institut pour personnes handicapées dans lequel travaillait Christophe. Eh bien ils ont un petit service informatique, et j'ai trouvé un stage là-bas. Je commence lundi. Peut-être y trouverai-je quelqu'un comme Christophe, mais cette fois-ci je ne lui ferai pas de mal, oh non. Pour faire un parallèle, imaginez la petite fille qui voit de belles fleurs sur son chemin. Elle en cueille pour les ramener chez elle et les mettre dans un vase : Ainsi donc, afin d'en profiter, elle les a coupées, arrachées à leurs racines... elle les a tuées, d'une certaine manière. Moi, j'ai fait pareil avec Christophe. Mais j'ai vu la fleur faner et je pense que ça m'a servi de leçon. Non, maintenant je veux trouver une nouvelle fleur, et ne plus jamais en couper la tige...

...Sincèrement.

Fin.